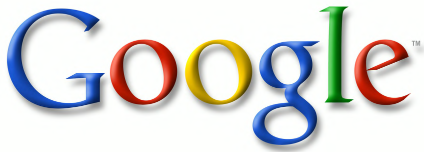
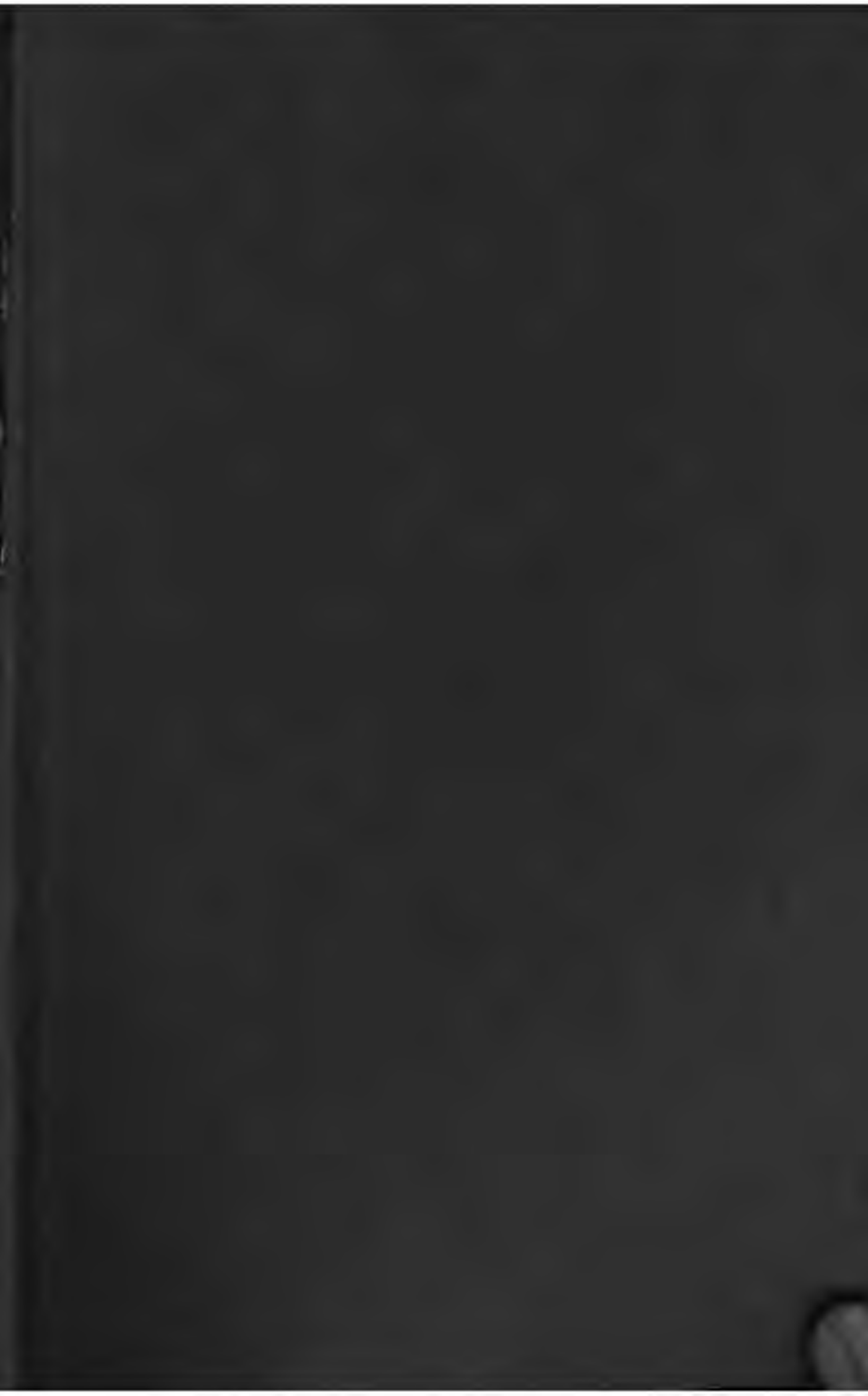



UC-NRLF
$B 107 348

361
7


Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid

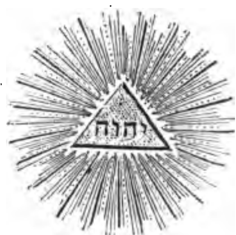


# LE
# PANTHÉISME.

TYPOGRAPHIE
DE HOYOIS-DERELY,
A MONS.

# LE
# PANTHÉISME,
OU
## l'origine de toutes les religions;

PAR FRANÇOIS-BOUVIER,
AUTEUR DU TABLEAU CHRONOLOGIQUE
DE L'ORIGINE ET DES PROGRÈS DE LA PHILOSOPHIE.




MONS,
CHEZ HOYOIS-DERELY, LIBRAIRE.

M. DCCC. XXX.

Il fut un temps où le seul titre de cet ouvrage eut soulevé contre son auteur la haine et les fureurs d'une classe d'individus qui, loin de tolérer l'examen, ne supporte pas même le doute.

Cependant un grand nombre de livres qui se les permettaient ayant été publiés, il a bien

fallu souffrir ce qu'on ne pouvait empêcher, et aujourd'hui les seuls hypocrites fulminent contre des hommes qui consacrent leurs veilles à la recherche de la vérité. Personne en effet n'ignore que s'il existe un Être supérieur révélé par les merveilles de la nature et de l'homme lui-même, de tout temps cet Être a été offert à la vénération des peuples sous des formes différentes, soit qu'on l'eût considéré comme vengeur, soit comme rénumérateur. Autant il serait ridicule, parce que cela est impossible, d'étudier la divinité dans son essence, autant il est curieux et digne d'intérêt de passer en revue et de livrer aux méditations des savants les cultes divers dont elle a été l'objet. Ceux-ci sont du domaine de l'histoire, et dès lors nous avons pu les recueillir pour en composer un tableau qui en présente l'origine et les phases multipliées, sans pour cela empiéter sur le droit du théologien. Pour lui tout est ascétisme, spiritualité; pour nous tout est visible, palpable, perceptible aux sens; en un mot, nous nous adressons à des faits, lui à des

conjectures; il découle de cette immense différence que les terrains sur lesquels nous nous trouvons n'ont aucun rapport entre eux; nous respectons le leur, et ne demandons rien qu'un peu de réciprocité.

Cette explication pourrait suffire, si nous ne devions aller au-devant d'un soupçon : on serait tenté de supposer d'après le titre de notre tableau, qu'il n'est autre qu'un résumé de l'ouvrage si connu de Dupuis, et cependant il est loin d'en être ainsi, notre manière de voir étant même diamétralement opposée à celle de ce savant.

Livré depuis long-temps à l'étude des anciennes langues du Nord de l'Europe et de l'Orient, nous avons été conduit à reconnaître que, contre l'opinion de Dupuis, les religions loin de dériver toutes du Sabéisme, proviennent évidemment du Panthéisme. De même nous nous sommes trouvé en opposition avec M. De Volney, sur la réalité de l'existence de Moyse et de Zoroastre; avec Dulaure, sur le

Fétichisme considéré comme la source de toutes les théogonies primitives; et, enfin, même avec Benjamin-Constant, sur l'accroissement proportionnel de l'autorité du sacerdoce, suivant la douceur ou l'âpreté des climats.

Avons-nous été plus heureux? C'est ce que nous laissons à nos lecteurs à décider.



# LE PANTHÉISME,

OU

# L'ORIGINE DE TOUTES LES RELIGIONS.

---

Le mot Panthéisme vient du grec Παν, *Tout*, et Θεος, *Dieu ;* cependant les Grecs ne sont pas les premiers adorateurs du Dieu Tout, ou de la nature, puisque, bien avant eux, ce culte était suivi dans les Indes, d'où l'Égypte l'a copié et l'a ensuite répandu chez les autres peuples.

La religion primitive n'est pas le Fétichisme, comme l'a prétendu M. Dulaure, dans son histoire des différents cultes ; le Sabéisme n'est pas non plus la religion mère, comme l'a soutenu le savant Dupuis; et nous oserons aussi quelquefois refuter un grand écrivain de nos jours, M. Benjamin Constant.

Avant de parler de l'origine du Panthéisme, nous tâcherons de traiter en peu de mots de l'origine des langues qui a dû précéder l'origine de la religion.

Rechercher quel fut le premier peuple civilisé, serait une question aussi difficile à résoudre que celle de savoir où le premier homme a pris naissance ; si le premier homme s'est formé progressivement ou

spontanément (A). Progressivement, on ne peut le revoquer en doute, car il est impossible de penser que l'homme se soit formé tout-à-coup *comme un champignon*. Si triviale que soit cette comparaison, c'est celle adoptée par les lettrés de la Chine.

Il est aussi difficile de remonter à l'origine de l'homme qu'à celle des animaux; seulement on peut présumer que, dans son enfance, il a plutôt habité une contrée qu'une autre, et son premier séjour dut être nécessairement une terre pourvue de toutes les choses nécessaires à la vie.

L'homme dans l'état sauvage n'a d'autre instinct que celui de satisfaire ses besoins du moment, il n'a pas même l'intelligence et les ressources du singe, et alors pour exister il doit habiter un pays où la nature pourvoit à son existence comme à celle des autres animaux.

A coup sûr il n'a pas commencé dans les glaces du Spitzberg ou du Groënland; il n'a pas végété dans les forêts de la Germanie où l'hiver et la neige l'auraient bientôt privé de l'existence, dans les sables de l'Afrique où un sol ingrat rendrait inutiles les travaux du cultivateur.

Quelle est donc cette contrée qui réunit les choses nécessaires à la vie de l'homme? quel est ce pays où le sauvage a pu se reproduire et vivre avec insouciance? c'est l'Inde : c'est cette contrée, située au nord de l'Indus et touchant la Bactriane, par les 40 degrés de lattitude, où le ciel est tempéré et la terre prodigue, qui dut offrir un premier asile à l'homme sorti des mains de la nature.

Cependant, pour se tirer de cet état d'abrutisse-

ment, il éprouva des besoins, et ces besoins comment les éprouva-t-il dans un climat où règne une éternelle abondance? justement par la fécondité du climat: l'espèce, aussi productive que la terre qui la nourrissait, se multiplia rapidement; bientôt de nombreuses familles se disputèrent les productions du sol, devenues insuffisantes; alors la faim engendra la discorde, les plus forts restèrent maîtres du terrein et les plus faibles se dispersèrent dans les contrées voisines ou se refugièrent dans les montagnes. Là ils eurent à lutter contre des besoins plus pressants: il fallut combattre les bêtes féroces et se prémunir contre l'intempérie des saisons. Pour se garantir de la pluie, les hommes se mirent à couvert dans des grottes, se creusèrent des trous, puis enfin se construisirent des huttes; les cailloux furent leurs armes, le bâton qui leur servait d'appui leur servit aussi de moyen de défense, la faim les porta à manger la chair des animaux; ils se nourrirent aussi d'insectes; mais jusqu'alors le feu leur était inconnu. Le tonnerre incendia leurs forêts et leurs cabanes; d'abord ils furent épouvantés à la vue des flammes, mais lorsqu'en approchant ils reconnurent qu'elles produisaient sur eux l'effet de la chaleur du soleil, ils s'accoutumèrent avec elle; et voilà comme le tonnerre a pu être un des premiers bienfaits de l'humanité.

Jusqu'à présent, le langage de l'homme n'est qu'un cri; il exprime la crainte par des clameurs, la souffrance par des gémissements, la faim par la fureur; insensiblement les familles adoptent un cri de détresse quand il faut fuir, elles finissent par varier des sons gutturaux ou aspirés pour désigner les objets

qui fixent le plus leur attention, elles imitent les cris des animaux, les roulements du tonnerre, le bruit de vents, le mugissement des vagues; alors elles commencent à se communiquer les sujets de leurs craintes ou de leurs plaisirs; elles se consultent; il y a déjà de l'émulation; le moins stupide est bientôt considéré comme un être supérieur, et dès lors l'homme est séparé de la brute.

Cependant, il n'y a pas encore apparence de culte; les tremblemens de terre, la foudre, les vents, la mer, qui menace de les engloutir, les débordements des fleuves, le soleil, qui s'éclipse et qui les brûle, ne sont pour eux que des sujets de terreur; mais bientôt, pour conserver leur autorité, les chefs des tribus ou des familles menacent ces hommes simples du courroux des élémens; le hasard a-t-il accompli une de ces prédictions, celui qui l'a lancée est à l'instant regardé pour l'interprête de la volonté suprême, et voilà la religion qui germe avec le sacerdoce.

Ce culte quel est-il? c'est celui de la nature. L'homme l'adore parce qu'il craint son courroux; pour la fléchir il traite avec elle comme il traite avec un des siens qu'il redoute, il lui offre à manger dans l'espoir de calmer sa colère en appaisant sa faim.

Mais le prêtre ou le chef a besoin de quelqu'un; il cherche un second dans la tribu; l'ambition s'empare déjà de l'esprit du sauvage, la soif d'opprimer l'attache au chef qui lui promet sa protection; les oppresseurs se multiplient, ils se concertent; une congrégation se forme et se fortifie; pour constituer un culte à-peu-près régulier, les membres se

réunissent ; pour imposer, ils instituent des cérémonies, la nature y est personnifiée; on lui suppose d'abord un caractère changeant et incertain, une humeur sombre et farouche ; ensuite, c'est la mère commune de tout ce qui existe, elle se découvre dans tout ce qui étonne, voilà le Panthéisme : le temps fait reconnaître dans cette nature deux causes diamêtralement opposées, le bien et le mal, la vie et la mort, la lumière et les ténèbres, etc., c'est le Dualisme ; puis on adore isolément les membres de la nature, on leur prête des attributs, on les désigne par différents noms, et en tout, c'est toujours le culte de l'univers dont les fragments sont adorés à la fois ou séparément. (B)

Dans tout notre exposé, il est facile de découvrir combien, dans les premiers temps, l'homme eut à lutter pour satisfaire les besoins physiques; mais bientôt, les chefs à l'abri de la nécessité par les contributions qu'ils percevaient sur la crédulité, commencèrent à éprouver d'autres inquiétudes. Chez eux, le physique étant rassasié, leurs facultés intellectuelles durent se développer plus rapidement, et voilà pourquoi les sciences ont été de tout temps le domaine exclusif des prêtres, qui devaient seulement réfléchir aux moyens de maintenir leur autorité, de l'agrandir, et d'opprimer le vulgaire, occupé à pourvoir à son existence, à celle de ces tyrans contemplateurs, à vieillir dans l'ignorance et à cimenter son esclavage.

Voilà l'origine du pouvoir monarchique et sacerdotal; les prêtres et les devins reconnaissant qu'ils n'avaient qu'à parler pour obtenir, devinrent plus

exigeants, l'ambition des chefs fut insatiable: de là leur avarice et leur orgueil; ils enseignaient un dieu cruel pour satisfaire à leur cruauté, car il ne faut pas s'y tromper, la cruauté, ou si l'on veut le meurtre, est un besoin même chez quelques hommes qui ont atteint le plus haut degré de la civilisation.

Il fallut des siècles pour rendre l'homme à cet état voisin de la civilisation; pendant ce long intervalle la population s'étant accrue, il se forma des essaims de guerriers qui, marchant par l'ordre des prêtres ou des chefs, descendirent de leur montagne et se répandirent dans les contrées qui leur parurent les plus productives [1]. (C)

Ce sont ces guerriers qui, au dire des Indous, sont venus du septentrion pour subjuguer les premiers habitans de l'Inde : cela est tellement vraisemblable que les Indiens disent tenir leurs connaissances des *Samanéens*, et le nom de *Samanéen* peut avoir son origine dans le mot *samscrit-Samment*, qui signifie des hommes qui ont surmonté leurs passions [2].

Le fait que nous avançons est d'autant plus probable que la langue samscrit [3] est reconnue pour être la langue mère, depuis que nos savants ont retrouvé le langage des Scythes dans les livres sacrés des Indous. (D)

[1] C'est peut-être là l'origine de la division en castes; les prêtres, ou plutôt la congrégation, continua de jouir de ses prérogatives; comme vainqueurs, les guerriers conservèrent le second rang, et les vaincus eurent la servitude en partage.

[2] Cette observation est empruntée de M. Benjamin Constant, *De la Religion considérée dans sa source, ses Formes et ses développements.* T. 2, page 19, édit. de Bruxelles.

[3] *Samscrit, Sanscrit* ou *Hanscrit.*

On ne peut douter que le samscrit ne soit autocthone comme la religion de l'Inde ; tous les idiomes et tous les cultes se rattachent à la terre de Brahma ; s'ils ont éprouvé des modifications et des changements, c'est à cause des nombreuses émigrations qui ont été occasionnées par les guerres et la famine, et les colonies, en conservant les principes du dogme, y introduisaient de nouvelles idées, suivant l'esprit des prêtres et des réformateurs.

Ce n'est pas assez, la philosophie a pris également naissance dans les Indes, et nous l'avons démontré dans notre *Tableau chronologique de l'origine et des progrès de la philosophie*[1].

Maintenant nous allons procéder à l'examen de toutes les religions, et quoique notre tableau du Panthéisme offre déjà une uniformité de dogmes, nous nous étendrons davantage sur les croyances particulières, afin de prouver l'affiliation de tous les cultes avec le Panthéisme.

Quant à l'antiquité des nations, nous avons respecté leurs différents systèmes, l'histoire des anciens temps étant trop obscure pour se permettre une autre chronologie.

Selon les Indous, *Brahm* est l'ame universelle, la réunion de toutes les choses ; or, Brahm est parfaitement identique avec *Pan* ou *Tout*, et comme tel il ne peut être représenté par aucune image[2] : il est

[1] Imprimé chez M. Lemaire-Depuydt, à Mons.

[2] C'est le dieu à mille noms, le puissant, l'univers, le créateur et le régulateur de toutes choses, le dispensateur de la vie. Par lui la terre est sortie du néant : par lui l'océan entoure la terre, et l'air et le feu produisent les êtres ; les éléments réunis lui obéissent et la nature multiforme enfante les générations des hommes. *(Benjamin Constant.)*

plus petit qu'un atôme et plus grand que le monde. D'après les livres sacrés, « Brahm (l'existant par lui-« même) est la forme des mondes sans fin. Tous les « mondes ne font qu'un avec lui, car ils sont par sa « volonté. Cette volonté éternelle est innée en toutes « choses. Elle se révèle dans la création, dans la « conservation, dans la destruction, dans le mou-« vement et dans les formes du temps et de l'espace. « L'univers est Brahm, il vient de Brahm, il subsiste « dans Brahm et il retournera dans Brahm. »

De plus en plus le Panthéisme se développe dans le culte indou : bientôt Brahm se divise en trois personnes distinctes qui pourtant ne font qu'un avec lui ; c'est *Brahma*[1], *Vichnou* et *Siva*, ou plutôt c'est le symbôle de la terre, de l'eau et du feu, ou la création, la conservation et la destruction. Ces trois Dieux, ou émanations de la suprême unité, forment cette trinité qui a été adoptée chez tous les peuples; les Indous la nomment *Trimourti*, et ils la représentent par le mot OUM, formé de trois lettres samscrites[2].

Mais Brahm comment s'est-il révélé ? sa première

[1] Outre Brahma, Dieu créateur, les Indiens reconnaissent et révèrent neuf *Brahmas*, qu'ils nomment, *Takin*, né de l'orteil du Dieu; *Soulaguin*, de son nombril; *Soulatien*, de son oreille; *Sirougou*, de son épaule; *Kéradou*, de ses mains; *Chanabadi*, de son visage; *Anguira*, de son nez; *Narissen*, de son esprit; et *Atri* de ses yeux.

[2] D'après le rapport de Gouvéa, deux prêtres chrétiens voyageant dans un lieu écarté des Indes, nommé *Todamala*, découvrirent un peuple dont le culte consistait à adorer un tableau représentant un vieillard, un jeune homme et un oiseau : ces prêtres ayant demandé aux habitans quelle était cette image, ils répondirent que c'était leur dieu *Bidi*, créateur de toutes choses. (*Noël.*)

émanation est cette énergie créatrice qui se manifeste dans la mère et la matrice des êtres *Sacti, Parasacti*, *Maya;* la première femme figurée par les organes de son sexe, comme Brahm, son mystérieux époux, est représenté par le membre viril.

Voilà le Phallus uni au Ctéis, le premier hermaphrodite, la grande divinité des nations anciennes et dont le culte s'est fondu dans les religions postérieures. Partout on rencontre des traces de l'antique Phallus, c'était le Dieu des Chaldéens, des Phéniciens, des Égyptiens, des Hébreux, des Grecs et des Romains; les Scythes et les Scandinaves l'ont adoré sous différens noms; dans la Gaule il était et est encore l'objet d'hommages particuliers.

Chez les Indous, le Phallus-Ctéis est représenté par un triangle dans le centre duquel on voit le type de l'homme, ou Lingam, le triangle ou Yoni, figure les organes du sexe féminin, et alors c'est l'hermaphrodite ou Lingam-Yoni, c'est l'union indivisible de l'existant par lui-même, et deParasacti : la matrice des êtres d'où émanent Brahma, Vichnou et Siva.

Nous avons démontré dans le tableau ci-joint les rapports des autres divinités de l'Inde avec celles qui composent la Trimourti; nous avons parlé des quatre grandes périodes ou âges, et des incarnations de Vichnou, nous allons maintenant traiter les particularités qui n'ont pu y être développées.

Si le nombre trois est sacré, le nombre quatre ne l'est pas moins; c'est la quantité du *Yougas* ou périodes; c'est aussi celle des castes qui divisent les Indous; les points cardinaux sont désignés par les

couleurs qui servent à distinguer les tribus; le blanc marque l'Est, le rouge le Nord, le jaune le Sud, et le brun l'Ouest. Quatre fleuves issus d'une même source forment une croix pour prendre leurs cours vers les quatre points du monde dans lesquels croissent quatre arbres de vie d'espèces différentes; et quatre éléphants soutenant la terre ou le monde du milieu.

Le nombre cinq est en rapport avec les cinq éléments; le nombre sept coïncide avec les sept saints ou *Richis* échappés au déluge (les sept étoiles de la grande Ourse), et les sept *Swargas*, ou régions dans lesquelles sont les planètes, résidence des Dieux (F). C'est encore le nombre des sept mers (G); neuf se rattache aux neuf pierres précieuses qui sont sur la table carrée où est le *Padma* ou *Lotus*, qui porte le triangle, origine de toutes choses; douze est le nombre des mois de l'année et des signes du zodiaque, divisés chacun en trente degrés.

Nous allons démontrer à présent que la création des anges est aussi une copie des livres indous.

Le *Shastas* publié par Brahma, s'exprime en ces termes: « Brahm, dans la contemplation de sa propre « existence, résolut, dans la plénitude du temps, de « partager sa gloire et son essence avec des êtres « capables de goûter et de partager sa béatitude et « de contribuer à sa gloire. Ces êtres n'existaient « point encore; Brahm voulut qu'ils existassent et « ils existèrent. Il les forma en partie de sa propre « essence, capables de perfection, mais avec pou- « voir de la perdre, l'un et l'autre dépendant de leur « volonté. » Si nous remontons à la création du monde, nous y verrons la source de cette croyance

répandue chez les peuples anciens qui attribuaient l'origine des choses à un œuf; nous y remarquerons encore un autre système cosmogonique, et ce sera d'autant plus frappant par la suite, car ces deux versions ont été généralement adoptées et ont servi de base aux religions sur lesquelles sont établis les cultes modernes.

Il est dit dans le Védas que l'existant par lui-même voulant tirer toutes choses de sa propre substance, créa d'abord les eaux et y déposa une semence féconde. Cette semence devint un œuf d'or aussi éclatant que le soleil, et Brahma, le père des mondes, y prit naissance par sa propre énergie. Ce Dieu, resté une année dans cet œuf, le divisa en deux parties égales, dont il forma le ciel et la terre.

D'autre part il est dit que Brahma créa les quatorze mondes des parties les plus considérables de son corps : de son cerveau il fit le ciel, ou premier monde; de ses yeux il fit le second (le soleil et la lune); le troisième de sa bouche, le quatrième de l'oreille gauche, le cinquième du palais et de la langue, le sixième du cœur, le septième du ventre, le huitième des parties sexuelles, le neuvième de la cuisse gauche, le dixième des genoux, le onzième du talon, le douzième des doigts du pied droit, le treizième de la plante du pied gauche et le quatorzième de l'air qui l'environnait [1].

Parlons maintenant de l'origine de l'homme, car presque toutes les nations se prétendent la tige de l'espèce humaine.

[1] Extrait de *la Chine illustrée*, du père Athanase Kircher, page 212.

Suivant les Banians, *Pourous* (celui qui donne la vie) n'ayant eu que quatre enfans mâles de sa femme *Pargoutée*, Brahma créa quatre filles qu'il plaça aux quatre points cardinaux, et ordonna aux enfans de Pourous d'aller les rejoindre pour peupler les quatre parties du monde. Le premier, nommé *Brahmenon*, fut à l'Orient, le second, nommé *Cuttery*, fut à l'Occident, *Shuddery*, le troisième, fut au Nord, et *Wise*, le quatrième, au Midi. Ces quatre frères ayant peuplé les parties de l'univers qui leur étaient assignées, se livrèrent aux plus affreux désordres, c'est pourquoi Dieu les fit tous périr par un déluge universel. Suivant une tradition plus ancienne, Brahma, pour peupler la terre, tira de sa propre substance *Menou*, surnommé *Swayambhouva*, auquel il donna pour femme *Sataroupa*, et puis, les bénissant, il leur ordonna de multiplier.

D'après les Vedas, il créa de sa bouche un fils nommé *Brahman*[1]. (C'est la sagesse qui sort de la bouche.)

De son bras droit (la force) il tira un second fils *Kchatrya* (guerrier), et de son bras gauche une fille nommée *Kchatryani*.

Mais Kchatrya étant toujours occupé à défendre Brahman, il lui était impossible de pourvoir à ses besoins, aussi Brahman tira de sa cuisse droite le *Bise* (la nourriture) ou *Vaisya*, et de la gauche *Vaisyani*, son épouse.

Cependant, ces derniers adonnés à l'agriculture et aux métiers, ne pouvaient encore suffire pour

[1] Cette idée est la même que celle des Banians.

l'entretien des premiers; alors Brahman tira de son pied droit *Soudra* ou *Sodés* (la soumission), et de son pied gauche une femme nommée *Soudrani*. Ceux-là chargés des fonctions serviles, forment l'origine des quatre castes qui furent adoptées chez presque tous les peuples de la terre.

Nous voici arrivé au déluge : les Indous en comptent plusieurs, mais comme nous ne pouvons rien ajouter à ce qui a été dit par le savant Guignault, dans sa traduction de l'ouvrage de M. Creutzes, nous suivrons à la lettre le passage renfermé dans les quatre périodes ou *Yougas*, à la suite desquelles se trouve le déluge de *Satyavrata*.

« La divine intelligence (Brahma) ayant créé l'u-
« nivers et tout ce qu'il renferme, les Dieux, aussi
« bien que les hommes, les forces de la nature et
« les puissances de l'esprit, les temps commencèrent
« leur révolution et les mondes se succédèrent dans
« une perpétuelle alternative de destructions et
« de renouvellements. Quatre périodes ont été
« destinées à marquer la durée de l'ordre actuel des
« choses : c'est ce que les Indous ont nommé les
« quatre *Yougas*.

« Le premier de ces âges est le *Crita* ou *Satya-*
« *Youga*, âge de justice et de vérité, où les hommes,
« également bons et vertueux, jouissaient d'une félicité
« sans mélange et vivaient de longues années. Dans
« chacun des suivans, *Tréta-Youga, Dwapar-Youga*
« et *Caly-Youga*, le mal augmente à mesure que le
« bien diminue, et le bonheur, ainsi que la durée de
« la vie humaine, décroissent proportionnellement.
« La durée des âges suit une semblable proportion.

« Douze mille années des Dieux, ou quatre millions « trois cent vingt mille années des hommes, forment « la somme totale des quatre *Yougas* qui composent « ce qu'on appelle un âge divin. Soixante-onze âges « divins s'écoulent dans la durée du gouvernement « d'un *Menou*, et mille ne font qu'un jour de Brahma « ou un *Calpa*, c'est-à-dire quatre milliards trois « cent vingt millions d'années humaines. Chacun de « ces *Calpas* est terminé par un déluge universel, « à la suite duquel s'opère une nouvelle création. « Mais il semble que d'autres déluges séparent les « *Manwataras*, comme les âges divins se terminent « eux-mêmes chacun par un embrâsement général.

« Toutes les scènes décrites plus haut se rap« portent donc à l'une de ces grandes époques, où « l'être existant par lui-même, représenté soit « par Siva, soit par Vichnou, tira de son essence « éternelle, ou du sein de *Bhavani*, ou enfin du sacré « Lotus, toutes les choses qui s'y étaient refugiées « après la destruction de l'univers [1]. Ce fut alors « que le premier *Menou*, surnommé *Swayambhouva*, « (le fils de celui qui subsiste par lui-même) en don« nant l'existence aux premiers hommes, promulgua, « dit-on, ces lois saintes qui régissent encore leurs « descendans. Cinq autres Menous avaient régné, et « le septième, surnommé *Vaivaswata*, ou fils du so« leil, était déjà sur la terre, corrompu par l'oubli « de la parole divine. Brahma se reposant après une « longue suite d'âges, le fort démon *Hayagriva*

[1] Les Indiens comparent l'existant par lui-même à une araignée qui développe ses fils et les fait rentrer en elle-même. (L. A. R., le père Ath. Kircher, le père Gerbillon, le père J. Gruberus, etc., etc.)

« s'approcha de lui et déroba les *Védas* qui avaient « coulé de sa bouche. *Satyavrata* régnait dans ce « temps-là : c'était un serviteur de l'esprit qui marche « sur les eaux, si pieux que les eaux faisaient sa seule « nourriture. Un jour que ce prince s'acquittait de ses « ablutions dans la rivière *Critamala*, Vichnou lui « apparut sous la figure d'un petit poisson, qui, re- « cueilli par le saint monarque, devint successive- « ment si gros dans les diverses demeures qu'on lui « donna, qu'à la fin *Satyavrata* fut obligé de le pla- « cer dans l'océan. De là le Dieu adressa ces paroles « à son adorateur qui l'avait reconnu : *Encore sept « jours, et toutes choses seront plongées dans une mer « de destruction ; mais au milieu des vagues meur- « trières, un grand vaisseau envoyé par moi, pa- « raîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les « plantes médicinales, toute la multitude des graines, « et accompagné des sept saints* (Richis), *entouré de « couples de tous les animaux, tu entreras dans cette « arche spacieuse et tu y demeureras. Tu connaîtras « alors ma véritable grandeur, et ton esprit recevra « des instructions en abondance.* En effet, la mer « franchissant ses rivages inonda toute la terre ; et « bientôt elle fut accrue par les pluies que versaient « des nuages immenses. »

« Le roi méditant les commandemens de *Bha- « gavat*, vit le vaisseau s'approcher et y entra avec « les chefs des Brahmanes, après s'être conformé aux « préceptes de *Héri*. Le dieu parut sur le vaste « océan comme un poisson resplendissant armé « d'une corne énorme, à laquelle Satyavrata attacha « le vaisseau en faisant un cable d'un grand serpent.

« Puis Héri se levant avec Brahma du sein du déluge « destructeur qui venait de cesser, tua le démon « *Hayagriva* et recouvra les livres sacrés. »

Le passage que nous venons de citer est d'autant plus important qu'il mentionne les mille de Dieu [1] qui servent de chronologie à la plupart des cosmogonies, ce qui prouve évidemment que la création et le déluge sont purement des symbôles astronomiques.[2]

Actuellement, il est temps de parler de la huitième incarnation de Vichnou, sous le nom de *Christnou*, *Chrisen*, *Crexno*, *Chrisna* ou *Christna;* elle a beaucoup de ressemblance avec les autres cultes et surtout avec le christianisme.

Depuis long-temps, une prédiction était faite au roi de Mathoura, géant nommé *Kansa*, qu'un enfant céleste naîtrait du sein de sa sœur *Devaki*, épouse de *Vasoudeva*, et qu'il le détrônerait. Ce tyran, pour se soustraire à la destinée dont il était menacé, massacra lui-même les enfans de sa sœur; sept avaient déjà péri, le même sort était destiné au huitième; mais au moment de sa naissance, les gardes apostés furent étourdis par un bruit d'instrument, à minuit; au lever de la lune, Christna vint au monde avec tous les attributs de la divinité.

Cette fable présente beaucoup de similitude avec le rapport du missionnaire Bernier. Le monde étant asservi sous la puissance des géants, fut racheté par la deuxième personne de la trinité, qui naquit à minuit, d'une vierge, au bruit des cantiques chantés par

[1] Les mille de Dieu sont expliqués à l'article des Hébreux.

[2] Dupuis *Origine des cultes;* Volney, *les ruines, recherches historiques sur l'histoire ancienne*, Chap. XVII.

les anges dans les airs et au milieu d'une pluie de fleurs que les cieux versaient sur la terre. Un géant, dont la grandeur obscurcissait le soleil, tomba, fit par sa chûte trembler la terre, et la pesanteur de son corps l'enfonça jusque dans l'enfer. Le Dieu incarné, blessé au côté dans son premier conflit avec le géant, tomba aussi, mais sa chûte mit tous ses ennemis en déroute. Après s'être relevé et avoir délivré le monde, il monta aux cieux.

Cependant Christna fut transporté à Gokoulam, ville des pasteurs; il y fut élevé et demeura pasteur jusqu'à *l'âge de trente ans*. Encore enfant il se signala par des prodiges; il tua des géants et des monstres envoyés pour le perdre, et dansa sur la tête du serpent *Caliya*, après s'être dégagé de ses replis. Devenu grand, il marcha contre le tyran de Kansa, son oncle, le vainquit et le mit à mort. Enfin après la défaite des *Kourous*, il périt cloué par une flèche sur un bois fatal (un arbre), au haut duquel il prédit les malheurs qui allaient affliger la terre pendant le quatrième âge Cali-Youga.

On doit convenir que cette fable est le type du Dualisme, car elle représente le bien aux prises avec le mal, ou plutôt le soleil ou la lumière avec les ténèbres. En général, dans tous les contes religieux inventés par les prêtres pour le culte exotérique ou populaire, on a toujours figuré des géants, des monstres et surtout des serpents, comme les ennemis de la divinité bienfaisante, figurée par le soleil.

Ce n'est pas une raison pour supposer que Christna soit le soleil en particulier, comme émanation de

Brahm; il est Vichnou, deuxième personne de la Trimourti, descendu sur la terre afin de ramener la paix et le bonheur : comme Vichnou, il est le conservateur de l'univers, comme Brahm il est tout, parce que ses fonctions sont de conserver tout ce qui existe, et pour nous en convaincre laissons parler Christna, lorsqu'il se révèle à son disciple Arjourna[1].

« Je suis l'ame qui réside au sein de tous les corps ;
« je suis le commencement, le milieu et la fin de tout
« ce qui existe; parmi les *Adityas* (signe du zodiaque),
« je suis Vichnou; entre les astres, je suis le soleil;
« entre les *Maroutas* (les vents), je suis *Marichi* ( l'un
« des points cardinaux du ciel au milieu des vents);
« entre les *Védas*, je suis *Sama-Véda* (le premier des
« livres sacrés); entre les *Dévas* (les facultés), je suis
« la vie; et dans les êtres animés, la raison ; je suis
« la plus puissante des onze destinées, et parmi les
« génies, celui de la richesse; entre les éléments, je
« suis le feu, et parmi les montagnes je suis *Mérou*[2];
« entre les guerriers, je suis le Dieu de la guerre; je
« suis le OUM mystérieux, le Dieu fécond de l'amour,
« le Dieu de la mer et des enfers; parmi les mauvais
« génies, je suis *Prahlah*, et dans les calculs, je suis
« le temps; je suis la première des voyelles, et entre
« les mots, le sens qui les unit...... ô Arjourna!
« l'univers entier repose en mon essence. »

Et ailleurs, Christna encore enfant est représenté sous les couleurs du Dieu-Tout, quand sa nourrice

[1] Poëme de Bhagavat-Gita.

[2] D'après les Védas, le Mont-Mérou traverse les trois mondes; sur son sommet est la table carrée sur laquelle repose le sacré Lotus, qui contient le Lingam-Yoni.

*Yasoda* lui reprocha d'avoir dérobé le lait des nymphes : pour toute réponse Christna ouvrit la bouche et Yasoda fut saisie de ravissement, en y contemplant l'univers dans son éclat et dans sa magnificence.

D'un autre côté, Christna enseigne le Panthéisme quand il dit à son disciple : « L'ame n'est pas une « chose dont on puisse dire qu'elle a été, qu'elle est « ou qu'elle sera : elle est sans naissance, constante, « éternelle, incorruptible, inépuisable, indestruc- « tible, universelle, permanente, immuable, inal- « térable ; j'ai toujours été ainsi que toi, ainsi que « tout ce qui existe. »

M. Benjamin Constant prétend que le Théisme se rencontre dans presque tous les livres sacrés des Indous [1]; il est à observer que les trois personnes de la trimourti réunies dans Brahm ne démontrent pas le Théisme, car Brahm doit être considéré comme *Tout* et non pas comme divinité unique, indépendante des autres et susceptible de vouloir et de ne plus vouloir. La volonté de Brahm est dans ses décrets : c'est la nature ; elle ne peut varier par caprice ; Brahm est un, il est trois, il est mille ; et l'adoration des montagnes, des fleuves, des lacs, des arbres, etc., n'est pas non plus le Fétichisme, c'est le culte de *Brahm* ou *Pan ;* il en est de même de l'Astrolâtrie. (H)

Une des choses les plus importantes de la religion des Indous est sans contredit la neuvième incarnation de Vichnou, sous le nom de *Bouddha*.

4.

[1] *De la Religion*, etc., Bruxelles, édit. in-18., t. 3, p. 151.

Cependant, il est à observer que Bouddha offre une très-grande similitude avec Christna ; il est comme ce dernier une divinité astronomique et en même-temps un Dieu-Homme, descendu sur la terre pour ramener la paix et le bonheur.

Bouddha, comme symbôle astronomique, est fils de *Tchandra* (la lune mâle) et de *Tara*, femme de *Vrihaspati* (la planète de Jupiter); d'un autre côté, Bouddha, considéré comme neuvième incarnation de Vichnou, descendit du séjour céleste dans le sein de *Maha-Maya*. épouse du roi de Magadha ; sa mère qui l'avait conçu sans souillure, le mit au monde sans douleur, après l'avoir porté dix mois. Ici, Bouddha, Dieu-Homme, paraît confondu avec le Bouddha ou Mercure, planète, ou plutôt avec le Mercure grec : en effet, ce dernier est fils de Jupiter et de Maïa, et l'autre est également fils d'une Maya, dont les Siamois ont fait leur *Maria* (Marie), mère de *Sommono-Codom*.

Bouddha a aussi les épithètes de *Samana*, *Gautama*, d'où les peuples du Pégu, de Ceylan et de Siam ont fait leur *Sommona-Codom*, qui veut dire Talapoint des bois ou solitaires, signification semblable à celle de Bouddha dont le nom est identique avec celui de *Mouni* (solitaire) [1].

Continuons l'histoire du Dieu-Homme : comme à Christna, son oncle, roi du pays, inquiet de sa naissance, fit massacrer tous les enfants mâles de son âge; mais il fut sauvé par des bergers et en mèna la vie jusqu'à l'âge de trente ans. Après avoir résisté

[1] Bouddha est un nom générique, qui signifie savant.

aux embûches de ses ennemis, il dit à ses disciples de répandre la vraie croyance et alla ensuite à Benarès, où bientôt sa doctrine prévalut et se propagea dans tout l'Indoustan. Enfin parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, il se réunit à la divine essence d'où il était sorti, et fut adoré sous le nom de Bouddha.

Comme le dieu principal des Siamois, connu sous le nom de *Sommono-Codom* ou *Sommona-Kodom* présentera par la suite une singulière ressemblance avec le Christianisme, nous allons extraire son histoire d'après le récit du père Tachard, un des savants jésuites envoyés dans l'Inde et à la Chine par ordre de Louis XIV. Nous nous en rapportons d'autant plus à ce missionnaire, que sa narration est semblable à celles des voyageurs et des savants qui ont traité le même sujet. [1]

« [2] J'interromprai encore quelque temps le jour« nal du père de Fontenay, pour y insérer certaines « particularités assez curieuses, qui regardent la « naissance et l'éducation de Sommonocodon, du « Dieu des Siamois, du pied duquel ils revèrent le « vestige avec tant de superstition. Il y a plus de « 2231 ans, disait un fameux Sanscrâ, parlant au roi « des mystères de la religion, qu'une jeune fille (elle « se nommait *matra Maria* ou *maha Maria*, qui « signifie la grande Marie, s'étant retirée dans une « affreuse forêt de Siam, pour y vivre plus parfai« tement en attendant la venue du dieu que les

[1] Histoire de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, par L.-A.-R. Guignault, Benjamin Constant, Schelgel, etc., etc.

[2] Second voyage à Siam, par le père Tachard, p. 247; Amsterdam.

« peuples attendaient avec beaucoup d'empresse-
« ment, cette fille mena quelque temps une vie extrê-
« mement austère, sans avoir aucun commerce avec
« le reste des hommes. Un jour lorsqu'elle était en
« prière, elle conçut d'une manière toute extraor-
« dinaire sans perdre sa virginité. Le soleil, par
« le ministère de ses rayons, forma le corps d'un
« enfant dans son sein pendant la ferveur de sa
« prière. Quelque temps après elle fut bien étonnée
« de se trouver enceinte; et quoiqu'elle fut sûre de
« sa vertu, toute honteuse cependant qu'elle était
« d'elle-même, elle s'enfonça plus avant dans la
« forêt pour se dérober aux yeux des autres hommes;
« elle arriva enfin auprès d'un grand lac, entre Siam
« et Camboie, où elle accoucha, sans peine et sans
« travail, du plus bel enfant du monde. Comme
« elle n'avait point de lait pour le nourrir, et qu'elle
« ne put se résoudre à le voir mourir devant ses
« yeux, elle entra dans le lac pour le mettre sur les
« feuilles d'une herbe qui nageait sur la surface de
« l'eau. Mais la nature pourvut à cet enfant, qui
« était le Dieu si attendu de l'univers; car sa mère
« l'ayant mis sur le bouton d'une fleur, la fleur s'épa-
« nouit d'elle-même pour le recevoir, et ensuite le
« renferma comme dans un berceau...... Cette fille,
« ayant confié ce cher dépôt à cette fleur, se retira
« sur les bords du lac, où, s'étant mise en prières,
« elle disparut élevée comme on croit dans le ciel,
« sans avoir été exposée à la commune nécessité des
« autres hommes. En ce même temps un saint ana-
« chorète (on en voit encore plusieurs dans le
« royaume de Siam) s'était retiré auprès de ce lac

« dans la confiance de voir avant sa mort l'accom-
« plissement d'une promesse qu'un ange lui avait
« faite, qu'il verrait avant de mourir ce dieu qu'on
« attendait depuis si long-temps. Ainsi pour se rendre
« digne de contempler ce saint objet, il s'était retiré
« de la conversation des autres hommes : ce fut par
« son moyen qu'on sut le mystère dont je viens de
« parler. Il fut témoin de ce qui se passa à l'enfan-
« tement de Sommonocodon ; il vit sa mère qui
« l'exposa sur le lac, et il fut témoin du bon office
« que lui rendait la fleur dont nous avons parlé.
« Aussi, touché de tant de merveilles, il entra dans
« le lac, ouvrit la fleur et en retira cet aimable enfant
« dont la vue le charma... D'abord certains rois jaloux
« de leur autorité, entendant que les peuples di-
« saient entre eux que le véritable roi des rois était né,
« le firent chercher long-temps pour le tuer, quoi-
« qu'inutilement, car le bon ermite ayant eu nouvelle
« de leur dessein, s'enfuit avec cet enfant dans le
« royaume de Camboie où il le tint long-temps caché
« dans un désert.... A l'âge de douze ans, Sommono-
« codon sortit de Camboie et revint à Siam, et l'on
« voit encore, dans une vaste campagne, une assez
« grande maison de pierre que les Talapoints disaient
« publiquement avoir été bâtie par miracle, à la
« seule parole de leur Dieu...... »

Il ne faut pas penser que le culte de Siam, de Ceylan et du Pégu s'écarte du Panthéisme; on le reconnaît dans les cinq cent cinquante transmigrations de Sommonocodon dans son paradis[1], et surtout

[1] Le paradis des Siamois est nommé *Nyreupan* (anéantissement).

dans les combats que lui livra son frère *Thévatat*, (principe du mal et des ténèbres). Pourtant Thévatat fut vaincu et précipité dans l'enfer, où il subit un supplice qu'il est utile de décrire encore d'après le père Tachard : « Ce qui se dit de *Thévatat*[1] (dans « les lèvres *Balis*) n'est ni moins extraordinaire ni « moins fabuleux. On y apprend qu'il renaissait « toujours avec son frère Sommonocodon, dans la « même espèce que lui, mais toujours inférieur en « dignité, parce que Sommonocodon était le prince « des animaux dont il prenait la figure. Mais *Thé-« vatat* aspirant aussi à la divinité, et ne pouvant « rien souffrir au-dessus de lui, ne voulut jamais « se soumettre à son frère. Il tâcha au contraire, par « de continuelles révoltes, à troubler son règne et « n'oublia rien pour le dépouiller de l'empire; « il vint en quelque manière à bout de ce qu'il « souhaitait, car il le tua lorsqu'ils étaient tous deux « singes........ Comme *Thévatat* avait beaucoup « d'esprit et d'adresse, il trouva moyen de faire une « secte nouvelle, dans laquelle il engagea plusieurs « rois et plusieurs peuples à sa doctrine, et qui la « suivirent pour être ses imitateurs. Ce fut là l'ori-« gine d'un schisme qui divisa le monde en deux « parties, et donna commencement à deux religions « au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en « avaient qu'une. Les uns, au nombre desquels ils « mettent les Chrétiens, pour les raisons que nous « allons dire, se firent disciples de *Thévatat*, et les « autres de Sommonocodon.......... »

[1] Voyage à Siam, t. 1, page 300.

« [1] Après tous les outrages que *Thévatat* avait « faits à son frère, sans respecter ni les droits de « la nature ni la divinité même, il était juste qu'il « en fut puni. Aussi les écritures des Siamois font « elles mention de son supplice, et Sommonocodon « même y rapporte, qu'étant devenu Dieu, il vit « ce frère impie dans le plus profond des enfers. « Je l'y reconnus, dit-il, accablé de maux et « gémissant sous le poids de sa misère. Il était dans « la huitième demeure, c'est-à-dire dans le lieu « où les plus grands criminels sont tourmentés, et « là, il expiait par un horrible supplice tous les « péchés qu'il avait commis, et surtout les injures « qu'il m'avait faites. Ensuite expliquant la peine « qu'on faisait souffrir à Thévatat, il dit qu'*il était* « *attaché à une croix avec de gros cloux qui lui* « *perçaient les pieds et les mains, lui causaient* « *d'extrêmes douleurs; qu'il avait en tête une cou-* « *ronne d'épines, que son corps était tout couvert* « *de plaies, et que, pour comble de misère, le feu* « *infernal le brûlait sans le consumer.* Un spectacle « si pitoyable le toucha de compassion; il oublia « les injures qu'il avait reçues de son frère, et il ne « put le voir en cet état sans prendre la résolution « de le secourir. Il lui proposa donc ces trois mots « à adorer: *Pputhang, Thamang, Sangkhang*, mots « sacrés et mystérieux pour lesquels les Siamois « ont une vénération profonde et dont le premier « signifie *Dieu*, le second *Parole, ou verbe de Dieu*, « et le troisième *imitateur de Dieu;* lui promettant

[1] Voyage à Siam, t. 1, page 304.

« au reste, s'il acceptait une condition si raisonna-
« ble et si facile, de le délivrer de toutes les peines
« auxquelles il était condamné.

« Thévatat consentit à adorer les deux premiers « mots, mais jamais il ne voulut adorer le troisième, « parce qu'il signifiait prêtre ou imitateur de Dieu, « protestant que les *prêtres* étaient des hommes « pêcheurs, qui ne méritaient aucun respect. C'est « en punition de cet orgueil qu'il souffre encore « aujourd'hui et qu'il souffrira dans l'enfer un grand « nombre d'années.

« Quoique plusieurs choses éloignent les Siamois « de la loi chrétienne, on peut dire néanmoins que « rien ne leur en donne tant d'aversion que cette « pensée. La ressemblance qui se trouve en quel- « ques points, entre leur religion et la nôtre, leur « faisant croire que Jésus-Christ ne diffère point « de ce Thévatat dont il est parlé dans leur écriture, « ils se persuadent que puisque nous sommes les « disciples de l'un, nous sommes aussi les sectateurs « de l'autre, et la crainte qu'ils ont de tomber dans « l'enfer avec Thévatat, s'ils suivent sa doctrine, ne « leur permet pas d'écouter les propositions qu'on « leur fait d'embrasser le Christianisme. Ce qui les « confirme le plus dans leur préjugé, c'est que nous « adorons l'image du sauveur crucifié, qui repré- « sente parfaitement le châtiment de Thévatat. Ainsi « lorsque nous voulons leur expliquer les articles de « notre foi, ils nous préviennent toujours, nous « disant *qu'ils n'ont pas besoin de nos instructions et* « *qu'ils savent déjà mieux que nous ce que nous avons* « *envie de leur apprendre*. »

Nous n'avons rien à ajouter au *Bouddha*, *Samana*, *Gautama* des Siamois; comme nous nous sommes fait un devoir de montrer ses variations, nous allons le présenter sous le nom de *La*, adoré au Thibet.

*La* naquit 1026 ans avant l'ère chrétienne et passait pour un Dieu qui s'était revêtu de la forme humaine. Comme Bouddha, il est la deuxième personne de la trinité, car, d'après le P. d'Andrade, les habitans du Thibet croient un Dieu en trois personnes; la première se nomme *Lama Konioc* (le père éternel), la deuxième *Choconioc* (le grand livre), et la troisième *Sanguya Konioc* (la vision et l'amour de la gloire). La deuxième personne de la trinité est l'auteur de la parole; après avoir été percée de clous, elle a répandu son sang pour le genre humain, et, dans les livres des Lamas, on la voit étendue sur une croix.

*La* ne cesse de vivre dans la personne du *Dalaï-Lama*; les Chinois le nomment *Ho-Fo* (le fo vivant), et quand il officie, il se sert de pain et de vin; il en prend une partie et distribue le reste aux *Lamas* ou prêtres présents à la cérémonie.

Cette religion est absolument semblable au Christiasnisme, et nous expliquerons par la suite d'où vient cette similitude, ne pouvant nous écarter de notre sujet.

Chez les Japonais, Bouddha est adoré sous le nom de *Xaka* ou *Xékia*, dont la signification est *ce qui est sans commencement*, suivant eux. Il vint au monde dans l'Indoustan 1200 ans avant notre ère; sa mère était reine de Delhi et elle le conçut sans avoir

eu commerce ni avec son mari ni avec aucun homme. Le roi, soupçonnant la fidélité de son épouse, fut averti en songe[1] du miracle opéré en faveur de sa famille, et quelque temps après la reine accoucha de l'Homme-Dieu par le côté droit, sans perdre sa virginité[2].

A l'âge de trente ans, *Xaca* commença sa mission d'éclairer les hommes : il enseignait le dogme d'un seul Dieu en trois personnes, en joignant le baptême et la pénitence; cependant à la soixante dix-neuvième année, époque de sa mort, il assembla ses disciples et leur avoua que, dans ses prédications, il leur avait caché la vérité par des symbôles. Il n'y a rien de réel dans le monde, leur dit-il, que le néant et le vide ; c'est le principe et la fin de toutes choses ; ne cherchez rien au-delà et ne mettez pas ailleurs votre confiance.

Nous avons mentionné les différentes versions relatives à Bouddha, nous montrerons plus tard son identité avec les autres cultes, sans jamais nous écarter du rapport de toutes les religions avec le Panthéisme.

[1] « Or la naissance de Jésus-Christ arriva ainsi : Marie, sa mère, « ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte par la vertu du Saint-« Esprit, avant qu'ils fussent ensemble.

« Alors Joseph, son époux, étant un homme de bien et ne voulant pas « la diffamer, voulut la quitter secrètement. Mais comme il pensait à « cela, un ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : Joseph, fils « de David, ne crains point de prendre Marie pour ta femme, car « ce qu'elle a conçu est du Saint-Esprit.

« Et elle enfantera d'un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car « c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. »

*(Evangile saint Mathieu, Chap. 1, vers. 18, 19, 20, 21.)*

[2] Voir saint Jérôme, dans son premier livre contre Jovinien.

Avant de passer plus loin, nous nous arrêterons sur la division de l'année indoue; car nous avons dit dans notre tableau que les saisons, les mois, les jours, les heures, etc., étaient présidés par des divinités particulières.

L'année des Indous fut d'abord lunaire et se divisait en 324 jours, puis elle fut solaire en 365 jours, partagée en trois *Ragas* ou temps, dont le premier comprend quatre mois de chaleur, le second quatre mois de pluie et le troisième quatre mois de froid. Chacun de ces Ragas est partagé en deux *Ritus* ou saisons, et chaque *Ritus* en deux mois. L'année commence avec l'entrée du soleil dans le signe de *Mécha* ou du Bélier. Les noms des mois sont *Tchaitra*, *Vaisakha*, *Djyaichtha*, *Achadha*, *Sravana*, *Bhadra*, *Aswina*; *Cartika*, *Margasircha*, *Pancha*, *Magha* et *Phalgouna*.

Le Zodiaque est divisé en douze signes de trente degrés chacun; ce sont: *Mécha* (le Bélier), *Idava* (la Taureau), *Milhouna* (les Gémeaux), *Carkata* (l'Ecrevisse), *Sinha* (le Lion), *Canya* (la Vierge), *Toula* (la Balance), *Vristchica* (le Scorpion), *Dhanous* (le Sagittaire), *Marcara* (le monstre marin), *Coumbha* (le Verseau), *Mina* et *Matsya* (les Poissons).

Les sept jours de la semaine portent les noms des planètes et suivent l'ordre que l'on a adopté partout: *Sourya-Dinam* (jour du Soleil), *Soma-Dinam* (Lundi), *Magala-Dinam* (Mardi), *Bouddha-Dinam* (Mercredi), *Vrihaspati-Dinam* (Jeudi), *Soukra-Dinam* (Vendredi), *Sani-Dinam* (Samedi).

Vu la grande ressemblance de culte entre les

peuples de Siam, du Pégu, de Ceylan, d'Arracan, de Laos, du Thibet, de la Chine, du Japon, etc., et des Chrétiens, les missionnaires, et principalement le père Kircher, n'ont pas manqué d'attribuer ces rapprochements à saint Thomas qui, suivant eux, a prêché l'évangile dans les Indes. Cependant le père Gaubil avoue qu'il ne conçoit pas comment on peut se persuader qu'il y ait eu des nations chrétiennes dans l'Orient, à moins que la réalité de cette supposition ne soit prouvée comme un fait. Il en est qui prétendent que la croyance actuelle des Indous y a été portée par un nommé Thomas, de la secte de Manès; mais M. Maigrot, évêque de Conon, dément cette version en disant que Thomas, que les missionnaires prétendent avoir été dans l'Inde, n'était qu'un insigne fripon nommé *Tamo*, qui s'était fait chef d'une secte rameau du *Foïsme*, l'an 582 de l'ère chrétienne. Le père J. Grubère, cité dans Kircher, assure que sans avoir eu aucune relation avec les Européens, les habitans du Thibet ont une religion semblable à celle de Rome. *Je ne rapporte*, dit-il, *que sur le témoignage de mes propres yeux*. Le capucin Horace de la Penna, autre témoin oculaire, assure la même chose; au rapport de Knoc, ajoute-t-il, le dogme de la résurrection des morts est admis à Ceylan.

Maintenant si nous nous en rapportons aux anciens, nous verrons qu'Agathias[1] et Ammien[2] disent que Darius Hystape consulta les sages de

[1] Agathias était de Mérine, et vécut dans le 6.me siècle de l'ère chrétienne.

[2] Ammien, d'Antioche, vécut dans le 4.me siècle de l'ère chrétienne.

l'Inde. On sait que Pythagore en rapporta les idées, qui servirent de base à la secte des Esséniens, et Alexandre-le-Grand et les Saleucides entretenaient déjà des correspondances avec des rois indiens, sectateurs de Bouddha.

Disons plus, M. de Guignes, dans son histoire de la Chine, cite des écrivains arabes et persans qui placent l'apparition de Bouddha en l'année 1027 avant Jésus-Christ. Au surplus si l'on ouvre les livres sacrés des Indous, traduits en français, on y reconnaîtra que ces mêmes livres existaient plus de 2500 ans avant notre ère; ce qui prouve évidemment que ce ne sont point les apôtres de l'évangile qui ont porté dans les Indes l'idée d'une trinité, ni le dogme d'un Dieu incarné et crucifié.

Les missionnaires, embarrassés d'expliquer cette identité avec le Christianisme, l'ont attribué à la malice du diable, et le père Kircher a levé la difficulté en s'expliquant en ces termes, relativement à la *Pussa* (trinité) des Chinois : « Voilà pourquoi le « démon, qui est singe de Dieu en tout, ne se lasse « jamais de travailler à pervertir les hommes, et de « leur figurer une divinité en trois personnes, « laquelle est remplie de mille erreurs et de mille « fables qui entraînent les ames dans la damnation « éternelle; je n'ai pas voulu manquer de mettre « ici la figure de ces dieux que les Chinois adorent, « qu'ils reconnaissent pour véritable, et que le père « Grubère a envoyé à Rome pour être conservé « dans la bibliothèque de cette maison, parce que « leur représentation servira de beaucoup au lec- « teur pour pouvoir évidemment reconnaître la

« malice et la tromperie du démon, qui a mille « inventions pour abuser et tromper les hommes. »

Ne pouvant nous attacher davantage à la religion des Indous, nous renvoyons le lecteur aux auteurs cités dans la note ci-dessous; néanmoins, nous y reviendrons souvent, quand il s'agira de présenter les rapports des autres croyances avec ce culte primitif.[1]



[1] Pour avoir plus de notions sur la religion des Indous, consulter Fr. Schelgel, Cruetzer, Rémuzat, Guignault, Benjamin Constant, Robertson, Volney, Dupuis, *voyage* du père Tachard à Siam; *la Chine illustrée* d'Athanase Kircher; Noël, N. Muller, Heeren, *Journal Asiatique*, *lettres édifiantes*, *histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, par L. A. R. Buret de Longchamp; Hastings, *Asiatik researches*, *mémoires de la société de Calcuta*, *les livres sacrés des Indous, traduits en français.*

# NOTES.

(A) Page 2 : ... *si le premier homme s'est formé progressivement ou spontanément.* Suivant M. L. A. R., histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, t. IV, page 255, les Portugais, habitants de l'Inde, croient les Orangoutangs presqu'aussi raisonnables que les sauvages de Bornéo, et ne les nomment pas autrement que Béajou : c'est le nom des anciens habitants de l'île.

Battel dit que les Pongos, autre espèce de singes, ont une ressemblance exacte avec l'homme. Ils ont les yeux enfoncés; leurs mains, leurs joues, leurs oreilles sont sans poils à l'exception des sourcils qu'ils ont fort longs. Le poil dont le reste de leur corps est couvert est de couleur brune; la seule partie qui les distingue des hommes est la jambe qu'ils ont sans molet. Ils marchent droit en se tenant de la main le poil du cou. Leur retraite est dans les bois. Ils font sur les arbres une espèce de toit sous lequel ils dorment à couvert de la pluie. Leurs aliments sont des fruits et des noix sauvages : jamais ils ne mangent de chair. Les Pongos sont si robustes que dix hommes ne suffiraient pas pour les arrêter. Les nègres en prennent quantité de jeunes, après avoir tué la mère, au corps de laquelle le petit s'attache fortement. Un de ces jeunes animaux fut transporté de Congo en Hollande et présenté au prince d'Orange Fréderic-Henri. On en a vu un en France que son maître a fait étouffer après avoir voulu le faire baptiser.

Les voyageurs qui parlent des Indes donnent à-peu-prés des Orangoutangs le même portrait que Battel fait des Pongos.

Les Ouenderons de Ceylan sont des singes grands comme nos épagneuls, qui ont le poil gris et le visage noir, ou le corps et la face d'une blancheur éclatante, avec une grande barbe blanche, d'une oreille à l'autre, ce qui les ferait prendre pour de petits vieillards.

Laissons parler L. A. R. : « La foule des voyageurs, dit-il, fait des singes des mêmes êtres dont, sous le nom d'Orangoutang, les Indiens font des hommes sauvages, et dont les anciens faisaient des divinités sous les noms de Satyres, de Faunes, de Sylvains. Les Africains les

nomment Pongos, Beggos, Enjokos, Mandrills, et Quojas Morros. Il y a apparence que ce sont les sin-sin de Chine que l'on a qualifiés d'hommes-singes, parce qu'ils ont beaucoup plus de ressemblance que les autres singes avec l'espèce humaine, soit par leur forme, soit par leurs actions, soit par la facilité avec laquelle ils marchent sur les pieds de derrière. Le nom de sin-sin rappelle le cri de chin-chin que Rubriq, sur le témoignage des prêtres katayens, attribue à des créatures de forme humaine couvertes de poils, hautes seulement d'une coudée et habitant l'Est du Katay.

« Plano Carpini donne quelques traits semblables à des créatures dispersées dans le désert d'Aumil, humaines en apparence, mais n'ayant aucun langage.

« Marco-Polo rapporte que dans la petite Java on embaume dans des boëtes de petits singes qui ont le visage de l'homme, et que les marchands font passer pour des Pygmées.

« Gamelli Carreri affirme que les Orangoutangs ressemblent parfaitement à l'homme, non seulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, surtout, dit-il, par celles qui procèdent des passions. Chacun peut s'assurer comme je l'ai fait, dit L. A. R., par le témoignage de plusieurs Français qui ont vu aux Indes et même élevé des Orangoutangs, de la conformité des mœurs de ces animaux avec celles de l'homme naturel. On peut même conjecturer que le vulgaire des hommes, s'il était dépourvu des avantages que procure la parole, n'éleverait peut-être pas son intelligence au-dessus des hommes des bois. »

Le père Lecomte dit, qu'ayant eu la curiosité d'aller à la chasse des singes, il fut surpris de l'instinct qu'ont ces bêtes de connaître plus particulièrement que les autres animaux, ceux qui leur font la guerre, et de chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir et de se défendre. « Lorsque nous les approchions, dit-il, ils se mettaient à crier, à faire un bruit épouvantable et à nous jeter des branches sèches qu'ils rompaient des arbres. Il y en avait même qui faisaient leur saleté dans leurs pattes, qu'ils nous envoyaient à la tête. J'ai remarqué aussi, continue-t-il, qu'ils ne s'abandonnent jamais, et qu'ils sautent d'arbre en arbre si subtilement que cela éblouit la vue. Je vis encore qu'ils se jetaient à corps perdu de branche en branche sans jamais tomber à terre; car avant qu'ils puissent être en bas, ils s'accrochent avec leurs pattes ou avec la queue; ce qui fait que quand on les tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tue tout à fait, on ne les saurait avoir, car, lorsqu'ils sont blessés et même mortellement, ils demeurent toujours accrochés aux arbres où ils meurent et ne tombent que par pièces. J'en ai vu de morts depuis quatre jours qui pendaient encore aux arbres; on en tirait quinze ou seize pour en avoir trois ou quatre. Mais ce qui me parût le plus singulier, c'est qu'au moment que l'un d'eux est blessé, on les voit s'assembler autour

de lui, mettre leurs doigts dans la plaie et faire de même que s'ils la voulaient sonder. Alors, s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles qu'ils machent et poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie. Je puis dire avoir vu cela plusieurs fois et l'avoir vu avec admiration.»

Le père Kircher, qui ne peut croire à l'existence des hommes sauvages, croit que ce sont des enfants abandonnés dans les bois et nourris par les autres animaux. Le père Roth, son confrère, affirme au contraire qu'il a vu des singes faire des choses étonnantes que nous ne rapporterons pas pour abréger ce sujet.

Plusieurs missionnaires jésuites assurèrent à Carreri, que les Manghians sauvages, habitants des montagnes de l'île de Mindoro, avaient des queues d'une demi-palme de longueur, sans que cette difformité entraînât aucune altération dans les caractèristiques moraux de l'homme. Plusieurs voyageurs attestent aussi qu'un peuple de l'île de Formose est remarquable par la même singularité.

Jean Struys, révolté contre cette idée, fut obligé de se rendre au rapport de ses sens. Un de ces hommes à queues, qui avait tué un ministre hollandais, fut pris; et comme on le dépouillait pour le mettre à mort, on s'aperçut qu'il avait une queue longue d'un pied toute couverte de poils roux et fort semblable à celle d'un bœuf. Quand il vit les Hollandais étonnés à cette vue, il leur dit que ce défaut, si c'en était un, lui était commun avec tous les insulaires de la partie méridionale de l'île.

Que penser des versions de ces différents voyageurs ? C'est ici que les philosophes devraient chercher l'origine de l'homme, car si les Pongos sont des hommes qui ne parlent pas, les Manghians de l'île de Mindoro et les habitants de la partie méridionale de l'île de Formose sont certainement des singes qui parlent. En considérant maintenant leurs habitudes, leurs mœurs et le pays qu'ils habitent, on pourrait tirer des conséquences sur la première patrie de l'homme.

(B) Page 5 :... *dont les fragments sont adorés à la fois ou séparément.* Dans un dialogue qui fait partie du Samaveda, plusieurs sages vont consulter, sur la nature de Dieu, le roi *Aswapati*, versé dans les choses divines; ayant questionné chacun d'eux sur l'objet particulier de son culte, le premier répond qu'il adore le ciel, le deuxième le soleil, le troisième l'air, le quatrième l'éther, le cinquième l'eau, le sixième la terre. Aswapati leur répond que c'est adorer l'Être-Suprême, l'ame universelle dans ses parties séparées, et qu'il faut l'adorer comme la réunion de toutes ces choses.

(C) Page 6 :... *dans les contrées qui leur parurent les plus productives.* Comme on pourrait nous objecter que les noirs de l'Afrique sont des hommes d'une race particulière, nous répondrons à cela

qu'il est prouvé que les blancs, transplantés sous la zône torride, acquièrent successivement la contexture et les dispositions propres à la métamorphose du blanc en noir, pourvu que les générations reçoivent les unes après les autres, sans interruption, les mêmes influences, et qu'elles ne détournent point, par des absences intercalées, l'effet des causes naturelles. On voit des blancs, qui, basanés dans leur jeunesse, deviennent absolument mulâtres à l'âge de quarante ans. L'expérience journalière prouve qu'un Européen et une Européenne qui se marient en Afrique, ont des enfants basanés; que les enfants de leurs enfants y prennent une teinte de mulâtre; que la troisième génération est d'un mulâtre foncé, que la couleur de la quatrième est demi-noir, et que le noir est la couleur décidée de la cinquième. *Le fait est sans replique*, dit M. l'abbé Demanet, *dix mille Portugais établis en Afrique les uns après les autres, nous le confirment.*

« En 1764, poursuit-il dans son histoire de l'Afrique Française, je me trouvai sur les lieux, j'y baptisai un nombre de ces Portugais métamorphosés. Surpris de leur origine et de leur métamorphose, j'en demandai les causes. Il n'y eut qu'une voix pour m'en assurer; c'est celle que je rends dans cette histoire. Pour m'en convaincre de plus en plus, je fis venir deux Portugais de nation, établis en Afrique depuis 1721; ensuite leurs enfants, tellement métamorphosés qu'à peine je pus les distinguer d'avec deux des Nègres. Surpris de ce phénomène, en les baptisant, je les examinai de plus près, et je vis que le premier coup d'œil était trompeur, puisque leur peau contenait de faibles nuances de blanc.

« Pour n'avoir rien à désirer sur cet objet, je fis laver le corps de ces enfants, sur lesquels j'observai que les parties les plus exposées au serein, au climat et à la chaleur du soleil, telles que la tête, le dessus des bras, le dos, le ventre et les épaules, découvertes selon l'habillement du pays, étaient plus noires que les autres parties: mais quant aux aisselles, au-dedans des mains, à l'entre-deux des doigts, au-dessous du menton, à l'entre-deux des cuisses, au bas-ventre, au-dessous des pieds, ces parties étaient non seulement moins noires que les précédentes, mais elles conservaient une nuance bien marquée de blanc, quoique ternie et basanée. J'en demandai la cause; les parents de ces enfants me dirent, convaincus par une longue expérience, qu'elle gisait dans les influences (plus sensibles sur ces parties) du climat.... qu'enfin les enfants de ceux-ci... seraient noirs, et qu'il ne fallait plus qu'une ou deux générations pour ne pouvoir plus les distinguer d'entre les Nègres naturels; que cette métamorphose leur avait fait perdre de vue le dessein de retourner dans leur pays, en Portugal, où certainement ils seraient méprisés à cause de leur noirceur. Ceci est si certain que je ne crois pas qu'on le revoque en doute, puisque les preuves existent encore aujourd'hui sur les lieux. »

(D) Page 6 : ... *dans les livres sacrés des Indous.* Ce que nous avons avancé est vrai : nous allons citer plusieurs mots de la langue des Indous qui ont été apportés par MM. Dow, Halwel, etc. :

*Yo* chez les Indous signifie tout-puissant, d'où *jes* avec la finale latine *us*, *Jésus* et *jesus*, d'où d'*i*, *dies* et *zeus ;* en hébreux c'est *jahouh*.

*Jâh* en phénicien veut dire : digne, manière d'exprimer la divinité ; en Malais c'est *dios*, en Italien c'est *dio ;* par les mots *jov* et *jou*, le tout-puissant, ou le soleil, beaucoup de peuples de l'Amérique expriment Dieu ; en Guyanne, *ouejo* est le soleil et le jour ; et le mot jour enfin a encore de l'analogie avec *yo*.

En indou, *sha* ou *scha* marque l'empire, la domination ; c'est le *schah* des Persans, le *cheik* des Arabes et le *chef* des Français.

*Ni* est un négation indoue comme dans presque toutes les langues.

*Mhurd* est le nom de l'homme ; il signifie chose mortelle, d'où *mori* et *mourir*.

*Mahia* veut dire affection ou passion ; c'est le nom de la mère de Bouddha, comme c'est aussi le nom de la mère de Mercure ; de Mahia, les Siamois ont fait *Maria ;* c'est le nom de la mère de Sommono-Codon, et c'est également le nom de la mère du Christ.

*Dien* est le même que *dies*, jour.

Trente *dien* font un *mash* ou mois.

*Dua-paar-dien*, la moitié du jour ; *dua*, d'où *duo*, deux ; *paar*, pareil ou parts égales.

*Teen*, *tarah*, *tisc*, *trèse*, *tetrèse* sont les nombres trois, treize, vingt-trois, trente et trente-trois.

*Kaal*, temps, d'où dérivent kalendes et calendrier.

*Agunni*, le dieu du feu, d'où *ignis*.

*Attima*, l'ame, d'où *ατμος* (spiritus) et *anima*.

*Nasiga*, l'odorat, d'où *nasus* et nez.

*Nir*, le mâle, d'où *vir* (l'homme).

*Madda*, la femelle, signification de *mater* en latin, *mother* en anglais, *mouder* en flamand.

*Dico*, ingénuité, franchise ; d'où *dico*, je dis.

*Berth*, *ved*, science, connaissance, d'où *video*, je vois.

*Shaster*, connaissance, d'où le latin *sapere*.

*Naat*, création ; racine de naître.

*Otteri*, la fraude ; le propre de la fraude est d'oter, d'enlever.

*Gopi*, femmes amoureuses ; en vieux français *gaupe* signifie fille de joie.

*Jonidgé*, *adjònidge* par le moyen du *pierman (sperma)* germe, *jungere*, *adjungere*.

*Luki*, abondance ; c'est le luxe.

*Dole*, tambour, en latin *dolium*.

*Dumbour*, petit tambour.

Ce peu de mots de la langue indoue doit assez prouver qu'elle peut être regardée comme le mère des autres langues, car beaucoup de nations ont été dans les Indes, et les Indous ne sont jamais sortis de chez eux.

« Que diraient-ils aujourd'hui, dit M. Volney, ces Grecs et ces Romains si fiers de leurs idiômes, *issus des Dieux* comme leurs ancêtres, si nous leurs prouvions que leur latin pélasgique, que leur grec soi-disant autocthone ne furent qu'une émanation, qu'un des dialectes de la langue d'une nation scytique dont le foyer fut la Boukarie, au nord de l'Indus, et touchant la Bactriane par les 40 degrés de latitude; que du sein de cette nation favorisée d'un beau ciel et d'un beau sol, et qui vécut à la fois agricole et pastorale, sortirent à des époques ignorées de l'histoire des essaims de guerriers, qui, comme on a vu plus tard les Gaulois, comme on a vu aussi les *Tatars* de Tamerlan, et les Mongols de Tchinguiz-Kan, étendirent leurs invasions successives depuis les plaines du Gange, où leur race persiste, jusqu'aux Iles Britanniques, où leurs traces s'aperçoivent encore? Depuis cent ans, le langage de cette nation scythique, retrouvé par nos savants européens dans les livres sacrés de l'Inde, sous le nom de Sanscrit, est de plus en plus reconnu pour être la base, non seulement d'une infinité de mots, mais encore du système grammatical des langues modernes et anciennes; de presque tous les dialectes actuels de l'Indoustan; de l'ancien dialecte goth et *moesogoth*, du vieux teuton ou deutche, qui fut le dace des Romains; de son dérivé, le plat allemand, d'où dérivent à leur tour le hollandais et l'anglo-saxon; enfin de l'ancien grec lui-même et de ses collatéraux, l'etrusque et le latin; de manière que les Pelasques, si célèbres par leurs migrations, ont dû être comme les *Tchin gares* (nos Bohémiens) une tribu d'origine *Indo-Scythe*, chassée de l'Ouest par des convulsions guerrières : sans doute, ce furent les descendants de ces Scythes *Sanskritiques*, qui, sous le nom Grec de *Massagètes* (équivalant au mot sanscrit *maha Sagatai*, grands Scythes) soutinrent contre les Egyptiens le procès d'antiquité nationale dont parle Hérodote; et ce fait lui seul, rend commun aux Scythes les huit ou neuf mille ans dont les Egyptiens citaient à Solon et à Platon, des preuves que ces hommes célèbres nous attestent être non des fables, mais des faits authentiques portant avec eux leurs preuves. »

Page 8, ligne 20:..... *formé de trois lettres samscrites*. Le père H. Roth s'exprime en ces termes : « Relativement à la trinité indoue, ils disent en général (les Indous) que la deuxième personne de la sainte trinité s'est incarnée neuf fois, et qu'elle doit encore s'incarner pour la dixième.

« Les personnes de la sainte trinité sont *Brahma*, *Bexna*, *Mahex*. Ils disent que ces trois ne font qu'un seul et une nature, qu'ils appelent de divers noms, savoir : *Achar*, (immobile), *Paramanand* (paisible en repos), et *Paramexnar* (souverain Dieu).

« Ils expliquent ces trois personnes de la façon que vous allez voir : le *Brahma*, c'est la nature et l'essence de cet Être-Suprême, Dieu. *Bexna* est son appétit concupiscible, et *Mahex* son irascible. Selon *Brahma*, il est en toutes les créatures ; selon *Bexna*, il est le conservateur de tous les êtres, et selon *Mahex*, il en est le destructeur ; d'où vient qu'ils disent que la mort et la corruption sont ses serviteurs et ses valets. Enfin ils disent que tout consiste en *Samext*, et *Beaxt*, c'est-à-dire dans le général et le particulier. L'universel est l'Être-Suprême de Dieu en soi, et le particulier est la nature même, divisée en ses parties différentes et en ses diversités ; c'est pourquoi ils concluent qu'il n'y a point de distinction générique ni spécifique entre les êtres créés ; mais que c'est le même être et la même nature participée par tous les individus, lesquels prennent diversement des formes et des figures, comme l'un celle de l'homme, l'autre celle d'une pierre, ou d'un arbre, et ainsi du reste. Ils disent que la matière, revêtue de toutes particules divines, n'est autre chose que la déception et la tromperie ; c'est pourquoi ils appellent la même nature divine *Ram*, c'est-à-dire *jouant.* »

(F) Page 10 :..... *et les sept Swargas, ou régions dans lesquelles sont les planètes, résidence des Dieux.* La première nommée *Satya-Loka* ou *Brahma-Loka* est assignée à *Sani* (Saturne) et sert de demeure à Brahm ; dans la deuxième nommée *Tapaloka* est *Vrihaspati* (Jupiter) : c'est l'asile de Brahma et des *Vairagis ;* dans la troisième nommée *Janaloka* se trouve *Magala* (Mars) où réside Vichnou ; dans la quatrième *Maharloka* est *Soma* (la Lune) et c'est la demeure de Siva ; dans la cinquième nommée *Swarloka*, est *Sourya* (le Soleil) où se tient Indra ; dans la sixième *Bhouvarloka* est *Soukra* (Vénus) où résident les *Devatas ;* et à la septième *Bhourloka* est *Bouddha* (Mercure) et sert d'asile à *Casyapa* et aux *Vasous*

Les Indiens comptent aussi sept notes de musique qui sont : *Sa*, *Ri*, *Ga*, *Ma*, *Pa*, *Da*, *Ni*.

(G) Page 10 :..... *C'est encore le nombre des sept mers.* Chez plusieurs nations, le nombre sept était sacré, non seulement à cause de ses rapports avec l'astronomie, mais encore parce qu'il servait de base au principe cosmogonique, comme nous le démontrerons dans la suite.

Page 11, ligne 26 :... *et le quatorzième de l'air qui l'environnait.* « La raison pourquoi ils ont inventé toutes ces sottises, dit le père Kircher, de la façon que vous venez de le voir, c'est parce qu'ils ont cru qu'il y avoit quelque rapport entre ces mondes et ces parties : en effet, ils ont dit que chaque homme naissoit et sortoit de ces mondes, conformément à ce qu'il est, et selon l'ordre que je m'en va *metre.* Les premiers sont : les sages, les sçavants et les beaux esprits ; les seconds

sont : les prudents; les *troisjesmes* les *eloquants* et les diserts; 4 les fins et les rusés; 5 les gourmands et les goulus; 6 les splendides, les magnifiques, et les libéraux; 7 les sordides, les infâmes et les hommes de mauvaise inclination; 8 les luxurieux, les charnels et ceux qui sont *addonnés* à leurs plaisirs; 9 les hommes de travail, comme les artisans et ceux qui s'adonnent à l'agriculture; 10 les jardiniers et les rustiques; 11 ceux qui sont destinés à des ouvrages ravales, qu'ils appellent *Pareas*; 12 les homicides, les voleurs et les larrons; 13 les oppresseurs des pauvres; 14 les hommes qui ont un talent et une grâce singulière de savoir faire toutes choses : voyla de la façon qu'ils dépeignent *Bruma*, et comment ils nous le font voir père de tant de mondes et de tant d'hommes si différents. »

(H) Page 19 :..... *Il en est de même de l'astrolâtrie.* Il y a encore aujourd'hui aux Indes une secte, peu nombreuse à la vérité, qui ne reconnaît d'autre dieu que le soleil. Toutes les fables indiennes ont une relation manifeste avec l'astronomie. Nous en choisirons une au hasard : Le Dieu Agni, étant devenu amoureux des femmes des sept Rischis, si célèbres dans la mythologie indienne, l'épouse de ce dieu, craignant pour lui la colère de ces saints hommes, s'il séduisait leurs femmes, prit la figure de chacune d'elles, et satisfit de la sorte son mari en le trompant. Cependant les Rischis irrités se séparèrent de leurs épouses, qui furent placées dans le zodiaque et devinrent les planètes. De même les douze Adityas, ou fils d'Aditi, fille de Dakcha, fils de Brama, sont le soleil parcourant les douze signes du zodiaque, et près d'eux sont douze génies qui président aux douze mois de l'année. A côté de l'astrolâtrie se trouve aussi le culte des éléments. Les Bramines invoquent la Terre, l'Air, le Feu, l'Eau, le Ciel, et adorent particulièrement la Terre. Dans les prières du Gajourveda, les éléments sont invoqués, quelquefois seuls, d'autrefois simultanément avec les Dieux qui président aux éléments qu'on invoque. L'adorateur dit tour à tour : O Feu, confère-moi la prudence en vertu de mes offrandes; et un instant après : Puisse le Feu et Prajapati m'accorder la sagesse! Puisse l'Air et Indra me donner la science ! [*As. Res. VIII.* 433-434.] (*De la Religion*, par Benjamin Constant; Brux. édit. in-18., t. 2, p. 43.)

, Page 31, ligne 4:... *avec des Rois Indiens, sectateurs de Bouddha.* Suivant Hérostrate, qui a écrit la vie d'Appolonius de Thyane, ce dernier déclare avoir vu dans les Indes quantité de simulacres et de statues semblables à ceux des Egyptiens et des Grecs.

Le jésuite Maffe'e, dans son histoire des Indes, dit qu'il n'y a aucune différence entre les *Brachmanes* de l'antiquité et ceux d'aujourd'hui, puisque ces derniers ont conservé la même croyance, le même culte et la même manière de vivre que leurs ancêtres.

❋



# CHALDÉENS.

Il y a plusieurs versions relatives à la chronologique et surtout à la fondation de Babylone.

Il paraît certain que cette ville n'a pas été fondée par Sémiramis, mais seulement agrandie et fortifiée, et alors Ctésias [1] a eu raison d'attribuer la fondation de cette grande cité à la Sémiramis d'Ascalon. Toutefois Bérose, de qui on n'a conservé que des fragments , laisse entrevoir que bien long-temps avant cette reine, il existait déjà une ville nommée Babel ou Babylone. En général les historiens sont peu d'accord sur ce point, et il nous a paru que M. Volney était le plus instruit et le plus impartial à cet égard. D'après ce savant, Sémiramis régna 1195 ans avant l'ère chétienne, et suivant Etienne de Byzance, Babylone fut fondée par Babylon 2000 ans avant Sémiramis : ce qui peut faire remonter la date des Chaldéens à plus de 3195 ans avant Jésus-Christ.

Comme nous nous sommes étendu, dans notre tableau, sur la religion des Chaldéens, et que nous avons démontré ses rapports avec le Panthéisme,

[1] Ctésias était un médecin natif de Gnide, qui vivait du temps de Xénophon. Il composa en vingt-trois livres une histoire des Assyriens et des Perses.

Il y a eu un autre Ctésias, natif d'Ephèse, qui a été cité par Plutarque.

nous nous bornerons ici à parler des choses relatives à la religion des Indous et des divinités du culte populaire.

Le peuple croyait que, depuis le ciel où l'on voit la lune jusqu'au premier principe, il y avait des génies intermédiaires plus ou moins subtils selon leur éloignement de l'Être-Suprême. Cette idée n'est pas analogue avec le Panthéisme, car elle démontre un Dieu borné, tandis qu'il n'a ni axe ni circonférence; ou si l'on veut, comme il est *tout*, on ne peut s'en approcher ni s'en éloigner. Mais observons que cette doctrine n'était enseignée qu'au vulgaire, et les prêtres croyaient que l'origine des choses provenait d'une nécessité sans intelligence et d'une force sans volonté. Tous les êtres, prétendaient-ils, sont sortis du Chaos pour y rentrer, et la pensée n'est que le résultat fortuit d'éléments aveugles; il n'existait pas de séjour à venir où les vertus étaient récompensées et les crimes punis.

Comme chez les Indous, les Chaldéens étaient divisés en quatre castes, le temps en quatre âges, l'année en douze mois : chez eux au lieu du déluge de Satyavrata, c'était le déluge de *Xisuthrus;* puisque nous avons déjà emprunté le premier du savant Guignault, nous allons le rapporter encore tel que La Sincelle l'a copié d'Alexandre Polyhistor; il est également mentionné dans Volney: « Xisuthrus fut le dixième roi : sous lui arriva le « déluge. Kronos (Saturne) lui ayant apparu en « songe, l'avertit que le 15 du mois de *Dœsius,* « les hommes périraient; en conséquence, il lui « ordonna de prendre les écrits qui traitaient *du*

« *commencement, du milieu et de la fin de toutes*
« *choses* [1]; de les enfouir en terre dans la ville du
« soleil nommée *Sisparis*; de se construire un
« navire, d'y embarquer ses parents, ses amis et
« de s'abandonner à la mer. Xisuthrus obéit; il
« prépare toutes les provisions, rassemble les ani-
« maux quadrupèdes et volatiles; puis il demande
« où il doit naviguer; *vers les Dieux*, dit Saturne,
« et il souhaite aux hommes toutes sortes de béné-
« dictions. Xisuthrus fabriqua donc un navire long
« de cinq stades et large de deux; il y fit entrer sa
« femme, ses enfants, ses amis et tout ce qu'il avait
« préparé. Le déluge vint, et bientôt ayant cessé,
« Xisuthrus lâcha quelques oiseaux qui, faute
« de trouver où se reposer, revinrent au vaisseau:
« quelques jours après il envoya encore à la
« découverte; cette fois les oiseaux revinrent avec
« de la boue aux pieds: lâchés une troisième fois,
« ils ne revinrent plus; Xisuthrus concevant que
« la terre se dégageait, fit une ouverture à son vais-
« seau, et comme il se vit près d'une montagne, il
« y descendit avec sa femme et le pilote; il adora
« la terre, éleva un autel, fit un sacrifice; puis il
« disparut, et ne fut plus vu sur la terre avec les
« trois personnes sorties avec lui. Ceux qui étaient
« restés dans le vaisseau ne le voyant pas revenir,
« l'appelaient à grands cris : une voix leur répon-
« dit en leur recommandant la piété, et en ajou-
« tant qu'ils devaient retourner à Babylone, selon
« l'ordre du destin, retirer les lettres enfouies à

[1] Voilà bien les Védas qui traitent de Brahma, Vichnou et Siva, ou le commencement, le milieu et la fin.

« Sisparis, pour les communiquer aux hommes; que « du reste le lieu où ils se trouvaient était l'Arménie. « Ayant ouï ces paroles, ils s'assemblèrent de *toutes* « *parts* et se rendirent à Babylone. Les débris de « leur vaisseau, poussés jusqu'en Arménie, sont « restés jusqu'à ce jour sur les monts Korkoura, et « les dévots en prennent de petits morceaux pour « leur servir de talismans contre les maléfices. Les « lettres ayant été retirées de terre à Sisparis, les « hommes bâtirent des villes, élevèrent des temples « et reparèrent Babylone elle-même. »

On voit donc que Babylone existait déjà lors du déluge, et cette phrase : *ayant ouï ces paroles*, *ils s'assemblèrent* (les hommes) *de toutes parts*, prouve bien que malgré l'inondation, le genre humain existait encore. Je ne m'arrêterai pas à débrouiller ces emblêmes purement astronomiques, le savant Dupuis les a expliquées ainsi que M. Volney, et autres écrivains anglais et allemands.

Ce fait n'a aucun rapport avec le Panthéisme, mais il se rattache à des fables emblématiques, aux mouvements des astres; c'est aussi le Dualisme, représenté par un déluge destructeur et accrédité par les prêtres pour tenir les peuples dans la crainte.

Nous avons dit, dans notre tableau, que les Chaldéens adoraient le Phallus; d'après Hérodote et Strabon, il y avait à Babylone un temple consacré à Mylitta où les femmes étaient obligées de se prostituer aux étrangers une fois en leur vie, et elles prononçaient ces paroles en recevant une pièce d'argent de celui qui la choisissait : *A ce prix, je te rends Mylitta favorable.* (A)

Quant à Bélus, on croit qu'il était le soleil ou la nature fecondée par les feux de cet astre bienfaisant : tel est du moins l'avis de Servius, qui le fait dériver du grec Ηλιος, en changeant B en aspiration.

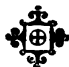
Nous verrons à l'article Baal que Servius ne s'est pas trompé, quoiqu'en dise le père Kircher.

Suivant Bérose, les Chaldéens adoraient encore *Oannès*, monstre moitié homme et moitié poisson, venu de la mer Erythrée et sorti de *l'œuf primitif*, d'où tous les autres êtres avait été tirés. Oannès enseigna les arts et les sciences, donna des lois, apprit à bâtir, fixa les limites des champs, montra à semer et à recueillir les grains, enfin il fit tout ce qui pouvait contribuer à adoucir les mœurs. Au lever du soleil, il venait à Babylone et le soir il rentrait dans la mer. Apollodore rapporte de Bérose qu'on avait connu quatre Oannès en différents siècles et tous sortis de la mer Erythrée, et que sous le roi *OEdorach*, qui régnait avant le déluge, il en avait paru un semblable nommé *Odagon*. C'est sans doute le même Dieu que le *Dagon* des Phéniciens, représenté suivant les Rabbins comme un triton; le mot Dagon peut trouver sa racine dans les mots hébreux *Dag*, *Dagha*, poisson. Philon de Biblos trouve au contraire la racine de Dagon dans le grec Δαγὼν ὁ Σιτὼν, dont la signification est blé, froment, et l'on sait qu'Oannès enseigna l'agriculture. Si l'on en croit Vossius, ce Dieu était *Lunus* ou la lune, comme principe actif, et la mer comme principe passif : comme l'un, il était mâle et Dieu, et comme l'autre, il était fémelle et Déesse. Ainsi Dagon pourrait bien être l'Hermaphrodite, ou le Lingam-Yoni des Indous.

Bérose avait promis de révéler le mystère de Oannès ! mais Bérose, étant prêtre chaldéen, ne pouvait divulguer la doctrine ésotérique ou intérieure ; aussi n'a-t-il pas rempli sa promesse.

Relativement à la Cosmogonie, les Chaldéens reconnaissaient aussi l'œuf pour le principe du monde, puisqu'ils disaient que leur Oannès était sorti de l'œuf primitif, d'où les autres êtres avaient été tirés. Pas de doute que cette croyance ne soit venue de l'Inde, car ils adoptaient une autre Cosmogonie imitée des Indous. Chez ces derniers, Brahma créa toutes choses de sa propre substance, et chez les Chaldéens, *Omorca*, déesse de l'univers, alors composée d'eau et de ténèbres, ayant été détruite par Bélus, d'une de ses parties il forma la terre, et de l'autre, le ciel. Une autre tradition ajoute que les hommes furent formés de sa tête, d'où Bérose conclut que les hommes sont doués d'intelligence.

Les Chaldéens ne sont pas restés en arrière sur l'origine de l'homme, et l'orgueil national leur a fait dire qu'*Alorus*, dont ils se disaient les enfants, était la tige de l'espèce humaine.



# NOTES.



(A) Page 44 :... *A ce prix, je te rends Mylitta favorable*. D'après *Selden* et les meilleurs critiques, il y avait à Babylone un temple nommé *Sochoth Benoth*, où les filles s'assemblaient pour se prostituer en l'honneur de Mylitta. Voici ce qu'Hérodote nous apprend de cet usage :

« Il y a, dit-il, chez les Babyloniens, comme dans l'île de Cypre, une coutume honteuse ; c'est que toutes les femmes sont obligées, une fois en leur vie, de venir au temple de Vénus, et d'y accorder leurs faveurs à quelqu'un des étrangers qui s'y rendent de leur côté pour en jouir. Il arrive seulement que les femmes qui ne veulent pas se prostituer se tiennent près du temple de la déesse, dans leurs propres chars, sous des lieux voûtés, avec leurs domestiques près d'elles ; mais la plupart magnifiquement parées et couronnées de fleurs, se reposent ou se promènent dans le palais de Vénus, attendant avec impatience que quelque étranger leur adresse ses vœux.

« Les femmes qui sont belles ne demeurent pas long-temps dans le temple de Vénus ; mais celles qui ne sont pas favorisées des grâces de la nature y font quelquefois un séjour de quelques années avant d'avoir eu le bonheur de satisfaire à la loi de la déesse ; car elles n'osent retourner chez elles qu'avec la gloire de ce triomphe. »

Suivant Selden, les Chaldéens donnaient aussi à Mylitta l'épithète de *Delephat*, qui signifie la cohabition de l'homme et de la femme.





# PERSES.

Il n'est pas étonnant que le culte des anciens Perses ou *Irans* ait de si grands rapports avec la religion indoue; la proximité des deux peuples dut porter l'un à emprunter les idées de l'autre.

Les premiers hommes, avons nous dit, habitaient sans doute le pays situé au nord de l'Indus, et la première idée de religion dût y germer avec le langage; il serait très-possible qu'une colonie de guerriers se soit répandue dans la Bactriane et de là dans la Perse, où le culte primitif se sera développé et aura subi des mutations suivant les besoins, les phénomènes et la nature du climat.

Aux noms près, les Dieux de l'Iran ont les mêmes fonctions et les mêmes attributs que les Dieux Indous : c'est d'abord une religion pastorale et pure; la nature est adorée sans représentation; et, pour mieux la comprendre, la sentir et l'admirer, les hommes choisissaient les montagnes afin de lui rendre leurs hommages.

Dans l'Inde, le Mont-Mérou est regardé comme le pivot du monde et le piedestal du triangle sacré; et chez les Perses, *l'Albordj* était adoré comme le nombril de la terre, le mont des monts d'où émane la lumière la plus pure [1].

[1] Le nom d'*Albordj* fût donné au Caucase par les premiers Irans.

Comme Brahm, *Zervane Akérène* est dans tout, dans lui repose l'univers; il est l'eau et le feu; il est infini et incréé; il est la raison, la science, le verbe *(honover)*; il n'a jamais eu de commencement, il n'aura jamais de fin. La semence de *Zervane Akérène* engendra la trinité *Ormuzd*, *Mithras* et *Ahriman*; le premier est la lumière : il est le principe du bien; par opposition le troisième est le génie des ténèbres et du mal, et le deuxième, comme intermédiaire, remplit les fonctions de Vichnou, en limitant les progrès créateurs de l'un et les principes destructeurs de l'autre.

A la suite de ce Panthéisme le Dualisme se personnifie : Ormuzd, créateur de la lumière, fait naître aussi les sept *Amschaspands* et leur subordonne les vingt-huit *Izeds* et la multitude des *Fervers*, génies bienfaisants, employés à la conservation de tout ce qui existe. De son côté, le ténébreux *Ahriman* crée les sept grands *Dews*, en opposition aux Amschaspands et autres génies égaux en nombre aux Izeds et aux Fervers.

Dans l'esprit du vulgaire, ces deux principes étaient chacun en possession d'un royaume; le premier régnait sur l'Iran, séjour de la lumière, et le deuxième dans les déserts marécageux et froids du *Touran* ou de la Scythie; il existait entre eux une guerre continuelle, et ils se livraient de fréquents combats dans lesquels ils étaient vainqueurs et vaincus tour à tour.

Les récits des premières dynasties sont remplis de fables sous lesquelles il est facile de découvrir les révolutions de la nature; ce sont les prétendus

exploits de leurs premiers monarques, qui ont été révérés comme des Dieux.

Ormuzd joue le même rôle que Brahma dans la création : d'abord, il fit les Fervers, puis la voûte des cieux et la terre sur laquelle il posa le Mont-Albordj, qu'il choisit pour sa demeure. Ensuite, il créa le soleil, la lune et les étoiles; il donna la vie aux Amschaspands, aux Izeds et au grand Taureau, dans lequel il déposa les principes de toute vie organique. Il avait resté six mille ans, six temps, ou six *Gahanbars* à la formation de l'univers, quand Ahriman commença à son tour une création analogue, en opposition à celle d'Ormuzd, et, comme ce dernier, il employa six mille ans à créer le monde des ténèbres, les Dews et les animaux impurs.

Remarquons maintenant que le nombre des Amschaspands est de six, qualité semblable à celle des mille de la création, et qu'Ormuzd étant le premier d'entre eux, leur nombre alors est de sept qui correspond à celui des planètes dans lesquelles ils résident; par opposition, les sept grands Dews, y compris Ahriman, leur créateur, habitent aussi chacun une planète pour y combattre la lumière et le bien. (A)

Parlons à présent de Mithras, la grande divinité des Perses : dieu et déesse à la fois, il est hermaphrodite comme *Zervane Akérène*, ou plutôt il est *Zervane Akérène* lui-même; comme Dieu triple il est le triangle sacré qui forme la trinité, base de toutes les religions, et c'est en mémoire de cela que les Irans l'invoquaient trois fois le jour.

D'après le témoignage de tous les savants, Mithras est le même que le soleil (*Khorschid*); c'est lui qui

dispense de la lumière ; il est le médiateur entre Ormuzd et Ahriman, alors il est le Dieu de la lumière et des ténèbres, le bien et le mal, le pur et l'impur, et malgré sa divinité, il a part aux *souffrances et aux passions humaines*. Comme Mithras, il est le Dieu qui féconde la nature; c'est le Phallus dont la semence contient toutes choses, et comme Mitra, c'est la déesse de l'amour, le *Ctéis ;* comme *Mitra-Mithras*, il est analogue avec le Lingam-Yoni; comme Khorschid ou le Soleil, il est l'œil d'Ormuzd.

Ainsi que Vichnou, il s'incarne pour combattre le Taureau équinoxial; alors, il est divinité astronomique, comme vainqueur du passage qui sépare l'hiver du printemps, et allégorique quand il poignarde le Taureau, qui récèle les germes de la fécondité, et lui ouvre le sein pour en faire jaillir le sang précieux destiné à fertiliser la terre.

Mithras est encore le feu sacré adoré des Perses, depuis plusieurs milliers d'années; il est le plaisir, la joie, la volupté, et voilà pourquoi ses adorateurs rendaient hommage au Phallus et reconnaissaient dans Mitra une divinité identique à la *Mylitta* des Babyloniens.

Chez les Irans, la massue, l'arc et les flèches étaient le symbôle de la royauté; aussi Mithras personnifié est-il représenté avec ces attributs, comme étant le roi du ciel à l'égard d'Ormuzd.

On n'est pas certain sur l'époque des mystères de Mithras; on croit seulement, d'après *Eubulus*, que chez les Perses ils étaient célébrés dans une grotte sacrée ; mais chez les Romains, où le culte du Dieu-Soleil avait pris de l'extension, ses mystères étaient

en honneur, et on n'y était admis qu'après des épreuves aussi rigoureuses que multipliées. Selon Plutarque, ce fut aux pirates détruits par Pompée que les Romains empruntèrent l'idée du culte de Mithras; sous Trajan, il fit des progrès à Rome; Adrien le défendit parce qu'on y sacrifiait des victimes humaines, et l'empereur Commode en le rétablissant, immola lui-même un homme à cette divinité.

Ces scènes mystérieuses étaient célébrées le 25 décembre à minuit, époque du solstice d'hiver ou de la naissance du soleil, et le 25 de mars, époque de sa résurrection. Les initiés étaient divisés en sept degrés, d'après le nombre des planètes; le premier degré comprenait les *Soldats;* et lors de sa réception, le Néophyte écartait de sa tête une couronne soutenue d'une épée en disant : « *C'est Mithras qui est ma couronne.* » Le deuxième degré était composé des *lions* chez les hommes, et des *hyènes* chez les femmes; le troisième, des *corbeaux;* le quatrième, des *Perses;* suivaient les grades de *Bromius* (de Βρομιος, frémissant, surnom de Bacchus, dont la racine est Βρομος, frémissement) et d'Hélius; enfin le plus élevé était celui des *Pères*.

A part les sacrifices humains et les horreurs de ces cérémonies sanglantes, les anciens avaient bien conçu que l'homme, se plaisant à être trompé, ne pouvait connaître la vérité que par degré : en effet, les initiés du premier grade croyaient à la lettre à toutes les allégories dont on fascinait leur imagination et aux apparitions fantasmagoriques qui les épouvantaient dans l'antre ténébreux de Mithras. Le mensonge était en quelque sorte la nourriture

de l'ame des premiers initiés; car il ne faut pas s'y tromper, quand l'homme n'est pas au-dessus du premier besoin, il cherche constamment à se repaître de chimères qui, tenant trop souvent ses facultés captives, l'empêche long-temps de découvrir la vérité.

Ne dirait-on pas que, dans les mystères de Mithras, on ait voulu peindre le symbole des révolutions du soleil, ou si l'on veut, la marche progressive de la nuit à la lumière, par l'éducation que l'on donnait aux récipiendaires ? D'abord on les laissait dans les ténèbres de l'ignorance et de la crédulité, sans doute pour leur démontrer le Dieu Mithras encore dans l'enfance et sans vigueur; mais bientôt les aspirants passaient au second degré; alors un point de lumière leur était accordé. Insensiblement on les mettait dans les sentiers qui conduisent à la vérité, comme le soleil ramène peu-à-peu les beaux jours sur la terre. Les anciens avaient senti qu'une réaction subite aurait étonné l'ame sans la persuader; aussi avaient-ils pris des mesures pour la faire arriver lentement au point où elle devait se fixer; comme pour féconder la terre, Mithras ne lui fait sentir que par degré la chaleur de ses rayons. (B)

Quant à l'origine de l'homme, il est dit dans le *Boudschasch* (livre de l'éternité) qu'Ormuzd, après la création, pressentant les approches du règne d'Ahriman, avait renfermé les germes de la vie dans le taureau *Aboudad;* ainsi qu'il l'avait prévu, le génie des ténèbres l'attaqua avec deux démons déguisés en serpents; le taureau périt, mais l'hermaphrodite *Kaïormorts* sortit de sa jambe droite.

Ici se présente une Cosmogonie semblable à celle de l'Inde : une partie de la semence du taureau fut répandue sur la terre, et l'autre sur la lune; ses cornes produisirent les fruits, son nez les plantes potagères, son sang fit croître la vigne et sa queue vingt-cinq espèces de grains [1].

Cependant *Kaïormorts* ayant vécu trente ans, Ahriman le fit périr; sa semence étant répandue sur la terre, il en sortit un arbre nommé *Reivas*, qui donna naissance au premier homme *Meschia* et à la première femme *Méchiane* (c). Ils vivaient dans l'innocence, mais le jaloux Ahriman, sous la figure d'un serpent, leur présenta des fruits; ils en mangèrent et perdirent leur félicité; la femme alors sacrifia aux démons; au bout de cinquante ans ils eurent des enfants; âgés de cent ans ils moururent et furent condamnés à demeurer dans les ténèbres d'Ahriman jusqu'à la résurrection. Mais leurs enfants *Siamek* et *Veschak* ayant peuplé la terre, les hommes vivaient heureux et unis, sans jamais tremper leurs mains dans le sang des animaux; ils adoraient l'éternité *Zévane Akérène* et rendaient hommage aux éléments, comme le feu, l'eau, la terre, l'air et les vents. Ils n'avaient pas encore de loi quand Ormuzd envoya le grand prophète *Hom*, l'arbre de la connaissance et la source de toute bénédiction : c'est lui qui fonda le Magisme, et depuis ce temps les Perses eurent des docteurs qui, semblables aux Brahmes et aux

[1] L'œuf est encore admis dans la Cosmogonie des Perses, et Plutarque nous dit qu'Oromazès ayant créé les vingt-quatre Izeds, les mit tous dans un œuf; les Dews d'Ahriman le percèrent, et le mal se trouva alors mêlé avec le bien.

Chaldéens, formèrent une tribu séparée. Ainsi que dans l'Inde, les prêtres des Irans composaient la première caste de l'état; ils avaient le domaine de la science; ils étaient devins, prophêtes, instituteurs et conseillers des Rois, juges et administrateurs du royaume. Ces mages étaient divisés en trois classes: la première comprenait les *Herbeds* ou disciples, la deuxième les *Mobeds* ou maîtres, et la troisième les *Destours-Mobeds* ou maîtres accomplis.

Quel est maintenant ce fameux *Zoroastre, Zerdust*, *Zeradocht*, *Zaratoscht* en pelhvi et *Zerdouscht* en parsi (D)? Les auteurs ne s'accordent pas sur l'époque où vivait ce prétendu réformateur; les uns ont écrit qu'il y a eu plusieurs mages de ce nom, d'autres font remonter *Zoroastre* à une date qui se perd dans les temps fabuleux de l'histoire (E). Les Guèbres ou Parsis, réfugiés dans l'Inde, prétendent que ce prophète était un pauvre Chinois, fils *d'Espintaman* et de *Dodo;* mais il est à remarquer que les noms de Zoroastre et de ses parents, tels qu'ils sont ici désignés, ne sont aucunement chinois. Le docteur Hyde veut que le réformateur soit Perse, et que le Judaïsme, qu'on entrevoit dans sa doctrine, proviennne de sa liaison avec un prophète juif: il en est qui citent Elie, d'autres Esdras, puis Daniel. L'historien arabe Abou-Mohammed-Moustapha dit qu'*Espintaman* était trisaïeul de Zoroastre et que sa mère se nommait *Dodo* ou *Dogdu*. L'historien arabe aura sans doute puisé cette version chez les Guèbres.

Un autre Arabe, *Bundari,* veut que Zoroastre était un Juif qui avait été valet de Jérémie. Le

savant Rhode donne au prophête une origine qui surpasse la chronologie historique. Sans fixer l'époque de sa naisssance, les Parsis disent que Dodo ou Dogdu, la mère de Zoroastre, *ayant été visitée par un ange, conçut par la vertu d'une lumière céleste, et que le roi sous lequel elle vivait étant instruit par les Devins de la naissance future de Zerdust, fit mettre à mort toutes les femmes enceintes de son empire; elle échappa au massacre avec son enfant.*

Il est facile de reconnaître ici les légendes de Christna, Bouddha, Là, Xaca, Fo et Sommonocodom; les anciens Parsis étant plus à même que tout autre peuple d'emprunter les contes religieux des Indous, leurs voisins, il n'est pas surprenant de rencontrer tant de coïncidences dans les cultes de ces deux nations.

Qu'il ait servi Daniel ou non, il n'est pas moins vrai que *Sharistani*, auteur persan, dit qu'on trouve dans la bible de Zoroastre la prédiction suivante: « Il naîtra dans les derniers temps un prophète nom« mé *Oshonderbegha*, l'homme du monde. Il ensei« gnera la justice et la véritable religion; sa loi sera « quelque temps combattue par le diable; mais il « triomphera à la fin de tous les obstacles et fera « régner le bonheur et la paix sur la terre. »

Alboufarage assure que Zoroastre prédit à ses disciples que, dans les derniers temps, *une vierge deviendrait enceinte et qu'il paraîtrait alors au ciel une étoile brillante dont le milieu représenterait une vierge.* « O vous! dit le prophète, qui êtes ins« truits de sa naissance avant tout autre peuple, « aussitôt que vous verrez cette étoile, prenez-la

« pour guide, elle vous conduira à l'endroit où il « est né; adorez-le, et offrez-lui des présens; *car* « *il est la parole (le verbe) qui a formé les cieux.* »

Quand on parcourt l'histoire, on se perd de plus en plus sur l'ère de Zoroastre, soit parce qu'il y en a eu plusieurs, soit à cause de son antiquité, soit enfin à cause de son identité avec l'astronomie; car nous l'avons déjà remarqué, l'histoire ancienne est tellement alliée à la fable qu'il faut chercher à la débrouiller au milieu d'un chaos de contes absurdes et de vérités cachées sous des symboles; d'un côté il est dit que Zoroastre ayant choisi le pays de Balk pour établir sa religion, il convertit le roi *Gustasp* ainsi que des princes voisins, parmi lesquels figurent *Zâl* et *Roustam*. Certes, ces noms se rattachent à la plus haute antiquité, puisque les héros qui les ont portés sont pris pour les acteurs des combats qui servirent à figurer le Dualisme. M. Guignault croit qu'il est vraisemblable que les noms de *Lohrasp*, *Gustasp*, *Isfendiar*, et *Bahman* sont ceux de *Darius* et de son père *Hystape*, de *Xercès* et d'*Artaxercès 1.er* Si M. Guignault a raison, Zoroastre n'est pas aussi ancien que Volney l'a soutenu avec avantage; mais il est impossible de trouver la moindre analogie des héros fabuleux et des rois qui ont joué un rôle important sur le théâtre des révolutions.

Examinons maintenant les écrits des anciens historiens: « En des temps reculés, dit Ammien Mar« cellin (lib. XXIII), l'art de la magie[1] prit de grands

[1] Le mot magie vient de *Mag*, *Magos*, qui signifie homme consacré au culte de Dieu.

« accroissements par les connaissances que puisa « chez les Chaldéens le Bactrien Zoroastre.

Diogène, de Laërte, s'exprime ainsi : « Selon « Hermodore, depuis les mages, dont *on dit* que « Zoroastre est le chef, jusqu'à la guerre de Troie, « il s'écoula 5000 ans. »

« C'est dans l'Orient, dit Pline, c'est dans la Perse « que la magie fut, de l'aveu des historiens, inventée « par Zoroastre; mais n'y a-t-il eu qu'un seul Zo- « roastre, ou bien en a-t-il existé un second? Cela « n'est pas clair. Euxode, qui veut nous faire regar- « der la magie comme l'une des sectes philosophi- « ques les plus utiles et les plus brillantes, prétend « que Zoroastre vivait 6000 ans avant la mort de « Platon [1]. Hermippe, qui a écrit un savant traité « sur cet art et qui a traduit deux millions de vers « de la composition de Zoroastre, en indiquant les « titres de chaque volume d'où il les a tirés, rap- « porte qu'il eut pour maître *Azonak* ou *Agonak*, « et qu'il vécut 5000 ans avant la guerre de Troie. « Mais il est étonnant que le souvenir de l'inventeur « et l'art aient été conservés si long-temps, sans « moyens intermédiaires, et sans succession claire « et continue d'enseignement. »

« Je trouve, continue Pline, que le premier qui « a écrit sur cet art est le Perse *Ostanès*, contempo- « rain de Xercès, qui en répandit dans la Grèce non « le goût, mais la rage. Ceux qui ont fait des recher- « ches plus profondes placent un peu avant lui, un « autre Zoroastre, de Proconèse......

[1] C'est-à-dire 6348 ans avant l'ère chrétienne.

Voici ce que dit Apulée : « On dit que Pythagore « ayant été amené à Babylone, parmi les prisonniers « Égyptiens de Cambyse, eut pour instituteurs les « mages de Perse et surtout Zoroastre. »

« Clément Porphire disait que Pythagore fut « purifié par *Zabratas* ou *Zaratas* des souillures « de la vie précédente.

« D'après Clément, d'Alexandrie, Pythagore alla à « Babylone où il se fit disciple des mages.

« Suivant Justin, Ninus ayant subjugué tout l'O« rient, eut une dernière guerre avec Zoroastre, roi « des Bactriens, que l'on dit avoir le premier in« venté les pratiques des mages.

« Moyse de Chorène dit que Sémiramis s'étant fait « construire une habitation délicieuse près du lac de « Vanek, elle confia le gouvernement de Ninive au « mage Zerdust, prince des Mèdes.

« Écoutons Diogène, de Laërte : il dit que Xanthus « estimait que depuis Zoroastre, chef des mages, « jusqu'à l'arrivée des Xercès en Grèce, il s'était « écoulé 600 ans[1]. »

Enfin, si l'on consulte Eusèbe, Suidas, Naudé, Bochard, on verra que Zoroastre était un Roi Bactrien, grand devin, qui fut vaincu par Sémiramis.

Après ce conflit de contradictions, quand Pline l'ancien était embarrassé de trouver l'ère du prétendu Zoroastre, comment, de nos jours, est-il possible de lui assigner une époque? Il y aurait une chose à examiner, puisque Zoroastre est le premier qui ait fait construire des *Atesch-gah*, ou temples du

[1] 1080 ans avant l'ère chrétienne.

feu ; ce serait de savoir si avant *Darius Hystape* ces temples existaient déjà, et si dans la plus haute antiquité de l'histoire des Mèdes et des Perses il e est fait mention ?

Tâchons de définir notre Zoroastre et voyons s'il a existé un personnage qui ait porté ce nom. Platon va d'abord nous aider, et avec le secours d'autres savants il sera peut-être possible d'établir un système.

Platon dit en parlant de l'éducation des enfants des rois de Perse (Alcibiade) : « Quand l'enfant a « sept ans, on le met entre les mains des Écuyers, « et on commence à le mener à la chasse ; à qua- « torze, il passe entre les mains de ceux qu'on ap- « pèle les Précepteurs du roi. Ce sont les quatre « hommes de Perse qui ont la plus grande renom- « mée de mérite... le premier lui enseigne les mys- « tères de *Zoroastre, fils d'Oromaze*, c'est-à-dire « la religion..... »

« Le mage Zoroastre, dit Plutarque, admettait « deux Dieux, l'un bon et l'autre mauvais ; il appe- « lait l'un Oromaze et l'autre Ahrimanius Il en- « seignait qu'il fallait sacrifier à l'un pour en « obtenir des grâces, et à l'autre pour être préservé « des maux. Oromaze (après la création) s'étant « rendu trois fois plus grand qu'il n'était, s'éloigna « autant du soleil que le soleil est éloigné de la terre; « il orna le ciel d'astres *et il en fit un qui était le plus « excellent de tous et comme gardien des autres, « qui est Sirius ou le grand chien.* »

Entendons M. Guignault : « L'on sait aujourd'hui, « dit-il, que *Zere-Toschtro* en zend, *Zeratoscht* ou

« *Zeradocht* en pehlvi, et *Zerdouscht* en parsi, « désignent un seul et même personnage; et quoi« qu'on en ait dit, de quelque manière qu'on « écrive ce nom, il nous paraît avoir de grands et « féconds rapports entrevus par *Herdex*, d'un côté « avec *Zere* (couleur d'or), épithète donnée à *Hom*, « et de l'autre avec *Taschter*, l'étoile de Sirius. »

Ailleurs notre savant dit encore : « Nous avons « vu plus haut que le même *Soura*, appelé le chien « des troupeaux, est chargé de conduire les ames « au pont *Tchinevad*. C'est sans doute *Sirius-Anubis* « préposé au ciel et aux étoiles comme un gardien « et une sentinelle, dit Plutarque, et en même« temps guide des ames. Cette identité manifeste de « *Soura* et *Sirius-Anubis* nous conduit à présumer « celle de *Taschter* ou *Tir* et de *Thoth*, qui n'est « autre que Sirius sous un point de vue différent. « Mais si l'on cherche dans la mythologie des Perses « le rôle supérieur, intellectuel, à la fois divin et « humain de *Thoth-Hermès*, étoile de salut, pro« phète et scribe sacré, etc., on le trouvera partie « dans *Soura*, partie dans *Taschter* et surtout dans « *Hom* et *Zoroastre*, les deux législateurs surnaturels « d'Iran. Au fond *Soura*, le chien céleste; *Taschter*, « l'astre éclatant, immortel, qui donne les eaux et « la vie; *Hom*, auxiliaire de *Taschter* dans la dis« tribution des eaux, arbre de vie, le calice de « miséricorde et d'immortalité; *Zere-Toschtro*, l'é« toile d'or, véritable incarnation de Hom, sont un « seul et même personnage mystique, envisagé sous « des aspects divers, comme *Sirius-Anubis-Thoth*« *Hermès*. Ajoutez que *Taschter*, au triple corps,

« invoqué trois fois avec le soleil, de même « qu'Ormuzd et le triple Mithra rappellent *Hermès* « *Trismégiste*, et s'élève comme lui jusqu'au rang « de Demiurge. »

A présent, nous avons vu d'après Platon que Zoroastre est fils d'Oromaze; suivant Plutarque, Oromaze ou Ormuzd créa le plus excellent de tous les astres, qui est Sirius ou le grand chien, et M. Guignault dit que *Taschter* ou *Tir* est analogue sous un point de vue avec Sirius. *Zere-Toschtro* ou Zoroastre est encore identique avec *Taschter;* le même *Taschter* étant créé par Oromaze, il en est donc le fils, comme dit Platon, et ce *Zere-Toschtro*, l'étoile d'or, l'astre éclatant, le calice de miséricorde, est encore cet astre excellent que mentionne Plutarque. Disons plus, *Taschter* ou *Tir* était chez les Perses l'ange de la science; en indou *Shaster* signifie connaissance, science; or, le génie tutélaire de l'étoile d'or présidait à la science, qui était le *patrimoine exclusif des mages*. Ce mot Zoroastre, que l'on a traduit par *ami du feu*, pouvait être applicable à tout mage indistinctement; il a pu être supposé à un personnage purement allégorique. D'ailleurs, il est à remarquer que les *Destours*, dont la puissance balançait le pouvoir monarchique, ne travaillaient jamais que pour leur congrégation; aussi M. Benjamin Constant l'a-t-il dit en parlant des peuples dominés par le pouvoir sacerdotal. (r)

Malgré le passage que nous avons extrait du savant Guignault, il ne s'en suit pas pour cela qu'il regarde uniquement Zoroastre comme un personnage

mystique; loin de là, il lui suppose une époque au temps de Darius, fils d'Hystape, qu'il pense être le même que Gustasp, et laisse entrevoir que l'étoile *Taschter* ne contient que l'ame de Zoroastre.

D'après ces diverses opinions, nous conclurons que si Zoroastre avait réellement existé sous Darius, Platon ne l'aurait point dit fils du Dieu de la lumière, Oromaze; Pline en aurait au moins su quelque chose de certain, ainsi que les historiens qui ont écrit peu de temps après lui. Il résulte de là que le prétendu Zoroastre est tout simplement un personnage figuré, dont les mages auront fabriqué l'histoire pour donner plus de lustre à leur congrégation. Alors le culte qu'on rendait, et que les Parses rendent encore à leur prophète, se rattache au Sabéisme, qui n'est qu'un rameau du Panthéisme[1].

Avant de fermer ce chapitre, nous donnerons un exposé des pratiques religieuses des anciens Parses. D'abord, nous avons déjà dit qu'ils priaient trois fois le jour en mémoire du triple Mithras; comme les Chrétiens, ils faisaient usage du baptême, en répandant de l'eau dans la bouche des nouveaux nés, pour les purifier des souillures originelles de leurs mères.

[1] On pourra nous objecter sans doute, que l'existence de Zoroastre est prouvée par ses écrits; mais nous répondrons à cela que le *Zend-Avestá*, qui lui est attribué, a pu être fait en plusieurs temps et par différens mages, comme le fameux poème de l'Illiade, attribué à Homère, que nos savants ont reconnu pour être de divers auteurs et composé à diverses époques. (*De la religion*, par Benjamin Constant; Bruxelles, édition in-18, t. 3, p. 522 et suivantes)

« Le prêtre de Mithra, dit Tertullien, promet la « délivrance des péchés par leur *aveu* et par le « *baptême*; et s'il m'en souvient bien, Mithra mar« que ses soldats au front (avec le chrême); il « célèbre l'oblation du pain, l'image de la résurrec« tion, etc. »

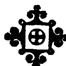
Quant à la formule de la confession, le pêcheur, en présence du feu et du Destour, prononce cinq fois la prière : *Jetta abou verio*, et, en s'adressant à Dieu et aux Anges, il dit : « Je me repens avec « confusion de tous les crimes que j'ai commis en « pensées, paroles et actions; je les renonce, et je « promets d'être pur désormais en pensées, paroles « et actions; Dieu me fasse miséricorde et prenne « sous sa sauve-garde mon ame et mon corps, en « ce monde et en l'autre. »

Après cette espèce de *Confiteor*, il avoue ses péchés, qui sont de vingt-cinq espèces.

Les Irans croyaient que la mort a été introduite dans le monde par *Ahriman*, à cause du péché du premier homme, qui a mangé des fruits défendus. A la fin du monde, si l'on en croit les mages, il y aura une résurrection générale; les bons et les méchants reparaîtront avec leurs corps, comme au temps de la création; *Ahriman* sera précipité dans l'abîme des ténèbres et jeté dans de l'airain fondu avec les *Dews* et les méchants : la terre chancelante se décomposera, les montagnes embrasées s'écouleront en torrents de feu, et les ames passeront au milieu de cet incendie universel pour se purifier des souillures du péché. Après cela il n'y aura plus de ténèbres; *Ormuzd* et *Ahriman*, les Anges et les

Démons, les bons et les méchants se réuniront pour glorifier l'Éternel.

D'après ce résumé, il est facile de reconnaître le Panthéisme, surtout dans cette fin du monde qui démontre que tout rentre dans le sein de l'Éternel *Zervane-Akérène*, d'où toutes choses sont sorties. Le Dualisme lui-même ne s'écarte pas du culte de la nature puisqu'il en dépeint si bien les révolutions. Quant à Mithras, il joue partout le même rôle que le *Christna* des Indous, et les nombreux attributs que les Parsis lui prêtent prouvent qu'il est identique avec le *Dieu Tout* [1]. (G)



[1] Il n'est pas fait mention de déluge dans les livres zends.

# NOTES.



(A) Page 50 : .... *(pour y combattre la lumière et le bien.)* Les sept Amschaspands correspondent parfaitement aux sept *Swargas* des Indous, ou régions dans lesquelles sont les planètes; aux noms près, le système est semblable; cependant il est à observer que vulgairement les génies planétaires de l'Inde n'ont point à lutter contre le mauvais principe; mais dans le fond c'est la même idée, car tout ce qui est créé par Brahma doit être préservé par Vichnou de la fureur de Siva.

Ces Amschaspands sont chargés de veiller au bien-être de la nature; *Sapondamad* préside à la terre; *Bahman* protège les bons et les juges intègres; *Amerdad* donne la saveur aux fruits; *Khordad* procure du plaisir aux hommes; *Arbidehescht*, la bienfaisante chaleur de l'été, et *Scharivar*, la sagesse; de son côté, Ahriman oppose *Astouiad* au premier Amschaspand, *Asmoug* au deuxième, *Tosius* au troisième, *Tarik* au quatrième, *Eghetesch* au cinquième, et *Boschasp* au sixième.

Quant aux Izeds, nous allons les désigner d'après M. Guignault : « Voici, dit-il, les vingt-huit Izeds dont Plutarque ne connaît que vingt-quatre, sans doute parce qu'il les restreint à ceux qui, avec les Amschaspands, président aux jours du mois : *Mithra*, *Khorschid*, *Aban*, le génie de l'eau; *Ader* ou *Aser*, celui du feu (d'où *Aderbidjan*, la maison du feu); *Anahid*, la planète de Vénus [1]; *Aniran*, la primitive lumière; *Ard*, qui ne fait qu'un avec *Arsching* ou *Ascheaching*, femelle; *Ardvisour*, source céleste des eaux, vierge, fille d'Ormuzd; *Aschtad*, génie de l'abondance; *Asman*, le ciel, opposé à *Douzakh*, l'abîme; *Barzo*, génie de l'Albordj et auxiliaire de *Taschter*, *Behram*, *Dahman*; *Din*, génie de la loi; *Farvardin*, Ized des Fervers; *Gosch*, qui donne tous les biens, très-rapproché de *Goschoroun*, l'ame des animaux, *Mah*, la lune femelle, en rapport avec le Taureau; *Mansres-*

[1] Il n'est pas étonnant de voir des Izeds présider aux planètes, les sept Amschaspands, y compris Ormuzd, ayant chacun quatre Izeds qui leur sont subordonnés pour les aider dans leurs fonctions.

*pand*, Ized de la parole divine; *Nériosengh*, génie du feu qui anime les Rois; *Parvand*, en rapport avec *Ard; Rameschne-Kharom*, génie de la révolution du temps et du ciel, des plaisirs durables, etc., personnification d'Ormuzd et de Zervane-Akérène lui-même, sous le symbole d'un oiseau invoqué avec Mithras; *Raschne-Rast*, Ized de la vérité et de la droiture; *Serosch*, *Taschter*, ou *Tir*, astre, génie des eaux et de la pluie; *Vad*, génie du vent; *Venant*, astre qui donne la santé; *Zemiad*, femelle, Ized de la terre. »

(1) Page 53 : ..... *(Mithras ne lui fait sentir que par degré la chaleur de ses rayons.)* N'est-on pas en droit de penser que la franc-maçonnerie a copié les mystères de Mithras? les sept grades, suivant le régime du Grand-Orient de France, paraissent avoir une origine mithriaque, et nous sommes fondés à regarder cette institution comme une branche du Magisme réfugiée à Constantinople, où, à la longue, elle se sera *christianisée* dans ses mystères, que les Croisés auront sans doute apportés en Europe.

Dans la maçonnerie du Grand-Orient de France, le nombre des degrés est de sept, c'est comme dans les cérémonies secrètes de mithras; au premier grade, la loge où doit être reçu le Néophyte n'est éclairée que de trois lumières; au deuxième, il y en a cinq; au troisième neuf, au quatrième quinze, au cinquième vingt-sept, au sixième soixante-dix; mais au septième, comme il doit jouir de la véritable clarté, le nombre des lumières n'est que de trente-trois, en mémoire de l'âge du soleil Christ, quand il est monté au ciel. A trente-trois ans, l'homme est dans la vigueur, aussi les Perses en personnifiant le Dieu Mithras lui supposaient-ils cet âge, quand ses rayons brûlants mûrissaient leurs moissons [1].

Nous avons remarqué que plus les Néophytes s'approchent du dernier degré et plus la loge est éclairée, et cela pour figurer à l'initié qu'il fait des progrès vers la lumière, symbole de la vérité, où il arrive au septième grade; comme les Mithriaques, après avoir passé les six portes ou les régions des planètes, arrivaient enfin à la septième, séjour d'Ormuzd et de Mithras.

Comment maintenant au septième grade de la maçonnerie de France les Roses-Croix célèbrent-ils leurs mystères? « Quand on ouvre la loge, c'est l'instant où le voile du temple fut déchiré, où les *ténèbres* se répandirent sur la terre, où la *lumière* fut *obscurcie*, où les colonnes et les outils des maçons furent brisés, où *l'étoile flamboyante disparut*, où la pierre cubique sua sang et eau, et où la *parole* fut perdue.

« Pour fermer maintenant : c'est le moment où la parole λογος, *le verbe*

[1] C'est sans doute cet âge du Christ qui a suggéré aux maçons du rit ancien ou de l'Ecossisme, de diviser leur ordre en trente-trois grades.

« *honover*) est retrouvée, où la pierre cubique est changée en rose mistique, où *l'étoile flamboyante a reparu dans toute sa splendeur*, où nos outils ont repris leur forme, où *la lumière est rendue à nos yeux, dans tout son éclat*, où les ténèbres sont dissipées, où la nouvelle loi maçonnique doit régner dans nos travaux. »

C'est bien dans ce genre que les Perses et les Romains figuraient la mort et la résurrection du soleil, dans les fêtes mithriaques [1]. Tout est symbole chez les francs-maçons, comme tout est symbole dans les religions anciennes et modernes; si les premiers ont des nombres sacrés, les Indous d'autrefois, les Chaldéens, les Perses, les Égyptiens, les Grecs et les Romains en avaient déjà. Si les premiers francs-maçons étaient vraiment des adorateurs de Mithras, ceux d'aujourd'hui n'ont pas beaucoup changé, car pour arriver au point où ils sont, ils n'ont eu que des noms à substituer, et des mots hébreux à choisir, quand ils se sont divisés en plusieurs sectes, à leur retour des croisades; encore ces mots ont ils quelquefois rapport avec les Amschaspands ou avec le Panthéisme des mages.

(c) Page 54 : ... *(au premier homme Meschia et à la première femme Meschiane.)* Il doit paraître assez étonnant de rencontrer de la coïncidence entre la Cosmogonie des Perses et celle des Scandinaves; tout porte à croire que les idées des premiers, qui ont pu se propager chez les Scythes, leurs voisins, auront été répandues dans la Scandinavie par le conquérant de cette contrée, Odin, fils de Fridulphe et contemporain de Mithridate.

Chez les Irans, *Meschia* et *Meschiane* sont sortis d'un arbre nommé *Reivas*, et voici l'opinion de l'Edda relativement à l'origine de l'homme: « Les fils de Bore se promenant un jour sur le rivage, trouvèrent deux morceaux de bois flottants. Ils les prirent et en firent un homme et une femme. Le premier leur donna l'ame et la vie; le second la raison et le mouvement; le troisième l'ouïe, la vue, la parole, et de plus des habillements et un nom. On appelle l'homme *Aske* (le frêne), et la femme *Embla* (l'aulne); c'est d'eux qu'est descendu le genre humain à qui on a donné une habitation près de *Midgard.* »

Ce n'est pas le seul point de ressemblance; chez les Perses, le taureau *Aboudad* ayant été tué par Ahriman, sa sémence féconda la terre, ses cornes produisirent des fruits, etc.; et chez les Scandinaves, les fils de Bore (ce qui répond aux Izeds), ayant tué Ymer, géant qui naquit de la vapeur gélée, ils firent avec son corps le ciel, la terre, la mer, etc.

D'un autre côté, les Guèbres ou Parsis croient encore en un pont nommé *Tchinevad*, confié à la garde de *Soura*, par où les ames doivent

[1] Voir Eubulus, Plutarque, Guignault, Dupuis, etc.

passer pour se rendre dans l'empire d'Ormuzd ; et chez les Scandinaves, le pont de *Bifrost,* figuré par l'arc-en-ciel, était confié à la garde de *Heimdal,* et joignait la terre au *Valhall,* séjour des Dieux et des ames des guerriers.

(D) Page 55 : ... *(Zaratoscht en pelhvi, et Zerdousch en parsi.)* Comme la vie et les miracles du prétendu Zoroastre ont servi de canevas à l'histoire de Mahomet, nous allons en tracer un abrégé d'après les versions des Parsis, qui existent encore dans l'Inde.

Sans nous arrêter à sa patrie ni aux noms de ses parents, points sur lesquels les auteurs ne sont pas d'accord, nous dirons que Zoroastre passe pour avoir jeté les fondemens de sa grandeur dans l'ancienne Médie. Sachant qu'un réformateur doit en imposer par une vie austère, il se réfugia dans une caverne où il s'occupa à la contemplation. Ce fut dans cette retraite qu'il trouva des secrets capables de le faire passer pour un saint choisi de Dieu, afin de répandre la vraie croyance. Au moyen de certaines plantes, il parvint à endurcir tellement sa peau qu'il pouvait manier des brasiers ardents et se faire répandre de l'airain fondu sur le corps sans qu'on y puisse remarquer aucune trace de feu.

De pareilles jongleries le firent bientôt regarder comme un être surnaturel, et préparèrent les esprits à recevoir sa doctrine. Il avait composé dans sa retraite un livre auquel il donna le nom de *Zend-Avesta,* dont le premier mot signifie du feu et l'autre l'endroit où on le met, et cela pour donner à entendre à ses disciples que son livre était un brasier ardent qui devait enflammer leurs cœurs de l'amour divin.

Cependant, Zoroastre persuadé que le moyen le plus certain de captiver les esprits était d'abord de convertir le monarque, se prépara à exécuter les desseins qu'il méditait depuis si long-temps. Darius Hystape régnait alors : le prophète se rendit à sa cour, mais avant d'être convaincu, il demanda des miracles. Aussitôt, Zoroastre fit croître un cyprès qui devint très-gros en peu de temps. Le monarque, admirant la puissance de l'envoyé de Dieu, se préparait à embrasser sa doctrine, quand les mages méditèrent la perte de Zoroastre. Étant parvenus à s'introduire dans sa chambre, ils y cachèrent des os de chiens, des ongles et des cheveux de morts, objets d'horreur chez les Perses, et ils l'accusèrent de sortilège : Darius désirant savoir la vérité se rendit dans l'appartement du prophète, et le fit emprisonner en voyant les preuves du crime dont il était accusé.

Cependant, il survint un accident à l'un des chevaux du roi qui rétablit la réputation de Zoroastre. Les pieds de ce cheval s'étaient tellement raccourcis qu'il ne pouvait plus en faire usage. Darius, qui était attaché à cet animal, le fit vainement visiter par tous les mages, et c'est alors qu'il résolut de consulter le prophète. Zoroastre fut appelé et promit de guérir le cheval, si le roi voulait s'engager à faire informer contre les auteurs de sa disgrâce et embrasser la doctrine qu'il

annonçait. Le monarque accepta la proposition et dès l'instant l'animal fut guéri.

Darius, charmé de la science extraordinaire du prophète et concevant une haute idée de sa puissance, lui demanda quatre dons. Le premier de pouvoir s'élever au ciel et revenir sur la terre; le second de savoir ce que Dieu faisait en cet instant et ce qu'il avait intention de faire dans la suite; le troisième, d'être immortel, et le quatrième, invulnérable. Zoroastre répondit qu'il était contraire aux lois de l'Être-Suprême qu'un mortel puisse à lui seul jouir de tant d'avantages qui l'élèverait jusqu'au rang de la divinité; mais qu'il allait prier Dieu de distribuer ces quatre dons à quatre personnes différentes, et que le succès de sa prière ferait assez voir le crédit qu'il avait auprès de Dieu, et la vérité de sa doctrine. En effet, à la prière de Zoroastre, le premier don fut accordé au Roi, le second à son mage et les deux derniers à ses fils. Celui auquel l'immortalité échut en partage se nommait *Berchaten*, à ce que prétendent les Guèbres. Ils disent qu'il est maintenant enfermé dans un lieu sûr, sous la garde de quatre hommes qui ne permettent à personne de l'aborder, de peur qu'il ne leur communique l'immortalité dont il jouit. On prétend que Zoroastre communiqua ces quatre dons par le moyen d'une rose, d'une grenade, d'une coupe pleine de vin et d'une autre coupe remplie de lait.

Cependant, la conversion de Darius fut suivie de celle de presque tous ses sujets. Zoroastre, voyant son grand ouvrage heureusement achevé, établit le lieu de sa résidence à Balk, et prit le titre d'Archi-Mage. Il commença dès lors à exercer une autorité souveraine sur tout ce qui concernait la religion; mais loin de jouir paisiblement du fruit de son industrie, il ne suivit que le zèle ou plutôt l'ambition qui le portait à étendre de tous côtés sa doctrine, et à multiplier le nombre de ses sectateurs. De prophète, il devint persécuteur, et fut persécuté; s'étant efforcé d'attirer à sa religion un roi voisin nommé *Argyaspes*, qui régnait sur les Scythes orientaux, et ne pouvant y réussir par les voies de la persuasion, il voulut employer la violence et se servir de l'autorité de Darius, pour convertir le monarque incrédule. Mais Argyaspes, indigné, entra dans la Bactriane à la tête de son armée, défit les troupes de Darius, fit passer au fil de l'épée Zoroastre et quatre-vingts mille mages qui composaient son église patriarchale, et détruisit tous les temples de la province.

A cette histoire, les Parsis ont ajouté d'autres rêveries, entre autres celle de l'enfance de Zoroastre qui se mit à rire en venant au monde. A l'époque de sa naissance, il y avait grand nombre de magiciens, et ils ne doutaient pas qu'un jour ils seraient supplantés par l'enfant divin; aussi le chef de ces magiciens se l'ayant fait amener, voulut le couper en deux, mais sa main se sécha sur-le-champ; on le jeta au feu, qui se métamorphosa en un bain d'eau rose; on essaya de le faire écraser sous les pieds des taureaux, mais un taureau

plus fort que les autres le défendit; on le donna à manger aux loups et ces animaux allèrent chercher deux brebis qui l'allaitèrent, etc., etc.

Terminons par le miracle que Mahomet aura sans doute emprunté des Parsis : Un jour que Zoroastre se promenait dans un vallon solitaire, et absorbé dans ses profondes rêveries, un ange s'offrit tout-à-coup à ses yeux, s'inclina devant lui en lui donnant le titre *d'ami de Dieu*, et s'informa du sujet de sa méditation. « Je rêve, répondit le prophète, aux moyens de reformer les hommes; et je pense que Dieu seul peut me les enseigner. Mais qui pourra me conduire vers le trône de ce souverain Être?.... Moi-même, repartit l'ange; voilà de quoi purifier votre corps mortel; servez-vous-en, fermez les yeux et suivez-moi. » Zoroastre obéit à l'ange; dans un instant, il se trouva dans les cieux, en présence de l'Éternel, qu'il vit au milieu d'un tourbillon de flammes. Ce Dieu daigna lui parler, et, dans cet entretien, il lui découvrit les plus importants secrets, et lui donna le livre fameux connu sous le nom de *Zend-Avesta,* qui contenait toute la religion. Zoroastre, plein de zèle pour la gloire divine, souhaita d'abord de rester sur la terre jusqu'à la fin des siècles, afin de ne pas cesser d'instruire et d'exhorter les hommes; mais Dieu lui ayant dévoilé ce qui s'était passé dans les différents âges de la monarchie des Perses, et montré que la méchanceté des hommes va toujours en croissant, son zèle se refroidit, et il ne désira plus que sa vie s'étendît au-delà du temps prescrit pour sa mission.

De retour sur la terre, Zoroastre fut exposé aux persécutions de l'esprit malin, qui entreprit de le faire renoncer au dessein qu'il avait de reformer les hommes, et de le séduire par l'appat des plaisirs et des honneurs; mais le prophète opposa un courage invincible à toutes ces attaques, et triompha des artifices du démon. Ses parents furent les premiers objets de son zèle. Après les avoir convertis, il étendit ses soins à un grand nombre de Persans, et sa réputation ne tarda pas à se répandre.

« On ne peut lire deux pages de l'abominable fatras attribué à Zoroastre, dit Voltaire, sans avoir pitié de la nature humaine. Nostradamus et le Médecin aux urines sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumène; et cependant on parle de lui et on en parlera encore. »

(z) Page 55 : .... *(d'autres font remonter Zoroastre à une date qui se perd dans les temps fabuleux de l'histoire.)* En considérant les diverses opinions des auteurs sur l'ère de Zoroastre, en supposant que ce personnage ait existé, nous ne concevons pas comment M. J. B. G. A. G., auteur de la *Réfutation succinte de l'origine de tous les cultes*, se soit permis de diffamer un savant, quoiqu'il en dise, dans une prétendue réfutation qui n'est rien moins qu'une diatribe et qui démontre assez la faiblesse et le caractère de son auteur. « Rage et démence, c'est tout ce que nous présente l'inconcevable ouvrage de *Dupuis*.... » Voilà par où commence notre critique, et après avoir consacré la moitié

des cinquante-huit pages in-18[1] de son libelle à se démener contre *Dupuis*, il entame enfin la question et prétend que l'auteur de l'*origine de tous les cultes* a commis un anachronisme de mille en faisant vivre Zoroastre avant Moyse. Rien ne peut prouver que Zoroastre ait fleuri du temps de Pythagore, d'autant plus que maints auteurs démentent ou combattent cette supposition.

« Pline, dit l'auteur de l'opuscule, Diogène de Laërte, Suidas, Hyde, Prideaux, Beausobre, et tous les auteurs, s'accordent à faire vivre Zoroastre du temps de Darius Hystape. »

Admettons que ce reformateur ait existé : est-ce 5000 ans avant la guerre de Troie, comme le dit Hermodore, cité par Diogène de Laërte, ou Hermippe cité par Pline ? ou bien vécut-il 6000 ans avant Platon, comme le prétend Eudoxe, également cité par Pline ? Mais Pline après tout ne fixe nullement l'ère du Prophète-Mage, puisqu'il est lui-même embarrassé quand il demande s'il n'y en a eu qu'un seul ou s'il y a eu un second ? Tous les auteurs ne s'acordent pas à faire vivre Zoroastre du temps de Darius Hystape, puisque Justin dit qu'il eut une guerre avec Ninus, c'est-à-dire 2160 ans avant l'ère chrétienne, et Moyse de Chorène dit que Sémiramis lui confia le gouvernement de Ninive. Xantus le place à 1095 ans avant Jésus-Christ, et Langlet le fait vivre à la même époque. Comment se fait-il donc que notre critique ait justement cité Pline, qui le contredit, et Diogène de Laërte, et *tous les auteurs* qui ne sont pas de son avis ?

Nous n'entreprendrons certainement pas de faire la réfutation succinte du pamphlet de M. J. B. G. A. G; cependant, avant de finir cette note, nous nous arrêterons à un passage du dernier feuillet. Voici comme il s'exprime : « Passons à *Dupuis* toutes ses folies mystagogiques; mais peut-on ne pas s'étonner de l'ignorance, réelle ou affectée, avec laquelle il avance que notre fête de Pâques est nécessairement fixée au 25 mars et à l'équinoxe du printemps ? est-il possible que *Dupuis* n'ait jamais ouvert un almanach, et qu'il ignore ce que sait le dernier des enfants chrétiens, que la fête de Pâques se célèbre aussi souvent en avril qu'en mars et quelquefois même un mois après l'équinoxe ?.... Mais le mensonge est notoire ! et que fait à *Dupuis* un mensonge même notoire, ajouté aux mille et un mensonges, aux mille et une impertinences qui farcissent son livre ?.... »

Est-il possible que M. J. B. G. A. G, qui doit avoir connaissance des conciles et de l'histoire des premiers siècles de l'église, n'ait jamais ouvert les livres qui concernent son état ?

En 160 de l'ère chrétienne, telle que nous l'admettons d'après Denis-le-petit, il y a eu une grande contestation parmi les premiers chrétiens au sujet de l'époque où l'on devait célébrer la Pâque, et cela parce

[1] Edition de Louvain, 1825. Cet opuscule est à la suite du livret intitulé : *Réfutation abrégée du livre de Volney*.

que les Romains, les Perses et les Egyptiens avaient une fête semblable le même jour. En 196, si nous en croyons André Duchesnes, auteur de *l'histoire des Papes*, et le cardinal Baronius, évêque de Rome, Victor 1.er décida seulement qu'on célébrerait la Pâque le dimanche suivant le 14 de la lune de mars. En 546, Justinien fixa cette fête huit jours plus tard. En 577, tandis que les Espagnols faisaient les Pâques le 21 mars, les Francs la célébraient le 18 avril. Ce ne fut qu'en 602, sur la fin du pape Grégroire 1.er, que cette fête fut définitivement fixée au dimanche suivant le 14 de la lune de mars.

(E) Page 62 : ... *(en parlant des peuples dominés par le pouvoir sacerdotal.)* « Dans toute l'histoire ancienne, dit Vogel, auteur allemand cité par M. Benjamin Constant, on n'entend jamais parler des talents ou du mérite d'aucun prêtre en particulier. Il n'y a point d'inventeur qui se fasse connaître, point d'individu qui ait une influence marquée sur le peuple. Cette suprématie de la corporation et cette absence de toute prééminence individuelle ne peuvent être un effet du hasard. Le sacerdoce avait réfléchi que les qualités éminentes de quelques-uns nuiraient à la considération du reste. Il voulut jouir en commun de la vénération nationale. Il voulait la léguer à ses successeurs. Tout devait en conséquence se rapporter à l'ensemble. Nul n'avait le droit de se distinguer pour son propre compte. »

(G) Page 65 : .... *(prouvent son identité avec le Dieu Tout.)* « Mithras est le bon, comme Zervane-Akérène est l'excellent. Il est l'amour, et l'amour est son nom. Dans son rapport avec l'éternel, il est le soleil de grâce; dans son rapport avec Ormuzd et Ahriman, il est le feu d'amour; dans la nature, il est le protecteur et le purificateur du soleil; vis-à-vis l'homme, il est encore le purificateur ou le réparateur. Partout, sous tous les points de vue, il est médiateur. Comme esprit de l'intelligible lumière, il est le fils du verbe qui donne la vie. C'est lui qui proclame le verbe ou la parole divine, et il réside en ceux qui la publient dans les saints prophètes. Il préside à l'initiation et à l'ordre du salut; il est dans les législateurs, dans les héros et dans les rois; dans Dschemschid, le héros du soleil qui porte l'épée d'or et le cercle de l'armée; dans Feridoun qui triomphe de Zohak, et à l'équinoxe du printemps, assure la victoire du droit sur l'injustice; dans Gustasp, qui contemple la splendeur de l'étoile d'or et reçoit des mains du prophète la parole de vie; dans Khoresch (Cyrus), le roi sacré du soleil. Dans ces héros, il est le héros, il est Mithras. Il est aussi dans le soleil qui dévore les ténèbres et consume les insectes malfaisants. » (*Extrait de* M. Guignault.)





# PHÉNICIENS.

Tout était symbole chez les anciens peuples; l'histoire était en quelque sorte liée à leurs cultes, et voilà pourquoi les rois se disaient fils des Dieux. Chez les nations où les monarques étaient soumis au pouvoir sacerdotal, ces idées n'étaient pas aussi prononcées, car les prêtres se disaient descendants du ciel à l'exclusion des castes guerrières. Toutefois, nous voyons des rois dominés par le sacerdoce jouir également de cette prérogative, et les Phéniciens en sont un exemple. Chez eux *Cadmus* ou *Kadmus* est fils *d'Agénor* et *de Telephassa*, et les auteurs se sont accordés à le faire passer pour le fondateur de Thèbes. (A)

On sait pourtant qu'*Europe*, sœur de Cadmus, est la même que la lune, et Diodore le fait entrevoir quand il dit qu'elle joignait à sa beauté une blancheur si éclatante qu'on disait qu'elle avait dérobé le fard de Junon. Voici l'histoire de son enlèvement: Jupiter, métamorphosé en taureau blanc, ayant enlevé Europe lorsqu'elle jouait avec ses compagnes sur le bord de la mer, *Agénor* ordonna à Cadmus de chercher sa sœur et de ne pas revenir sans elle.

*Agénor*, en grec Αγήνωρ, signifie vaillant, fort: c'était l'épithête du soleil; Hercule-Soleil était nommé le fort; or nous voyons ici que Cadmus est fils du

Soleil. Il est encore le frère d'Europe ou de la Lune dont l'enlèvement fut cause de ses longs voyages. Un savant de nos jours nous a démontré que la route qu'il a parcourue dépeint l'année solaire, et Dupuis le regarde comme la constellation du Serpentaire. Il est donc de fait que les anciens poètes ayant personnifié la nature dans ses révolutions, on a fini par prendre des allégories comme des faits historiques, et avec le temps ces idées fabuleuses se sont tellement enracinées qu'il n'a plus été permis à aucun historien de s'écarter de la voie du mensonge, sans s'exposer à être anathématisé par la routine invétérée des Scoliastes.

On ne peut disconvenir que les Phéniciens aient porté leurs connaissances et leur culte chez les peuples les plus éloignés; M. Benjamin Constant dit qu'il paraît que Phénicie civilisa la Gaule. M. Ségur fait à-peu-près le résumé de leurs courses lointaines quand il dit : « Six cent dix ans avant Jésus-Christ, pour satisfaire la curiosité hardie de *Néchao*, roi d'Égypte, des Phéniciens partirent de la Mer Rouge, firent le tour de l'Afrique, rentrèrent dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule, et arrivèrent au bout de trois années à l'embouchure du Nil. Leurs navigateurs racontèrent des merveilles fabuleuses de ces voyages, pour cacher à tous les peuples les vrais secrets de leur navigation dont ils voulaient conserver exclusivement les profits. »

Un autre auteur, M. L. A. R., auteur de l'histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, s'exprime à-peu-près dans le même genre.

Diodore de Sicile dit que des navigateurs carthaginois ayant essuyé une violente tempête, furent jetés à l'Occident vers une île d'une grande étendue, et qu'ils se réservèrent cette connaissance craignant que d'autres nations ne fussent tentées d'envahir ces immenses contrées. Aristote et Théophraste nous apprennent que, l'an 356 de la fondation de Rome, un vaisseau carthaginois ayant pris sa route entre le Couchant et le Midi, et pénétré dans une mer inconnue, découvrit fort loin de la terre une île spacieuse et fertile; mais qu'une partie de l'équipage étant allée à Carthage rendre compte de cette découverte, le sénat, qui craignit les suites de cet événement, crut devoir l'ensevelir dans l'oubli en faisant donner secrètement la mort à ceux qui lui avaient porté cette nouvelle.

On peut donc présumer, d'après le rapport de ces auteurs, que l'Amérique était connue du continent long-temps avant l'ère chrétienne, et l'Atlantide, dont parle Platon, pourrait bien être cette terre mystérieuse dont les Carthaginois craignaient tant de laisser la connaissance.

Voici à-peu-près ce que Platon en dit dans son Timée et dans son Critias : « L'*Atlantide* était une grande île de l'Océan occidental, située devant ou vis-à-vis le détroit d'Hercule. De cette île on passait aisément dans d'autres qui étaient devant un grand continent beaucoup plus étendu que n'est l'Europe et l'Asie. Neptune s'y étant établi, il la partagea entre ses dix enfants. Le dernier eut en partage l'extrêmité de cette contrée nommée *Gadir*, qui, dans la langue de ses peuples, signifie Ευμηλος (abondant

en moutons). Les descendants de Neptune y régnèrent de père en fils pendant plusieurs siècles, l'aîné succédant toujours à son père. Ils occupaient une grande quantité d'autres îles, et passant en Europe et en Afrique, ils subjuguèrent toute la Lybie jusqu'à l'Egypte et toute l'Europe jusqu'à l'Asie mineure.

Becman, dans son *Histoire des îles*, chapitre v, pense que les Canaries et les Açores sont des restes de l'Atlantide que la mer n'a pas engloutis.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le culte de l'Orient est répandu sur toute la terre, et si les peuples de l'Amérique n'ont pas formé un continent avec le reste du monde, il a fallu nécessairement qu'elle reçoive sa religion des navigateurs orientaux, car on ne peut supposer que le hasard ait enfanté les nombreuses coïncidences qui existent dans les opinions religieuses du nouveau monde et celle de l'ancienne Asie.

Chez les Phéniciens, l'œuf était encore le principe de tout, et cela est tellement reconnu que, selon Plutarque, ils adoraient dans leurs orgies l'Être-Suprême, qu'ils représentaient sous la forme d'un œuf. (Voir le tableau à la colonne des Phéniciens.)

Le culte du soleil et des éléments, qui était répandu en Phénicie, démontre assez que ce peuple a copié sa mythologie dans les Indes ou dans la Perse, ou dans l'Égypte; comme les Indous, les Phéniciens adoraient le Phallus ou plutôt l'Hermaphrodite Lingam-Yoni, symbole de la trinité, et cette divinité était connue sous différents noms. On lui attribuait diverses origines, et les fêtes en son honneur

étaient principalement célébrées à Byblos sous le nom de fêtes *Adonies*.

Adonis ou le soleil, ou la force fécondante, se joignit à Vénus, comme Brahm à Parasacti, la matrice des êtres : c'est l'union indivisible du premier principe d'où émane tout ce qui existe; à l'imitation des Indous, ils l'ont représenté par les organes des deux sexes.

Adonis était le soleil comme Vénus était la lune, et suivant les contrées où ils recevaient des hommages, on les nommait *Ava* et *Ana*, ou *Adramelech* et *Adamelech*.

Adonis-Soleil ayant été personnifié, on lui supposa des amours avec Vénus, une mort et une résurrection; quelques jours avant les équinoxes du printemps, époque prétendue être de son trépas, le peuple prenait le deuil comme si réellement il avait la perte d'un Dieu à regretter.

« A Byblos, dit Lucien, qui avait été à la fête des « Adonies, toute la ville, au jour marqué par la « cérémonie, prenait le deuil et commençait à donner des marques publiques de douleur. On n'entendait de tous côtés que des gémissements. Les « femmes, qui étaient les ministres de ce culte, couraient les rues, la tête rasée, et se frappaient la « poitrine. L'impie superstition forçait celles qui « refusaient de prendre part à cette cérémonie de « se prostituer pendant un jour, pour employer au « culte du nouveau Dieu l'argent qu'elles ga« gnaient à cet infâme commerce. Le dernier jour « de la fête, le deuil se changeait en joie et cha« cun célébrait la résurrection d'Adonis. Cette fête

« était célébrée en même-temps dans la basse « Égypte. »

Diane, dit *Euripide*, vengea sur le favori de Vénus la mort d'Hippolyte, dont cette déesse avait été la cause, et suscita contre Adonis un énorme sanglier qui le mit en pièces [1]. Descendu aux enfers, il inspira de tendres sentiments à Proserpine, et lorsque Vénus eut obtenu de Jupiter son retour à la vie, l'épouse de Pluton refusa de le rendre au jour; c'est pourquoi le père des Dieux voulant les satisfaire toutes deux, ordonna qu'Adonis passerait désormais six mois de l'année au ciel et les six autres avec Proserpine; et voilà pourquoi, selon *Meursius*, les Phéniciens célébraient la mort et la résurrection d'Adonis à six mois d'intervalle.

« Ceux qui cherchent la vérité de ces énigmes, dit « *Moreri*, reconnaissent que, par Adonis, on entend « le soleil; selon même l'expression de Macrobe et « d'Orphée, en la belle hymne [2] qu'il a composée « à ce sujet. Au contraire, le sanglier avec son crin « hérissé nous représente l'hiver, qui semble faire « défaillir cette astre qu'il prend à côté, parce qu'il « ne fait le tour du zodiaque qu'à côté de nous « pendant cette rude saison. Ainsi, on voulait dire « que durant les six mois que les jours sont si courts « et les nuits si longues, Adonis les passe avec Pro- « serpine; et il est avec Vénus les six autres mois

[1] D'après *Phurnutus*, Adonis fut blessé au côté.

[2] Il appelle *Adonis* le Dieu aux mille noms, le nourricier de la nature, dont la lumière s'éteint et se rallume par la révolution des heures, qui tantôt s'abaisse vers le Tartare, tantôt remonte vers l'Olympe pour y ramener la végétation.

« que les jours commencent à croître et que le « printemps renouvelle toutes choses. »

Macrobe remarque que c'est sans doute pour cette raison que les anciens avaient dédié le mois d'avril à la Déesse de l'amour.

Cependant les Phéniciens adoraient aussi le soleil sous le nom de *Baal*, et ainsi que Jupiter, à qui on donnait plusieurs épithètes ; ils nommaient leur Dieu *Baal-Péor*, *Beel-Phégor*, *Beel-Séphon*, *Beel-Zébub* et *Beel-Bérith*, soit à cause des lieux où il était adoré, soit à cause des bienfaits qu'on lui attribuait.

*Baal* veut dire seigneur ; c'était le titre que les anciens donnaient au soleil ; *Arnobe* prétend que cette divinité n'avait point de sexe déterminé, puisque les adorateurs, en l'invoquant, usaient de cette formule : « *Entends-nous, que tu sois Dieu ou Déesse.* » D'un autre côté, les Talmudistes prétendent que *Baal-Bérith* était une idole obscène ; alors *Baal* serait le même qu'Adonis, car ce dernier était à la fois le soleil et le Phallus, comme nous l'avons dit ci-dessus ; d'après Saint-Jérome, *Beel-Phégor* serait le même Dieu, et tout porte à croire que les autres *Baalim* (c'est le pluriel de *Baal*) avaient à-peu-près les mêmes attributs. Quant à *Astaroth* (ce mot est ici au pluriel, il fait *Astoreth* au singulier), *Kimhhi* fait dériver ce nom de *Astar* et *Astera* qui, en hébreu, signifient troupeau ; et en effet la Déesse *Astaroth* était représentée sous la figure d'une brebis. Scaliser croit que ce nom lui fut donné à cause des nombreuses victimes qui lui étaient sacrifiées. Le raisonnement de *Kimhhi* nous

paraît mieux fondé parce que cette divinité était la protectrice des pasteurs et des brebis.

Cependant, la plupart des auteurs s'accordent à dire qu'*Astoreth* était le même qu'*Astarté*, ou Vénus ou la lune, épouse d'*Adonis* ou de *Baal*. Si l'on admet cette hypothèse, elle serait la *Parasacti* des Indous, c'est-à-dire la matrice des êtres.

Les Carthaginois, qui étaient une colonie de Phéniciens, adoraient le feu sous le nom de Saturne, et lui sacrifiaient des enfants; et les Ammonites reconnaissaient dans Moloch une divinité semblable. « Les Rabbins assurent, dit M. Fr. Noël, que cette « idole était de bronze, assise sur un trône de même « métal, ayant la tête d'un veau et les bras étendus « comme pour embrasser. Lorsqu'on voulait lui sacrifier des enfants, on allumait un grand feu dans l'intérieur de cette statue; et lorsqu'elle était brûlante « on mettait entre ses bras ces malheureuses victimes, « que l'excès de la chaleur y consumait bientôt. Mais « afin qu'on n'entendît pas leurs cris plaintifs, les « prêtres faisaient un grand bruit de tambour et autres instruments autour de l'idole. Selon d'autres la « statue avait les bras penchés vers la terre, en sorte « que l'enfant mis entre ses bras tombait aussitôt dans « des fourneaux allumés à ses pieds. Les victimes humaines n'étaient pas les seules qu'on lui offrait. Les « Rabbins prétendent que, dans l'intérieur de cette « statue, on avait ménagé sept espèces d'armoires. On « en ouvrait une pour la farine, une autre pour des « tourterelles, une troisième pour une brebis, une « quatrième pour un bélier, la cinquième pour un « veau, la sixième pour un bœuf, et la septième

« pour un enfant. C'est ce qui a donné lieu de « confondre *Moloch* avec *Mithras*, avec les sept « portes mystérieuses duquel ces sept chambres ont « beaucoup de rapport. » (B)

Ils est donc certain que les Phéniciens adoraient la nature; mais ce n'est pas de l'Inde qu'ils durent emprunter le culte barbare qu'ils lui rendaient[1]. D'où venait donc cette rage qui portait leurs prêtres à brûler lentement et à la fois des victimes bélantes et des victimes humaines, et par quel fanatisme les mères couraient-elles offrir leurs petits enfants en sacrifice pour adorer les Dieux? (C)

Nous aurions désiré taire de telles horreurs; mais écrire l'histoire des religions, c'est faire la chronologie de l'origine et des progrès du crime; c'est récolter sur un champ stérile de bienfaits et fécond en attentats; c'est énumérer les faiblesses et les extravagances de notre espèce; c'est démontrer enfin tout ce qu'il y a de hideux dans l'homme, quand il est dirigé par l'intérêt, la soif de dominer et le délire de la superstition.



[1] Les Indous sacrifiaient des victimes humaines; mais ils ne brûlaient pas des enfants dans le ventre d'une statue de bronze.

# NOTES.

(A) Page 74;.... *à le faire passer pour le fondateur de Thèbes.* Il en est qui prétendent que Thèbes en Egypte fut bâtie par *Cadmus*, d'autres veulent que ce soit Thèbes en Béotie; mais d'après le poète *Nonnus*, de Pannapolis, *Cadmus* n'a fondé ni l'une ni l'autre de ces deux villes[1]. En effet, d'après le plan qu'en trace le poète, on y reconnaît le planisphère, et le savant Volney a prouvé, dans sa première lettre sur l'alphabet phénicien, que Thèbes signifie la ville des étoiles.

(B) Page 82;.... *avec les sept portes mystérieuses duquel ces sept chambres ont beaucoup de rapport.* Les Hébreux, qui étaient souvent tributaires des Phéniciens ou Philistins, ont aussi sacrifié leurs enfants à Moloch; car les Hébreux, qui n'avaient pas de culte fixe, empruntaient tour-à-tour les Dieux de leurs vainqueurs ou de leurs voisins; aussi le Judaïsme n'a-t-il plus formé par la suite qu'un mélange monstrueux de toutes les religions orientales. Cela est tellement vrai, que Manassé sacrifia son fils à Baal;

« Il bâtit des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parvis de la maison de l'Éternel;

« Il fit aussi passer son fils par le feu; il prédisait le temps et observait les augures; il établit des magiciens et multiplia les diseurs de bonne aventure; il faisait ce qui est mauvais devant l'Éternel pour l'irriter[2]. »

Plus tard ils n'ont pas cessé d'offrir des sacrifices humains, puisqu'il en est parlé dans Jérémie :

« Ne vois-tu pas ce qu'ils font dans les villes de Judée et dans les rues de Jérusalem?

« Les fils amassent le bois, les pères allument le feu, les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la reine des cieux, et pour faire des aspersions à d'autres Dieux, afin de m'irriter.

[1] Voir *Dupuis* édition in-4.°, tome II, part. 1.re, p. 40.
[2] Rois, L. 2, ch XXI, vers. 5, 6.

« Et ils ont bâti les hauts lieux de Tophet, qui est dans la vallée du fils de *Hinnom*, pour brûler leurs fils et leurs filles au feu; ce que je n'ai pas commandé et à quoi je n'ai pas pensé.

« C'est pourquoi, voici les jours viennent, dit l'Éternel, qu'elle ne sera plus appelée Tophet, ni la vallée des fils de *Hinnom*; mais la vallée de la *Tuerie;* et on ensevelira les morts à Tophet, à cause qu'il n'y aura plus d'autre lieu [1]. »

Voici comme s'exprime Voltaire en parlant de l'idole *Moloch :* « C'était une grande statue de cuivre, aussi hideuse que les Juifs pouvaient la faire. Ils faisaient rougir cette statue au feu, quoiqu'ils eussent très-peu de bois; et ils jetaient leurs petits enfants dans le ventre de ce Dieu, comme nos cuisinières jettent des écrevisses vivantes dans l'eau toute bouillante de leurs chaudières. »

(c) Page 82;... *leurs petits enfants en sacrifice pour adorer les Dieux?* Ce n'est pas seulement la religion qui a suggéré des sacrifices humains; de tout temps le sacerdoce les a provoqués; cela est tellement vrai que chez les Chrétiens, où le culte proscrit les victimes sanglantes, les prêtres ont versé plus de sang que n'en ont répandu les Carthaginois, les Grecs et les Romains ensemble.

Admettons que les exécutions des hérétiques étaient faites avec un appareil judiciaire; il n'en est pas moins vrai que les victimes étaient brûlées pour venger un Dieu supposé outragé; or les bûchers s'allumaient au nom de la religion! N'importe de quelle manière une victime expire; que ce soit sous le couteau du sacrificateur, ou dans le ventre de Moloch, ou du taureau de Phalaris, ou par l'ordre d'un inquisiteur, c'est toujours un sacrifice humain offert à la divinité. [2]

Plutarque en parlant avec horreur de cette affreuse coutume, trouve l'Athéisme moins odieux que cette infame superstition. « Il est moins injurieux, dit-il, pour la divinité, de la méconnaître que de l'outrager, et de lui offrir en sacrifice le sang des hommes. »

Certes, le Christianisme aurait été un bienfait pour l'humanité, s'il avait pu réprimer la cruauté de beaucoup de tyrans, l'ambition et l'avarice des prêtres qui n'ont pas cessé de rendre à *Moloch* les mêmes hommages que les Juifs, les Phéniciens et les Carthaginois.



[1] Jérémie, C. VII, vers. 17, 18, 31, 32.

[2] Sous Henri II, roi de France, il se fit une procession générale à Notre-Dame, où le roi assista, en 1548, après laquelle on brûla à la Grève un nombre considérable de protestans. « Voici, dit Lavicomterie, l'excès de barbarie qu'on employait contre ces malheureux : ils étaient attachés par une chaîne de fer à une poutre qui jouait en bascule; on les plongeait ainsi dans un brasier ardent et cette machine infernale se relevant, leur faisait éprouver, à plusieurs reprises, le plus horrible supplice. Les cris épouvantables d'un de ces infortunés frappèrent si violemment sur l'ame de Henri II, que de toute sa vie il en eut des souvenirs effrayants. »



# ÉGYPTIENS.

Les savants sont loin d'être d'accord sur le pays où la religion a pris naissance; les uns regardent l'Inde comme le noyau d'où s'est échappé le germe religieux. En effet cette contrée peut être envisagée comme la mère-patrie de l'homme, car elle possède tout ce qui est nécessaire au développement des facultés humaines; selon les autres c'est l'Éthiopie ou l'Égypte; mais cela n'est guère probable, parce que l'homme, sortant des mains de la nature, n'eût pas trouvé les choses nécessaires à son existence. Il est à observer que les anciens entendaient souvent par Éthiopie, les peuples de l'Afrique orientale, de l'Yemen et de la presqu'île en-deça du Gange : alors le système émis au commencement de cet ouvrage ne serait pas détruit par l'opinion de savants Français. Nous sommes d'autant plus fondés à choisir l'Inde pour le foyer de notre espèce, que, sur les bords du Nil, l'homme doit cultiver pour vivre; dans l'état sauvage il y serait bientôt exposé à mourir de faim, quand vient la saison où toute cette contrée n'est qu'une mer bordée de montagnes de sable et de rochers. Il ne faut pas croire cependant que le culte n'a pu se développer ailleurs : s'il existe tant de coïncidence entre toutes les idées religieuses, ce n'est pas seulement parce qu'elles ont

une origine indoue, mais parce qu'elles ont une origine commune. Dans les révolutions de la nature, les mêmes phénomènes se reproduisent pour les habitants des Indes occidentales, comme pour ceux des Indes orientales; du Nord au Midi, le soleil se lève avec majesté, partout la terre est échauffée de ses rayons; partout la nuit succède au jour; la lune varie ses phases; le firmament est parsemé d'étoiles; la terre, plus ou moins fertile, est arrosée de rivières, hérissée de montagnes, couverte de forêts ou bornée par la mer; partout enfin, et n'importe dans quelle contrée l'homme a pris naissance ou a porté ses pas, il a été témoin du même spectacle.

Certes, la beauté de la nature dut causer des impressions à celui qui, rassasié des premiers besoins, fut forcé de se livrer à la contemplation pour nourrir ses facultés intellectuelles! elle fut et est encore adorée suivant ses variations dans les climats où la guerre et la famine ont éparpillé des colonies. Voilà comme en Égypte le Nil fut l'objet du culte, tandis que dans les Gaules le Rhin recevait les mêmes hommages.

Les premiers habitants de la Haute-Égypte ayant reconnu que les débordements du Nil fertilisaient la terre, ne tardèrent pas à le regarder comme une divinité bienfaisante, et à considérer son déssèchement comme produit par une divinité ennemie, qu'ils personnifièrent dans *Typhon*. Comme les Indous, ils supposaient des combats entre ces deux principes, et à la longue leur religion s'identifia avec l'histoire naturelle et agraire du sol qu'ils habitaient.

Examinons les points les plus essentiels du culte

des anciens Égyptiens. Malgré les allégories qui se rattachent au climat, on y reconnaît facilement le fond de la religion indoue. Les savantes dissertations de MM. Champollion, Détronne, Creutzer, Guignault, Benjamin-Constant, Dupuis, Volney, Héeren, Zoëga, Jablonszi, etc., etc., serviront à nous guider, afin de laisser le moins posssible à désirer sur un plan aussi raccourci.

Les Égyptiens reconnaissaient un Dieu en qui l'univers était confondu. Ce Dieu sans nom était adoré en silence, et remplissait les mêmes fonctions que *Brahm*. Pour ne pas entrer inutilement dans les épithètes qui lui étaient données, nous l'exprimerons par le mot *Tout*, comme en effet on désignait *Tout* dans ses nombreux attributs.

Ce Dieu tira de sa propre substance *Kneph*, le premier *Demiurge* qui vomit l'œuf primitif, source de toutes choses : des ténèbres infinis étaient répandus sur l'abîme[1]; tout-à-coup une lumière sacrée sortit du sein de la nuit; il s'éleva une vapeur et un grand bruit; par cette voix de lumière fut articulée la parole (le verbe). Cependant, le premier principe s'unissant avec le *Demiurge* donna le jour à *Phtha*, second *Demiurge*, Dieu du feu et de la vie, sorti de l'œuf primitif engendré par *Kneph*. Ce Dieu secondaire réunissait en lui les deux sexes, aussi les divisa-t-il; l'un devint *Pan-Mendès* et l'autre *Héphœstobula*. Le premier est le mal, production de la nature embrasée par les feux de l'amour, ou

[1] Les ténèbres étaient personnifiés dans *Athor*, l'antique nuit qui était avant la lumière.

plutôt c'est le *Phallus;* l'autre est la chaleur pénétrée de l'humidité, la terre fécondée; c'est le *Ctéis* de l'hermaphrodite Phtha. Enfin, par la parole du second *Demiurge*, furent engendrés le soleil et la lune, ou Osiris et Isis, troisième *Demiurge* semblable au Mitra-Mithras des Perses. Ces trois Dieux, émanation de l'Éternel, forment la trinité égyptienne.

Osiris est aussi le chef des huit *Cabires*, qui sont les sept planètes (A), le huitième est *Imuthes*, le pilote de la barque du monde, celui qui entretient l'harmonie dans l'univers. Comme roi du ciel, il est encore entouré des douze divinités du second ordre. D'un côté sont les six cabires mâles à la tête desquels se trouve *Phré*, identique avec Hercule ou l'année solaire; *Pi-Zeous* (Jupiter), *Artes* (Mars), *Surot* (Vénus), *Pi-Hermès* (Mercure), et *Rempha* (Saturne). On en ajoute un septième qui est *Imuthes*, Esculape ou l'harmonie; mais alors *Phré*, comme leur chef, ne fait plus partie de leur nombre. Les *Parèdres*, ou compagnes des premiers, sont *Bubastis*, que l'on croit être la lune; *Neith*, l'éther; *Anouke*, le feu terrestre; *Athor*, l'eau; *Latone*, l'atmosphère inférieure, et *Nepté*, la terre fécondée.

Ces douze grands Dieux furent reçus dans le Zodiaque et composèrent l'année : à eux vinrent se rattacher les trente-six *Décans*, ou démons subordonnés par trois à chaque Cabire, et ces Décans eurent à leur tour d'autres divinités subalternes dont le nombre total était de trois cent soixante, nombre équivalent à celui des degrés du cercle et des jours de l'année soli-lunaire des Égyptiens. De cette année vint nécessairement une troisième

série de Dieux au nombre de cinq, qui étaient les cinq éléments ou les cinq épagomènes complêtant les trois cent soixante-cinq-jours [1].

Aux douze grands Dieux était soumise toute la multitude des étoiles divisée en quatre grandes troupes, suivant les quatre régions du monde : ces dernières étaient encore partagées en deux ordres; les unes habitaient l'empire de la lumière et du bon principe; les autres demeuraient dans l'*Amenthes*, séjour de *Sérapis*, des ténèbres et du mauvais principe : là était *Cerbère*, monstre à trois têtes, pour marquer le passé, le présent et l'avenir.

Le monde supérieur ayant été créé, le *Demiurge* [2] fit les ames composées d'une matière subtile, épurée, transparente et invisible, et les distribua en soixante classes, toutes également immortelles. Mais ayant désobéi aux ordres de l'Éternel, en s'unissant avec des êtres terrestres, elles furent précipitées sur le monde inférieur que nous habitons, et ne cessèrent d'outrager la divinité « *qui* « *promit d'envoyer sur la terre une émanation de* « *son essence, pour juger les vivants, récompenser* « *ou punir les morts et diriger les événements.* »

D'après cette théogonie, les Égyptiens divisaient leurs Dieux comme les Indous, et le fond de leur religion était le même : ils avaient encore dans *Hermès* ou *Thot* une divinité qui jouait le même

[1] Epagomènes vient d'Επαγομεναι, les cinq jours que l'on ajoutait à l'année égyptienne, dont chaque mois avait trente jours.

[2] Demiurge, de Δημιουργος, l'ouvrier qui a fait le monde.

rôle que le créateur *Brahma;* d'ailleurs ce dernier ne reçut jamais de culte vulgaire, et en Egypte il était défendu de prononcer le nom *d'Hermès* dont la divine essence ne pouvait être dignement adorée que par le silence.

Il y a eu plusieurs *Hermès;* le premier était surnommé *trismegiste*, ou trois fois grand, (Ερμὴν Τρισμεγιστον): celui-là paraissait tellement allié au Demiurge *Kneph* qu'il faisait la même divinité : peut-être n'était-ce qu'une émanation du grand ouvrier; et, comme ce dernier, il travailla à la création en faisant l'homme, qu'il composa d'un mélange de terre et d'eau. Il répondait encore à la planète de Mercure; alors il était un des huit Cabires, Dieux du second ordre, et un des douze du troisième. Il était l'ame de l'ame, il comprenait tout ce qu'il voyait, et tout ce qu'il vit il l'écrivit, puis il le cacha. *Thot* ou *Hermès*-trismégiste fut encore l'historiographe des Dieux, et ses livres enseignaient l'histoire du ciel et de la création. Identique avec Brahma, il possédait la science; aussi instruisit-il *Osiris* et *Isis*, enfants du soleil et de la lune, qu'il pénétra des mystères de ses écrits.

Après le déluge, le second Hermès, incarnation du premier, et surnommé deux fois grand, inventa le langage articulé, la grammaire, l'astronomie, la musique et la médecine; il institua la religion et les cérémonies, organisa la caste sacerdotale et lui confia les livres sacrés. Toujours confondu avec le Mercure grec, qui conduisait les ames aux enfers, il présentait aussi les ames au Dieu *Sérapis,* juge souverain de l'*Amenthes*, avant de les faire entrer dans des corps

nouveaux (B). Il fut aussi le conseil et l'ami d'Osiris et d'Isis, et suivit le premier à la conquête de l'Inde[1].

Maintenant que nous avons parlé des divinités soumises au bon et au mauvais principe, nous allons expliquer ce mythe, tel qu'il était adopté dans la croyance populaire. D'abord, il est essentiel d'expliquer la trinité telle qu'elle était conçue vulgairement : chez les prêtres, *Kneph, Phtha* et *Osiris* n'étaient qu'un avec l'Éternel, et l'Éternel était ces trois Dieux; dans l'esprit du peuple, Osiris était la suprême divinité et faisait un seul Dieu en trois personnes, toutes trois mâles et femelles; *Osiris* et *Isis*, le soleil et la lune, le *Nil* et *l'Egypte*.

*Osiris* et *Isis* n'étaient pas encore nés que, s'unissant dans le sein de leur mère, ils engendrèrent *Aroueris* ou *Horus*, qui, avec son père et sa mère, complétaient une autre trinité identique avec la première. Osiris, Dieu de la lumière et du bon principe, inventa les instruments d'agriculture et donna des lois aux habitants des bords du *Nil*, et Isis, sa sœur et son épouse, trouva l'orge et le blé.

Les premiers hommes jouissaient de la paix et du bonheur; mais le noir *Typhon*, génie des ténèbres, voulant s'emparer de l'empire de son frère, l'invita à un festin; il lui montra un coffre précieux qu'il promit de donner à celui qui saurait y entrer. Tous les convives l'essayèrent vainement; mais comme le coffre avait été secrètement construit sur la mesure du corps d'Osiris, celui-ci s'y introduisit

[1] Il est évident qu'Osiris, dans ses voyages, est le même personnage que Bacchus-Soleil.

facilement et sans défiance. C'est alors que Typhon et ses soixante-douze conjurés se précipitèrent sur le coffre, le fermèrent, et l'ayant scellé avec du plomb, ils le jetèrent dans le Nil. C'est ainsi qu'Osiris périt à l'âge de vingt-huit ans; d'autres veulent que ce fut à trente-trois, le dix-septième jour du mois d'Athyr (13 novembre).

Cependant Isis ayant appris la mort de son époux, se couvrit d'habits de deuil et se mit à sa recherche, accompagnée d'*Anubis*, fils qu'Osiris avait eu par mégarde de *Nepthys*, sœur de Typhon. Long-temps la Déesse fit de vaines recherches; mais des enfants lui montrèrent l'endroit où le coffre fatal avait été jeté. Il avait échoué sur la côte de Byblos; et là une bruyère, au pied de laquelle il s'était arrêté, avait tellement grandi, qu'elle avait enveloppé le cercueil dans son tronc. Le roi de Byblos, informé de la beauté de cet arbre, voulut l'avoir dans son palais où Isis se rendit humble et éplorée. Ayant été reconnue d'une manière miraculeuse, on lui rendit le corps d'Osiris qu'elle ramena en Égypte; mais une nuit que le perfide Typhon était à la chasse, il le retrouva et le coupa en quatorze parties qu'il dispersa de tous côtés. Voilà encore Isis à la recherche des membres épars de son époux : elle les retrouva à l'exception d'un seul qui était le *Phallus;* mais elle le remplaça par un simulacre de bois de sycomore et l'ensevelit à *Philes*, qui devint plus tard la ville sacrée où était le tombeau de la divinité incarnée.

Osiris étant mort descendit aux enfers et revint sur la terre pour instruire son fils dans les armes;

bientôt Horus se fit un parti formidable qui grossit chaque jour; il livra bataille à Typhon, le vainquit et le fit prisonnier. Qui pourrait le croire, Isis lui rendit la liberté ! Horus indigné lui arracha son diadême, et par la suite Hermès le remplaça par une tête de vache, qui fut depuis l'ornement distinctif de la Déesse.

Cependant Typhon, rendu à la liberté, ne tarda pas à inventer de nouveaux artifices; mais il fut encore confondu et refoulé dans les déserts. Horus fut le dernier Dieu qui régna sur l'Égypte; les rois, enfants des hommes, régnèrent ensuite. Toutefois Osiris mort eut encore de son épouse un fils nommé Harpocrate; né avant le terme, il était mutilé, boiteux, triste fruit de la douleur et des larmes.

Développons maintenant cette allégorie telle qu'elle était conçue par les prêtres. Autrefois, en Égypte, il y avait deux récoltes; la première depuis le mois de *Méchir* (février) jusqu'au commencement d'*Epiphi* (juillet), et la seconde depuis le mois de *Thot* (fin d'août à septembre) jusqu'au mois d'*Athyr* (novembre). Osiris meurt donc deux fois l'année. (c).

Observons à présent que la première mort tombe au printemps jusqu'en juillet, époque des grandes chaleurs où tout se déssèche et périt en Égypte; alors Osiris, le Nil, est faible et languissant, et Isis, ou l'Égypte, pleure et soupire après les eaux qui doivent la féconder. Les soixante-douze conjurés de Typhon sont les soixante-douze jours qui doivent s'écouler jusqu'au retour du Nil. Mais quand le fleuve est dans toute sa force, quand l'Égypte ne présente plus qu'un

immense archipel, c'est encore l'empire de Typhon; mais en septembre l'inondation diminue, chaque canton a sa part aux bienfaits de ce déluge; alors Osiris renaît avec la nature et le pays retrouve sa fertilité.

Dans une contrée qui présente d'aussi étranges phénomènes, il n'a pas été difficile à des prêtres, qui connaissaient l'époque de la retraite et du retour du Nil, d'en imposer à des pasteurs ignorants et de leur calquer une religion sur les révolutions naturelles qui s'opéraient sous leurs yeux : aussi ces prêtres tout en suivant le culte des Indous, ont-ils déïfié les périodes les plus remarquables de l'année agraire de l'Égypte, afin de frapper les sens par un Dieu visible.

Toutefois, malgré leurs prérogatives, ces prêtres menaient la vie la plus austère (D); ils avaient la tête et le corps entièrement rasés; quant à la circoncision, elle était commune à toutes les castes; leurs vêtements étaient de lin et leurs chaussures de papyrus; ils se baignaient deux fois le jour et autant de fois la nuit, et leurs richesses ne les empêchaient pas d'observer un jeûne rigoureux. Le poisson leur était interdit; ils fuyaient même l'aspect des légumes farineux et s'abstenaient surtout de la chair de porc, qu'ils regardaient comme nuisible à la santé [1].

Les Égyptiens étaient divisés en castes comme les Indous : la première comprenait celle des prêtres, la deuxième celle des guerriers, la troisième celle des cultivateurs, des bateliers et des artisans, et la

[1] Voilà pourquoi les Juifs, qui ont eu le temps de connaître le culte des Égyptiens, s'abstiennent encore de la chair de porc.

quatrième celle des pasteurs, parmi lesquels se trouvaient les porchers, réputés impurs. Quant aux guerriers, ils avaient chacun douze *Aroures* de terre exemptes de tribut, et les revenus qu'ils en percevaient des cultivateurs, auxquels ces terrains étaient affermés, suffisaient à leur entretien. Les temples étaient aussi très-richement dotés, mais les prêtres recevaient en outre des sommes considérables pour embaumer les morts. Diodore prétend que l'embaumement le plus précieux ne coûtait pas moins d'un talent attique (6000 francs) et le second vingt mines (2000 francs).

Aussitôt qu'un Égyptien était décédé, ses parents allaient prévenir le prêtre chargé des embaumements. Après être convenu du prix, l'embaumeur se rendait près du mort et lui faisait une première incision; mais tout-à-coup il prenait la fuite, poursuivi par les parents du défunt, comme pour le punir d'avoir attenté à l'œuvre de Dieu. Ensuite on retirait du cadavre les parties les plus sujettes à se corrompre, et, après les avoir enfermées dans un coffre et avoir prononcé une prière au soleil, on les abandonnait au courant du fleuve. Cependant, le corps ayant été injecté et rempli d'aromates, on le laissait pendant soixante-dix jours dans le sel minéral; alors on enveloppait ses membres dans des bandelettes des plus fines étoffes : le cadavre ainsi emmaillotté, on le couvrait encore de bandes de coton sur lesquelles on peignait des figures hiéroglyphiques, et on l'enfermait dans un cercueil que l'on déposait dans des caveaux destinés à la sépulture des morts.

Comme le mythe d'Osiris a beaucoup de rapports avec certaines religions que nous devons traiter par la suite, nous allons tracer un abrégé de ses attributs, de ses incarnations, de sa mort et de sa résurrection. Quand on considère les interprétations de la mythologie égyptienne données par les anciens auteurs[1], on s'aperçoit facilement qu'Osiris n'était pas seulement le soleil et le Nil, mais la force active, génératrice et bienfaisante de la nature. Au contraire Isis était la force passive et la puissance de concevoir : ces deux divinités formaient le Lingam-Yoni des Indous ou le Phallus et le Ctéis. Typhon et sa sœur Nephthys étaient en opposition directe avec les premiers, et les combats allégoriques de ces deux principes figuraient bien le Dualisme qui fait partie du culte de la nature. Osiris était encore l'œil droit du ciel[2] et Isis son œil gauche. Nous avons déjà dit que cette croyance était adoptée chez les Indous et les Perses, et par la suite nous la rencontrerons dans les froides régions de la Scandinavie.

Quelquefois Osiris changeait de nom comme Siva; dans le ciel et sur la terre, c'était le bienfaisant Osiris; mais dans l'*Amenti* ou l'enfer, il était le terrible *Sérapis* entouré de serpents, et alors Isis prenait le nom de *Tithrambo*.

Cependant il est dit qu'Osiris, jaloux d'acquérir de la gloire[3], entreprit la conquête de l'Inde dans l'intention d'apprendre aux hommes à cultiver la terre, à semer et à recueillir l'orge et le froment.

[1] Plutarque, *De Iside*.
[2] Selon Diodore, Osiris signifie *qui a plusieurs yeux*.
[3] Diodore, c. II

Pendant ses voyages, il survint un déluge causé par le débordement du Nil, qui faillit faire périr tous les hommes; mais Hercule, ayant élevé des digues, fit rentrer le fleuve dans son lit et sauva les habitants de l'Égypte.

Actuellement il est temps de parler de la naissance d'Osiris : Plutarque nous apprend [1] que le jour où il vint au monde, on entendit une voix crier ces paroles : « *Qu'en ce jour était né le maître* « *suprême de l'univers, le grand Osiris, roi bienfai*« *sant,* » et ce Dieu était cette émanation que l'Éternel avait promise à la terre pour récompenser les bons, punir les méchants et diriger les événements. Tous les ans, au jour qui correspondait au 6 de janvier, les Égyptiens célébraient la naissance d'Osiris, et c'est à cause de cela que, par la suite, les chrétiens d'Orient fêtaient la naissance du Christ au 6 de janvier, tandis que ceux d'Occident fixaient cette fête le 25 décembre, époque de la naissance de Christna et de Mithras.

Nous avons vu qu'Osiris ayant été mis à mort par son frère Typhon, descendit aux enfers; et il est dit que bientôt il ressuscita [2] pour répandre de nouveaux bienfaits et triompher du génie des ténèbres.

Cependant nous avons déjà observé qu'il ne suffisait pas aux prêtres égyptiens de personnifier les révolutions de la nature, et qu'il fallait quelque chose qui frappa les sens. En effet, ils imaginèrent

[1] *De Iside*, p. 355.
[2] Lucien, Plut., *De Iside*.

de faire vivre Osiris dans le bœuf *Apis* : suivant ce qu'ils enseignaient, la vache qui le mettait au monde avait été fécondée par un rayon du soleil; et Osiris, en s'incarnant sous la forme d'un bœuf, devait être reconnu par un triangle blanc sur le front, une demi-lune au côté droit, et une espèce de bourrelet, un nœud en forme de scarabée, sous la langue[1]. Si, dans l'espace de vingt-cinq ans, il ne mourait pas, ce laps de temps expiré on le sacrifiait, et les prêtres l'ensevelissaient dans un endroit secret du temple de Sérapis. A sa mort, un deuil général se prolongeait jusqu'à ce qu'on eut retrouvé un nouvel Apis; la découverte en était-elle faite, aussitôt on allait le chercher en grande pompe; d'abord on le nourrissait pendant quatre mois dans un édifice ouvert du côté de l'Orient; puis il était conduit à Héliopolis, où il demeurait quarante jours; après quoi il était conduit dans le temple de Phtha, à Memphis, et l'ame d'Osiris était toujours censée habiter le corps du nouvel Apis. (I)

Passons à présent à d'autres particularités qui serviront beaucoup à prouver l'identité de toutes les religions : nous avons vu, chez les Indous, des vierges qui enfantaient sans cesser d'être vierges, écoutons maintenant le célèbre astronome arabe, Abulmazar, pour démontrer que

[1] D'après Strabon, L. I, p. 803; Diod., L. I, 21; Plutarque, *De Iside*, p. 492, il y avait en Égypte trois bœufs sacrés : le premier, *Mnévis*, était adoré à Héliopolis; le deuxième, *Onuphis*, l'était à Hermonthis, et le troisième, *Apis*, était dans le temple de Phtha, à Memphis. Les deux premiers devaient être noirs avec un poil hérissé.

les Égyptiens n'étaient pas en arrière sur cette croyance.

« On voit, dit-il, dans le premier Décan du signe « de la Vierge, suivant les traditions les plus an- « ciennes des Perses, des Chaldéens, des Égyp- « tiens, d'Hermès et d'Esculape, une jeune fille « appelée en langue persanne *Séclenidos de Dar- « zama,* nom traduit en arabe par *Adrenedefa,* « c'est-à-dire vierge chaste, pure, immaculée, « d'une belle taille, d'un visage agréable, d'un « air modeste, les cheveux longs, tenant en main « deux épis, assise sur un trône, nourrissant et « allaitant un jeune enfant, que quelques-uns « nomment *Jésus* et que nous appelons en grec « le *Christ* [1]. »

Nous avons déjà parlé de *Pan-Mendès,* ou les parties mâles de *Phtha,* le même que l'Éternel; ce Pan, que l'on adorait à Mendès, était représenté sous la figure d'un bouc, ou seulement avec la moitié du corps de cet animal, parce que Pan était la force fécondante de la nature, force par laquelle le monde se conserve et se reproduit. Les prêtres égyptiens avaient choisi le bouc pour le représenter, la qualité prolifique paraissant le caractériser davantage que les autres animaux. Si l'on en croit Diodore de Sicile [2], le bouc fut mis au rang des Dieux de l'Égypte, à cause des organes de la génération dont la nature l'a si

[1] Le manuscrit de l'auteur arabe se trouve à la bibliothèque du roi, n.° 1165.

[2] Diod., L. 1, c. 55, p. 98.

heureusement pourvu. Son culte, continue Diodore[1], avait la même origine en Égypte que le Lingamisme et le culte religieux du Phallus, dans les mystères des autres peuples; et cette origine est dans la nature même des fonctions fécondes que remplit cette partie du corps dans la génération des animaux. Diodore poursuit : De là vient ce respect que Pan et les Satyres aux formes de bouc ont obtenu chez différents peuples. La plupart des images qui les représentent dans les temples sont dans l'attitude d'une forte et vigoureuse érection, afin d'imiter la nature du bouc, doué d'un penchant impétueux vers l'acte de la génération.

D'après Nonnus[2], Pan préside à l'acte de la génération, et on le peint avec des pieds de bouc parce que cet animal est violemment porté aux jouissances de l'amour.

C'est par la suite du culte que l'on rendait au bouc que les femmes superstitieuses se livraient à la brutalité de cet animal, les unes par excès d'impudicité, et les autres par excès de dévotion[3]. En vain on répugne d'ajouter foi à de si dégoûtantes cérémonies; Hérodote nous apprend que de son temps un bouc avait eu publiquement commerce avec une femme; et Strabon[4] nous rapporte des vers de Pindare qui ont conservé

[1] Diod., L. 1, c. 55, p. 98.

[2] Nonnus, Grégoir. Naz., c. 26, p. 16.

[3] Ce culte infâme s'est conservé chez les Juifs, et cela est tellement vrai qu'il a fallu une loi expresse pour réprimer cette horrible turpitude. *Lévitique*, ch. XVIII, v. 22, 23.

[4] Strab., L. 17, p. 551.

le souvenir des unions monstrueuses du bouc Mendès :

Charmantes filles de Mendès,
Quels amants cueillent sur vos lèvres
Les doux baisers que je prendrais ?
Quoi ! ce sont les maris des chèvres !

Plutarque [1] confirme aussi l'existence de ce culte incroyable ; mais il ajoute que le bouc témoignait plus de goût pour les chèvres que pour les jolies femmes qu'on lui présentait.

A Memphis c'était autre chose [2]; les femmes faisaient au bœuf Apis le sacrifice infâme de leur pudeur.

A ce culte abominable il ne manquait plus que les sacrifices humains, et à cet égard les Égyptiens ne le cédaient en rien aux autres peuples. En vain Hérodote [3] veut les affranchir du reproche d'avoir immolé des hommes ; Diodore nous apprend [4], par les traditions qu'il a recueillies, que les rois d'Égypte immolaient autrefois, sur le tombeau d'Osiris, des hommes de la couleur de Typhon, c'est-à-dire des roux. Or les roux ne pouvaient être que des étrangers, ce qui prouve que les habitants des bords du Nil étaient loin d'imiter leurs voisins, les Arabes hospitaliers.

Il nous reste maintenant à parler de *Memnon* ou *Amenophis*, le même qu'*Ismandès* ou *Osymandyas*. Les uns prétendent qu'il fut tué par

[1] Plut., *in gryllo*, p. 989.
[2] Diod., L. I, c. 54, p. 96.
[3] Hérodote, L. II, 45.
[4] Diod., L. 88.

Achille au siége de Troie, et qu'il fut enseveli sur les bords de l'Eusopus; d'autres veulent que son corps fut emporté à Suse; on plaçait aussi son tombeau à Ecbatane, etc. Le fait est qu'il est difficile de croire à son existence, puisqu'ayant vu cinq générations s'écouler sous son règne, il fut regretté comme étant mort avant le terme de sa vie. Ce Memnon a souvent été confondu avec Sésostris, car nous avons déjà observé que les anciens identifiaient leurs rois avec leurs Dieux; mais il paraît avoir le plus de rapport avec Osiris, surtout par la statue en pierre de basalte, qui rendait des sons au lever du soleil. Cette fameuse statue était certainement consacrée au soleil, et les prétendus oracles qu'elle rendait à Thèbes, n'ont pu jusqu'à présent être bien expliqués par les philosophes et les naturalistes[1]. Il est donc certain que les Égyptiens étaient Panthéistes : leur doctrine, les noms et la division de leurs Dieux en sont une image. Mais il se décèle davantage quand Sérapis-Osiris fait entendre sa réponse par la voix de son oracle, à Nicocréon, roi de Cypre, qui demandait quelle divinité était adorée sous le nom de Sérapis? « Je suis le Dieu « que je vais dire; apprenez qui je suis : la voûte « des cieux est ma tête; la mer est mon ventre; « mes pieds sont sur la terre et mes oreilles dans les « régions éthérées; mon œil est le brillant flam« beau du soleil qui porte au loin mes regards[2]. »

[1] Nous renvoyons nos lecteurs à la dissertation qu'en a faite Bernardin de Saint-Pierre, dans la note 2, *de l'Arcadie*.

[2] Macrobe, *Saturnales*, liv. 26.

« L'oignon, le plus ridicule et le plus célèbre « des fétiches, dit M. Benjamin-Constant, de« vient, grâce aux pellicules qui le composent et « qui semblent autant de sphères contenues l'une « dans l'autre, l'image végétale de ce vaste uni« vers, toujours différent et toujours le même, « et où chaque partie est le représentant de l'en« semble, c'est-à-dire le symbole du Panthéisme; « et l'on conçoit alors l'importance que les Égyp« tiens y attachaient[1]. »

Quant au culte des animaux, il fait nécessairement partie du Panthéisme; chez les Égyptiens, ils étaient les Dieux pénates, et chaque famille adoptait, pour son génie ou patron, un faucon, un ibis, un épervier, un canard, un chat, un chien, un singe, un ichnemon, un ours, un chakal, un crocodile, un hippopotame, une anguille ou un serpent. Le bœuf, la vache, le chien, le chat, l'ibis, l'épervier et le scarabée étaient les animaux les plus révérés. Du reste, les images de ces animaux servant à figurer les constellations ou signes du Zodiaque, le vulgaire prit bientôt les représentations pour le Dieu même, et voilà comme en Égypte ainsi qu'ailleurs le Panthéisme a dégénéré en Fétichisme.

Avant de terminer cet article, n'oublions pas de parler du phénix, oiseau fabuleux qui servit chez quelques nations à désigner une période plus ou moins longue. En Égypte, il revenait tous les

[1] Cette idée a beaucoup de rapport avec la Cosmogonie des Indous, des Chaldéens et des Perses, et nous verrons par la suite qu'elle coïncide encore avec celle des Scandinaves.

cinq cents ans; d'autres veulent tous les quatorze cent soixante et un ans, apportant de l'Arabie les restes embaumés de son père pour les brûler dans le temple du soleil à Héliopolis[1]. Ce phénix se rattache encore aux quatre âges adoptés dans beaucoup de Cosmogonies, d'où les Grecs et les Romains ont emprunté l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain et l'âge de fer. Il en est de même de la création en douze mille; quand on compare toutes ces religions, il est facile de s'apercevoir qu'elles proviennent d'une même source.



[1] Hérodote, L. II, p. 93.

# NOTES.

(A) Page 88;.... *qui sont les sept planètes.* « Voici les noms égyptiens des sept planètes : *Rempha*, roi du ciel, Saturne, l'astre de Némésis; *Pi-Zeous*, l'étoile d'Osiris, Jupiter; *Ertosi*, le générateur et vivificateur; *Artes*, le destructeur, Mars; *Pi-Hermès*, Mercure; *Pi-Re* et *Pi-Joh*, ou Osiris et Isis, le soleil et la lune. »

Nous avons extrait cette note du savant Guignault, car les auteurs anciens ne sont pas d'accord au sujet des Cabires : *Phérécyde*, *Hérodote* et *Nonnus* les font naître de Phtha, ce qui coïncide avec l'opinion de notre savant; Diodore de Sicile, L. v, dit qu'ils avaient trouvé l'usage du feu et l'art de faire des ouvrages de fer. *Demascius* veut qu'ils n'aient été que des Rois qui ont régné à Beryte, ville de Phénicie. *Denys d'Halicarnasse*, *Macrobe*, *Varron* et *Cassius Hermina* les ont regardés comme des Dieux pénates; suivant *Altori* et *Vossius*, ils n'étaient que des prêtres honorés après leur mort. *Strabon* les considère comme les ministres d'Hécate. D'après *Fabretti*, ces divinités prirent leur nom de *Cabira*, leur mère; mais *Bochard* pense avec raison qu'il dérive plutôt de l'arabe *Cabir*, qui signifie *puissance*. Le mot de *Cabires* a un autre sens dans *Origène*, contre *Celse*, où il se prend pour les anciens Perses. M. Hyde, qui a écrit une histoire de la religion des Perses, tirée de leurs écrits et de leur langue, a remarqué que le mot de *Cabires* est persan; *Cabiri*, dit-il, au ch. 29 de son ouvrage, *sunt Gabri voce persicâ aliquantulùm detorta.*

(B) Page 91;... *avant de les faire entrer dans des corps nouveaux.* D'après Hérodote, Diogène Laërce, Zoëga, Heeren, Creutzer, etc., il est constant que les Égyptiens croyaient à la métempsycose ou *métensomatose.* « Les Égyptiens sont les premiers qui aient professé le dogme de l'immortalité de l'ame, dit Hérodote; que l'ame de l'homme est immortelle, le corps de l'homme venant à se dissoudre, elle passe

successivement dans de nouveaux corps par des naissances nouvelles; puis quand elle a ainsi parcouru tous les animaux de la terre, tous ceux de la mer et tous ceux qui volent dans les airs, elle rentre dans un corps humain qui naît à point nommé : cette révolution de l'ame s'accomplit en trois mille ans. »

Ce dogme était sans doute la croyance populaire ou exotérique, car il n'est pas probable que les prêtres de l'Égypte, qui paraissent avoir professé la plus profonde philosophie, aient pu croire à cette doctrine. En effet, comment serait-il possible d'opérer en trois mille ans toutes les transmigrations des animaux terrestres, aquatiques et aériens ? Et en admettant encore cette possibilité, le Dieu qu'ils reconnaissaient étant sans bornes, comprenant tout, ne pouvait être limité ni par le temps, ni par l'espace, ni par la création. Or, dans tout ce qui est animé, il y a des existences plus ou moins longues ; ces existences sont bien limitées pour les individus; mais leurs différentes espèces ne peuvent être bornées. La suprême intelligence étant infinie, elle ne peut être décrite ni par un diamètre ni par une circonférence; il s'en suit de là que les êtres ne peuvent commencer par une espèce ni finir par une autre; car elles sont aussi indéfinies que l'éternité.

Certes, c'était bien la croyance des prêtres égyptiens : du moins nous devons le présumer par la sagesse de leur culte ésotérique ou intérieur ; mais il est à remarquer que des peuples pasteurs ou agricoles n'auraient pas compris de tels systèmes; c'est pourquoi les prêtres ont dû limiter leur métempsycose pour s'assurer de la fidélité de la caste guerrière, pour tenir dans la crainte la tribu des cultivateurs, d'où dépendait la richesse du pays, et surtout celle des artisans et des bouviers, qui était la plus nombreuse.

(c) Page 93;.... *Osiris donc meurt deux fois l'année.* L'année égyptienne commença d'abord à l'équinoxe d'automne, le soleil entrant dans le signe de la Balance avec le mois *Thot* (septembre); suivaient les mois de *Paophi* (octobre), *Athyr* (novembre), *Choeak* (décembre), *Tybi* (janvier), *Méchir* (février), *Phamenoth* (mars), *Pharmuthi* (avril), *Pachon* (mai), *Pauni* (juin), *Epiphi* (juillet), *Mésori* (août).

(d) Page 94;.... *Toutefois, malgré leurs prérogatives, ces prêtres menaient la vie la plus austère.* « Clément d'Alexandrie, dit M. Guignault, dans un célèbre passage, nous dévoile en quelque sorte toute l'organisation de la caste sacerdotale des Égyptiens, en nous faisant assister à la procession solennelle d'Isis. A la tête marche le chantre, portant un des symboles de la musique; il doit posséder deux livres d'Hermès, dont l'un renferme les hymnes des Dieux et l'autre les règles pour la conduite du Roi. Après le chantre vient l'horoscope, qui tient

dans sa main l'horloge et la branche de palmier, symbole de l'astronomie; il doit avoir toujours présents les livres d'Hermès relatifs à l'astrologie, au nombre de quatre : l'un traite de l'ordonnance des étoiles fixes; un autre des conjurations et des illuminations du soleil et de la lune; les deux autres des levers. Marche ensuite le scribe sacré (ou l'hiérogrammate); il a des plumes sur la tête, un livre et une règle dans les mains, avec de l'encre et un roseau pour écrire; il doit savoir l'hiéroglyphique, la cosmographie, la géographie, la marche du soleil et de la lune et des cinq planètes; connaître la chorographie de l'Égypte, la description du Nil, le détail complet de ce dont se compose l'appareil des cérémonies religieuses et les lieux qui leur sont consacrés, la mesure et la nature de toutes les choses nécessaires aux sacrifices. Ces personnages sont suivis du stoliste, qui porte dans ses mains la coudée de justice et la coupe pour les libations; il est instruit dans tout ce qui concerne l'éducation, et dans l'art de préparer et sceller les victimes. Dix objets constituent les honneurs que l'on doit aux Dieux, et embrassent la dévotion égyptienne: les sacrifices, les premices, les hymnes, les prières, les processions, les fêtes, etc. Après tous les autres s'avance le prophète portant dans les plis de sa robe l'urne sacrée découverte à tous les yeux : derrière lui sont ceux qui portent les pains (τὴν ἔκπεμψιν τῶν ἄρτων). Le prophète, président du temple, est obligé d'apprendre les dix livres sacerdotaux proprement dits, qui traitent des lois, des Dieux et de toute la discipline du sacerdoce. C'est encore lui qui surveille la distribution des revenus. Il y a en tout quarante-deux livres d'Hermès essentiellement nécessaires; de ces quarante-deux, les prêtres nommés ci-dessus en étudient trente-six, qui contiennent la philosophie entière des Égyptiens. Les six autres sont laissés aux Pastophores; ce sont ceux qui traitent des différentes parties de l'art de guérir, c'est-à-dire de la structure du corps, des maladies, des instruments, des médicaments, des yeux, et enfin des femmes. »

(E) Page 98;.... *et l'ame d'Osiris était toujours censée habiter un nouvel Apis.* Pour montrer la coïncidence des religions et la manière dont les anciens concevaient le règne des Dieux sur la terre, il est nécessaire d'extraire un passage de M. Guignault, qui ne laissera pas que d'éclairer le lecteur :

« La religion égyptienne, comme la plupart des religions orientales, a donc pour principe et pour base le système d'émanation; la chose est évidente d'elle-même, quand on examine les faits dans leur ensemble et qu'on se pénètre bien du véritable esprit de l'antiquité. Mais ce qu'il ne faut point se lasser de répéter, c'est que le génie de l'Orient, et de l'antiquité en général, présente toujours sous la forme historique ce que notre métaphysique moderne conçoit et expose dans une suite d'idées et de raisonnements abstraits. Ces règnes des Dieux,

ces dynasties divines, qui se succèdent pendant des siècles innombrables jusqu'aux dynasties humaines et au commencement des temps historiques, ne sont pas autre chose que la divinité, la plénitude infinie de l'Être ; sortant peu-à-peu de ses profondeurs pour se répandre successivement et par gradation dans toutes les sphères, même les plus basses, et vivifiant par sa présence jusqu'aux moindres parties du grand Tout. C'est ainsi que, dans sa dernière manifestation, elle descend jusqu'à la condition humaine; elle se fait homme, souffre et meurt comme l'homme; mais toujours fidèle à elle-même, ressuscite par sa force divine et devient l'auteur et le conservateur du monde visible. C'est ainsi qu'Osiris, égal dans son essence aux Dieux du premier ordre, tombe dans le troisième par son incarnation; et pourtant ni cette triste condition des hommes où il s'abaisse, ni la mort même qu'il endure, ne lui ôtent rien de sa divinité. »





# GRECS ET ROMAINS.

Pourquoi cette ressemblance qui existe entre le culte des Égyptiens et celui des Grecs et des Romains? aux noms près, c'est la même Cosmogonie; les Dieux ont les mêmes attribûts. Chez ces nations si différentes, on reconnaît le Panthéisme; que l'on excepte le Nil et le pouvoir sacerdotal, les divinités d'Athènes et de Rome sont celles de Thèbes et de Memphis.

Plus de 1800 ans avant l'ère chrétienne, la vieille Égypte avait subi des révolutions; plusieurs dynasties royales avaient régné sur cette terre prodigue; elle était séparée de l'Éthiopie, et le gouvernement, arraché au sacerdoce, avait passé dans les mains de la tribu des guerriers, quand tout-à-coup des hordes d'Arabes venus de l'Isthme de Suez se précipitèrent sur cette riche vallée, la conquirent, et pendant plus de deux siècles ils donnèrent des rois à l'Égypte, dont la dynastie est connue sous le nom de *Hycsos* ou rois pasteurs. Mais environ 1600 ans avant Jésus-Christ, *Misphra-Toutmosis* eut la gloire de vaincre les Hycsos et de rendre la liberté à son pays. C'est à la suite de cette réaction[1] que les Nomades détestés, refusant de s'adonner à l'agriculture et de subir le

[1] 1400 ans avant Jésus-Christ.

joug sacerdotal, furent regardés comme impurs ou Parias, et chassés de l'Égypte. De là, ces colonies qui se répandirent avec les Dieux du Nil dans la Grèce, l'Étrurie et la Mésopotamie[1]; qui sait même si ces vagabonds n'ont pas été s'établir dans la Tartarie, dans la Scandinavie et dans les Gaules, où les idées religieuses avaient tant de similitude avec l'Osirisme. Les Grecs, les Romains et les Hébreux ne seraient donc que des *Hycsos;* alors rien d'étonnant si le fond des cultes de ces nations paraît copié sur celui de l'Égypte. La Cosmogonie grecque et étrusque est une imitation de celle de Memphis; de tous côtés le Panthéisme domine, la nature est la première divinité, et Ovide nous le fait apercevoir dans ce vers :

*Hanc Deus, et melior litem natura diremit.*

La division des Dieux Grecs étant connue, nous nous bornerons à démontrer les rapports de leur religion avec le Panthéisme indou, chaldéen, perse, etc.

Ici, la trinité est encore la base du culte intérieur et populaire; c'est *Jupiter, Neptune* et *Pluton,* tous trois fils du Temps, ou de *Saturne*, et de *Rhéa;* et ces deux derniers, époux et frères, étaient fils *d'Uranus* et de *Vesta,* ou du Ciel et de la Terre. Vient à la suite de ceci la fable de Saturne qui rend son père eunuque, qui dévore ses enfants; et celle de Jupiter qui détrône Saturne.

[1] Manethon, Joseph, Diodore.

« Toute la Grèce est imbue de cette vieille « croyance, dit *Cicéron*, que *Cœlus* fut mutilé « par son fils Saturne, et Saturne lui-même en- « chaîné par son fils Jupiter. Sous ces fables « impies se cache un sens physique assez beau. « On a voulu marquer que l'éther, parce qu'il « engendre tout par lui même, n'a pas ce qu'il « faut à des animaux pour engendrer par la voie « commune. On a entendu par Saturne celui qui « préside au temps et qui en règle les dimen- « sions : ce nom lui vient de ce qu'il dévore les « années, et c'est pour cela qu'on a feint qu'il « dévorait ses enfants; car le temps, insatiable « d'années, consume toutes celles qui s'écoulent. « Mais de peur qu'il n'allât trop vite, Jupiter l'a « enchaîné, c'est-à-dire, l'a soumis au cours des « astres qui sont comme ses liens. »

Mais passons à la Cosmogonie des Étrusques. Le grand Demiurge employa 12,000 ans à créer le monde et partagea sa durée en douze périodes de mille ans chacune. Au premier mille, il fit le ciel et la terre; au second, le firmament; pendant le troisième, l'ame et les cieux; au quatrième, il fit les deux grands flambeaux de la nature; au cinquième, il créa les oiseaux, les insectes et les reptiles, et tout ce qui vit dans l'air, dans les eaux et sur la terre. Le monde avait six mille ans avant que l'homme existât. En Égypte on voit Hermès le former avec un mélange de terre et d'eau, et ici Prométhée, qui paraît être un Demiurge, forme aussi l'homme avec le limon de la terre. L'espèce humaine doit subsister jusqu'à la

dernière période, c'est alors que les temps seront consommés.

Après la formation de l'homme, l'âge d'or commença; quand Jupiter eut détrôné Saturne, ce fut l'âge d'argent; l'âge d'airain lui succéda; mais la malice de l'espèce humaine ne se déclara qu'au quatrième âge, appelé le siècle de fer.

*Xénophon* compte cinq déluges : le premier arriva sous Ogygès; le second, au temps d'Hercule et ne dura qu'un mois; le troisième, sous un autre Ogygès, dévasta l'Attique; le quatrième, sous Deucalion, inonda la Thessalie l'espace de trois mois, et le cinquième nommé *Pharonien*, arriva du temps de la guerre de Troie et submergea l'Égypte. Diodore de Sicile parle d'un sixième qui arriva dans l'île de Samothrace. Comme la fable s'attache principalement au déluge d'Ogygès et à celui de Deucalion, nous allons en parler particulièrement : Ogygès, dont le règne se perd dans les temps fabuleux, était, dit-on, roi d'Ogygie, de la Béotie et de l'Attique, et passait pour avoir bâti Thèbes et Eleusines. De son temps arriva ce fameux déluge connu sous le nom d'Ogygès; il en est qui prétendent que ce roi y périt avec la plupart de ses sujets, d'autres veulent qu'il se sauva. Quoique la plupart de ces fables se rapportent à la révolution des corps célestes, ainsi que l'a démontré le savant Dupuis, beaucoup d'auteurs donnent une époque à cette inondation. Les uns la placent en la 60.e année de Jacob, et d'autres l'an 1292 du monde, selon les Hébreux. Le père Pétau après l'avoir fixée dans sa chronique

l'an 2952, ou 58 de la période julienne, changea d'avis pour l'arrêter l'an 1937 de la même période [1].

On n'a pas moins cherché à donner une époque au déluge de *Deucalion*, aussi allégorique que le premier. Selon la mythologie, Jupiter, voyant la malice des hommes, résolut de les submerger. Bientôt la surface de la terre fut inondée, excepté le mont Parnasse où vint s'arrêter la petite barque de Deucalion et de Pyrrha, son épouse. Quand les eaux furent retirées, ils allèrent consulter la déesse Thémis, qui rendait des oracles au pied du Parnasse, et reçurent cette réponse : *Sortez du temple, voilez-vous le visage, détachez vos ceintures et jettez derrière vous les os de votre grand'mère.* Ne comprenant pas d'abord le sens de l'oracle, leur piété fut alarmée d'un ordre qui leur paraissait cruel; mais après avoir réfléchi, ils comprirent que la terre était leur mère et ses os des pierres. Ils en ramassèrent donc, et les ayant jetées derrière eux, ils s'aperçurent que celles jetées par Deucalion étaient changées en hommes, et celles jetées par Pyrrha, en femmes.

D'après Lucien, Deucalion se sauva dans une barque avec sa famille, et un couple d'animaux de chaque espèce, tant sauvage que domestique, qui le suivirent volontairement sans se faire aucun mal.

Nous trouvons, dans le dictionnaire de Trévoux, un article au mot *déluge*, qui n'est pas sans intérêt : « Il y a, est-il dit, une médaille grecque de

[1] Cedrenus, Jules l'Africain, saint Augustin, saint Justin, Clément d'Alexandrie, Salian, Sponde, Riccioli, etc.

« Philippe Αυτκ ιουκ Φιλιππος Αυτ, au revers de la-
« quelle *Falconieri*, antiquaire italien, a cru voir
« une représentation du déluge de Deucalion; à
« la droite de celui qui regarde la médaille, paraît
« une espèce d'arche portée sur les eaux, dans
« laquelle paraissent un homme et une femme,
« qu'il croit être Deucalion et Pyrrha; à gauche
« sont un homme et une femme, la main droite
« levée. C'est encore, dans le sentiment de cet
« auteur, Deucalion et Pyrrha dans l'action de
« jeter des pierres derrière eux, comme les poètes
« ont feint qu'ils le firent pour réparer le genre
« humain. Au-dessus de l'arche sont deux oiseaux,
« l'un appuyé sur l'arche, et l'autre volant et te-
« nant dans ses ongles un rameau qu'il apporte
« du côté de l'arche. Sur le bas de l'arche on lit
« ΝΩΕ, que Falconieri prétend être le nom du
« patriarche Noé, que les habitants d'Apamée ont
« mis sur cette médaille pour la rendre plus au-
« thentique, parce que les payens n'ignoraient pas
« les livres saints, surtout les Syriens, qui avaient
« été vaincus par David, et parce que les Apaméens
« savaient que le Deucalion des Grecs était le
« véritable Noé des Hébreux. On lit autour de la
« médaille : ΕΠ. Μ. ΑΤ. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ Β. ΑΡΧΙ ΑΠΑΜΕΩΜ. »

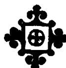
L'embarras des auteurs, sur l'époque de ce fameux déluge, prouve assez qu'il n'a existé que dans l'imagination des poètes; car si l'on est d'accord sur le temps de la guerre de Troie et autres faits moins importants, comment se fait-il qu'on ne le soit pas sur l'ère d'un cataclisme qui devait plus que tout autre chose, faire époque dans

l'histoire ? Un ancien auteur, cité par *Clément d'Alexandrie*, place le déluge de Deucalion 330 ans avant la guerre de Troie, c'est-à-dire 884 ans après le déluge de Noé, et 4 ans avant la sortie d'Égypte par les Hébreux. *Salian*, *Sponde* et d'autres, le font arriver 1523 ans avant Jésus-Christ, l'an 67 de Moïse et 34 de Cécrops. *Saint Jérome*, *saint Cyrile* et *saint Augustin* estiment que cette inondation vint du temps même de *Cécrops*, roi d'Athènes ; cependant saint Augustin rapporte une autre opinion de *Varron*, à laquelle il semble se tenir ; c'est que ce déluge arriva sous le règne de *Cranaüs*, successeur de *Cécrops*. *George Sincelle*, *Cedrenus*, *etc.*, sont dans la même incertitude et ne s'accordent entre eux ni sur le temps, ni sur le règne du roi des Athéniens, ni sur les autres circonstances. *Ubbo Emmius* le fixe 1533 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Les marbres de Paros, renommés sous le nom de Prince d'Arondel, publiés et commentés par *Seldenus*, avancent cette éqoque de 16 ans. Plusieurs auteurs anciens parlent aussi en diverses occasions du déluge de Deucalion[1].

D'après ces différentes versions, il est facile de reconnaître que ces prétendus déluges étaient tout simplement des périodes de l'année solaire, ou l'apparition des signes, ou constellations, qui annonçaient les saisons pluvieuses ou les débordements du Nil.

[1] Apollodore, L. 1; Diodore, L. 4; Strabon, L. 9; Pausanias, L. 1; saint Jérome; saint Cyrile, L. 1., *contre Jul.*; saint Augustin, L. 18, *de la cité de Dieu*, Ch. 10; Ubbo Emmius, L. 1; Petau, Riccioli, etc.

Les Grecs et les Romains suivaient encore le système généralement adopté relativement aux sept jours de la semaine, qui correspondaient aux sept planètes, ainsi qu'aux douze mois de l'année, lesquels figuraient les douze grands Dieux, ou Cabires de troisième ordre, divisés en deux classes, comme chez les Égyptiens, six mâles, et six femelles. La suite nous montrera que les nations du Nord avaient une religion et des Dieux à l'instar de l'Égypte et de la Grèce.





# CHINOIS ET JAPONAIS.

D'après les divers traits de ressemblance qui existent entre la religion des Chinois et celle des anciens Égyptiens, plusieurs savants, tels que MM. Huet, de Guignes, Kircher, ont cru que la Chine était une colonie égyptienne, et peut-être ces auteurs sont-ils fondés dans leur système, si l'on veut bien admettre que les Hycsos, ou pasteurs chassés de l'Égypte, aient été s'établir dans cette contrée. Il y a des savants, dit M. L. A. R., dans son histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, qui ont prétendu que l'empire des Chinois avait été fondé par Noé; d'autres veulent que l'arche du prétendu Noé se soit arrêtée sur une des montagnes de la Chine[1]. Les auteurs anglais de l'histoire universelle prétendent que la Chine n'était que médiocrement peuplée l'an 1300 avant l'ère chrétienne, et qu'une partie de cette contrée doit avoir été presque déserte 637 ans avant Jésus-Christ, lorsque les Scythes, sous la conduite de *Madyès* ou *Oguskans*, firent une irruption dans la haute Asie. Les voyageurs arabes, traduits par

[1] M. Shukford prétend que l'arche s'arrêta sur la frontière de la Chine, et que Noë y régna sous le nom de Fo-Hi; L. A. R., histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, T. 1, p. 330.

l'abbé Renaudot, disent que, pendant les guerres civiles qui suivirent le règne d'un des princes de la Chine, le vainqueur mangeait les prisonniers, et que, de leur temps, on y vendait de la chair humaine dans les places publiques. Cette cruauté, ajoutent ces voyageurs du huitième siècle, leur était permise par les lois et la religion. En vain le P. Parrennin a rejeté cette assertion; Marc Paul dit la même chose que les voyageurs arabes, et certes ni les uns ni les autres n'avaient intérêt à inventer des contes aussi dégoûtants.

« Il est constant, dit M. L. A. R., t. 1, p. 326, « que douze siècles avant Jésus-Christ, la plus « grande partie de la Chine était entièrement bar« bare, et s'il est vrai que les arts n'y ont souffert « aucune éclipse, ils n'y avaient donc pas encore « pénétré. »

M. de Guignes conjecture que, dans ce temps-là, une colonie égyptienne a policé les Chinois; en effet, 1400 ans avant Jésus-Christ, les *Hycsos* ont été chassés de l'Égypte, et il a bien fallu deux siècles à des nomades pour s'avancer lentement en conquérants jusqu'à la Chine, qu'ils auront enfin civilisée.

Cependant, nous sommes loin de refuser aux Chinois leur haute antiquité. Nous allons démontrer au contraire que ce vaste pays doit sa civilisation à l'époque la plus reculée. Dans leur croyance religieuse et historique, les premiers rois qui les ont gouvernés appartiennent aux augustes familles du ciel, et ce n'est qu'à la longue que les dynasties des hommes leur ont succédé.

Écoutons un historien chinois, cité par L. A. R. :
« Les premiers habitants de la Chine ne connais-
« saient pas leurs pères ; ils buvaient le sang, ils
« s'habillaient de peaux, *ils ne mangeaient que*
« *quand la faim les pressait*, lorsque *Fo-Hi*, né
« dans le *Chen-Si* et surnommé *Tien-Tsé* (fils du
« Ciel), reçut d'un dragon, cheval sorti d'un lac,
« des lois suivant lesquelles il établit une forme de
« gouvernement. Ses ministres portèrent tous le
« nom de dragon. L'art de la chasse et celui de la
« pêche donnèrent aux Chinois une nouvelle sub-
« sistance. La musique adoucit leur naturel fa-
« rouche ; mais cette musique divine est un trésor
« que l'on n'a pu découvrir. Aux cordes nouées,
« qui tenaient lieu de caractères, succédèrent les
« *Koua*, ou signes symboliques. Les deux sexes,
« confondus auparavant sous les mêmes habits et
« vivant sans pudeur, prirent des vêtements diffé-
« rents, et se soumirent aux lois et aux bienséances
« de la société conjugale. Fo-Hi vécut environ
« 3000 ans avant Jésus-Christ. »

Il est presque impossible de révoquer en doute le règne de ce Fo-Hi, qui passe chez les Chinois pour un fils de l'esprit céleste ; et l'hommage qu'on lui rend est justement mérité, quand on considère qu'il est un des premiers législateurs de sa patrie et qu'il inventa les *Koua*, premiers caractères symboliques. Toutefois est-il vrai qu'avant Fo-Hi, les Chinois avaient déjà connaissance de l'écriture, ou du moins qu'ils se servaient de cordes nouées, dont la variété des nœuds formait des sons ou des phrases. Mais il n'en résulte pas de là que les Chinois

descendent des Péruviens, qui employaient aussi des cordes nouées nommées *Quipos;* ce n'est donc pas une raison de supposer que la Chine soit une ancienne colonie égyptienne, parce qu'elle a saisi par hasard quelques traits à-peu-près ressemblants de son écriture et de la forme de sa religion.

Il est certain que le livre nommé l'*Y-King*, attribué à Fo-Hi, date de la plus haute antiquité; et si, avant ce livre, on se servait déjà de cordes nouées en guise d'écriture, il faut nécessairement croire qu'avant Fo-Hi le gouvernement chinois existait; car, pour que l'homme passe de l'état d'abrutissement à ce commencement de civilisation, il faut déjà bien des siècles. Mais parlons des *Koua*, ou caractères symboliques, avec lesquels on prétend que Fo-Hi écrivit l'*Y-King*[1]. Pour en donner une idée, nous transcrirons un passage de M. l'abbé Beaudeau, dans sa préface de l'analyse du *Chou-King* :

« Il est bon de se rappeler, 1.° que tous les « devoirs, toutes les vertus, tous les vices, soit « d'un père de famille, soit d'un administrateur « de l'État, dans tous les grades, sont classés dans « la table ou le livre de Fo-Hi, de telle manière « qu'ils se rapportent à quelqu'une des soixante- « quatre figures hiéroglyphiques, ou phrases du « livre; 2.° que de même toute l'histoire naturelle « et la physique est distribuée relativement à ces « soixante-quatre figures; 3.° que la philosophie

[1] M. Benjamin-Constant attribue l'*Y-King* à Confucius.

« chinoise établit une analogie perpétuelle entre la
« physique, la morale et la politique.

« Il faut d'abord connaître les soixante-quatre
« figures, ou petites phrases, composées chacune
« de deux mots. Ces mots sont au nombre de huit;
« et pour les former, il y a deux caractères ou
« éléments, une ligne pleine —— et une ligne
« coupée — —. Ces deux caractères, ou lettres,
« passent pour être antérieurs aux hiéroglyphiques,
« et leur simplicité invite à le croire.

« Ces lignes peuvent être mises l'une sur l'autre,
« des quatre manières suivantes :

⚌ ⚏ ⚎ ⚍,

« ce qui forme les quatre syllabes primitives de
« cette écriture.

« On peut mettre ces lignes, trois ensemble,
« l'une sur l'autre, de huit manières :

☰ ☷ ☱ ☴ ☲ ☵ ☳ ☶.

« Ces huit images primitives sont les seuls mots de
« cette écriture.

« Ces huit mots, si vous les prenez deux à deux
« et que vous les placiez l'un sur l'autre, se
« prêtent à soixante-quatre arrangements diffé-
« rents: ce qui fait les soixante-quatre figures de la
« table de *Fo-Hi*, ou les soixante-quatre phrases
« de son livre, sans contredit le plus simple du
« monde.

« Combien de génie et de travail n'a-t-il pas

« fallu pour combiner, etc., etc. Les auteurs qui « ont parlé de la Chine n'ont donné que des ex« plications très-imparfaites des sens exprimés par « ces signes.

« La ligne pleine, premier caractère, signifie « ce qui est bon, ce qui est parfait, ce qui est « intelligent, ce qui est actif, ce qui est cause, ce « qui est utile.

« La ligne coupée, second caractère, signifie ce « qui est mauvais, imparfait, passif, vicieux, pu« rement matériel.

« Les trois lignes pleines, l'une sur l'autre, pre« mier mot, signifient la plus grande perfection « possible. La première ligne est le commencement « du grand bien; la deuxième, l'avancement du plus « grand bien; et la troisième, la perfection du « plus grand bien.

« En astronomie, ces trois lignes désignent le « ciel et la vertu active qui occasionne les révolu« tions des astres.

« En physique, elles expriment les influences « célestes qui tombent en rosée et en pluie sur la « terre, pour nourrir les végétaux, les minéraux et « les animaux.

« En morale, elles signifient la plus grande per« fection, la plus grande tranquillité d'ame, la plus « grande félicité d'un véritable homme de bien.

« En politique, elles énoncent la paix et la pros« périté d'un état bien constitué, dont l'empereur « remplit, le plus parfaitement qu'il est possible, « son emploi de père universel dans tout l'état, dont « les magistrats s'acquittent avec la plus grande

« fidélité de leurs fonctions dans leurs départements, « dont les pères de famille règlent, suivant le meil- « leur ordre, leurs domestiques, à commencer par « eux-mêmes.

« En métaphysique, elles marquent par excellence « l'Être-Suprême, l'auteur de tout, la première « cause, la source de tout bien.

« Ces trois lettres forment le mot *Kien*, qu'il « faudrait traduire en français par toute perfec- « tion. »

Ces *Koua* ont été remplacés par les caractères hiéroglyphiques; et chose extraordinaire, malgré la différence de langage entre les peuples de la Chine, du Japon, du Tonquin, de la Cochinchine, etc., ils se comprennent en se servant de l'écriture hiéroglyphique, quoiqu'ils nè connaissent que l'idiome affecté à leur nation.

Au résumé, nous dirons qu'il n'est pas du tout probable que les Chinois soient une colonie égyptienne, puisqu'ils ont conservé les noms des empereurs qui les ont gouvernés pendant plus de quarante siècles. Admettons plutôt qu'ils descendent des Indous; si les deux peuples ne se ressemblent pas, il y a tant de similitude dans leurs opinions religieuses, tant de probabilité à cause de leur voisinage, qu'on ne peut douter que l'une de ces deux nations ne soit fille de l'autre.

Nous espérons pouvoir donner par la suite les rapports qui existent entre la langue hanscrite et la langue chinoise; mais comme il nous est impossible de nous étendre sans nous écarter du plan de notre ouvrage, nous allons démontrer combien

les trois sectes dominantes à la Chine et au Japon offrent de ressemblance avec le Panthéisme des Indous.

Il y a, dans ces deux empires, trois sectes différentes qui partagent le peuple en trois castes : des deux côtés la religion nationale est le culte qu'on rend aux ancêtres. Voici comme *Trigaut* nous parle relativement aux premiers, dans son expédition chrétienne dans la Chine : « Ils assurent que l'office « de sacrifier au Roi du Ciel et de lui rendre les « honneurs dûs à la divinité, n'appartient qu'à la « suprême dignité de l'empire; et c'est pour ce « sujet, sans doute, qu'il y a deux temples magnifi« ques dans les deux villes principales de son état, « savoir : dans celle de *Nanquin* et de *Péquin*, dont « l'un est dédié au Ciel et le second à la Terre; « c'était dans ceux-ci que le roi sacrifiait autrefois « en personne, et ce sont ceux-là mesme dans les« quels on voit de très-graves magistrats qui y font « l'office de sacrificateurs, et y présentent au Ciel et « à la Terre grand nombre de bœufs et de moutons « en sacrifice et avec des cérémonies extraordinaires; « enfin, comme les lois ordonnent qu'il n'y aura « point de ville qui n'ait un temple dédié à ce dieu « *Confucius*, il arrive aussi que les sçavants n'en « ont point d'autre que celui qui lui est consacré, « lequel est bâti près des universités, ou joignant à « la maison du magistrat, qui tient le premier rang « parmi les doctes. »

Cette secte n'avait pas seulement des temples consacrés au ciel et à la terre, Kircher nous a tracé le tableau ci-joint des monuments élevés à d'autres

divinités, qui toutes ont rapport avec la religion indoue.

LES TEMPLES DES DIEUX DE LA CHINE.

| | | |
|---|---|---|
| LE TEMPLE DU DRAGON DE LA MER OU DE TYPHON.[1] | LE TEMPLE DE L'ESPRIT RECONNAISSANT ET AGRÉABLE. | LE TEMPLE DU PRÉSIDENT DES FORÊTS. |
| LE TEMPLE DE LA REINE DU CIEL OU DE LA LUNE. | LE TEMPLE DÉDIÉ A LA PLANÈTE DE MARS. | L'AUTEL DU CIEL. |
| LE TEMPLE CONSACRÉ AU CIEL. | LE TEMPLE DÉDIÉ AU TUTEUR ET AU DÉFENSEUR DES MURAILLES. | L'AUTEL DE LA TERRE. |
| LE TEMPLE CONSACRÉ AUX DÉMONS ET AUX ESPRITS. | LE TEMPLE CONSACRÉ A LA PAIX. | L'AUTEL DU DIEU DE LA PLUIE. |
| LE TEMPLE DÉDIÉ AUX MONTAGNES ET AUX FLEUVES. | LE TEMPLE DÉDIÉ A L'ESPRIT DE LA MÉDECINE. | L'AUTEL DU ROI DES OISEAUX. |

D'après ce savant jésuite, on doit nécessairement reconnaître que cette secte chinoise adore la nature; examinons maintenant sa Cosmogonie (voir le tabl. du Panthéisme); après l'esprit du ciel, ou le *Tien*, le monde est encore gouverné par cinq esprits, qui répondent aux cinq éléments et aux cinq planètes, sans y comprendre le soleil et la lune. Ajoutons encore, suivant *Souciet*, qu'ils admettent le Dualisme, puisque le grand dragon, que Kircher compare justement avec Typhon, ayant répandu le mal

[1] Kircher cherche toujours à faire cadrer les Dieux de la Chine avec ceux de l'Égypte, tels qu'il les conçoit, dans la crainte de bouleverser la chronologie des Hébreux.

dans le ciel et sur la terre, il survint un déluge sous Tien-Hoang; mais l'esprit céleste s'étant répandu dans le monde, détruisit le dragon et inspira l'humanité aux hommes.

Que l'on ne s'y trompe pas; malgré la suite de leurs nombreuses dynasties impériales, il n'en est pas moins vrai que le commencement de leur histoire est embrouillé d'allégories qui ne le cèdent en rien à l'Inde et à l'Égypte.

Quand on considère toutes les extravagances qui farcissent les livres chinois, sans excepter ceux de Confucius, on est forcé de convenir que ce peuple, malgré sa vieillesse, est encore dans le premier âge de la civilisation, puisque son gouvernement, ses arts et sa religion sont entravés dans leur marche par le despotisme, par leur respect pour les ancêtres et par la superstition.

Nous avons démontré, dans notre tableau, que l'œuf primitif fait partie de la Cosmogonie chinoise, il nous reste maintenant à prouver qu'ils ont imité les Indous, leurs pères, sur d'autres points. Suivant *Christophe Burrus*, ils croient que l'univers est un géant dont la tête est le ciel; le soleil et la lune, les yeux; les arbres, les plantes et les herbes, les cheveux; les métaux, les os; etc. Ce n'est pas assez; d'après le système vulgaire de l'Inde, le monde est appuyé sur une tortue que porte un grand serpent; et Kircher nous apprend, qu'au dire des Chinois, le monde est également affermi sur une tortue et un serpent. Pour compliquer tant de coïncidence, il ne manque plus que la trinité, et nous la trouvons dans les livres de la Chine. *Tao*, essence triple et

ineffable, comme *Bramh*, *Kneph*, *Zervane-Akerène* et *Mithras*, créa le ciel et la terre, en se divisant en trois personnes; l'une fut chargée de créer; la deuxième, de l'arrangement des choses; et la troisième, de maintenir la succession des êtres, et cette trinité est parfaitement bien rendue dans les trois lignes pleines ☰ de la table Fo-Hi : la première est le commencement du grand bien; la deuxième, l'avançement du plus grand bien; et la troisième, la perfection du plus grand bien. Ces trois lettres forment le mot *Kien*, ou toute perfection, et avec elles on peut tracer le triangle, symbole de la trinité.

La seconde secte est celle de *Fo*, chez les Chinois, et de *Xaca* ou *Xekia*, chez les Japonais. Comme nous avons déjà parlé de ces divinités dans l'article des Indous, nous nous bornerons à citer quelques passages de divers auteurs; ils contribueront à jeter du jour dans la suite de cet ouvrage. « Il y a une « secte dans *Xikiao*, dit le père *Martinius*, que nos « pères croient avoir été introduite dans la Chine « depuis la naissance de Jésus-Christ, laquelle « croit en la métempsycose; celle-cy est divisée en « deux sectes, savoir : en interne et en externe; « la dernière adore les idoles et croit à la trans- « migration des ames dans le corps des bêtes, et se « persuade que cela ne se fait que pour punir, après « la mort, les crimes que l'on a commis pendant « la vie. Elle enseigne de plus que l'ame est privée « de tout ce dont elle vivait auparavant; etc... L'in- « terne reconnaît la métempsycose pour estre une « des plus nobles parties de la philosophie morale, « parce qu'elle travaille à dégager l'homme de ses

« passions et à le rendre victorieux de ses mauvaises
« habitudes, et ne cesse jamais de porter l'homme
« à ce degré de perfection jusqu'à ce qu'il y soit ar-
« rivé. Cependant elles sont condamnées, disent-ils,
« d'entrer dans les corps des bêtes dont ils ont suivi
« les déréglements et les appétits brutaux : cette doc-
« trine ne reconnaît point d'autre récompense ni
« d'autre peine après la mort que le vuide : elle
« croit qu'il n'y a rien de véritable dans cette vie
« que ce que nous imaginons, et que le bien et le
« mal est la même chose par rapport aux sujets et
« selon la diversité des personnes. »

Kircher, qui attribue à la mission de saint Thomas et à la malice du diable la coïncidence qui existe entre les religions orientales et le Christianisme, dit : « Nous reconnaissons néanmoins que
« ce peuple a tiré quelque chose des philosophes
« de notre temps ; qu'il a pris l'ombre de notre
« religion de l'évangile même, puisqu'il enseigne,
« presque comme nous, qu'il y a une trinité, la-
« quelle pour avoir trois dieux différents ne recon-
« naît pourtant qu'une seule divinité. » Les lettres espagnoles, ajoute-t-il, disent ce qui s'en suit :
« Ils ont eu connaissance de l'évangile, d'autant
« qu'on voit, dans la province de *Paquin*, une
« certaine idole entre plusieurs autres, laquelle
« étant semblable à un homme, quant au corps,
« a néanmoins trois têtes qui se regardent mutuel-
« lement entr'elles. Lorsque les Chinois donnent la
« signification de cette statue, ils nous assurent
« que tous trois n'ont qu'un même vouloir et
« qu'une même volonté ; et, un peu plus bas, il

« y a encore une autre image *d'une femme*, *laquelle* « *porte un enfant entre ses bras.* »

A l'appui de cela, le père *Martinus* assure avoir vu, dans la province de *Foquien*, plusieurs images semblables à celles qu'on voit dans les églises chrétiennes. Il proteste qu'on y voit des croix très-anciennes et des images en relief de *la vierge Marie, qui porte l'enfant Jésus dans ses bras.*

La secte de *Xaca*, au Japon, est absolument semblable au Foïsme répandu à la Chine, ou plutôt c'est des deux côtés le culte de Bouddha, ou incarnation symbolique du soleil, que toutes les nations orientales ont copié dans les Indes.

La troisième secte, qui est celle de *Lanzu*, ou des *Tao-ssé*, est la plus ancienne et la plus superstitieuse. Elle a beaucoup de rapport avec celle des savants, mais elle en diffère en ce qu'elle est dominée par des prêtres fripons qui prétendent procurer l'immortalité par certains breuvages [1].

Chez les Japonais, la troisième secte est celle de *Siuto*, qui a beaucoup de rapport avec la doctrine de Confucius.

A la Chine, les Bonzes, ou prêtres de la secte de *Fo* [2], passent pour d'insignes fripons qui ne s'exercent qu'à tromper les simples et à séduire les femmes. Toutes les provinces sont infectées de ces moines : ceux de leurs *Miaos*, ou temples, qui sont les plus accrédités, ne cessent d'être entourés d'une multitude de dévots qui s'y rendent en pélerinage

[1] Dans le neuvième siècle, l'empereur Livent-Song mourut des suites du breuvage d'immortalité.

[2] D'après Kircher, *Fo* veut dire *sauveur*.

avec la figure de *Fo* pendue au cou ; dans leurs doigts les grains d'un chapel noncent respectueusement *O-mi-to-f* comprennent pas, et ils achèvent leu par maintes génuflexions et autres m monies.

« Les femmes et les filles dévotes à Fo, « se laissent aisément séduire par ces Bonzes. Ces « lâches corrupteurs leur débitent que le corps n'est « qu'une vile mâsure dont il ne faut pas se mettre « en peine, mais que le Dieu *Fo* choisit quelquefois « pour temple la mâsure qu'on leur permet de lui « consacrer. » Nous verrons bientôt que les Bonzes ne sont pas les seuls qui enseignent cette affreuse doctrine, et nous trouverons que les congruistes ne leur cèdent en rien, ni sur les dogmes, ni sur les tours d'adresse, ni sur la morale.

Ces moines sont tellement méprisés et si bien connus que les mandarins les condamnent quelquefois à perdre leur chapelle et à sortir du pays.

Après ce que nous venons d'exposer, on pensera peut-être que les Chinois n'ont jamais souillé leurs autels par des sacrifices humains ? « L'existence de « cette affreuse pratique, dit M. Benjamin-Constant, « est prouvée par la loi même de l'empereur *Can-Hi*, « destinée à l'interdire, il n'y a pas un siècle et demi ; « et malgré cette loi, il y eut encore des femmes « étranglées aux funérailles du prince Ta-Vang, « frère de l'empereur Can-Hi. »

A bien considérer la chose, cet empire, dont Voltaire s'est déclaré le panégyriste, n'a jamais mieux valu que les autres, et sa religion, n'importe

sous quel point de vue on l'examine, a toujours été la source de ses malheurs.

Au Japon, c'est encore la même chose; depuis que le *Cubo* s'est emparé du pouvoir temporel, pour ne faire qu'un automate du *Daïri*, chef de la religion, les *Kuges*[1], les *Canusis*[2], les *Jammabos*[3] et les Bonzes ne cessent pas pour cela de tromper le peuple et de le tourmenter par des pratiques gênantes et trop souvent cruelles.

Il y a chez les Japonais une espèce de confession dont l'austérité et la bizarrerie sont capables de faire reculer le plus grand des pêcheurs, et le plus rigide anachorète. Un Japonais, tourmenté par les remords, veut-il obtenir le pardon de ses péchés; il se rend dans un désert affreux, hérissé de montagnes et de rochers escarpés qu'il lui faut franchir. Là, il rencontre des ermites aussi sauvages que le lieu qu'ils habitent, qui le conduisent à d'autres ermites encore plus sauvages. Ceux-ci s'emparent du pénitent; et, pour le préparer à la confession, le tourmentent par tous les genres de mortifications et d'austérités qu'ils peuvent imaginer. Ils l'exténuent par des jeûnes excessifs, et malgré sa faiblesse le forcent à gravir des rochers escarpés, à franchir des montagnes et des précipices. Le pénitent est obligé, sous peine de mort, de subir toutes les mortifications qu'il plaît aux ermites de lui imposer; et s'il y manque en quelque point, ses impitoyables

[1] Ce sont les Monsignori du clergé japonais.

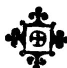
[2] Les *Canusis* sont des prêtres séculiers en-dessous des *Kuges*.

[3] *Jammabos*, ou soldats des montagnes; l'existence de ces ermites fanatiques est un supplice continuel.

bourreaux le suspendent par les mains à un arbre qui donne sur un précipice et le laissent en cet état. Si le patient a eu assez de force pour soutenir ces premières épreuves, on le conduit à travers des sentiers impraticables, dans une campagne où il est obligé de rester un jour et une nuit les bras croisés et le visage appuyé sur les genoux. Si la gêne d'une semblable position le force à chercher quelque soulagement, des coups de bâton appliqués par les vigilants ermites rappellent le malheureux pêcheur à son devoir. Il doit employer tout le temps qu'il passe dans cette attitude gênante à faire son examen de conscience. Ce temps expiré, il faut qu'il marche avec les mêmes fatigues, jusqu'à ce qu'il arrive sur le sommet d'un rocher destiné pour la confession. D'un des parois de ce rocher sort une grosse barre à l'extrémité de laquelle pend une balance. Les ermites placent le pénitent dans l'un des bassins et dans l'autre un contre-poids; ils la poussent ensuite hors du rocher de manière à ce qu'elle demeure suspendue au-dessus d'un abîme. C'est dans cette situation que le pénitent doit faire à haute voix une confession exacte et sincère de tous ses péchés. Si l'on s'aperçoit qu'il déguise quelques circonstances, ou qu'il se trouble dans le dénombrement de ses fautes, on donne une secousse qui fait sauter la balance et précipite le pénitent. S'il achève sa confession, les deux bassins se trouvent en équilibre. Échappé à tant de dangers, le pêcheur absout paie les bourreaux sacrés qui l'ont tourmenté et se rend dans un temple où, après avoir rendu grâce aux Dieux, il consacre plusieurs

jours en divertissements pour se reposer de ses travaux passés.

Après tant de superstitions mêlées de tant d'horreurs, on voudrait aussi se délasser par des récits moins désolants ; mais, avant de parcourir l'histoire des religions, il faut se résigner à souffrir comme les pénitents des ermites du Japon ; car où il y a de la religion, il y a des forfaits, tant il est vrai que le despotisme et le sacerdoce sont intéressés à arrêter l'homme dans son élan vers le bien, dans la crainte qu'il ne devienne meilleur que les divinités fantastiques et sanguinaires qu'il adore.





# TARTARES,

## SCYTHES, SLAVES, CELTES, ETC.

Nous avons parlé de la religion des Tartares, dans notre tableau et dans l'article des Indous, nous nous bornerons à quelques observations. Il paraît que le *grand Lama*, ou père éternel, est pour les Tartares ce que le bœuf Apis était pour les Égyptiens; chez les premiers, Osiris était censé habiter le corps d'un bœuf, et chez les derniers, *La*, ou plutôt *Bouddha*, anime l'homme que les *Kutuktus*, ou cardinaux tartares, choisissent et façonnent pour servir à leurs intérêts. Le respect pour le *grand Lama* est tel, que les grands s'estiment très-heureux quand ils peuvent avoir de ses excréments. « O ! « abominable vilénie, s'écrie Kircher; ouy ! ils « meslent mesme cette urine parmi leurs viandes, « s'imaginant sottement que ce sont des préservatifs « pour les défendre contre toute sorte de maladies, « les quelles ils ne craignent plus dès lors qu'ils en « sont pourvus. »

Nous savons que les Tartares immolaient des victimes humaines à la mort de leurs *Kans*; les pères Grubère et Albert Dorville ont remarqué, dans leur voyage à *Tanguth* et à *Barantola*, une cérémonie

aussi barbare que superstitieuse. « Dans ces royau-
« mes de *Tanguth* et de *Barantola*, disent-ils, il
« s'est introduit une détestable coutume qui ne peut
« avoir été inventée que par le diable, laquelle est
« ainsi : Ils choisissent un jeune homme fort et
« robuste, lequel étant armé jusqu'aux dents, il a
« la liberté, certains jours de l'année, de s'en aller
« en cet équipage parmi les rues et de tuer tous
« ceux qu'il rencontre, de quelque sexe, âge ou
« condition qu'ils puissent estre, sans espargner
« personne; *et après, ils consacrent ces morts à la*
« *déesse Manipe*, qu'ils adorent, laquelle ils espè-
« rent leur estre favorable, et leur procurer un estat
« heureux, tranquille, et comblé de toute sorte
« d'honneur. Cet enfant étant revêtu d'un habit
« bigarré de diverses couleurs, armé d'une espée,
« d'un arc et de flèches, et accablé sous la pesan-
« teur des estendarts de ses trophées, estant en
« certains jours de l'année possédé du démon, à qui
« il est consacré, il sort de la maison avec impé-
« tuosité, et s'en va comme un furieux, courant
« parmi les rues et les carrefours de la ville, en
« tuant indifféremment toutes sortes de personnes,
« telles qu'il luy plaît, sans qu'on lui fasse de ré-
« sistance; il est vulgairement appelé dans le
« pays *Buth*, qui signifie meurtrier. »

Maintenant, comme nous n'avons pu nous étendre sur la religion des Kamtschadales, nous allons en parler pour démontrer combien leur mythologie était poétique, en rapport avec leur climat, et surtout avec les autres cultes que nous avons déjà traités.

Suivant eux, *Koutkou* est un dieu matériel et secondaire, créateur ou plutôt ouvrier de la terre. *Balakito* est son fils; quand il fait du grand vent, c'est qu'il secoue ses cheveux longs et frisés sur la surface du pays. Pendant son absence, sa femme *Zavina* se met du rouge pour lui plaire, et ce rouge fait l'éclat de l'aurore et du crépuscule. S'il passe la nuit dehors, elle pleure, et voilà pourquoi le ciel est sombre.

Les Kamtschadales regardent *Piliat-Chout-Chi* comme le plus grand des Dieux, et M. Bérenger nous a donné une idée de ses attributs et des autres divinités de ce peuple, dans les hymnes qu'il a traduites et que nous transcrivons d'après lui[1] : « Vive Piliat-Chout-Chi, le père ! il habite « sur les nues, d'où il verse la pluie et lance les « éclairs. L'arc-en-ciel est la bordure de ses habits; « les sillons que l'ouragan fait sur la neige sont la « trace de ses pas. Il faut craindre ce Dieu, ce grand « Dieu tout-puissant; car il fait enlever dans des « tourbillons les enfants des Kamtschadales, pour « supporter éternellement les lampes de cristal qui « éclairent son palais de glace. Piliat-Chout-Chi, le « Dieu du ciel, le soleil est son œil droit, la lune « est son œil gauche; tous les fleuves de la terre « tombent de sa ceinture, et les baleines de nos « mers se cachent de peur, quand le tonnerre de sa « colère retentit parmi les forêts de nos rivages. O « grand Dieu ! sois-nous propice, défends-nous « des chagrins, de la foudre et des incendies. »

[1] *Morale en exemples*, T. 3, p. 280.

Observons que les Kamtschadales dépeignent ici leur grand Dieu, comme les Indous, les Perses et les Égyptiens, qui regardaient le soleil comme l'œil droit de leur première divinité, et la lune comme son œil gauche : la suite va nous apprendre que ces habitants du pôle reconnaissaient aussi un Dieu en trois personnes.

*Touïla* est fils de *Piliat-Chout-Chi*. Empruntons encore son hymne imitée par Bérenger[1] : « Vive « Touïla, fils éternel de Piliat-Chout-Chi. Il est le « dieu des volcans et des tremblements de terre, qui « proviennent de son chien *Kozei;* quand il se traîne, « il secoue la neige qu'il a sur le corps; quand les « méchants l'irritent par leurs crimes, il écarte les « poissons de nos rives, il brule les fourrures de nos « renards, il donne la rage à nos chiens; nos chiens « ne connaissent plus nos voix ; ils courent comme « des loups, hurlant dans l'ombre et secouant à « grand bruit les verglas attachés à leurs poils : « la terreur règne dans les *Ostrogs* (villages); et les « mères épouvantées pressent nuit et jour leurs « enfants contre leur sein. O Touïla ! écarte loin de « nous la rage et la terreur ; protège nos chiens « fidèles, nous t'offrirons les têtes de nos meilleurs « poissons, et nous exercerons envers nos frères « errants, l'hospitalité que tu préfères à toutes les « offrandes ! Touïla, fils éternel du Dieu du ciel! « Touïla, Dieu de la terre, sois-nous propice? pré- « serve-nous de la guerre ou combats avec nous; « préserve-nous de la famine, et que ta main

[1] *Morale en exemples*, T. 3, p. 282.

« paternelle nous donne avec abondance des oiseaux « et des poissons ! »

Écoutons maintenant l'hyme à Gaëthc : « Gaëthc, « fils de Touïla, fils de Piliat-Chout-Chi, dieu du « monde souterrain, où les hommes vont habiter « après la mort, s'ils se sont purifiés dans cette vie, « préserve-nous des éruptions des volcans et des « débordements des rivières ; parle aux vents qui « grondent dans tes cavernes, et défends-leur d'a- « battre les *Iourtes* (cabanes souterraines) que nous « habitons ; preserve-nous de la foudre et des in- « cendies ; chasse les fantômes qui errent durant les « longues nuits de l'hiver autour de nos cheminées « fumantes : chasse-les ces génies malfaisants, afin « que nos femmes dorment en paix sur leurs nattes « avec nos enfants et nos chiens. O Gaëthc, daigne « nous accorder la santé qui dépend du feu, ton « emblême ; et s'il est vrai que dans ton empire il y « ait des bosquets de bouleaux, des prés verdoyants « et un printemps éternel, accorde-nous une place « dans ces douces régions, et condamne les ingrats « et les paresseux à vivre éternellement sur les glaces « flottantes qui roulent autour du pôle ; écarte loin « de nous les lézards venimeux et le Russe domina- « teur, et le Cosaque qui nous accable de coups et « d'impôts : livre-les à la lèpre et à la vermine, et « nous t'immolerons un loup blanc. »

Ne dirait-on pas que ces pauvres habitants du pôle ont copié la théogonie des Indous, des Perses, des Égyptiens, des Chinois et des Tartares ? le ciel la terre et le feu composent leur trinité ; ils adorent le nature ; ils la craignent en raison de l'âpreté de

leur climat; mais n'ayant pas de sacerdoce, ils ne sacrifient pas de victimes humaines.

Chez les Slaves [1], le feu était adoré sous le nom de *Peroun;* mais comme les Slaves avaient des prêtres, le sang des hommes coulait dans leurs *Znitsch*, ou Pyrées, où ils entretenaient le feu sacré et inextinguible.

Mais arrêtons-nous à la religion des Scandinaves et démontrons ses rapports avec celles de l'Orient. C'est [2] principalement avec la mythologie des Grecs que les dieux du Nord ont le plus d'analogie; en effet, les Slaves, les Scandinaves et les Gaulois ont, aux noms près, des divinités semblables à celles d'Athènes. On dirait de tous côtés une lutte de superstitions barbares, de récits extraordinaires et de poésies bizarrement allégorisées.

Trois grands dieux, ou Démiurges, composent la trinité chez toutes les nations; en Égypte, on reconnaissait *Kneph*, *Phtha* et *Osiris*, ou *Osiris*, *Isis* et *Orus*, et chez les Celtes c'étaient *Odin*, *Frigga* et *Thor*. Chez la plupart des Orientaux, douze grands dieux figuraient les douze mois de l'année et les douze signes du zodiaque; et les Scandinaves avaient également douze grandes divinités mâles et femelles, qui présidaient aux douze parties de l'année solaire [3]. Comme dans l'Inde, dans l'Égypte, etc., les sept jours de la semaine correspondaient aux sept planètes; enfin le Lingam-Yoni était en vénération dans les glaces du Nord.

[1] Voir le tableau, à la colonne des Slaves.
[2] Voir le tableau.
[3] Voir le tableau.

On a vu dans différents mythes que le monde est porté par un serpent, et nous voyons dans l'Edda, ou mythologie celtique, que la terre est entourée par le grand serpent *Yormungondur*.

Nous avons dit, dans les autres Cosmogonies, que la création provenait d'un Dieu ou d'un géant; jusqu'à présent nous avons toujours observé que tous les peuples considéraient le soleil et la lune comme les yeux de la nature; et à la suite de la création, il a été parlé d'un déluge, d'une famille de justes sauvée dans une barque, ou dans une arche, etc. Voici comme s'exprime l'*Edda*, fable quatrième : « Les fils de *Bore* [1] tuèrent le géant « *Ymer*, et il coula tant de sang de ses plaies que « toutes les familles des *géants de la gelée* furent « noyées, à la réserve d'un seul géant qui se sauva « avec les siens : on l'appelle *Bergelmer*. Étant « monté sur sa barque, il échappa, et par lui s'est « conservée la race des géants de la gelée. Cela « est confirmé par ces vers du poème de la « *Voluspa* (A). Plusieurs hivers avant que la terre « fut façonnée, *Bergelmer* était déjà né, et je sais « bien que ce sage géant, s'étant mis dans sa « barque, se sauva..... Les fils de *Bore* traînèrent « le corps de *Ymer* au milieu de l'abîme et ils en « firent la terre : l'eau et la mer furent formées de « son sang, les montagnes de ses os, les pierres de « ses dents; et de ses os creux ils formèrent la vaste « mer au milieu de laquelle ils affermirent la terre. « Ensuite, ayant fait le ciel de son crâne, ils le

[1] Voir le tableau.

« posèrent de tous côtés sur la terre, le partagèrent « en quatre parties, et placèrent un nain à chaque « angle pour le soutenir. Ces nains se nomment « *Est, Ouest, Sud* et *Nord*. Après cela, ils allèrent « prendre des feux dans le monde enflammé du Midi « et les placèrent en bas, dans l'abyme, et en haut, « dans le ciel, afin qu'ils éclairassent la terre. Ils « assignèrent des places à tous les feux. De là, les « jours furent distingués et les années comptées. C'est « pourquoi il est dit dans le poème de la *Voluspa* : « Auparavant le soleil ne savait pas ou était son « palais, la lune ignorait ses forces, les étoiles ne « connaissaient point la place qu'elles devaient « occuper [1].... »

Les Islandais avaient à-peu-près la même Cosmogonie : « Il sortit de petits hommes du chaos, « qui se jetèrent sur le géant *Junner* et le mirent « en pièces; de son crâne ils firent le ciel, *de son « œil droit le soleil, et de son œil gauche la lune;* « avec ses épaules, les montagnes; avec ses os, « les rochers; de sa vessie, la mer; les rivières « avec son urine, et ainsi de toutes les autres par- « ties de son corps. Voilà pourquoi les poètes « appellent le ciel le crâne de Junner, le soleil « son œil droit, et la lune son œil gauche. »

On reconnaît bien ici la Cosmogonie des anciens Orientaux; voyons à présent la formation de l'homme; elle ressemble assez à celle des Perses :

[1] Puis Dieu dit : qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux, pour séparer la nuit d'avec le jour; et qui servent de signes, et pour les saisons, et pour les jours, et pour les années. (*Genèse*, c. 1, v. 14.)

« Les fils de Bore, se promenant un jour sur le « rivage, trouvèrent deux morceaux de bois flottants. « Ils les prirent et en firent un homme et une femme. « Le premier leur donna l'ame et la vie, le second « la raison et le mouvement, le troisième l'ouïe, « la vue, la parole, et de plus des habillements et « un nom. On appelle l'homme *Aske* (le frêne) et « la femme *Embla* (l'aulne), et c'est d'eux qu'est « descendu le genre humain. »

Il y a encore un autre point de ressemblance entre la mythologie des Perses et celle des Scandinaves : chez les premiers, l'arc-en-ciel est un pont qui unit le ciel à la terre, et la garde en est confiée à *Tachter*, ou l'étoile de Sirius, pour empêcher les *Dews* d'Ahriman de surprendre l'armée céleste; et chez les seconds, le pont de *Bifrost*, ou arc-en-ciel, unit aussi le ciel à la terre, et la garde en est confiée au vigilant *Heimdall*, qui dort moins qu'un oiseau, voit la nuit comme le jour à cent lieues autour de lui, entend croître l'herbe et la laine des brebis [1].

Le Dualisme faisait aussi partie de la religion du Nord. Ces Dieux, malgré leurs forces et leur pouvoir, avaient un ennemi puissant dans *Loke*, le loup *Fenris*, et le grand serpent. *Loke* était fils de *Farbante* et de *Laufeya;* il exposait souvent les habitants d'*Asgard* [2] aux plus grands dangers et les en tirait par ses artifices. *Aussi est-il nommé le calomniateur des Dieux* (B), *l'artisan des tromperies,*

[1] Edda, fable XV; P. H. Mallet, éd. in-12. Genève, 1787.

[2] L'*Asgard* est l'Olympe des dieux celtes.

*l'opprobre des Dieux et des hommes, le père du grand serpent, etc.*

Le loup *Fenris*, fils de *Loke*, était un monstre qui devint si fort qu'il rompait les chaînes et les liens les plus solides et les plus étroits; mais un nain fabriqua un cordon magique dans lequel il se laissa prendre. Suivant l'Edda, il doit y rester attaché jusqu'au crépuscule des Dieux (c); alors il se dégagera pour dévorer Odin et le soleil [1].

Le serpent *Yormangondur* était si grand, qu'en embrassant la terre de toute la longueur de son corps, il pouvait se mordre la queue [2].

A présent il est à propos d'entrer en matière sur les principales divinités des Scandinaves : certes, *Odin* (D) est le même que le soleil. Souvent on le séparait d'*Alfader*, père de Tout, ou premier principe; mais ce dieu était *Christna*, Bouddha, *Mithras* et *Osiris*, que les Indous, les Perses et les Égyptiens confondaient avec *Bramh*, *Zervane-Akerène* et *Kneph*. *Odin* avait encore les épithètes de *Hérian* (le seigneur ou plutôt le guerrier), *Nikar* (le sourcilleux), *Nikuder* (le dieu de la mer), *Fiolner* (celui qui sait beaucoup), *Ome* (le bruyant), *Biflid* (l'agile), *Vidrer* (le magnifique), *Svidrer* (l'exterminateur), *Svider* (l'incendiaire), *Oske* (celui qui choisit les morts), *Falker* (l'heureux), etc. « Il a beaucoup d'autres noms encore, dit l'Edda [3]; « je vous dirai cependant en peu de mots que la « principale raison qui les lui a fait donner, c'est

[1] Edda, fab. XVII.
[2] Edda, fab. XXVII.
[3] Edda, fab. X.

« la grande diversité des langues ; car chaque « peuple, voulant l'adorer et lui adresser des vœux, « a été obligé de traduire son nom dans sa propre « langue. Quelques-uns de ses autres noms sont « venus des aventures qui lui sont arrivées dans ses « voyages et qui sont racontées dans les anciennes « histoires. »

*Frigga*, sa femme, était intérieurement reconnue pour être la terre ; et, par cette allégorie, les Scandinaves expliquaient le concours de l'esprit avec la matière.

*Thor*, fils d'*Odin* et de *Frigga*, était regardé comme la plus puissante des intelligences née de l'union des deux principes. Comme *Orus*, c'était une incarnation du soleil ; comme *Mithras*, il était le Dieu de la guerre. Armé de *Miolner*, sa massue, de ses gants de fer et de son baudrier de vaillance, il livrait des assauts continuels au grand serpent (E).

Quant aux autres dieux et déesses, tels que *Frey*, *Freya*, *Hoder*, l'aveugle, *Forsète*, etc. [1], ils résidaient avec *Odin* dans *Asgard*, ville dont les murs étaient de pur argent. Là était le *Valhalla*, palais aux cinq cent quarante portes, où se rendaient les ames des héros morts dans les combats. Voici ce que l'Edda nous apprend de ce palais merveilleux [2] : « Mais, dit *Gangler*, si tous les hommes qui ont « été tués à la guerre depuis le commencement du « monde, se rendent au palais d'Odin, qu'elle « nourriture est-ce que Dieu donne à une si grande

[1] Voir le tableau, pour la série des Dieux.
[2] Edda, fab. XX.

« multitude ? *Har* lui répondit : Vous avez raison de « dire qu'elle est grande ; cependant elle s'augmen- « tera encore à l'infini ; mais les Dieux souhaiteront « qu'elle soit beaucoup plus considérable, quand le « loup *Fenris* arrivera au dernier jour. Le nombre « ne peut jamais être si grand que la chair du san- « glier *Serimner* ne suffise pour les nourrir : tous les « matins on le cuit, et le soir il redevient entier...... « *Gangler* poursuit et demande : Qu'elle est la « boisson des héros qu'ils ont en aussi grande abon- « dance que la nourriture ? Est-ce qu'ils ne boi- « vent que de l'eau ? *Har* lui dit : Que vous faites « une question ridicule ! pouvez-vous croire que « le père universel inviterait des rois, des princes « et des grands seigneurs pour ne leur faire boire « que de l'eau ? et certainement plusieurs de ceux « qui vont au palais d'*Odin* trouveraient avec raison « que cet honneur est bien chèrement acheté s'ils « n'étaient pas mieux régalés, eux qui ont souffert « de cruels tourments et reçu des blessures mortelles « pour y avoir accès. Vous allez voir qu'il va tout « autrement. Il y a dans le *Valhalla* une chèvre « qui se nourrit des feuilles de l'arbre *Lerada*. De ses « mamelles coule de l'hydromel en si grande abon- « dance qu'on en remplit tous les jours une cruche « assez vaste pour que tous les héros aient largement « de quoi s'enivrer............ *Gangler* continue et « dit : Il faut que le Valhalla soit un vaste palais, « et je crois qu'il s'élève souvent des disputes à la « porte, puisqu'il y a tant de gens qui entrent et sor- « tent. *Har* répondit : Pourquoi ne demandez-vous « pas combien il y a de portes et de quelle grandeur

« elles sont? après cela vous seriez en état de juger, « s'il est difficile d'y entrer et d'en sortir; sachez « donc qu'il n'y manque ni de sièges ni de portes, « comme cela est dit dans le poème de *Grimnis :* « *Je sais qu'il y a cinq cents portes et encore qua-* « *rante portes dans le Valhalla; huit héros peuvent* « *sortir par chacune, suivis d'une foule de specta-* « *teurs, pour aller combattre*. Voilà bien du monde, « dit *Gangler*, et il faut qu'*Odin* soit un grand héros « puisqu'il commande à une aussi nombreuse « armée. Mais dites-moi qu'elle est la récréation « des héros, lorsqu'ils ne boivent pas? Tous les « jours, répond *Har*, lorsqu'ils sont habillés, ils « prennent les armes, entrent en lice, et se met- « tent en pièces les uns les autres : c'est leur diver- « tissement ; mais aussitôt que l'heure du repas « approche, ils remontent à cheval tous sains et « saufs et s'en retournent boire au palais d'*Odin*. »

D'après ceci, on connaît à-peu-près les divertissements des habitants du Nord. Les combats et l'ivrognerie étaient leurs délices; aussi ont-ils supposé qu'Odin les faisait combattre et boire dans le paradis promis à ceux qui finissaient par une mort violente. Ceux qui ne mouraient pas de cette manière étaient désignés pour l'empire de *Héla* (la mort), souveraine des neuf mondes (l'enfer). Là un pont sépare la terre du séjour des morts; *Garme*, espèce de Cerbère, en garde l'entrée et empêche les ames de sortir. Le portrait de *Héla* correspond à ses sinistres fonctions : un côté de son corps est bleu, l'autre est couleur de chair, comme pour représenter l'ensemble de la vie et

de la dissolution [1]. Elle possède dans les enfers de vastes appartements; sa salle est la *douleur;* sa table, la *famine;* son couteau, la *faim;* son valet, le *retard;* sa servante, la *lenteur;* sa porte, le *précipice;* son vestibule, la *langueur;* son lit, la *maigreur* et la *maladie;* et sa tente, la *malédiction.* [2]

Au milieu de l'enfer est le *Nastrund*, séjour des scélérats; les murs de cette prison sont composés de tresses de serpents, et le venin qu'ils vomissent continuellement brûle les coupables sans les consumer.

Il y a dans l'*Edda* une fiction assez bizarre pour figurer les trois grandes révolutions de la nature; la voici : C'est sous le frêne *Ygdrasil* [3] que les Dieux s'assemblent chaque jour pour rendre la justice. Ce frêne est le plus grand et le meilleur de tous les arbres; ses branches s'étendent sur le monde entier et s'élèvent au-dessus des cieux. Il a trois racines extrêmement éloignées les unes des autres; l'une est chez les Dieux, l'autre chez les géants, et la troisième couvre les enfers. Un serpent nommé *Nidhogger* ronge cette racine par-dessous; sous celle qui va chez les géants est une célèbre fontaine dans laquelle la sagesse et la prudence sont cachées; celui à qui la garde en est confiée se nomme *Mimis*, et doit sa profonde sagesse à l'usage de boire de son eau tous les matins. La troisième racine est

[1] Chez les Indous, *Yama*, Dieu, est représenté avec un côté du corps vert et l'autre blanc.

[2] Edda, fab. XVI.

[3] Edda, fab. VIII.

sous le ciel, et sous cette racine est encore la fontaine du passé. Les fées qui la gardent y puisent de l'eau pour en arroser les branches du frêne, afin de le rendre dans son état naturel, car il est toujours exposé à se dessécher, quatre cerfs dévorant sans cesse son écorce. Il est dit, dans le poème de la *Voluspa :* « Le grand frêne souffre plus de « choses qu'un homme ne peut croire. Un cerf le « gâte en haut, il pourrit dans les côtés, un ser- « pent le ronge par-dessous ; etc. »

Non loin de cette source bienfaisante, il y a une grande ville où demeurent les trois *Nornes*, ou Parques, nommées *Urda* (le passé), *Vérandi*, (le présent), et *Skalda* (l'avenir). Ce sont elles qui dispensent les âges des hommes.

Cette fiction est bien celle des trois grandes révolutions qui composent la trinité, c'est-à-dire la création et la destruction, arrêtées dans leurs progrès par un pouvoir médiateur : ce grand frêne n'est-il pas l'emblême de la vie aux prises avec la mort et maintenue allégoriquement par l'onde bienfaisante de la fontaine du passé ?

Quant aux trois Parques, cette idée est sans doute empruntée des Grecs, ainsi que le *Garme*, ou Cerbère, gardien des enfers. Peut-être, et cela est possible, des colonies de Grecs auront porté leur culte dans la Scandinavie, et ce culte aura subi des variations suivant les passions, le langage, les besoins et la nature du climat. En effet, que l'on excepte la différence des noms, les divinités des Grecs et des Celtes semblent avoir une origine commune. Non moins barbares que les

héros vantés d'Athènes et de Lacédémone, les Scandinaves sacrifiaient des hommes à *Odin*, à *Thor*, à *Frigga*, etc., et le Druïde, aussi féroce que *Calchas*, demandait des victimes humaines quand la guerre ne lui en fournissait pas.

Les Celtes étaient divisés en plusieurs castes comme la plupart des nations orientales : la première était celle des Druïdes, qui se subdivisaient encore en plusieurs classes. On entendait par Druïdes, les prêtres, les docteurs et les ministres de la religion, répandus dans la Germanie, les Gaules et la Grande-Bretagne. Ils étaient choisis dans les familles les plus nobles, et leur extraction, jointe à leur dignité, les faisaient regarder par le peuple avec beaucoup de vénération.

On ne connaît de leur dogme particulier que l'immortalité de l'ame, et, pour l'inculquer plus vivement dans l'esprit du vulgaire, ils enseignaient qu'on pouvait prêter de l'argent dans ce monde pour être rendu dans l'autre vie; ils écrivaient des lettres aux morts (F), qu'on déposait dans leurs tombeaux ou sur leurs bûchers.

Diogène de Laërce nous apprend, dans son prologue, que les anciens Druïdes étaient chez les anciens habitants de la Grande-Bretagne, ce que les philosophes étaient chez les Grecs, les Brahmes chez les Indous, les Mages chez les Perses, et les Chaldéens chez les Assyriens.

Ammien Marcellin [1] les appelle *Eubages;* Diodore de Sicile [2] les nomme *Saronides*, et ajoute qu'ils

[1] L. XV.
[2] L. VI; c. 9 et c. 12.

étaient les théologiens des Gaulois. On sait du reste qu'ils étaient versés en géographie, en astrologie, en géométrie et en politique, ce qui les rendait arbitres des affaires publiques et particulières.

Cependant Strabon [1] et Picard [2] observent que les *Eubages* et *les Saronides* ne doivent point être pris pour des Druïdes, mais comme des classes attachées à des conditions différentes. Suivant quelques-uns, la classe sacerdotale était divisée entre les *Vacères*, ou prêtres, les *Bardes* et *Scaldes*, ou poètes, les *Eubages*, ou augures, qui s'adonnaient à la contemplation, et les *Saronides*, ou juges, chargés de l'éducation de la jeunesse. Strabon ne distingue que trois ordres, les *Bardes*, ou poètes, les *Vates*, chargés des sacrifices, et les *Druïdes*, adonnés à l'étude de la nature et de la morale.

Ils avaient un chef, dit *César*, qui avait une autorité souveraine, et, selon *Pomponius Mela*, leur science n'était qu'un effort de leur mémoire; car ils n'avaient point de livres, et ils apprenaient quelquefois vingt mille vers, qui étaient comme l'histoire des grands hommes qu'ils laissaient par tradition. *César* nous apprend encore que ces Druïdes jugeaient toutes les contestations; ils décidaient sur la manière de punir les meurtres, sur les successions; ils récompensaient ou punissaient à leur gré, et quand on refusait d'obéir à leurs décisions, ils excommuniaient en retranchant les

[1] L. IV, p. 197.
[2] Celtop.

rebelles des assemblées religieuses et en leur interdissant toute espèce de sacrifice. Cette peine passait pour très-grave, et les excommuniés étaient regardés comme des impies et des scélérats : tout le monde les fuyait ; s'ils demandaient justice, on refusait de la leur rendre ; enfin personne n'osait leur parler dans la crainte de se souiller par leur commerce.

Les Druïdes avaient pour le gui de chêne (G) une vénération particulière ; d'après Pline [1], ils avaient encore beaucoup de confiance dans des œufs de serpents, pour gagner leurs procès et surtout pour se concilier l'affection des princes. Suivant eux, l'œuf magique était formé en été par une quantité prodigieuse de serpents entortillés ensemble, qui y contribuaient de leur bave et de leur écume. Aux sifflements des serpents, l'œuf s'élevait en l'air : il fallait aussi le recevoir avant qu'il touchât la terre. Celui qui l'avait reçu devait à l'instant monter à cheval pour échapper à la fureur des reptiles qui couraient après lui, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par une rivière (H).

*Diodore de Sicile* [2], *Pline* [3] et *Suétone* [4] assurent que les Druïdes immolaient des hommes, dans les affaires importantes, pour connaître l'avenir par la manière dont le sang des victimes coulait. Ils prétendaient qu'une longue expérience leur avait appris à juger des choses futures, par ce moyen.

[1] L. XVI, c. 44; L. XXIV, c. II; L. XXIX, c. III; L. XXX, c. I.
[2] L. VI.
[3] L. XXX, c. I.
[4] *Suetone in Claud.*

Auguste avait défendu cette coutume barbare; Tibère la punit, mais *Suétone* nous dit qu'elle ne fut entièrement abolie que sous l'empereur Claude (I). Il est cependant certain que Lampridius, Tacite et Ammien Marcellin, qui vivaient après Claude, ont parlé des Druïdes et de leurs sacrifices (J).

La deuxième caste était celle des guerriers, la troisième celle des *Bœnde*, ou paysans, et la quatrième celle des *Troelle*, ou serfs domestiques (K).

Cependant, malgré la suprématie des Druïdes, ils n'ont jamais entièrement subjugué la caste guerrière (L). Dans les assemblées, les *Scaldes*, *Bardes*, ou poètes, avaient plus d'influence que les prêtres, et cela devait être, car les premiers flattaient la vanité des héros en chantant leurs exploits. Les *Sagas* disent que *Frithiof* et *d'Orvar-Ode* ne sacrifiaient point aux Dieux. « Mon frère « d'armes et moi, dit *Gaukathor*, au roi *Olaf le* « *Saint*, nous n'avons de foi que dans nos armes et « nos forces, quand il s'agit de vaincre nos enne« mis, et nous nous en trouvons bien.[1] » « Je n'ai « aucune confiance aux idoles, dit *Bardur*, j'ai « parcouru maints pays, j'ai rencontré des géants « et des esprits, ils n'ont rien pu contre moi. « Aussi je ne me fie que sur mes forces[2]. »

Néanmoins, les guerriers scandinaves et gaulois se vantaient, dans leur généalogie, de descendre des *Troll*, ou génies des mers, des montagnes et des forêts. « Les fées hyperboréennes de la race

[1] *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, par Depping.
[2] *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, par Depping, t. I, p. 35.

« divine des *Ases*, dit Depping [1], des *Alfes*, des « *Dvalins*, étaient censées protéger les héros et « présider à leur éducation : c'est sous d'aussi « heureux auspices que les rois de mers fran« chissaient les écueils, bravaient les tempêtes, et « attaquaient les vaisseaux ennemis. » (M)

D'après ce résumé, on voit que les peuples du Nord avaient un culte semblable à ceux des autres nations; la nature était adorée et personnifiée; les *Alfes*, les *Dvalins* la représentaient dans ses ramifications comme les *Deutas* chez les Indous, les *Amschaspands*, les *Izeds* et les *Fervers* chez les Perses, les *Anges* chez les Chaldéens, les *Driades*, les *Néréides*, les *Napées*, etc., chez les Grecs. D'un autre côté, les Scandinaves avaient en opposition les génies, habitants du monde souterrain, et *Surtur* le noir, ou Ahriman, souverain du monde du feu, qui viendra à la fin du monde vaincre les Dieux et livrer l'univers aux flammes.

Disons maintenant que les Scandinaves divisaient aussi le temps en quatre âges : voici comme en parle l'*Edda* [2] : « Ils bâtirent (les Dieux) une mai« son dans laquelle ils posèrent des fourneaux, « des marteaux, une enclume et tous les instruments « d'une forge; après quoi ils travaillèrent le métal, « la pierre, le bois, et composèrent une si grande « partie de ce métal, qu'on appelle *or*, qu'ils en « firent tous les meubles, et que même les harnais « de leurs chevaux étaient d'or pur : d'où vient

[1] *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, par Depping, t. I, p. 36.

[2] Edda, fab. VII.

« qu'on appelle cet âge *l'âge d'or* : c'est celui qui « s'est écoulé jusqu'à l'arrivée des femmes sorties « du pays des géants, qui le corrompirent. Alors « les Dieux s'étant assis sur leurs trônes, rendirent « la justice, et délibérèrent sur ce qui concernait « les *Nains*. Cette espèce de créatures s'était formée « dans la poudre de la terre, comme les vers nais- « sent dans un cadavre. En effet c'était dans le « corps du géant *Ymer* qu'ils s'étaient engendrés, « et qu'ils avaient reçu le mouvement et la vie. « Dans ces premiers commencements, ils n'étaient « que des vers; mais par l'ordre des Dieux, ils « participèrent à la raison de l'homme et à sa « figure, habitant toujours dans la terre et entre « les rochers. »

Nous avons déjà observé que le solstice d'hiver était consacré chez plusieurs nations orientales et principalement chez les Perses : dans le Nord, le 25 décembre était la fête de *Juul*, consacrée à *Thor*, fils du Soleil : les Perses nommaient cette fête nocturne la nuit de lumière, et les Scandinaves la mère nuit [1].

Pour démontrer que les anciens peuples du Nord adoraient la nature, nous allons donner un aperçu de leurs idées religieuses.

Les Germains attribuaient au feu l'organisation de l'univers, adoraient *Woden*, ou *Odin*, à qui ils donnaient les attributs du Mercure grec, *Herta* ou la terre, et lui sacrifiaient des esclaves en les noyant dans un lac sacré.

[1] Edda, p. 128.

Les Bojoares, ou anciens habitants de la Bohême, sacrifiaient au feu [1].

Les Finnois offraient des victimes humaines au feu et au soleil, son emblême.

Les Vandales offraient des victimes humaines à *Radegaste*, ou le soleil.

Les Livoniens rendaient hommage au soleil, qu'ils représentaient par un oiseau [2].

Les Saxons adoraient *Crodo*, ou le soleil.

Les anciens habitants de l'Angleterre sacrifiaient des hommes à *Woden*, ou le soleil, et à Hésus, Dieu de la guerre.

Les Gallois invoquaient le soleil, le feu et l'air [3].

Dans les Gaules, le soleil était adoré sous le nom d'*Abellion* [4]; du reste on sait que les Gaulois rendaient hommage aux éléments, aux fleuves, aux montagnes, aux forêts, etc.

Les Irlandais adoraient *Croméruach*, ou le soleil, dont l'idole était entourée de douze petites statues [5].

Les Lapons adressaient leurs vœux à *Baïva*, ou le soleil, à *Storjunkare*, le gouverneur du monde, représenté par une pierre, à *Virchu-Accha* et aux éléments.

*Torn-Gard-Suk*, Dieu des tempêtes et des frimats, était l'objet du culte des Groënlandais.

Hérodote nous apprend [6] que les Dieux scythes

[1] Hageck, Bœhm, ch. 2, p. 254.
[2] Adam de Brême.
[3] Anerin le Northumbrien.
[4] Vossius.
[5] Noël.
[6] Herod.; L. IV, p. 59.

étaient *Tapiti* (le feu), *Papœus* (l'ame du monde), *Apia* (la terre), *Thamimasadès* (l'eau), *OEtasirus* (le soleil), *Artĩmpasa* (la lune).

Enfin, Peloutier convient que les Celtes ne considéraient pas les éléments comme des représentations de la divinité suprême, mais bien comme des parties de la nature.



# NOTES.

(A) Page 140 : ..... (*Cela est confirmé par ces vers du poème de la* Voluspa). Le poème de la *Voluspa* est une espèce d'apocalypse; c'est une prophétesse qui parle et qui, jetant un coup d'œil sur les sphères, nous peint le débrouillement du chaos, le choc des deux principes, leurs combats, leurs victoires et la défaite du mauvais, sous la forme du grand serpent, que *Thor* défait enfin.

(B) Page 142 : .... (*Aussi est-il nommé le calomniateur des Dieux*). Les hommes ont toujours supposé leurs passions à leurs Dieux, car l'homme, se croyant fait à l'image de la divinité, ne manque pas de l'identifier à son caractère. Le poème de *Laka-Senna*, dont il est fait mention dans l'Edda de M. Mallet, est une espèce de satyre contre les Dieux que *Loke* passe pour avoir inventée. Mais écoutons le savant historien : « Les injures qu'il leur dit dans cette satyre sont des plus graves, et, s'il faut en croire *Loke*, les Dieux des Scandinaves n'auront pas mieux valu que ceux des Grecs et des Romains. On pourrait même en conclure que les mœurs de leurs adorateurs n'étaient pas non plus bien excellentes, car des peuples sages n'imaginent guère que leurs Dieux sont corrompus, et si l'exemple des Dieux a servi quelquefois de prétexte aux crimes des hommes, c'est que ces hommes là avaient déjà fait leurs Dieux à leur image. »[1]

Au reste, puisque nous avons déjà observé tant de conformités singulières entre les opinions religieuses des anciens Perses et celles des Celtes, pourquoi n'y en aurait-il pas aussi sur ce point ? Pourquoi les Celtes n'auraient-ils pas eu leur *Ahriman* comme les Perses, et n'auraient-ils pas personnifié comme eux le mauvais principe ?

Voici quelques traits de ce poème de *Loke*, qui est en forme de dialogue :

[1] Edda, par M. P.-H. Mallet, page 150.

Loke. J'apporte aux fils des Dieux le reproche et l'opprobre ; je veux mêler l'amertume à leur hydromel... Pourquoi, Dieux orgueilleux, ne me marquez-vous pas une place où je puisse m'asseoir?....

Odin. Jamais les Dieux ne te donneront une place parmi eux. Ils connaissent ceux qui doivent assister à leurs festins et prendre part à leur joie.

Brage *(le Dieu de la poésie)*. Je te donnerai, ô Loke, un cheval et une épée et des bagues, si tu veux ne pas insulter les Dieux et les irriter contre toi.

*Iduna*, femme de ce Dieu, ayant voulu prendre la défense de son mari, est fort maltraitée par Loke. «Taisez-vous, lui dit-il, vous qui vous prêtez aux désirs des hommes plus qu'aucune femme, et qui serrez dans vos bras le meurtrier de votre frère. Et à *Gefione*, quoique la déesse de la virginité : Prends-garde, *Gefione*, car je raconterai que ton cœur est épris d'un beau jeune homme qui t'a fait présent d'un voile et qu'on t'a surprise avec lui.... »

Odin. Insensé, comment peux-tu irriter contre toi *Gefione*, elle qui connaît les destins à venir aussi clairement que moi-même.

Loke. Tais-toi, *Odin*, tu n'aurais dû jamais être chargé de décider du sort des combats entre les guerriers, car souvent tu dispenses mal la victoire et tu la donnes à ceux qui sont les moins courageux....

Frigga. Ne révélez pas ainsi vos destinées devant les hommes. O Dieux! cachez-leur toujours ce que vous avez fait dans la naissance des temps.

Loke. (Ici la réponse est un reproche sanglant à la Déesse sur ses impudicités. Il en use de même avec *Freya*, qu'il ménage encore moins sur cet article, comme étant la Déesse de l'amour. Mais les expressions de *Loke* ne sont pas de nature à être traduites en français. Les autres Dieux passent également en revue, et il y a des injures pour chacun. Enfin *Thor* arrive de l'Orient, où il était allé combattre des Géants.) « Tais-toi, crie-t-il à *Loke*, calomniateur des Dieux, ou ma massue de fer arrêtera ta langue, et je mettrai fin à ta vie en abattant d'un coup la montagne qui est sur tes épaules.... Je jetterai ton corps contre l'Orient, et personne ne t'apercevra plus. »

Loke. Fils de la terre, tu es donc arrivé ici et tu me défies; mais quand au dernier jour, le loup *Fenris* viendra te combattre et engloutir le père de la victoire, tu ne menaceras pas ainsi.... Pour moi je compte vivre encore long-temps, quoique tu me menaces de ta massue.

Cependant ces paroles de *Thor* effrayent l'ennemi des Dieux; il cherche à s'échapper sous la forme d'un saumon; mais les Dieux le saisissent, l'enchaînent; il restera dans une cruelle captivité jusqu'au dernier jour. »

(c) PAGE 143; ... *(il doit y rester attaché jusqu'au crépuscule des Dieux).* Voici comme l'Edda explique *le crépuscule des Dieux*[1] : « *Gangler* dit alors : Que pouvez-vous m'apprendre de ce jour-là? *Har* lui répondit : Il y a beaucoup de choses et de grandes choses à vous dire. Premièrement viendra le grand hiver pendant lequel la neige tombera des quatre coins du monde. La gelée sera forte, la tempête violente et dangereuse, et le soleil cachera son éclat. Trois hivers pareils se suivront sans qu'aucun été les tempère. Trois autres se passeront aussi pendant lesquels le monde entier sera en guerre et en discorde; les frères se tueront les uns les autres par méchanceté, personne n'épargnera son père ou son fils, ou ses autres parents; voici ce qu'en dit la *Voluspa* : « Les frères se tueront les uns les autres, et deviendront meurtriers; les parents oublieront les droits du sang; la vie sera à charge, on ne verra qu'adultères. Age barbare! âge d'épée! âge de tempêtes! âge de loups! les boucliers seront mis en pièces, et les malheurs se suivront jusqu'à la chûte du monde. » Alors il se passera des choses qu'on peut appeler des prodiges. Le loup *Fenris* dévorera le soleil, ce que tous les hommes regarderont comme une grande perte. Un autre monstre emportera la lune, et la rendra entièrement inutile; les étoiles s'évanouiront dans le ciel : on apprendra alors que la terre et les montagnes sont violemment ébranlées; on verra les arbres arrachés de la terre, les montagnes chancelantes s'écrouler, tous les liens et les fers des prisonniers rompus et mis en pièces. Alors le loup *Fenris* est lâché; la mer s'élance sur la terre, parce que le grand serpent se changeant en spectre, gagne le rivage.... Le loup *Fenris* s'avance ouvrant sa gueule énorme, sa mâchoire d'en bas touche la terre, celle d'en haut s'étend jusqu'au ciel, et irait plus loin encore s'il y avait place : le feu sort brûlant de ses yeux et de ses naseaux; le grand serpent vomit des flots de venin qui inondent l'air et l'eau. Ce monstre épouvantable se tient à côté du loup. Dans ce tumulte, le ciel se fend, et par cette ouverture les génies du feu entrent à cheval : *Surtur* est à leur tête; devant et après lui un feu ardent étincelle; son épée brille plus fort que le soleil même; l'armée de ces génies, passant à cheval sur le pont du ciel, le met en pièees; de là ils se rendent dans une plaine où ils sont joints par le loup *Fenris* et le grand serpent. Là se trouvent aussi *Loke* et le géant *Rymer*, et avec eux tous les géants de la gelée qui suivent *Loke* jusqu'à sa mort. Les génies du feu marchent les premiers en bataille, formant un escadron très-brillant, dans cette plaine qui a en tous sens cent mille pas d'étendue. Cependant durant ces prodiges, *Heimdal*, l'huissier des Dieux, se lève, il souffle avec force dans sa trompette pour reveiller les Dieux, qui s'assemblent aussitôt. Alors *Odin* s'en va à la fontaine de *Mimis*

[1] Edda, Fab. XXXII.

pour lui demander conseil sur ce qu'il doit faire, lui et son armée.... Les Dieux s'arment, Odin se couvre d'un casque d'or et d'une brillante cuirasse; il prend son épée et marche droit au loup *Fenris*. Il a *Thor* à ses côtés; mais ce Dieu ne peut le secourir, car il combat lui-même le grand serpent. *Frey* tient tête à *Surtur*, et de part et d'autre on se porte de grands coups, jusqu'à ce que Frey soit abattu, et la cause de sa défaite, c'est qu'il a donné autrefois son épée à son écuyer *Skirner*. Ce jour là est aussi lâché le chien nommé *Garme*, qui avait été attaché à l'entrée d'une caverne; c'est un monstre redoutable pour les Dieux; il attaque *Tyr* et ils se tuent tous les deux; *Thor* terrasse le grand serpent, mais en même-temps il recule de neuf pas et tombe par terre étouffé par les flots de venin que ce serpent vomit sur lui. Le loup *Fenris* dévore *Odin*, et c'est ainsi que ce Dieu périt. Au moment même *Vidar* s'avance, et appuyant son pied sur la mâchoire inférieure du monstre, il prend l'autre de sa main et le déchire ainsi jusqu'à ce qu'il meure. *Lock* et *Heimdal* se battent et se terrassent l'un l'autre: après cela *Surtur* lance des feux sur la terre et le monde entier est bientôt consûmé. » Voici comment cela est raconté dans la *Voluspa* : « *Heimdal* élève sa trompette recourbée et la fait retentir. Odin consulte la tête de *Mimis*; le grand frêne, ce frêne sublime et fécond, s'agite avec violence et mugit. Le géant rompt ses fers. Qu'est-ce qui se passe chez les Dieux? Qu'est-ce qui se passe chez les génies? la terre des géants est remplie de tumulte : les Dieux se réunissent et s'assemblent. Les nains soupirent à la porte de leurs cavernes. O vous! habitants des montagnes, savez-vous s'il subsistera encore quelque chose.

« Le soleil s'éteint, la terre se dissout dans la mer. Les étoiles perdent leur éclat. La flamme dévorante atteint toutes les bornes de la création et s'élance vers le ciel.

« Mais du sein des flots je vois sortir une nouvelle terre habillée de verdure.

« Les Ases s'assemblent sur l'*Ida*. Ils parlent de la destrution des forteresses célestes; ils parlent de grandes choses dont *Odin* parlait autrefois.

« Là, dans l'herbe, on trouve éparses ses tablettes d'or. Elles appartiennent au père des Dieux et à sa postérité.

« Ici on voit des moissons mûres qu'on n'avait pas semées. Le mal disparaît dans le cyrque d'Odin.

« A *Gimlé* (c'est le ciel), je vois une demeure couverte d'or et plus brillante que le soleil; là habitent des peuples vertueux, et leur bonheur n'aura jamais de fin. »

Il faut convenir que cette fin du monde ressemble entièrement à celle des Perses, si, comme beaucoup le prétendent, le pays des Ases et des Scandinaves était Astracan, il n'est pas étonnant de rencontrer tant de conformité entre le culte des Perses et celui des peuples du Nord. Si l'on n'était pas certain que les chrétiens aient emprunté leur apocalypse des Perses, on serait forcé de croire qu'ils l'ont copié dans le

poème de la *Voluspa;* car la révélation de la fin du monde et la nouvelle Jérusalem semblent appartenir à la mythologie du Nord.

Afin de démontrer cette assertion, nous allons mettre en parallèle quelques versets du poème de la *Voluspa*, traduits par Bartholin et cités par M. Mallet, et d'autres versets de l'apocalypse.

« Le géant *Rymer* arrive d'Orient porté sur un char : la mer s'enfle, le grand serpent roule dans les eaux avec fureur, et soulève la mer : l'aigle dévore en criant les corps morts, le vaisseau des Dieux est mis à flots.

« L'armée des mauvais génies arrive d'Orient sur ce vaisseau. C'est *Loke* qui les conduit. Leurs troupes furieuses marchent escortées du loup *Fenris*; *Loke* paraît avec eux.

« Le noir prince des génies du feu sort du Midi entouré de flammes : les épées des Dieux sont rayonnantes comme le soleil. Les rochers ébranlés vont tomber; les géantes errent éplorées; les hommes suivent en foule les sentiers de la mort : le ciel est fendu.

« Nouvelle douleur pour la Déesse qui défend *Odin! Odin* s'avance contre *Fenris*; le Dieu *Frey* contre le prince des génies du feu. Bientôt l'époux de *Frigga* est abattu.

« *Vidar*, l'illustre fils d'*Odin*, court venger la mort de son père. Il attaque le monstre auteur du meurtre, ce monstre né d'un géant; et de son épée, il lui perce le cœur.

« Le soleil se noircit, la mer inonde la terre, les brillantes étoiles s'évanouissent, le feu exerce sa rage, les âges tendent à leur fin, la flamme s'étend et s'élève jusqu'au ciel.

« Alors *(après la mort des Dieux et l'embrasement du monde)* on voit ressortir du sein des flots la terre couverte d'une agréable verdure. Les eaux se retirent : l'aigle vole déjà librement et prend des poissons sur le sommet des montagnes.

« Les champs portent des fruits sans culture, les maux sont bannis du monde. *Balder* et son frère, ces deux guerriers, reviennent habiter les palais démolis d'Odin. Savez-vous ce qui se passe alors ?

« Les Dieux s'assemblent dans les campagnes d'*Ida*, ils s'entretiennent des palais célestes dont ils voient les ruines : ils se rappellent leurs précédentes conversations et les anciens discours d'Odin.

« Un palais plus brillant que le soleil se découvre ; il est orné d'un toit d'or : c'est là que le peuple des gens de bien habitera et se livrera à la joie durant tous les âges.

*« Et lorsque l'agneau eut ouvert le second livre, j'entendis le second animal qui disait, viens et vois.* [1]

*« Et il sortit un autre cheval qui était roux : et celui qui le montait reçut le pouvoir de bannir la paix de la terre et de faire que les hommes se tuassent les uns les autres ; et on lui donna une grande épée.* [2]

[1] Apocalypse, C. VI, v. 3. [2] Ap., C. VI, v. 4.

*« Et je regardai lorsque l'ange eut ouvert le sixième sceau; et il se fit un grand tremblement de terre; et le soleil devint noir comme un sac fait de poil, et la lune devint comme du sang.* [1]

*« Et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre comme quand un figuier, agité par un grand vent, jette ça et là ses figues vertes.* [2]

*« Et le ciel se retira comme un livre que l'on roule; et toutes les montagnes et toutes les îles furent ébranlées de leurs places.* [3]

*« Alors il y eut un combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon; et le dragon combattait contre eux avec ses anges.* [4]

*« Mais ceux-ci ne furent point les plus forts, et leur place ne se trouva plus dans le ciel.* [5]

*« Et le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges précipités avec lui.* [6]

*« Après je vis descendre du ciel l'ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne à la main.* [7]

*« Et il saisit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et satan, et le lia pour mille ans.* [8]

*« Ensuite je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle; le premier ciel et la première terre étaient passés et la mer n'était plus.* [9]

*« Et Dieu essuyera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cris, ni travail; car ce qui était auparavant sera passé.* [10]

*« Et la muraille de la grande cité était de jaspe, mais la cité était d'or pur semblable à un verre fort clair.* [11]

*« Et la ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer.... Les portes ne se fermeront point chaque jour, car il n'y a pas de nuit.* [12]

*« Il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui s'adonne à l'abomination et au mensonge; mais ceux là seuls qui sont inscrits dans le livre de vie de l'agneau y entreront.* [13]

D'après cet aperçu, on doit nécessairement conclure que le *Gimlé* des Scandinaves est le frère aîné de la Jérusalem céleste, et que tous deux ont pris naissance dans le sein du magisme.

(p) Page 143 :.... *(Certes,* Odin *est le même que le soleil.)* La république de Rome ayant subjugué la plus grande partie du monde connu, et ne soupçonnant pas qu'il y eut une puissance capable d'arrêter ses

[1] Ap., C. VI, v. 12.
[2] Ap., C. VI, v. 13.
[3] Ap., C. VI, v. 14.
[4] Ap., C. XII, v. 7.
[5] Ap., C. XXI, v. 8.
[6] Ap., C. XII, v. 9.
[7] Ap., C. XX, v. 1.
[8] Ap., C. XX, v. 2.
[9] Ap., C. XXI, v. 1.
[10] Ap., C. XXI, v. 4.
[11] Ap., C. XXI, v. 18.
[12] Ap., C. XXI, v. 23, 25.
[13] Ap., C. XXI, v. 27.

forces, fut surprise de rencontrer dans les forêts de la Scythie et sur les bords du Tanaïs, un ennemi qui déconcerta quelque temps ses projets. Mithridate, dit Torfeus [1], par une de ces ressources qui n'appartiennent qu'aux grands hommes, s'enfuit dans ces déserts et y attira Pompée; ce roi cherchant un asile chez ces farouches Scythes dont l'hospitalité égalait la bravoure, espérait à force de prières les armer contre l'ambition des Romains, et faire avec eux cause commune contre ces fiers républicains qui voulaient subjuguer toute la terre. Il réussit dans ses projets et leva de suite une armée redoutable contre Pompée; mais ces barbares indisciplinés ne tardèrent pas à s'enfuir devant les Romains qui les poursuivirent jusqu'au fond des déserts.

*Odin* était du nombre de ceux qui furent obligés de fuir. Son véritable nom était *Frigg*, fils de *Fridulphe;* mais lorsqu'il parut dans le Nord il prit celui de *Woden* ou *Odin*, Dieu suprême des Scythes. On ne sait pas s'il se disait inspiré des Dieux ou s'il en était pontife. Tout porte à croire qu'il se donna pour un inspiré, car, avant lui, l'odinisme était déjà répandu chez les Celtes. Alors, rien d'extraordinaire s'il y a de la conformité entre leur culte et celui des Perses; le reformateur *Frigg* a pu mêler les idées du magisme à la religion déjà observée, afin d'en imposer davantage et de préparer les nations qu'il subjuguait à le regarder plus pour un Dieu que pour un conquérant. *Odin* ou *Frigg* passait, dit-on, pour un grand magicien [2]. Si, comme le dit Torfeus, il était chef de la tribu des Ases, située entre le Pont-Euxin et la Mer Caspienne, il a pu avoir connaissance de la doctrine des mages, et voilà comment l'apocalypse des Perses aura dégénéré dans le Nord en poème de la *Voluspa*, voilà comment la naissance de *Mithras*, célébrée le 25 décembre, aura été consacrée à *Thor*, à la même époque; c'est encore ainsi que la résurrection de *Mithras*, fêtée chez les Perses le 25 mars, a marqué la date de la fête d'*Odin*, ou le soleil, chez les Scandinaves. Or quand le christianisme, également fils du magisme, s'est répandu dans l'hyperborée, l'odinisme n'a presque pas subi de variation; la fête de *Juul*, en conservant son nom et en se célébrant à la même époque, a quitté le soleil *Thor* pour le soleil *Christ*, comme la fête d'*Odin*, aux équinoxes du printemps, a été métamorphosée en fête de Pâques. Enfin, malgré les siècles, l'intolérance chrétienne et la féodalité, la trinité du Nord n'a pas cessé de figurer dans les jours de la semaine : mercredi, *vodens-dag*, jour de *Voden* ou *Odin;* jeudi, *thors-dag*, jour de *Thor;* vendredi, *Frey-dag*, jour de *Fréa* ou *Frigga*.

(E) Page 144 : ..... *(il livrait des assauts continuels au grand serpent.)* Voici ce que dit l'*Edda* au sujet d'un voyage de *Thor*, pour aller

[1] Torfeus, *Historia Norvegiæ*, p. 1, c. 12, sect. 3.
[2] Torfeus.

combattre le grand serpent [1] : « Nous savons, dit *Har*, (quoique personne n'en ait parlé), que *Thor* avait résolu d'attaquer le grand serpent, s'il s'en présentait une occasion; c'est pourquoi il entreprit un nouveau voyage, et il partit d'*Asgard* sous la forme d'un jeune garçon pour se rendre auprès du géant *Hymer*; y étant arrivé, il pria ce géant de lui permettre de monter avec lui sur sa barque, quand il irait pécher. Le géant lui répondit qu'un petit garçon ne pouvait lui être bon à rien, et qu'il mourrait de froid, lorsque, suivant sa coutume, il aurait gagné la haute mer. *Thor* répondit qu'il ne craignait rien, et lui demanda ce qu'il voulait employer pour amorce. *Hymer* lui dit de chercher lui-même quelque chose. *Thor* s'approcha d'un troupeau de bœufs qui appartenait au géant, et prenant un de ces animaux, lui arracha la tête de sa main, et retournant à la barque où était *Hymer*, ils s'y assirent tous deux. *Thor* se plaça au milieu de la barque, faisait mouvoir deux rames à la fois; *Hymer* qui ramait aussi à la proue, voyait avec surprise combien *Thor* faisait avancer la barque, et il lui dit, qu'ils étaient déjà arrivés à l'endroit reconnu par la situation des côtes pour être le plus propre à la pêche des plies. Mais *Thor* assura qu'il fallait aller beaucoup plus avant, ensorte qu'ils ramèrent encore longtemps jusqu'à ce que *Hymer* dit que s'ils s'éloignaient davantage, ils ne seraient pas en sûreté contre le grand serpent. Malgré cela *Thor* s'obstina à vouloir ramer encore, et en dépit du géant il ne s'arrêta que fort tard. Alors! tirant une ligne à pécher extrêmement forte, il y attacha la tête du bœuf, la déploya et la jeta à la mer. L'amorce ayant gagné le fond, le serpent avide de cette tête la voulut dévorer, et l'hameçon lui resta enfoncé dans le palais. Aussitôt, la douleur l'ayant fait remuer avec force, *Thor* fut obligé de se tenir fortement des deux mains aux chevilles qui soutiennent les rames; mais l'effort qu'il fit de tout son corps fut cause que ses pieds percèrent la barque et allèrent jusqu'au fond de la mer, tandis que de ses mains il tirait avec violence le serpent sur son bord. C'est une chose qu'on ne peut exprimer que les regards terribles que ce Dieu lançait sur le serpent, pendant que ce monstre, élevant la tête, soufflait du poison contre lui; cependant le géant *Hymer* voyant avec effroi que l'eau entrait de tous côtés dans la barque, coupa de son couteau la corde de la ligne dans le temps que *Thor* allait frapper le serpent avec sa massue. Alors le monstre retomba dans le fond de la mer; cependant quelques uns ajoutent que *Thor* lança après lui sa massue et qu'il lui brisa la tête au milieu des flots. Mais il est plus sûr de dire qu'il vit encore dans les eaux. *Thor* donna ensuite un coup de poing au géant près de l'oreille, d'où il le jeta dans la mer, après quoi il s'en alla à gué jusqu'à terre. »

[1] Edda, fable XXVII.

(F) Page 149 : ..... *(ils écrivaient des lettres aux morts).* Quoique les Druïdes proscrivaient l'usage des lettres, l'écriture leur était connue : ils se servaient à cet effet de *Runes* ou caractères *runiques*, qu'ils gravaient sur des tablettes de bois et souvent sur les rochers. [1]

Quant aux lettres qu'ils écrivaient aux morts, ils le faisaient sans doute pour entretenir la superstition, car ils ne devaient tirer aucun profit de cette supercherie; mais les jésuites de nos jours on renchéri sur leurs confrères les Druïdes. A Rome, ils ont établi à côté du tombeau de Saint-Louis de Gonzague, une boîte pour recevoir les lettres adressées au saint défunt de la société de Jésus. Nombre de dévots ne manquent de lui écrire, et leurs requêtes doivent être affranchies.

(G) Page 151 : ..... *(Les Druïdes avaient pour le gui de chêne.)* Les prêtres allaient au mois de décembre, qu'on appelait sacré, cueillir le gui de chêne en grande cérémonie. Cela se faisait avec beaucoup de solennité. Les Devins marchaient les premiers, en chantant des hymnes; ensuite venait un Hérault, le caducée en main; après lui suivaient trois Druïdes de front portant les choses nécessaires pour le sacrifice; enfin paraissait le chef des Druïdes; il montait sur le chêne et coupait le gui avec une faucille d'or. Les autres Druïdes le recevaient, et au premier jour de l'an on le distribuait au peuple comme une chose sainte, après l'avoir béni et consacré, en criant : *Au gui l'an neuf*, pour annoncer une année nouvelle. [2]

(H) Page 151 : ..... *(Jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par une rivière.)* Ce préjugé est encore répandu dans la Vendée, la Bretagne et les bords de la Loire-inférieure. Dans un village aux environs de Château-Gontier, un paysan nommé B.... m'assura que son père avait possédé l'œuf de serpent avec lequel il opérait toutes sortes de prodiges. Cela ne l'a pas empêché d'être tué par les Chouans, lors de la guerre de la Vendée.

(I) Page 152 : ..... *(mais Suétone nous dit qu'elle ne fut entièrement abolie que sous l'empereur Claude.)* A l'île de Sélande, il y avait un endroit nommé *Lethra* où tous les neuf ans les Danois s'assemblaient pour immoler aux Dieux quatre-vingt-dix-neuf hommes, quatre-vingt-dix-neuf chevaux, quatre-vingt-dix-neuf chiens et quatre-vingt-dix-neuf coqs.

(J) Page 152 : ..... *(ont parlé des Druïdes et de leurs sacrifices).* Les sacrifices existaient encore dans le Nord au moyen âge, puisque le

[1] Wormuis, *Monum Run.*, Lib. 4.
[2] Mosant de Brieux.

roi *Olaüs*, surnommé *Troetelga* (brûleur de bois), qui s'était fait chrétien, fut sacrifié aux Dieux. *Domalder*, *Stenchil*, *Magnus*, et plusieurs autres, périrent de la même manière. *(Puffendorf, Torf.)*

(K) Page 152 : ..... *(et la quatrième celle des* Troelle ou *serfs domestiques.)* « Quoiqu'il y eût des serfs et beaucoup d'esclaves, dont le nombre était sans cesse augmenté par les prises maritimes, la masse de la nation était libre et avait cette élévation d'ame qu'inspire la liberté nationale. Alors comme aujourd'hui les habitants du Nord demeuraient dispersés au milieu de leurs propriétés ; ils étaient paysans ou Bœnde ; ce nom désignait trois qualités : libres, propriétaires, cultivateurs. » (Depping, *histoire des expéditions maritimes des Normands.)*

(L) Page 152 : ..... *(ils n'ont jamais entièrement subjugué la caste guerrière.)* En Norwège, la classe des guerriers était composée des rois, ou chefs absolus, des sous-rois, ou tributaires, des *Soekongar*, ou rois de mer, des *Jarles*, ou comtes, des *Herses*, ou barons, des *Cappar* et *Kœmpe*, ou champions, et des *Vikingues*, ou pirates.

(M) Page 153 : .... *(et attaquaient les vaisseaux ennemis.)* C'est ainsi que le fameux Rollon, fils de Rognowald, comte des Orcades et depuis duc de Normandie, se prétendait issu de *Gor*, frère de *Norus*, fondateur du royaume de Norwège.



# AFRICAINS ET AMÉRICAINS.

Que les peuples de l'Afrique, civilisés ou sauvages, aient emprunté les idées religieuses de l'Asie et de l'Europe, cela se conçoit; mais qu'on ait découvert en Amérique des contrées où les cultes des Indous, des Perses, des Chaldéens, des Égyptiens, des Hébreux et même des Chrétiens étaient répandus, cela ne se conçoit pas, à moins que l'on veuille admettre que jadis l'ancien monde ait communiqué avec le nouveau, et cette opinion nous paraît très-vraisemblable. Voir, n'importe sur quel point de la terre, un nègre ou une peau rouge, adorer le soleil et la lune, le bon et le mauvais principe, il n'y a rien d'extraordinaire à cela, parce que l'habitant de la côte de Guinée jouit des bienfaits de la lumière comme celui des bords du Mississipi; de toutes parts le plaisir combat le chagrin, comme la santé est en lutte avec la maladie. Mais trouver dans une contrée lointaine et séparée des autres par une immense étendue de mer, un peuple dont la religion est une suite de coïncidences avec celles de peuples connus, on doit conclure que les habitants de cette terre isolée sont des colonies des nations primitives, ou qu'ils ont eu des communications avec elles; car, si l'on rencontre un culte analogue avec d'autres cultes et qui n'est nullement en rapport

avec les besoins de l'homme et la nature du climat, n'est-on pas forcé de croire qu'il a emprunté chez les autres, si les autres n'ont pas emprunté chez lui.

Nous renvoyons le lecteur à notre tableau du Panthéisme, pour ce qui concerne les nègres de l'Afrique et les peuplades de l'Amérique. Nous nous bornerons à parler des religions du Nouveau-Monde qui ont le plus de similitude avec les dogmes de l'Orient et le Christianisme.

Les Caraïbes, peuples de la Guyane, ont pour tradition que l'Être-Suprême *fit descendre son fils sur la terre pour tuer un horrible serpent.*

Les habitants d'Otaïti ont une trinité dans *Tane te Medooa* (Dieu le père), *Oromattow Tova Tee Te Myde* (Dieu le fils), et *Taroa Mannoo Te Hooa* (l'esprit ou l'oiseau). Ils pensent que tout ce qui existe dans l'univers provient de l'union de deux êtres. Ils donnent à la divinité suprême le nom de *Toroa Tai he Too Moo*, et ils appellent *Tepapa* une autre divinité qu'ils croient avoir été un rocher. Ces deux espèces de Demiurges engendrèrent une fille nommée *Tettow Mata Tayo* (l'année ou les treizes mois collectivement); l'union de cette dernière avec le père commun produisit les mois, et ceux-ci, par leur conjonction les uns avec les autres, donnèrent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, et qu'elles se sont multipliées par elles-mêmes : ils ont le même système relativement aux différentes espèces de plantes. Parmi les enfants de *Taroa Tai he Too Moo* et de *Tepapa*, ils admettent une race inférieure de Dieux qu'ils appellent *Eatuas;* ils disent

que deux de ces *Eatuas*, l'un mâle et l'autre femelle, habitaient la terre il y a long-temps et engendrèrent le premier homme. [1]

Selon les Iroquois, la race humaine fut détruite par un déluge, et, pour repeupler la terre, les animaux furent changés en hommes.

Dans les premiers temps, disent les Chipiouyans, peuplades de l'intérieur de l'Amérique, un déluge couvrit toute la terre, excepté les plus hautes montagnes où leurs pères se refugièrent.

Les Péruviens adoraient *Pachacamac*, ou l'ame qui anime le monde, et *Pachacamana*, ou la terre. Suivant eux, le soleil et la lune étaient époux et frère, comme Osiris et Isis. Quand ils adressaient leurs vœux à *Yutu*, ou le soleil, ils ne le considéraient que comme l'image vivante de *Pachacamac*, l'ame de l'univers. Au mois de décembre, ils célébraient une fête consacrée aux trois figures du soleil, *Apointi*, le soleil père; *Churiunti*, le soleil fils, et *Entiaquacque*, le soleil frère.

Les autres divinités étaient *Mama chocha*, ou l'Océan, et *Illapa*, ou le tonnerre.

La confession était aussi en usage au Pérou; il y avait des ministres établis pour entendre les pénitents, et pour leur infliger des peines proportionnées à leurs fautes. Lorsque l'Inca était dangereusement malade, tous les Péruviens étaient alors obligés de se confesser. Mais l'Inca n'était pas soumis à la confession; il s'accusait de ses péchés

[1] Aux noms près, il est facile de reconnaître ici la Cosmogonie des Indous, des Perses et des Egyptiens.

au soleil, après quoi il se baignait dans une rivière pour se purifier de ses iniquités.

Les Péruviens admettaient un paradis nommé *Hanan Pacha*, le haut monde, et un enfer, *Veu Pacha*, le bas monde.

Les peuples du Mexique croyaient qu'avant le soleil actuel il y en avait eu quatre qui se sont éteints les uns après les autres; ces cinq soleils marquent autant d'âges, au bout desquels l'espèce a été détruite par de grands désastres. Cette tradition était commune à toutes les nations qui portent les noms de *Toultèques Aztèques*, et autres qui se sont répandues du nord de l'Amérique dans les contrées mexicaines.

Le premier de ces âges comprenait 5206 ans et s'appelait âge de la terre; on y vit paraître des nations de géants qui se détruisaient mutuellement, et dont l'existence paraissait attestée aux yeux des Mexicains par ces énormes ossements, débris de plusieurs espèces animales depuis long-temps éteintes, et qui vivaient dans un ordre de choses différent de celui qui règne aujourd'hui sur notre planète; ce fut un génie, auteur d'une cruelle famine, qui, en faisant périr le genre humain, termina cet âge. Le deuxième âge comprenait 4804 ans et s'appelait âge de feu, ou l'âge rouge. Le Dieu descendit sur la terre. Un embrasement universel suivit les pas de ce génie destructeur, et comme les volatiles pouvaient seuls échapper, la tradition porte que tous les hommes furent changés en oiseaux, à l'exception d'un seul couple qui se sauva dans une profonde caverne. Le troisième âge, ou celui de l'air, embrasse un espace

de 4010 ans ; l'espèce humaine périt par la violence des ouragans ; quelques-uns furent convertis en singes : ces animaux parurent alors pour la première fois dans le Mexique. Le quatrième âge, ou celui de l'eau, dura 4008 ans ; une grande inondation fit périr tout le genre humain, ou pour parler plus exactement les hommes furent changés en poissons, à l'exception d'un couple qui se sauva dans le tronc d'un cyprès : c'est la dernière grande révolution que le monde ait subie. A la fin de chacune de ces périodes, on vit paraître des tigres dévorants qui rugirent au milieu de la destruction universelle. La durée de ces quatre âges est de 18,028 ans.

Les Mexicains disaient encore que Dieu avait fait avec de la terre un homme et une femme ; que ces deux modèles de la race humaine s'étant allés baigner avaient perdu leur forme dans l'eau, mais que leur auteur la leur avait rendue avec un mélange de certains métaux, et que le monde était descendu d'eux ; que les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs et de leur origine, ils avaient été punis par un déluge universel, à l'exception d'un prêtre américain nommé *Tepzi*, qui s'était mis avec sa femme et ses enfants dans un grand coffre de bois où il avait rassemblé aussi quantité d'animaux et d'excellentes semences ; qu'après l'abaissement des eaux il avait lâché un oiseau nommé *Aura*, qui n'était pas revenu, et successivement plusieurs autres qu'il n'avait pas revus ; mais que le plus petit avait reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec.

Les Mexicains adressaient leurs vœux à *Tescatil*

*putza*, Dieu de la pénitence, pour obtenir le pardon de leurs péchés. Tous les ans au 19 de mai, ils célébraient en son honneur une fête solennelle que l'on pourrait nommer *la fête de l'expiation*. Ce jour là ils venaient pleurer leurs péchés dans son temple et en demander pardon. La veille de sa fête, les seigneurs les plus distingués du Mexique venaient avec pompe apporter au prêtre de *Tescatilputza* un habillement neuf dont il devait se vêtir le jour de la cérémonie. Dès le matin de la fête, toutes les portes du temple étaient ouvertes; un prêtre faisait entendre le son du cor en se tournant vers les quatre parties du monde, comme pour inviter les pécheurs à accourir des quatre coins de la terre; puis il se frottait le visage avec de la poussière, accompagnant cette action d'humilité d'un regard de componction qu'il portait vers le ciel. Touchés de cet exemple, les assistants commençaient à se jeter la face contre terre, et se meurtrir le visage, poussant des cris lamentables, détestant leurs péchés, et implorant la miséricorde de *Tescatilputza* avec cette énergie que donne la crainte mêlée d'un peu d'espérance. On faisait ensuite une procession à l'instar de celles d'Espagne et d'Italie. Plusieurs prêtres, le visage peint en noir et les cheveux tressés avec un cordon blanc, portaient autour du temple une espèce de litière dans laquelle était enfermée la statue de *Tescatilputza*. Devant la litière, deux prêtres marchaient l'encensoir à la main, en encensant toujours la sainte voiture: les pénitents imitaient le mouvement de l'encensoir, et lorsqu'il s'élevait en l'air, ils élevaient aussi leurs

bras vers le ciel; quand il retombait, ils laissaient tomber leurs bras. Cet exercice, quoique fatigant, était cependant moins rude que celui de plusieurs pénitents qui se flagellaient cruellement avec des cordes garnies de gros nœuds ou d'épines.

Voilà pour le sacrement de Pénitence; nous allons maintenant rencontrer le sacrement d'Eucharistie.

Au mois de mai, les Mexicains célébraient encore la fête de leur grand Dieu *Vitzliputzli*. Deux jeunes filles consacrées au service du temple formaient une pâte composée de miel et de farine de maïs, dont on faisait une grande idole, que l'on parait d'ornements très-riches, et que l'on plaçait ensuite sur un brancard. Le jour de la fête, toutes les jeunes filles mexicaines, vêtues de robes blanches, couronnées de maïs grillé, ornées de bracelets et de guirlandes de la même matière, fardées et parées de plumes de différentes couleurs, se rendaient au temple pour porter l'idole jusqu'à la cour. Là, des jeunes gens la recevaient de leurs mains, et la plaçaient au pied des degrés où le peuple venait lui rendre ses hommages; puis après on portait le Dieu en procession vers une montagne, où l'on faisait promptement un sacrifice; on partait de là, avec précipitation, et après avoir fait deux nouvelles stations, on revenait à Mexico déposer le Dieu dans son temple où une boîte remplie de fleurs était préparée pour le recevoir. Pendant ce temps de jeunes filles formaient avec la même pâte, des masses semblables à des os, qu'on nommait les *os du Dieu Vitzliputzli*. Les prêtres

offraient des victimes sans nombre, et bénissaient les morceaux de pâte que l'on distribuait au peuple; chacun les mangeait avec une dévotion merveilleuse, croyant se nourrir réellement de la chair du Dieu. On en portait aux malades, et il n'était pas permis de boire ou de manger avant de l'avoir digérée.

Il est probable que les Mexicains adoraient la nature dans *Vitzliputzti*, car l'historien des conquêtes du Mexique nous apprend qu'il était représenté sur un trône soutenu sur un globe d'azur.

Les autres divinités étaient *Tevacayohua* (la terre mâle), et *Tazi* (la terre femelle); *Tlalocatetuthli* (l'eau mâle), et *Matilalcuia* (l'eau femelle); *Omotochtli* (Dieu du vin); *Xinlstecuhil* (Dieu du feu); etc.

Pour compléter la ressemblance de la religion mexicaine avec les autres cultes, il n'y manque plus que les sacrifices humains : nous allons démontrer leur excès de cruauté à cet égard.

Le *Topilzin*, ou grand prêtre, avait le privilège d'égorger les victimes humaines; il s'acquittait de cette horrible fonction avec un couteau de caillou fort tranchant. Il était assisté par cinq autres prêtres, qui tenaient les malheureux que l'on sacrifiait. Lorsque le *Topilzin* avait arraché le cœur de la victime, il en barbouillait le visage de l'idole en récitant des prières mystérieuses; ensuite on précipitait le corps du sacrifié le long des degrés du temple; et il était mangé par ceux qui l'avaient fait prisonnier à la guerre. Dans certaines solennités, on immolait jusqu'à vingt mille de ces victimes à Mexico.

Quand la paix durait trop long-temps au gré des prêtres, le *Topilzin* allait trouver l'empereur et lui disait : *Le Dieu a faim*. Aussitôt toute la nation prenait les armes, et l'on allait faire des captifs pour assouvir la prétendue faim du Dieu et la barbarie réelle de ses ministres.

Dans certaines fêtes, il se faisait un autre genre de sacrifice nommé *Racaxipe Velitzli*. Il consistait à écorcher plusieurs captifs. Ces exécrables cérémonies étaient consommées par des prêtres qui se revêtaient de la peau des victimes et couraient de cette manière dans les rues de Mexico pour obtenir des libéralités du peuple, qu'ils forçaient de contribuer en les frappant à coups de bâton.

A la suite de ceci, nous empruntons un passage du célèbre Franklin, afin de donner une idée du culte et des mœurs de quelques tribus indiennes du nord de l'Amérique, et l'on verra combien ces derniers différaient des adorateurs de Vitzliputzli.

« Un missionnaire suédois ayant assemblé les chefs « de la tribu de *Susque hannah*, leur fit un sermon « où il détaillait les principaux faits historiques sur « lesquels notre religion est fondée, tels que la chûte « de nos premiers parents, quand ils mangèrent la « pomme; la venue du Christ pour réparer le mal; « ses miracles et sa passion, etc., etc. Quand il eut « fini, un orateur indien se leva pour le remercier : « Tout ce que vous venez de nous dire, est fort « bon, lui dit-il; c'est mal en effet de manger des « pommes; il vaut mieux en faire du cidre. Nous « vous avons bien de l'obligation de venir de si loin « pour nous apprendre ce que vos mères vous ont

« appris : en revanche, je vais vous dire quelques « unes de ces choses que les nôtres nous ont enseignées. Autrefois nos pères ne vivaient que de la « chair des animaux; et, quand leur chasse n'était « pas bonne, ils mouraient de faim. Deux de nos « jeunes chasseurs ayant tué un daim, allumèrent « du feu dans ces bois pour faire griller leur part. « Comme ils étaient prêts à commencer leur repas, « ils voient une jeune et belle femme descendre des « nues et s'asseoir sur cette hauteur que vous voyez « là-bas, au milieu des Montagnes-Bleues. Ils se « dirent l'un à l'autre : c'est un esprit qui peut-être « a senti l'odeur du gibier grillé, et qui désire en « manger : il faut lui en offrir. Ils lui présentèrent la « langue de l'animal. Elle trouva ce mêts fort de son « goût, et leur dit : Votre honnêteté ne sera pas sans « récompense. Revenez dans ce même lieu après « treize lunes, et vous trouverez de quoi vous nourrir, vous et vos enfants, jusqu'à la postérité la plus « reculée. Ils n'y manquèrent pas et furent bien surpris de trouver des plantes qu'ils n'avaient jamais « vues auparavant, mais dont la culture, constamment entretenue depuis ce temps, nous a été du plus « grand profit. Là où avait touché la main droite « de cette femme céleste, ils trouvèrent du maïs; « à l'endroit où avait touché la main gauche, des « haricots, et à celui où elle s'était assise, du « tabac. »

Le bon missionnaire trouva ce conte fort absurde : « Je vous ai annoncé, dit-il, des vérités « sacrées, et tout ce que vous venez de me conter « n'est que fable, fiction et mensonge. » L'Indien

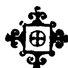
offensé lui répondit : « Frère, il paraît que vos « parents ont négligé votre éducation; ils ne vous « ont pas bien instruit dans les règles de la poli- « tesse. Vous avez vu que, fidèles à ces règles que « nous connaissons, nous avons cru toutes vos « histoires, pourquoi refusez-vous de croire aux « nôtres ? »

Franklin poursuit : « Lorsque quelqu'un d'entre « eux vient dans une de nos villes, le peuple est « sujet à se presser autour de lui, à le regarder fixe- « ment, à l'incommoder dans les moments où il « voudrait être seul. Ils considèrent cela comme « une grande incivilité, et comme un effet de « notre peu de connaissance des règles de la vraie « politesse et des bonnes manières. »

« Nous ne sommes pas, disent-ils, moins curieux « que vous; et quand vous venez dans nos habita- « tions, nous désirons trouver le moment de vous « regarder; mais nous avons soin de nous cacher « derrière les buissons par devant lesquels vous de- « vez passer, et nous n'allons pas vous importuner « indiscrètement de notre présence. »

Leur manière d'entrer dans un village étranger est soumise aussi à des usages du même genre. Ils regardent comme une impolitesse dans un étranger qui voyage, d'entrer brusquement sans donner avis de son arrivée. En conséquence, dès qu'ils se sont approchés jusqu'à la portée de la voix, ils s'arrêtent, ils crient et attendent qu'on vienne les introduire. Ordinairement deux anciens viennent à eux et leur servent de conducteur. Il y a dans chaque village une cabane vacante, qu'on appelle maison des

étrangers : c'est là qu'on les loge. Cependant les deux vieillards vont de hutte en hutte annoncer aux habitants qu'il est arrivé des étrangers qui, probablement, ont faim et sont fatigués. Chacun leur envoie ce qu'il peut, en aliments et en peaux de bêtes pour se coucher. Quand les étrangers sont remis, on leur apporte des pipes et du tabac, et alors seulement la conversation commence, jamais auparavant. On leur demande : « Qui êtes-vous? où allez-vous? « quelles nouvelles y a-t-il? etc. » L'entretien finit ordinairement par l'offre de ce qui peut être nécessaire pour continuer le voyage, comme des guides, des vivres; et jamais on ne leur demande rien pour cette réception.





# NOTES.



Page 173, 1.re ligne :... (*Ils laissaient tomber leurs bras.*) En 1828, j'assistai à la procession de la Fête-Dieu à Echeternach, petite ville du grand-duché de Luxembourg. Le lecteur jugera si elle est moins ridiculeque celle de *Tescatilputza*.

De grand matin, la procession sort de l'église, escortée de tous les habitants de la ville. Au bruit de la musique et du tambour, tout le cortège saute en mesure en avançant trois pas et saute pour en reculer deux, de manière que, pour parcourir une lieue, il faut en faire cinq.

Ce pelérinage burlesque et insensé cause parfois la mort à de pauvres vieillards qui vont y dépenser le restant de leurs forces.

Comment le gouvernement des Pays-Bas n'a-t-il pas encore aboli cette saturnale, indécente substitution de la fête des fous?





# JUIFS ET CHRÉTIENS.

De toutes les religions que nous avons traitées, le Judaïsme est sans contredit la plus récente, malgré sa prétendue antiquité. On n'a cessé de répéter que la langue hébraïque était la plus ancienne, et d'autres mêmes ont ajouté que Dieu s'était exprimé en hébreu quand il avait parlé à Adam dans le paradis terrestre. Cependant, on sait depuis long-temps que l'idiome hébraïque n'est qu'un jargon chaldéo - phénicien : de plus, admettre un Dieu qui parle, c'est se déclarer sectateur de l'anthropomorphisme[1]. Mais il ne faut pas s'y tromper, les Juifs étaient anthropomorphites, puisque le Pentateuque et les autres livres de l'ancien testament sont remplis d'une foule de passages où il est fait mention d'un Dieu qui se montre ou qui parle à des Patriarches ou à des prophêtes. Dans le premier chapitre de la Genèse, verset 26, il est dit : *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance.* Au second chapitre, verset 7, Dieu forme l'homme de la poudre de la terre, il lui souffle dans les narines ; plus loin il se promène dans le jardin d'Eden, il parle aux premiers nés; il fait plus, il leur fabrique

[1] Anthropomorphisme vient du grec Ἀνθρωπομορφόω, prêter ou attribuer la forme ou la figure humaine.

des robes de peau [1] et les chasse du paradis comme un maître qui renvoie un domestique infidèle.

Au quatrième chapitre, il parle encore à Caïn; au sixième il se repent d'avoir fait l'homme, comme s'il était susceptible de repentir; il parle à Noé; enfin après le déluge, *il descend du ciel pour voir la tour de Babel*; il a peur que les hommes n'exécutent leur projet en élevant cet édifice jusqu'aux cieux [2]; et pour entraver leur dessein, il a recours à la confusion des langues.

D'après ceci, on voit que les Hébreux ne supposaient seulement pas leur ressemblance à Dieu, mais ils lui supposaient encore leurs passions.

Veut-on connaître le caractère d'une nation ancienne? que l'on examine attentivement les actions qu'elle a prêtées à ses Dieux. De même, si l'on parcourt les livres des juges, des rois, des prophêtes, on rencontre partout une divinité cruelle, vaindicative, perfide, avare et inconstante, preuve que les Hébreux ont long-temps vécu dans l'ignorance et dans la barbarie.

Il est assez difficile de s'expliquer sur l'origine de cette horde vagabonde et misérable; cependant, aidé des savantes recherches de MM. Champollion le jeune, Volney, Prichard, Raoul-Rochette, Creutzer et Guignault, nous parviendrons sans peine à résoudre cette question. Quant à l'histoire des Juifs, du Comte de Ségur, nous sommes forcés de dire qu'elle ne peut nous aider en aucune manière, mais les auteurs célèbres que nous venons

[1] Genèse, Ch. III, vers. 21.

[2] Genèse, Ch. XI, vers. 3, 4, 5, 6, 7, 8.

de citer nous dédommageront du silence et de la mauvaise foi des partisans de la vieille doctrine.

Selon Manéthon[1], les ancêtres du peuple juif furent un mélange d'hommes de diverses castes, même de celles des prêtres égyptiens qui, pour cause d'impuretés, de souillures canoniques, et spécialement de lèpre, furent, sur l'ordre d'un oracle, expulsés d'Égypte par un roi nommé *Amenoph*...... Et il est dit dans l'Exode, Ch. XII, vers. 38 : « Il « s'en alla avec eux un grand amas *de toutes sortes « de gens*, et de brebis et de bœufs, et de fort grands « troupeaux. »

D'où venaient-ils ces lépreux, ces impurs, ou plutôt ces pasteurs chassés de l'Égypte par Amenoph ?

Écoutons le fragment que Joseph prétend avoir transcrit, et que Volney nous met sous les yeux :

« Nous eûmes jadis un roi nommé *Timaos*, au « temps duquel Dieu étant irrité contre nous, je ne « sais pour quelle cause, il vint du côté d'Orient « une race d'hommes de condition ignoble, mais « remplie d'audace, laquelle fit une irruption sou« daine en ce pays (d'Égypte), qu'elle soumit sans « combat et avec la plus grande facilité. D'abord « ayant saisi les chefs ou princes, ces étrangers « traitèrent de la manière la plus cruelle les villes « et les habitants, et renversèrent les temples des « Dieux. Leur conduite envers les Égyptiens fut la « plus barbare, tuant les uns et réduisant à une dure « servitude les enfants et les femmes des autres.

[1] Joseph, Lib. I, contre Appion, § 26.

« Ils se donnèrent ensuite un roi nommé *Salatis*, « qui résida dans Memphis et qui, plaçant des « garnisons dans les lieux les plus convenables, « soumit au tribut la province supérieure et la pro« vince inférieure ; il fortifia surtout la frontière « orientale, se défiant de quelque invasion de la « part des Assyriens, alors tout-puissants ; et parce « qu'il remarqua dans le nome de la branche (du « Nil nommée) Bubastite, une ville avantageusement « située, qui, dans notre théologie s'appelle *Avar*, « il l'entoura de fortes murailles, et il y plaça une « garnison de 240 mille hommes armés ; chaque « été il y venait (de Memphis), tant pour faire les « moissons et payer les soldes et salaires, que pour « exercer cette multitude et inspirer l'effroi aux « étrangers. Après 19 ans de règne, il mourut ; son « successeur nommé *Béon*, régna 44 ans ; puis « *Apachnas* 36 ans et 7 mois ; puis *Apophis* 61 ans ; « puis *Yanias* 50 ans ; puis *Assis* 49 ans et 2 mois.

« Ces six premiers rois firent continuellement « aux Égyptiens une guerre d'extermination. Toute « cette race portait le nom de *Yksos*, c'est-à-dire « rois pasteurs ; car dans la langue sacrée *Yk* signifie « roi, et dans le dialecte commun, *sos* signifie pas« teur.

« Selon quelques auteurs, ce peuple était *arabe*; « cependant Manéthon dit, en un autre ouvrage, « que selon certains livres qu'il avait cousultés, le « mot *Hyksos* signifiait pasteur captif, *hyc* en langue « égyptienne et *hak* avec une aspiration signifiant « captif : et cela, dit-il, me paraît plus vraisem« blable et plus conforme à l'ancienne histoire. »

Mais quels étaient ces *Yksos* ou *Hiksos*, rois ou captifs pasteurs ; à quelle date parurent-ils en Égypte et comment en furent-ils chassés ?

Maséoudi [1] nous apprend, d'après des auteurs respectés, « Que les plus anciens peuples de la « péninsule furent quatre tribus arabes appelées « *Aad*, *Tamond*, *Tasm* et *Djodaï*. »

D'un autre côté, Abulfeda et Nouëïri rapportent qu'à une date correspondant à-peu-près à l'année 1800 avant l'ère chrétienne, dix tribus arabes d'une race différente formèrent une fédération et chassèrent de l'Yemen les quatre tribus primitives qui se dispersèrent dans le *Hedjaz* et le *Tahama*, rivage oriental de la Mer-Rouge.

Ceci cadre bien avec le récit de Manéthon quand il dit : « Il vint du côté d'Orient une race d'hom- « mes, etc. » Par quel endroit cette horde s'est-elle introduite en Égypte? Par l'isthme de Suez, seul passage praticable pour les Arabes de l'Yemen suivis de leurs troupeaux. A l'appui de ceci, Africanus dit que les pasteurs s'arrêtèrent d'abord dans la Basse-Égypte et y bâtirent une ville. Sans doute ils se campèrent dans les marais de la Basse-Égypte, à cause de l'abondance des pâturages, et ce n'est qu'après avoir reconnu la faiblesse des Égyptiens cultivateurs et non aguerris qu'ils s'emparèrent de Memphis et se donnèrent un roi dont la dynastie fut nommée *Yksos* ou Memphites.

Ils avaient gouverné la Basse-Égypte pendant 230 à 250 années, quand *Misphra-Toutmosis*, roi de

[1] *Notice des manuscrits orientaux*, Tom. I.

Thèbes, forma une ligue avec d'autres chefs, attaqua les pasteurs et les vainquit plusieurs fois. Ce fut sous le règne de *Toutmosis*, son successeur, que les Égyptiens, aguerris par les guerres précédentes, chassèrent enfin les *Yksos*.

Mais pendant la durée de cette dynastie, il dut se former des alliances entre les vainqueurs et les vaincus; et il dut résulter de là un changement dans les habitudes, les mœurs et les cultes des deux nations. Les Arabes, en se fixant au sol de l'Égypte, y continuèrent néanmoins la vie pastorale, et quand ils furent chassés, tout porte à croire qu'ils n'amenèrent que ce qui constituait leurs forces guerrières. La plupart, retenus par des alliances, des intérêts, la bonté du climat et l'abondance des pâturages, restèrent dans la Basse-Égypte et formèrent cette caste de pasteurs réputée impure comme celle des *Parias* de l'Inde.

A la suite de la conquête des *Yksos*, les prêtres perdirent nécessairement leurs richesses et leur influence, et les Égyptiens délivrés de leur joug eurent le temps d'oublier, en portant les fers des pasteurs, qu'ils avaient été les esclaves du sacerdoce; mais, après les victoires de *Toutmosis*, quand les Arabes furent expulsés, les prêtres songèrent d'abord à leurs anciennes prérogatives. De là cette haine et les noms d'impurs et de lépreux donnés aux pasteurs qui, jaloux de conserver l'indépendance attachée à la vie nomade, refusèrent de cultiver les terres dont le tiers appartenait à la caste sacerdotale; de là ces édits de proscription et cet oracle porté par les prêtres au roi *Amenoph*,

de chasser les pasteurs et tout ce qui s'était souillé en contractant des alliances avec eux.

Voilà, selon Manéthon, l'origine du peuple hébreux. « Les ancêtres du peuple juif, dit-il, furent « un mélange d'hommes de diverses castes, même « de celle des prêtres égyptiens qui, pour cause « d'impuretés et de souillures canoniques et spécia- « lement pour la lèpre, furent, sur l'ordre d'un « oracle, expulsés de l'Égypte par un roi nommé « *Amenophis*. »

Effectivement, d'après l'Exode, ils furent chassés, et avec tant de précipitation qu'ils emportèrent leur pâte sur leurs épaules sans avoir le temps de la laisser lever et de la faire cuire; et dans leur retraite ils conservèrent le caractère des Bédouins, en volant et emportant les vaisselles d'or et d'argent qu'ils avaient empruntées des Égyptiens pour célébrer la Pâque.

« Or les enfants d'Israël avaient fait selon ce que « Moïse leur avait dit, et avaient emprunté des « Égyptiens des vaisseaux d'argent et d'or et des « vêtements. [1] »

« Et l'Éternel avait fait trouver grâce au peuple « auprès des Égyptiens, qui leur avaient prêté, de « sorte qu'ils dépouillèrent les Égyptiens. [2] »

« Il s'en alla avec eux *un grand amas de toutes « sortes de gens*, et de brebis, et de bœufs, et de « fort grands troupeaux. [3] »

« Et comme ils avaient été *chassés* d'Égypte, et « qu'ils n'avaient pu tarder plus long-temps, et

[1] Exode, Ch. XII, vers. 35.
[2] Exode, Ch. XII, vers. 36.
[3] Exode, Ch. XII, vers. 38.

« qu'ils ne s'étaient apprêté aucune provision, ils « cuisirent par gâteaux, sans levain, la pâte qu'ils « avaient apportée d'Égypte, car ils ne l'avaient « point fait lever.[1] »

On voit combien le passage de Manéthon, rapporté par Joseph, coïncide avec l'Exode; ces Hébreux, ou gens *d'au-delà* (A), ayant été chassés sans doute parce qu'ils refusaient de subir le joug du sacerdoce, et spécialement pour cause de lèpre, se dirigèrent par le désert de Syrie, comme le dit Joseph; et à cause des Assyriens, qu'ils craignaient, ils s'établirent dans une contrée appelée Judée. (B)

Voilà donc ce peuple dont on nous prouve la haute antiquité par une généalogie dont nous développerons bientôt les fables et les allégories. Ces Juifs, fils d'Abraham, ne sont que les descendants d'une race turbulente et vagabonde, chassée ou plutôt proscrite, parce qu'elle était composée de voleurs, de rebelles et de lépreux. Quant à son chef *Moïse* ou *Osarsiph*, les auteurs du Pantateuque lui ont attribué les miracles de Bacchus, afin de lui supposer une mission divine, et cela pour en imposer aux Juifs, encore dans la barbarie, du temps des prêtres *Helkias* et *Esdras*.

Rien d'étonnant si le Judaïsme est un mélange des cultes chaldéens, égyptiens, phéniciens et perses. D'abord, on voit par ce qui vient d'être dit que les Hébreux, ou gens d'au-delà, sont d'origine chaldéenne, et cela est encore démontré par leur cosmogonie et leur généalogie,

[1] Exode, Ch. XII, vers. 39.

qui sont purement chaldéennes. Pendant et après la domination des Yk-sos, ou Hiksos, ils ont eu le temps d'amalgamer le dogme populaire des Égyptiens avec leur culte primitif. Lors de leur résidence en Judée, ils étaient voisins des Phéniciens, desquels ils furent souvent les tributaires et pour lors les imitateurs. Le voisinage de la Perse, et bien plus encore la grande captivité de 72 années à Babylone, achevèrent de compléter le pot-pourri qui compose le Judaïsme et qui plus tard enfanta le Christianisme.

Nous avons déjà dit que les Juifs étaient anthropomorphites, mais nous n'avons point encore parlé du nom qu'ils donnaient à la divinité ou plutôt à leurs divinités. Suivant les circonstances, ils exprimaient le mot Dieu par *Jaouh*, ou *Jeuvh*, *Eloa*, *Adonaï* : dans la création c'est *Eloïm* ou *Elahim*, les Dieux. Dans l'Exode, chapitre VI, verset 3, il est dit : « J'apparus à Abraham, à Isaac et à Jacob, « comme Dieu-puissant; mais je ne me suis point « fait connaître à eux sous le nom d'*Adonaï*.

Chez les Phéniciens et les Égyptiens, *Adonaï* signifiait *ce qui est*, preuve évidente que les Hébreux étaient aussi panthéistes; mais avant d'en venir à cette explication, nous parlerons de leur cosmogonie et des fables qui se rattachent à leur histoire.

« Dieu, ou plutôt *Eloïm*, les Dieux *Bara*, bâtit au commencement le ciel et la terre en six jours.[1] »

« La terre était *Tohu Bohu* (une masse confuse et déserte); les ténèbres étaient sur la face de

[1] Genèse, Ch. I, vers. I.

l'abîme, et le vent (l'esprit des Eloïm, des Dieux) s'agitait sur les eaux.[1] »

« Et les Dieux dit : Que la lumière soit! et la lumière fut.[2] »

« Et il vit que la lumière était bonne et il la sépara des ténèbres.[3] »

« Et il appela *jour*, la lumière, et *nuit* l'obscurité ; ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le premier jour.[4] »

« Et les Dieux dit : Que *Rakia* ( le vide) soit au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.[5] »

« Et les Dieux fit le *vide ;* séparant les eaux qui sont au-dessous du vide d'avec les eaux qui sont au-dessus, et ainsi fut.[6] »

« Et il donna au vide le nom de cieux ; ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le second jour.[7] »

« Et les Dieux dit : Que les eaux sous les cieux se rassemblent en un seul lieu et que le sec se montre ; et ainsi fut.[8] »

« Et il donna le nom de terre au sec, et il nomma les eaux mer ; et les Dieux vit que cela était bon.[9] »

« Et il dit : Que la terre pousse son jet ; savoir, de l'herbe portant des graines, et des arbres fruitiers portant des fruits, selon leur espèce, qui renferment leur semence en eux-mêmes, pour se reproduire sur la terre ; ainsi fut.[10] »

[1] Genèse, Ch. 1, vers. 2.
[2] Genèse, Ch. 1, vers. 3.
[3] Genèse, Ch. 1, vers. 4.
[4] Genèse, Ch. 1, vers. 5.
[5] Genèse, Ch. 1, vers. 6.
[6] Genèse, Ch. 1, vers. 7.
[7] Genèse, Ch. 1, vers. 8.
[8] Genèse, Ch. 1, vers. 9.
[9] Genèse, Ch. 1, vers. 10.
[10] Genèse, Ch. 1, vers. 11.

« Et la terre produisit son jet; savoir, de l'herbe portant de la graine, selon son espèce, et des arbres fruitiers portant des fruits qui avaient leur semence en eux-mêmes, chacun selon leur espèce; et il vit que cela était bon. [1] »

« Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le troisième jour. [2] »

« Et les Dieux dit : Qu'il y ait des luminaires dans les cieux, afin qu'ils séparent la nuit d'avec le jour, et qui servent de signes et pour les saisons, et pour les jours, et pour les années; [3] »

« Et qu'ils brillent dans le firmament, et qu'ils éclairent la terre; et ainsi fut. [4] »

« Les Dieux fit donc deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, et le moindre pour la nuit et aussi les étoiles. [5] »

« Et il les plaça dans l'étendue des cieux, pour luire sur la terre; [6] »

« Et pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière des ténèbres; et il vit que cela était bon. [7] »

« Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le quatrième jour. [8] »

« Puis il dit : Que les eaux produisent des animaux qui se meuvent et qui aient vie; et que les oiseaux volent sur la terre, vers l'étendue des cieux. [9] »

« Il créa donc les grands poissons et tous les

[1] Genèse, Ch. 1, vers. 12.
[2] Genèse, Ch. 1, vers. 13.
[3] Genèse, Ch. 1, vers. 14.
[4] Genèse, Ch. 1, vers. 15.
[5] Genèse, Ch. 1, vers. 16.
[6] Genèse, Ch. 1, vers. 17.
[7] Genèse, Ch. 1, vers. 18.
[8] Genèse, Ch. 1, vers. 19.
[9] Genèse, Ch. 1, vers. 20.

animaux vivants et qui se meuvent, que les eaux produisirent en toute abondance, selon leur espèce, et tout oiseau ayant des aîles, selon, son espèce; et il vit que cela était bon.[1] »

« Et il les bénit, disant : Croissez et multipliez, et remplissez les eaux des mers, et que les oiseaux multiplient sur la terre.[2] »

« Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le cinquième jour.[3] »

« Puis il dit : Que la terre produise des animaux vivants selon leur espèce; les animaux domestiques, les reptiles et les animaux sauvages de la terre, selon leurs différentes espèces; et ainsi fut.[4] »

« Il fit donc les bêtes de la terre, selon leur espèce; les animaux domestiques selon leur espèce; et les reptiles, selon leur espèce; et il vit que cela était bon.[5] »

« Puis les Dieux dit : *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance*, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, sur les animaux domestiques, et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre.[6] »

« Les Dieux créa donc l'homme à *son image;* il le créa à l'image de Dieu; il le créa mâle et femelle.[6] »

« Et il vit tout ce qu'il avait fait, et voilà, il était très-bon. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le sixième jour.[7] »

[1] Genèse, Ch. 1, vers. 21.
[2] Genèse, Ch. 1, vers. 22.
[3] Genèse, Ch. 1, vers. 23.
[4] Genèse, Ch. 1, vers. 24.
[5] Genèse, Ch. 1, vers. 25.
[6] Genèse, Ch. 1, vers. 26.
[7] Genèse, Ch. 1, vers. 27.
[8] Genèse, Ch. 1, vers. 31.

« Et il eut achevé au septième jour l'œuvre qu'il avait faite ; il se reposa au septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite.[1] » (c)

Comment concilier toutes ces phrases où il est sans cesse répété, les Dieux *bâtit*, les Dieux *fit*, les Dieux *dit*, faisons l'homme à *notre* image et selon *notre* ressemblance?

Bien certainement, ces *Eloïm* sont des *Demiurges* ou *Cabires*, et en cela les Hébreux ont imité les Chaldéens et les Perses; cela est d'autant plus positif que Sanchoniaton dit que les compagnons de *Kronos* ou *Saturne* furent appelés *Eloïm*. D'un autre côté, cette création en six jours, en six temps ou en six mille, est une imitation de plusieurs cosmogonies, mais principalement de celle des Perses. En effet, nous avons déjà dit que chez ces derniers, *Ormuzd*, Dieu de la lumière, employa six mille ou six *Gahambars* pour créer le monde, et qu'*Ahriman*, Dieu des ténèbres, employa le même temps pour une création analogue en opposition à la première.

Chez les anciens Perses, cette période de 12000, partagée en deux parties, désignait l'année solaire et le zodiaque, divisés en douze maisons, dont six, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne, étaient considérées comme le règne de la lumière et du bon principe, et les six autres comme l'empire des ténèbres et du mauvais principe. (D)

Si l'on compare la Cosmogonie des Étrusques [2]

[1] Genèse, Ch. II, vers. 2.
[2] Voir le chapitre des Grecs et des Romains, page 109.

avec celle des Hébreux, on verra qu'elles sortent toutes deux d'une même source, car de si nombreux rapports ne peuvent être attribués à l'effet du hasard, c'est-à-dire que la Chaldée, l'Égypte et la Perse ont contribué à former le système religieux de ces deux nations, dont l'origine est peut-être commune.

Parlons à présent de la chûte d'Adam causée par le serpent :

« Or l'Éternel avait formé l'homme du limon de la terre, et il avait soufflé dans ses narines une respiration de vie ; et l'homme fut fait en ame vivante.[1] »

« L'Éternel avait planté un jardin en Eden[2] du côté de l'Orient, et il y avait mis l'homme qu'il avait formé.[3] »

« Et l'Éternel avait fait germer de la terre tout arbre désirable à la vue et bon à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la science du bien et du mal.[4] »

« L'Éternel prit donc l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden, pour le cultiver et pour le garder.[5] »

« Puis l'Éternel commanda à l'homme, disant : Tu mangeras librement de tout arbre du jardin.[6] »

« Toutefois, pour ce qui est de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras

[1] Genèse, Ch. II, vers. 7.
[2] Eden est une imitation de Eren ou Iran, séjour de la lumière chez les Perses.
[3] Genèse, Ch. II, vers. 8.
[4] Genèse, Ch. II, vers. 9.
[5] Genèse, Ch. II, vers. 15.
[6] Genèse, Ch. II, vers. 16.

point : car, au jour que tu en mangeras, tu mourras.[1] »

« Et l'Éternel fit tomber un profond sommeil sur Adam, et il s'endormit : et Dieu prit une de ses côtes, et il resserra la chair à sa place.[2] »

« Et l'Éternel forma une femme de la côte qu'il avait prise d'Adam, et il la fit venir vers Adam.[3] »

« Alors Adam dit : A cette fois celle-ci est l'os de mes os, et la chair de ma chair. On la nommera *hommesse*, car elle a été prise de l'homme.[4] »

« Or le serpent qui était le plus rusé des animaux des champs que l'Éternel avait fait, et il dit à la femme : Quoi, Dieu aurait-il dit : Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ?[5] »

« Et la femme répondit au serpent : Nous mangeons du fruit des arbres du jardin.[6] »

« Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez, et vous n'en toucherez point, de peur que vous ne mourriez.[7] »

« Alors le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez nullement.[8] »

« Mais Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des Dieux, connaissant le bien et le mal.[9] »

« La femme donc voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger et qu'il était agréable à la vue,

[1] Genèse, Ch. II, vers. 17.
[2] Genèse, Ch. II, vers. 21.
[3] Genèse, Ch. II, vers. 22.
[4] Genèse, Ch. II, vers. 29.
[5] Genèse, Ch. III, vers. 1.
[6] Genèse, Ch. III, vers. 2.
[7] Genèse, Ch. III, vers. 3.
[8] Genèse, Ch. III, vers. 4.
[9] Genèse, Ch. III, vers. 5.

et que cet arbre était désirable pour donner de la science, en prit et en mangea, et en donna à son mari, qui était avec elle, et il en mangea. [1] »

« Et les yeux de tous deux furent ouverts, et ils connurent qu'ils étaient nus, et ils cousurent ensemble des feuilles de figuier et ils s'en firent des ceintures. [2] »

« Et l'Éternel fit à Adam et à sa femme des robes de peau et les en revêtit. [3] »

« Et l'Éternel dit : Voici l'homme est devenu *comme l'un de nous*, sachant le bien et le mal. Mais maintenant il faut prendre garde qu'il n'avance sa main, et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange, et ne vive à toujours. [4] »

« Et l'Éternel le fit sortir du jardin d'Eden pour labourer la terre, de laquelle il avait été pris. [5] »

« Ainsi il chassa l'homme, et il logea des Chérubins vers l'Orient du jardin d'Eden, avec une lame d'épée de feu qui se tournait çà et là, pour garder le chemin de l'arbre de vie. [6] »

Avant d'en venir à l'explication de ces versets, parlons de la signification du mot Adam. Toutes les nations se vantent d'être la souche de l'espèce humaine. D'après l'*Ezour Veidam*, les Indous regardent *Adima* (premier né) pour le premier homme, et *Procriti* pour la première femme ; chez les Phéniciens, *Kolpia* (le vent) et *Baau* (la nuit) engendrent *Aïon* (premier né) ; chez les Chinois *Poan-cu* est le premier homme ; le père des Japonais est

[1] Genèse, Ch. III, vers. 6.
[2] Genèse, Ch. III, vers. 7.
[3] Genèse, Ch. III, vers. 21.
[4] Genèse, Ch. III, vers. 22.
[5] Genèse, Ch. III, vers. 23.
[6] Genèse, Ch. III, vers. 24.

*Ten-Sio-Dai-Tsin ;* chez les Perses, le premier couple se nomme *Mechias et Meschiané;* chez les Scandinaves, c'est *Aske* (le frêne) et *Embla* (l'aulne) ; chez les Atlantes, c'est *Evenor* et *Leucippe;* chez les Égyptiens, c'est *Osiris* et *Isis ;* dans la Chaldée ; *Alorus* est le premier né ; il n'est pas de peuplade en Amérique qui ne se croie la souche de notre espèce.

Ludolf [1] croit que le mot *Adam* signifie beau et parfait ; Neuman dit que sa véritable racine vient de l'hébreu *Dam*, être content ; mais l'opinion la plus générale est qu'*Adam* vient d'*Adama*, terre ; comme l'*Adima* des Indous, Adam pourrait bien aussi signifier hermaphrodite. Au dire des Rabbins, il était hermaphrodite, et Dieu sépara les deux sexes qu'il réunissait, en lui arrachant une de ses côtes de laquelle il forma Ève (mère des vivants). Cette idée du premier hermaphrodite est semblable à celle que les Égyptiens avaient de *Phtha*, second Demiurge, qui, réunissant les deux sexes, les divisa et devint *Pan-Mendes* et *Hœphestobula*, comme chez les Indous le premier principe, en divisant ses deux natures, devint *Bramh* et *Maya.*

Les anciens Sabéens regardaient Adam comme le génie de l'intelligence de la lune. La chronique d'Alexandrie [2] nous apprend qu'Adam, Eve, le serpend, Caïn, Seth, étaient des anges de diverses constellations.

Quant à la légende d'Adam et d'Ève, nous avons vu que les Perses en admettaient une semblable

[1] Histoire d'Ethiopie, L. 1, Ch. 15.

[2] Chronic. d'Alex., p. 50.

dans leur cosmogonie; tout était allégorique chez les anciens; les astres, les planètes et les étoiles étaient personnifiées; on leur supposait des aventures d'après leurs révolutions, et bientôt tous ces personnages fictifs ont été considérés comme des êtres réels dont l'existence et les actions ont servi de base au système religieux.

C'est ainsi que la fable d'Adam et d'Ève se rattache au cours des étoiles, et si l'on jette les yeux sur un planisphère, on y reconnaîtra que le premier et le second chapitre de la Genèse, dépouillés d'allégories, sont tout simplement une leçon d'astronomie. On voit, dans le signe de la Balance, le laboureur Adam avec sa faucile; il est suivi d'Ève, qui lui présente un rameau chargé de fruits; en-dessous, dans le signe du Scorpion, le Serpent semble les entraîner dans les ténèbres, figurés par la moitié inférieure du zodiaque, et sur leurs pas un génie armé d'une épée paraît les chasser du séjour de la lumière.

Dans la vieille Égypte ce laboureur est Sérapis descendant aux enfers; la femme est Isis, à la recherche de son époux; mais chez les Arabes les noms existent tels que la Genèse nous les a laissés.

Quant à l'arbre de la science du bien et du mal, il est certain qu'il figure le Dualisme, et nous avons déjà dit que, chez les autres nations, cette idée était la base du principe religieux. Ne semblerait-il pas que la fable de Caïn et Abel soit imaginée dans l'intention de personnifier cette fiction? Effectivement, dans la Genèse, Caïn fut le père d'une race maudite qui inventa les instruments de fer et

d'airain, comme Typhon et Ahriman étaient chefs des génies de la mort, créés pour détruire et répandre le mal. (E)

Depuis Adam jusqu'à Noë, il s'écoula dix générations; comme nous nous réservons de remarquer cette fiction, nous allons auparavant parler du déluge.

Il n'est presque pas de peuple qui ne fasse mention de cet étrange phénomène. Déjà nous avons cité les nations qui se servaient de cette allégorie; mais comme nous ne voulons pas en faire une récapitulation dans ce simple résumé, nous nous bornerons à citer les déluges qui ont le plus de rapport avec ceux de la Genèse, et nous renvoyons le lecteur au tableau qui se trouve à la fin de cet ouvrage.

Il est inutile d'observer que la cosmogonie des Indous, des Chaldéens et des Grecs est plus ancienne que celle des Hébreux; nous l'avons déjà démontré. Quant à celle des Mexicains, il nous est impossible de lui supposer une date, bien que cette fiction soit encore adoptée des Floridiens et des Chipiouyans[1]. Le déluge chez les peuples de l'Amérique est-il une raison d'admettre qu'il ait été universel? A moins de supposer un miracle, cette étrange idée ne peut être acceptée, car elle est contraire aux lois de la pesanteur et du niveau des liquides (F). Mais encore, les dates ne coïncidant pas, il faudrait donc croire à plusieurs déluges ou renouvellements du monde? Toutes ces discordances nous prouvent assez que ces contes fabuleux avaient un but allégorique signifiant la même chose.

[1] Voir le tableau synoptique des rapports de toutes les religions.

Revenons à présent aux dix générations qui se procréèrent depuis Adam jusqu'à Noë, et par suite de cela parlons de la tour de Babel.

Si, dans la Genèse, on compte dix patriarches depuis la création du monde jusqu'au déluge, nul doute que cette idée ne soit prise des Chaldéens; car, on remarque dans le Syncelle, une généalogie anologue à celle d'Adam, c'est-à-dire une suite de dix rois depuis la création du monde jusqu'au déluge de Xisuthrus, pendant laquelle il s'écoula 120 sares ou 432,000 ans.

Le savant Volney, de qui nous empruntons cette observation, remarque que ce calcul seul démontre qu'il s'agit ici d'êtres *astrononiques* ou *astrologiques*, et à cet effet il s'appuie sur le passage de le Syncelle, lorsque, page 17, il dit: «Les Égyptiens, « les Chaldéens et les Phéniciens se donnent une « antiquité extravagante au moyen de certaines sup« putations astrologiques. »

A la vérité les noms, ni la durée des règnes ne cadrent nullement entre la Genèse et les livres chaldéens, mais comme les trois enfants de Noë ont beaucoup de similitude avec les trois enfants de Xisuthrus, nous allons, guidé d'abord par Volney, démontrer la coïncidence des dix patriarches et rois avec la durée de 432,000 ans, et rattacher ce calcul allégorique à l'âge divin des Indous.

Nous avons vu que, pendant la durée des dix rois chaldéens, depuis la création jusqu'au déluge, il s'écoula 120 sares, et en voici la raison : Autrefois les Chaldéens éprouvant des difficultés au sujet de la division zodiacale, d'après le calcul des

*dodécatoméries*[1], ils y appliquèrent le calcul décimal en divisant les douze signes ou maisons en chacun dix parties, ou *sares*, ce qui présente déjà l'origine des dix rois ou patriarches.

Maintenant, si l'on multiplie les 12 signes par les 10 sares, on en trouvera 120, nombre égal à celui de la durée des dix rois. Ce n'est pas assez, le sare était composé de 60 parties nommées *nères* ou minutes, ce qui faisait 600 *nères* pour un signe, et 7200 pour la totalité du cercle. Le *nère* était à son tour divisé en 60 *sosses* ou secondes; en multipliant 60 par 60, on trouve 3600, et en multipliant encore cette dernière quantité par 120, on verra que le Zodiaque était composé de 432,000 *sosses* ou secondes, 3600 *nères* ou minutes, et 120 *sares*, ce qui correspond parfaitement à la durée des rois chaldéens depuis la création jusqu'au déluge de Xisuthrus.

Cette division ne s'est seulement pas appliquée au Zodiaque. « Pour expliquer ceci, dit Volney, il « faut savoir ou se rappeler que chez les anciens le « mot année, qui signifie un *cercle*, un *anneau*, un « *orbite*, ne fut point astreint à l'année solaire, « mais qu'il fut étendu à tout cercle dans lequel « un astre, une planète quelconque exécute une « *révolution*. Bien plus, il devint chez les astro- « nomes l'expression des révolutions simultanées de « plusieurs astres partis d'un même point du ciel, « et s'y retrouvant après une longue série de leurs « mouvements inégaux, ainsi, ayant appelé année de « Mars, la révolution de cette planète qui dure *deux*

[1] Du grec Δωδέκατος, le douzième.

« *ans* solaires, année de Jupiter, celle qui dure douze « ans, année de Saturne, celle qui dure 31 ans, ils « appelèrent *année de restitution* et *grande année*, « l'espace de temps que le soleil, les planètes et les « étoiles employaient ou étaient censés employer à « revenir et à se trouver tous ensemble à un point « donné du ciel; par exemple, au premier degré « d'*Aries*, d'où ils étaient partis. » Voilà l'origine de cette grande année adoptée chez les anciens Orientaux, et surtout chez les Indous, dont les calculs correspondent avec ceux des Chaldéens. En effet au lieu de 432,000 ans, c'est une période de 4,320,000,000, ainsi que nous allons le démontrer.

Une année ou 360 jours des Dieux font 12000 années des hommes; alors 12000 années des Dieux font 4,320,000 années des hommes, ce qui compose quatre *Yougas*, ou âges divins; et mille de ces âges ne font qu'un jour de Brahm, c'est-à-dire 4,320,000,000 d'annés humaines. D'après cela on peut voir que le nombre 432 figure chez les Indous comme chez les Chaldéens. Quant aux dix patriarches, nous les trouvons dans les dix Avatars ou incarnations de Vichnou; ainsi, il est facile d'apercevoir les analogies de la Genèse, non seulement avec les livres chaldéens, mais encore avec ceux des Indous. Ce qu'il y a de remarquable chez les Hébreux, c'est qu'après le déluge il suit encore un règne de dix patriarches : *Sem* engendra *Arpaesçad*, qui engendra *Scelah*, qui engendra *Heber*, qui engendra *Peleg*, qui engendra *Rehu*, qui engendra *Serug*, qui engendra *Nacor*, qui engendra *Taré*, qui engendra *Abram*. (G)

A la vérité, la durée des dix premiers patriarches ne cadre nullement avec la durée des dix derniers patriarches, comme ni la durée de l'un ni la durée de l'autre n'ont aucune similitude avec la période des 432,000; mais il est à observer que les tribus arabes avaient chacune un calcul particulier; et c'est ce que nous nous proposons de démontrer dans un ouvrage consacré à ce sujet.

A la suite de tout ceci se présente encore un singulier rapprochement : depuis le déluge jusqu'aux enfants de Jacob, douze générations de la branche de Sem se sont succédées, car Abram engendra Isaac, qui engendra Jacob, et Jacob, le dernier des douze patriarches issus de Sem, est encore la tige des douze tribus d'Israël. Certes, dans ces nombres il est facile de reconnaître le système décimal duodécimal attaché à la division du zodiaque et de l'année solaire; mais comme plus tard nous traiterons cette matière plus au long, nous l'abandonnerons pour retourner aux enfants de Noë.

Nous voyons, d'après la Genèse, que ce patriarche, identique au Xisuthrus des Chaldéens, est père des trois enfants *Sem*, *Cham* et *Japhet*, et nous avons un passage de Moïse de Chorène où il est dit : « Abydène et Bérose comptent aussi trois chefs il« lustres avant la tour de Babel..... Je préfère donc « commencer mon récit d'après ma véridique sybille « bérosienne, qui dit : Avant la tour et avant que « le langage des hommes fut devenu divers, et après « la navigation de Xisuthrus en Arménie, *Zerouan*, « *Titan* et *Yapetosthe* gouvernaient la terre. »

Ici il est facile de distinguer les trois enfants de

Noë ; mais il existe encore d'autres fragments plus intéressants, et comme il est inutile de fatiguer le lecteur par des récits déjà répétés, nous le renvoyons aux œuvres de Volney.

Ces trois prétendus fils de Noë et leurs enfants qui ont bâti la tour de Babel, paraissent être les mêmes que les géants ou Titans qui entassèrent montagnes sur montagnes pour escalader le ciel. Tout dans la Genèse est analogue à la fable chaldéenne, et nous avons aussi démontré dans notre tableau que le fameux Abraham est le même que la planète de Saturne, adorée des Arabes coréishites sous le nom d'*Ilah*, d'où les Musulmans ont fait leur *Allah*.

Avant Moïse, l'histoire des Juifs ressemble à celle des autres nations, c'est-à-dire que ses premiers législateurs appartiennent à la race des Dieux ou génies planétaires. Encore est-il vrai que l'histoire de Moïse, écrite 800 ans après lui, est tellement altérée qu'elle se trouve confondue avec celle de Bacchus (H), tant il est vrai que pour en imposer aux Juifs barbares et superstitieux, l'auteur du Pentateuque a dû employer le merveilleux pour donner à son livre une apparence divine.

Sous Moïse, le culte des Hébreux est encore ce qu'il y a de plus grossier. On s'aperçoit, dans le 22.me chapitre de l'Exode, que ce peuple habitué à la vie pastorale, est voleur par éducation, inconstant à cause de sa misère, et adonné aux passions les plus brutales. Les femmes ont commerce avec des boucs, et les hommes avec des chèvres ; habitudes ignobles qu'ils eurent le temps de contracter pendant leur long séjour en Égypte. Quel peuple

que ce peuple de Dieu ! Il faut des lois terribles pour l'empêcher d'assassiner, de voler, d'avoir commerce avec des bêtes[1] et surtout pour l'empêcher d'adorer des divinités étrangères : encore voit-on que le meurtre soit très-fréquent et que le Dieu *Yahouh* soit souvent forcé d'emprunter le bras de ses ennemis pour châtier ses enfants.

Nous ne voyons nulle part dans le Pentateuque qu'il soit fait mention ni d'un Dieu spirituel, ni de l'immortalité de l'ame, ni d'un paradis, ni d'un enfer, preuve, qu'à cette époque, les Juifs étaient encore très-insouciants sur le parti qu'ils avaient à prendre. Cela est démontré par leurs livres, car malgré nombre de miracles, ils abandonnent le culte de *Yahouh* pour sacrifier à *Beel-Phégor*, ou le soleil, représenté sous la figure d'un veau ou plutôt d'un bœuf : et, dans le cours de leur histoire, on les voit adorer et maudire tour-à-tour les Dieux de Babylone, de Memphis, de Tyr et de Persépolis.

Quel code épouvantable que ces commandements de Dieu gravés par Moïse sur deux tables de pierre ! Quelle idée ces misérables se faisaient-ils donc de la divinité ? Il est dit au chapitre XXIV de l'Exode : « Tu ne te prosterneras point devant un autre Dieu. parce que l'Éternel se nomme le *Dieu jaloux ;* c'est le *Dieu fort qui est jaloux.*[2] »

« Tout ce qui naîtra le premier m'appartiendra, et même le premier mâle qui naîtra de toutes les bêtes, tant des bœufs que des brebis.[3] »

[1] Exode, Ch. XXII, vers. 19.
[2] Exode, Ch. XXXIV, vers. 14.
[3] Exode, Ch. XXXIV, vers. 19.

« Mais tu racheteras avec un agneau ou un chevreau, le premier né d'un âne : si tu ne le rachètes pas, *tu lui couperas le cou. Tu racheteras tout premier né de tes fils, et nul ne se présentera devant ma face les mains vides.*[1] »

« On travaillera pendant six jours ; mais le septième jour sera saint, car c'est le sabbat du repos consacré à l'Éternel ; quiconque travaillera ce jour là, *sera puni de mort.*[2] »

D'après cette idée de la divinité et des lois aussi cruelles, il est facile de s'apercevoir que la religion des Hébreux n'était nullement faite pour le bonheur du peuple, mais pour en arracher des contributions au profit du sacerdoce, et le tenir en respect par la crainte des châtiments corporels.

Nous trouvons dans l'Exode et dans le Lévitique, plusieurs versets dans lesquels on reconnaît que Moïse adopta les points principaux du culte des Chaldéens et des Égyptiens.

Le premier verset du 37.me chapitre de l'Exode dit : « Puis Bethsabel fit l'arche de bois de Sittim : sa longueur était de deux coudées et demie, sa largeur d'une coudée et demie. »

Avant de passer plus loin, observons que dans le tome II de la Commission d'Égypte, on voit que l'arche d'alliance de Moïse a exactement la forme du cercueil ou coffre d'Osiris.

Continuons : « Il fit aussi (Bethsabel) le chandelier d'or pur ; il le fit d'ouvrages façonnés au

[1] Exode, Ch. XXXIV, vers. 20.
[2] Exode, Ch. XXXV, vers. 2.

marteau; sa tige, ses branches, ses plats, ses pommeaux et ses fleurs en étaient tirés. [1] »

« Et six branches sortaient de ses côtés, trois d'un côté du chandelier et trois autres de l'autre côté du chandelier. [2] »

« Il fit aussi ses sept lampes, ses mouchettes, et ses petits plats destinés à recevoir ce qui tombe des lampes d'or. [3] »

Dira-t-on que ce chandelier à sept branches représente les sept jours de la semaine pendant lesquels Dieu créa le monde et se reposa ? Outre que les sept jours de la semaine ont conservé les noms des planètes, nous ajouterons que ce chandelier avec ses trois branches de chaque côté, est la représentation du soleil Osiris, entouré des six Cabires mâles.

Voyons encore : l'Éternel appela Moïse, parla du tabernacle d'assignation, lui disant : [4]

« Parle aux enfants d'Israël, et dis-leur : Quand quelqu'un d'entre vous fera une offrande à l'Éternel, il fera son offrande de gros et menu bétail. [5] »

« Si son offrande est de gros bétail pour l'holocauste, il offrira un mâle sans défaut.... et il mettra la main sur la tête de la victime... Ensuite on égorgera le veau en présence de l'Éternel...... Après cela, on écorchera la victime et on la mettra en pièces... Alors les fils d'Aaron mettront le feu sur l'autel, et arrangeront le bois sur le feu. Et les fils d'Aaron, sacrificateurs, arrangeront les

[1] Exode, Ch. xxxvii, vers. 17.
[2] Exode, Ch. xxxvii, vers. 18.
[3] Exode, Ch. xxxvii, vers. 23.
[4] Lévitique, Ch. i, vers. 1.
[5] Lévitique, Ch. i, vers. 2.

pièces, la tête et la fressure, sur le bois qu'on aura mis sur le feu de l'autel. Mais il lavera d'eau le ventre et les jambes, et le sacrificateur fera fumer toutes ces choses sur l'autel : *c'est un holocauste et un sacrifice fait par feu et de bonne odeur à l'Éternel.* [1] »

« Quand quelque personne offrira une offrande de gâteau à l'Éternel, son offrande sera de farine... Et il l'apportera aux fils d'Aaron, sacrificateurs, et le sacrificateur prendra une poignée de farine et de l'huile dont le gâteau aura été fait... et il fera fumer son mémorial sur l'autel : *c'est une offrande faite par feu et de bonne odeur à l'Éternel.* [2] »

« Si l'offrande de quelqu'un est un sacrifice de prospérités, et si l'offre est de gros bétail.... et il mettra sa main sur la tête de son offrande.... Puis on offrira du sacrifice de prospérités *une offrande faite par feu à l'Éternel;* savoir, la graisse qui couvre les entrailles, et toute la graisse qui est sur les entrailles. Et les deux rognons avec la graisse qui est dessus jusques sur les flancs; il otera la taie qui est sur le foie et sur les rognons. Et les fils d'Aaron feront fumer tout cela sur l'autel, sur l'holocauste qu'on mettra sur le bois et sur le feu : *c'est une offrande faite par feu et de bonne odeur à l'Éternel.* [3] »

Dira-t-on après cela que le feu n'était pas adoré chez les Juifs? Pourquoi ces offrandes faites par feu et de bonne odeur à l'Éternel? C'est que le

[1] Lévitique, Ch. I, vers. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.
[2] Lévitique, Ch. II, vers. 1, 2.
[3] Lévitique, Ch. III, vers. 1, 2, 3, 4, 5.

feu était une des grandes divinités des Hébreux, comme *Phtha* et Vulcain l'étaient chez les Égyptiens et les Chaldéens. A l'appui de ceci, quand Moïse gardait les troupeaux de son beau-père Jethro, l'Éternel lui apparut comme un buisson ardent et lui dit : Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob......

On ne peut pas non plus les décharger du crime d'avoir immolé des victimes humaines; les sacrifices de la fille de Jephté et d'Agag par Samuël parlent trop. Il ne faut donc pas s'étonner si ce peuple a tant de fois varié de sentiment à l'égard de son culte; il y avait si peu de différence entre *Jahouh*, *Eloa*, *Adonaï*, *Baal*, *Belphégor* et *Moloch*, qu'ils s'adressaient indifféremment à l'un ou à l'autre, pourvu qu'il eût l'apparence d'une figure de bronze ou de bois : aussi les voyons-nous varier si souvent qu'on est embarrassé sur l'objet préféré de leurs hommages.

En 1555 avant Jésus-Christ, Aaron et les Hébreux adorent le soleil Belphégor, sous la figure d'un veau d'or.

En 1542, malgré des miracles récents, Michas entraîne les Juifs au culte des Dieux étrangers.

En 1540, ils adorent Baal ou le soleil, et sont punis par la première servitude en Mésopotamie.

En 1481, on les voit encore adorer les Dieux étrangers.

En 1383, l'objet de leur culte est le soleil.

En 1316, Gédéon renverse l'idole du soleil; mais à sa mort, en 1276, le soleil reçoit de nouveaux hommages.

En 1243, Jephté sacrifie sa fille à Jahouh.[1]

En 1179, Baal, ou le soleil, est toujours l'objet du culte des Hébreux.

En 1072, Samuël sacrifie Agag devant l'Eternel.

En 992, Salomon élève des temples à Astarté, la lune, ou le *Ctéis*, et à Moloch, le même que le Phallus.

En 966, sous Roboam, les Juifs adorent Baal, ou le soleil.

En 739, sous Achaz, roi de Juda, les Juifs adorent Moloch, et lui sacrifient leurs petits enfants.

En 694, Manassé, roi de Juda, élève des temples à Astarté, à Baal, aux astres, et sacrifie son fils au feu.

Enfin, ils ont tant de fois adoré le soleil qu'ils ont fini par le confondre avec un de leurs plus grands prophètes.

Aux troisième et quatrième livres des Rois, il est parlé d'un prophète nommé Elie, de Thesbé, fameux par différents prodiges que nous allons extraire de la Bible, car en histoire mieux vaut s'exprimer selon le texte pour ne pas être accusé d'altération et d'infidélité.

« Achab envoya quérir tous les enfants d'Israël, et il assembla les prophètes sur le mont de Carmel.

« Alors Elie s'approchant de tout le peuple, lui dit : Jusqu'à quand serez-vous comme un homme qui boîte des deux côtés ? Si le Seigneur est Dieu,

[1] Il est moins criminel d'adorer le soleil que de sacrifier des jeunes filles à celui qui l'a fait.

suivez-le ; et si Baal est Dieu, suivez-le aussi ; et le peuple ne lui répondit pas un seul mot.

« Qu'on nous donne deux veaux ; qu'ils en choisissent un pour eux ; qu'ils le mettent en pièces et le mettent sur du bois ; et je préparerai l'autre veau, èt je le mettrai sur du bois et je n'y mettrai point de feu.

« Et Elie dit aux prophètes de Baal : Choisissez un veau et préparez-le les premiers ; car vous êtes en plus grand nombre ; et invoquez le nom de vos Dieux ; mais n'y mettez point de feu.

« Ils prirent donc un veau qu'on leur donna et ils le préparèrent, et ils invoquèrent le nom de Baal depuis le matin jusqu'à midi, disant : Baal exauce-nous ; mais il n'y avait ni voix ni réponse, et ils sautaient par dessus l'autel qu'on avait fait.

« Ils criaient donc à haute voix, et ils se faisaient des incisions, avec des couteaux et des lancettes, selon leur coutume, jusqu'à ce que le sang coulât sur eux.

« Alors Elie dit à tout le peuple : Approchez-vous de moi ; et tout le peuple s'approcha de lui.... Il prit douze pierres et il bâtit un autel entouré d'une rigole, il rangea le bois et mit le veau en pièces... Les eaux allaient autour de l'autel...... Et au temps qu'on offre l'oblation, Elie s'approcha et dit : O Eternel, dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël ! qu'on connaisse aujourd'hui que tu es Dieu en Irsaël, que je suis ton serviteur et que j'ai fait toutes ces choses selon ta parole.

« Alors le feu de l'Eternel tomba ; et il consuma l'holocauste, et le bois, et les pierres, et la poudre, et il huma tout l'eau qui était au canal.[1]

« Et Ochozias étant tombé par le treillis de sa chambre haute qui était à Samarie, il en fut malade; il envoya des députés auxquels il dit : Allez consulter Beelzebub, dieu d'Accaron, pour savoir si je pourrai relever de cette maladie.

« Mais l'ange du Seigneur parla à Elie de Thesbé, et lui dit : Lève-toi et monte au devant des députés du roi de Samarie et dis-leur : N'y a-t-il point de dieu en Israël, que vous allez consulter Beelzebub d'Accaron ?

« Et les députés retournèrent vers Ochozias et il leur dit : Pourquoi êtes-vous revenus ?

« Et ils répondirent : Un homme est monté au devant de nous;... il est vêtu de poil, il a une ceinture de cuir ceinte sur les reins; et il dit : C'est Elie de Thesbé.

« Et il envoya vers lui un capitaine avec cinquante hommes qui monta avec lui, (et voilà il se tenait vers le haut d'une montagne) et ce capitaine lui dit : Homme de Dieu, le roi a dit que tu descendes.

« Mais Elie répondit : Si je suis homme de Dieu, que le feu descende des cieux et te consume, toi et tes cinquante hommes.

Et le feu descendit et il le consuma lui et ses cinquante hommes.

« Et Ochozias envoya encore un autre capitaine

[1] Rois III, Ch. XVIII, vers. 20, 21, 22, 23, 25, 26, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38.

avec ses cinquante hommes, qui prit la parole et lui dit : Homme de Dieu, ainsi a dit le roi : Hâte-toi de descendre.

Mais Elie répondit et leur dit : Si je suis homme de Dieu, que le feu descende des cieux et te consume, toi et tes cinquante hommes. Et le feu de Dieu descendit et consuma lui et ses cinquante hommes.[1]

« Lorsque l'Eternel voulut élever Elie aux cieux, par un tourbillon, Elie et Elisé venaient de Guilgal.

« Alors Elie prit son manteau, et le plia, et en frappa les eaux qui se partagèrent çà et là, et ils passèrent tous deux à sec.

« Et comme ils continuaient leur chemin et qu'ils marchaient en parlant, voici un chariot de feu et des chevaux de feu qui les séparèrent l'un de l'autre ; et Elie monta aux cieux au milieu d'un tourbillon.[2] »

Le Père Souciet veut que le mot Elie vienne de l'hébreu *Eli Jahouh* (mon dieu est Jahouh) ; mais le nom d'Elie a une étymologie beaucoup plus simple et surtout plus naturelle. Elie vient du grec Ηλιος (*Elios*) soleil, comme on est en droit d'attribuer les aventures du prétendu prophète à cet astre. Son premier miracle sur le Mont-Carmel (1) est un symbole de la force des rayons du soleil ; le feu qui consume deux fois les cinquante soldats est une marque que cet élément était une divinité juive ; mais l'enlèvement d'Elie, dans un char traîné par des chevaux de feu, est surtout une fiction

[1] Rois IV, Ch. I, vers. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
[2] Rois IV, Ch. II, vers. 1, 8, 11.

connue de plusieurs nations. Chez les Indous, le soleil Souria est sur un char traîné par sept chevaux blancs; chez les Scandinaves, le char du soleil Sunna est tiré par les chevaux lumineux *Allswidur* et *Arwakur*; en Amérique, il est des peuplades où le soleil a aussi son char et ses chevaux; le soleil Mithra avait ses chevaux blancs; enfin, le soleil Apollon était représenté sur un char traîné par quatre chevaux blancs, symbole de la lumière.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que l'auteur du livre des rois n'a nullement parlé des parents du prophète Elie; cependant les prodiges étonnants qu'il a opérés valaient bien la peine de s'informer d'un personnage aussi merveilleux. Ce silence prouve encore que le prétendu Elie est une allégorie de plus qui a été ajoutée à l'histoire des Hébreux, long-temps après David et Salomon. Quant à ces deux rois, ou Melk (roitelet), le premier s'est rendu fameux par ses crimes et le second par sa luxure [1].

En général l'histoire des Juifs n'est qu'un tissu d'horreurs; mais comme nous n'avons pas entrepris d'énumérer les meurtres politiques de cette misérable nation, nous nous bornerons à passer rapidemement sur les principaux faits historiques de sa religion. (K)

Il paraîtrait, d'après les livres attribués à Salomon, à Ezékiel et à Osée, que le culte du Phallus existait chez les Hébreux : nous avons déjà parlé des infamies que les Juives commettaient avec des boucs, infamies que l'on peut considérer comme

[1] Rois, Ch. XXI, XXII, XXVII; 2 Rois, Ch. I, XII, XXV.

une suite des sacrifices honteux offerts au bouc, simulacre de Pan à Mendès. Du temps des rois et des prophètes, il n'est plus fait mention de ces raffinements de lubricité barbare ; mais on voit par l'affectation qu'ils mettaient à nommer la chose par leurs noms, combien ils étaient adonnés au libertinage.

A considérer philosophiquement la chose, il n'est pas étonnant d'entendre Salomon dire dans le Cantique des Cantiques : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche, car tes tétons sont plus agréables que le vin.

« Ma bien-aimée, je te compare à la beauté de mes cavales qui sont attachées au char de Pharaon.

« Mon bien-aimé est avec moi comme un sachet de myrrhe ; il passera la nuit entre mes tétons. [1]

« Que sa main gauche soit sous ma tête, que sa main droite m'embrasse. [2]

« Te voilà, ma grande amie, te voilà belle ; tes yeux sont comme ceux des colombes entre tes tresses..; tes lèvres sont comme un fil teint en écarlate...; ton cou est comme la toie de David... ; tes deux tétons sont comme des faons jumaux d'une chevrette ;.... que tes amours sont belles, ma sœur, mon épouse !... tes lèvres distillent des rayons de miel; il y a du miel et du lait sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. [3]

« J'étais endormie, mais mon cœur veillait, et voici la voix de mon bien-aimé qui heurtait, disant:

[1] Cantique des Cantiques, Ch. I, vers. 1, 8, 12.
[2] Cant. des Cantiques, Ch. II, vers. 6.
[3] Cant. des Cantiques, Ch. IV, vers. 1, 3, 4, 5, 10, 11.

Ouvre-moi, ma sœur, ma grande amie, ma colombe, ma parfaite;... j'ai dépouillé ma robe, comment la revêtirais-je? j'ai lavé mes pieds, comment les souillerai-je?

« Mon bien-aimé a avancé sa main par le trou (de la porte) et mon ventre a tressailli de ses attouchements, etc. [1] »

Un peuple encore dans la barbarie peut-il être taxé d'indécence en nommant les choses par leurs noms? Il regarde l'acte de la génération comme une chose tellement sacrée, qu'il l'a représente par des simulacres et croit ne pouvoir mieux l'adorer que par de nombreux sacrifices. Tout l'entraîne vers le culte du Phallus; partout cette antique divinité reçoit des hommages; les plaisirs que son culte procure, les familles qu'il propage, la force des nations qui en résulte, tout invite les mortels à célébrer ses mystères. Dans l'Inde, il est adoré sous le nom de Lingam-Yoni; dans la Perse, c'est Mithra-Mithras; en Egypte, c'est Osiris et Isis; à Babylone, c'est Bélus et Astoreth; en Phénicie, c'est Adonis et Vénus; en Phrygie, c'est Athys et Cybèle; en Scandinavie, c'est Odin et Frigga, et à Jérusalem, il reçoit des hommages sous les noms de Moloch, d'Astarté ou de Baal. Il est tellement vrai que les Juifs le représentaient sous la figure d'un Phallus, que le prophète Ezékiel en fait le reproche aux Hébreux dans son chapitre XVI; mais chose qui ne doit pas surprendre chez un peuple où la lubricité était presqu'un devoir, Ezékiel se sert

[1] Cant. des Cantiques, Ch. V, vers. 2, 3, 4.

de termes lubriques pour figurer la prostitution de Jérusalem. N'en déplaise aux oreilles chastes, nous devons extraire ce passage de la Sainte Bible; nous le rendrons mot à mot, afin que les personnes scrupuleuses aient une idée de ce livre, prétendu sacré, base de la religion chrétienne :

*Et factus est sermo Domini ad me dicens*[1] :

La parole de l'Eternel me fut aussi adressée, et il me dit[2] : (vers. 1)

*Fili hominis, notas fac Jerusalem abominationes suas.*

Fils de l'homme, fais connaître à Jérusalem ses abominations. (vers. 2)

*Et dices : Hæc dicit Dominus Deus Jerusalem : Radix tuâ et generatio tua de terra Chanaan : pater tuus Amorrhœus, et mater tua Cethæa.*

Et dis : Ainsi a dit le Seigneur Dieu à Jérusalem : Tu as tiré ton extraction et ta naissance du pays de Chanaan; ton père était Amorrhéen, et ta mère était Céthéenne. (vers. 3)

*Et quando nata es, in die ortus tui, non est præcisus umbilicus tuus, et aquâ non es lota in salutem, nec sale salita, nec involuta pannis.*

Quand tu es venue au monde, ton ombril ne fut point coupé au jour de ta naissance, tu ne fus point lavée d'eau pour être purifiée, ni nettoyée avec du sel, ni enveloppée de langes. (vers. 4)

*Non pepercit super te oculus, ut facere tibi unum de his, misertus tuî, sed projecta est super faciem terræ, in abjectione animæ tuæ, in die quâ nata es.*

[1] Le latin que nous présentons ici est extrait de Dom Calmet.
[2] Ezékiel, Ch. XVI

Il n'y eut aucun œil qui eut pitié de toi, pour te faire aucune de ces choses là, en ayant compassion de toi; mais tu fus jetée sur la terre, nue parce qu'on avait horreur de toi au jour de ta naissance. (vers. 5)

*Transiens autem per te, vidi te conculari in sanguine tuo, et dixi tibi, cùm esses in sanguine tuo: Vive, dixi, inquam, tibi; in sanguine tuo vive.*

Et passant près de toi, je te vis étendue par terre dans ton sang, et je te dis: Vis dans ton sang; et je te dis encore: Vis dans ton sang. (vers. 6)

*Multiplicatem quasi germen agri dedi te, et multiplica es, et grandis affecta, et ingressa es, et pervenisti ad mundum muliebrem: ubera tua intumuerunt, et pilus tuus germinavit, et eras tua nuda, et confusione plena.*

Je te fis naître par millions comme les germes des champs; tu crûs et tu devins grande, et tu parvins à une parfaite beauté; ta gorge s'enfla, ton poil germa, mais tu étais nue et dans la confusion. (v. 7)

*Et transivi per te, et vidi te, et ecce tempus tuum, tempus amantium: et expandi amictum meum super te, et operui ignominiam tuam; et juravi tibi, et ingressus sum pactum tecum, ait Dominus Deus, et facta es mihi.*

Et je passai auprès de toi, et je te regardai, voici: tu étais en âge d'être aimée, j'étendis mon manteau sur toi, je couvris ta vilénie; je te jurai, je fis marché avec toi, dit le Seigneur Dieu, et tu fus à moi. (vers. 8)

*Lavi te aquâ; et emundavi sanguinem tuum ex te, et unxi te oleo.*

Je te lavai avec de l'eau; et en t'y plongeant, j'ôtai ton sang de dessus toi, et je t'oignis avec de l'huile. (vers. 9)

*Et vestivi te discoloribus et calceavi te janthino : et cinxi te bysso, et indui te subtilibus.*

Je te vêtis de broderies; je te chaussai de peaux de couleur d'hyacinthe, je te çeignis de fin lin, et je te couvris de soie. (vers. 10)

*Et egressum est nomen tuum in gentes propter speciem tuam : quia perfecta eras in decore meo, quem posueram super te, dicit Dominus Deus.*

Et ta renommée se répandit parmi les nations à cause de ta beauté, parce qu'elle était parfaite, à cause de ma gloire que j'avais mise sur toi, dit le Seigneur Dieu. (vers. 14)

*Et habens fiduciam in pulchritudine tuâ, fornicata es in nomine tuo; et exposuisti fornicationem tuam omni transeunti, ut ejus fieres.*

Mais, fière de ta beauté, tu as forniqué à cause de ta renommée, tu as exposé ta fornication à tous les passants pour être asservie à leurs passions. (vers. 15)

*Et sumens de vestimentis tuis, fecisti tibi excelsa hinc inde consuta; et fornicata es super eis, sicut non est factum, neque futurum est.*

Et tu as pris de tes vêtements, et tu t'en es fait des ornements de diverses couleurs pour tes hauts lieux, tels qu'il n'en a point et n'y en aura jamais de semblables, et tu t'y es prostituée. (vers. 16)

*Et tulisti vasa decoris tui de auro meo, atque argento meo, quæ dedi tibi, et fecisti tibi imagines masculinas, et fornicata es in eis.*

Et tu as pris tes bagues magnifiques faites de l'or que je t'avais donné, et tu t'en es fais des images d'hommes (des Phallus), et tu as forniqué avec elles. (vers. 17)

*Et sumpsisti vestimenta tua multicoloria, et operuisti illas : et oleum meum, et thymiama meum posuisti coram eis.*

Et tu as pris des vêtements de broderies et tu les en a couvertes ; et tu as mis mon huile et mes parfums devant elles. (vers. 18)

*Et tulisti filios tuos et filias tuas, quas generasti mihi : et immolasti eis ad devorandum. Numquid parva est fornicatio tua?*

Tu as aussi pris tes fils et tes filles que tu m'avais enfantés, et tu les as sacrifiés pour être consumés. Est-ce peu de chose que tes prostitutions? (v. 20)

*Immolasti filios meos, et dedisti, illos consecrans eis.*

Que tu aies immolé mes fils et que tu les aies livrés pour les faire passer par le feu? (vers. 21)

*Et post omnes abominationes tuas et fornicationes, non es recordata dierum adolescentiæ tuæ, quando eras nuda, et confusione plena, conculcata in sanguine tuo.*

Et après toutes tes abominations et tes prostitutions, tu ne t'es point ressouvenue du temps de ta jeunesse, quand tu étais toute nue dans la confusion, et étendue par terre dans ton sang. (vers. 22)

*Et accidit post omnem malitiam tuam, (væ, væ tibi, ait Dominus Deus.)*

Et il est arrivé après toute ta malice, (malheur, malheur à toi, dit le Seigneur Dieu!) (vers. 23)

*Et ædificasti tibi* LUPANAR, *et fecisti tibi prostibulum in cunctis plateis.*

Car tu t'es bâti un b.....[1] et tu t'es fait des maisons de débauche dans tous les carrefours. (vers. 24)

*Ad omne caput viæ ædificasti signum prostitutionis tuæ : et abominabilem fecisti decorem tuum : et divisisti pedes tuos omni transeunti, et multiplicasti fornicationes tuas.*

Tu as dressé à l'entrée de toutes les rues la marque publique de ta prostitution; tu as rendu ta beauté abominable, tu as ouvert tes jambes à tous les passants, et tu as multiplié tes fornications. (vers. 25)

*Et fornicata es cum filiis Ægypti vicinis tuis magnorum carnium : et multiplicasti fornicationem tuam ad irritandum me.*

Tu as forniqué avec les Égyptiens, tes voisins, qui ont de grands membres[2], et tu as multiplié tes fornications pour m'irriter. (vers. 26)

*Et fornicata es in filiis Assyriorum eó quód necdum fueris expleta : et postquam fornicata es, nec sic es satiata.*

Tu as aussi forniqué avec les Assyriens, parce que tu n'étais pas encore assouvie; et après avoir forniqué avec eux tu n'as pas encore été contente. (vers. 28)

*Et multiplicasti fornicationem tuam in terrâ Chanaan cum Chaldæis : et nec sic satiata es.*

Tu as multiplié tes fornications dans le pays de

[1] Dans la Bible de Pierre Frizon, pénitencier et chanoine de l'église de Reims, édition in-folio, Paris, 1671, *lupanar* est traduit par *bordeau.*

[2] Le chanoine Pierre Frizon dit : Qui sont tes voisins, hommes de grandes chairs.

Chanaan jusqu'en Chaldée; et avec cela tu n'as pas encore été contente. (vers. 29)

*In quo mundabo cor tuum, ait Dominus Deus, cum facias omnia hæc opera mulieris meretricis et procacis.*

Que ton cœur est lâche, dit le Seigneur Dieu, d'avoir fait toutes ces choses là, qui sont les actions d'une p..... effrontée. (vers. 30)

*Quia fabricasti* LUPANAR *tuum in capite omnis viæ, et excelsum tuum fecisti in omni platea : nec facta es quasi meretrix fastidio augens pretium.*

Car tu t'es bâti un b...... à l'entrée de toutes les rues, et tu t'es fait une maison de débauche dans toutes les places publiques. Et encore n'as-tu pas fait comme les autres p......, en ce que tu as méprisé le salaire. (vers. 31)

*Sed quasi mulier adultera, quæ super virum suum inducit alienos.*

Mais comme une femme adultère qui cherche des étrangers au lieu de son mari. (vers. 32)

*Omnibus meretricibus dantur mercedes : tu autem dedisti mercedes cunctis amatoribus tuis, et dona donabas eis, ut intrarent ad te undique ad fornicandum tecum.*

On donne un salaire à toutes les p......; mais toi, tu as donné à tous ceux qui t'aimaient les présents que ton mari t'avait faits; et tu leur as fait des présents, afin que de toutes parts ils vinssent vers toi pour tes fornications. (vers. 33)

*Factumque est in te contra consuetudinem mulierum in fornicationibus tuis, et post te non erit fornicatio : in eo enim quod dedisti mercedes, et mercedes non accipisti; factum est in te contrarium.*

Ainsi, il est arrivé en toi, dans ta prostitution,

tout le contraire de ce qui arrive aux femmes prostituées, et il n'y aura jamais de fornication semblable à la tienne, car ayant payé toi-même le prix de tes crimes au lieu de le recevoir, tu as fait le contraire de ce que font les autres. (vers. 34)

A quel excès d'opprobre étaient-ils donc livrés ces Hébreux pour mériter des reproches aussi outrageants? quelle idée doit-on se faire de leur religion (1), de leurs mœurs, de leur littérature, de leur roi Salomon et de leur prophète Ezékiel? Mais que l'on ne s'imagine pas qu'un langage aussi dégoûtant soit seulement usité dans ce seul chapitre de la Sainte Bible! Nous avons commencé, nous devons finir; que le lecteur ne s'effarouche pas; les paroles que nous allons transcrire sont celles que le Dieu d'Israël a prononcées par la bouche de son prophète.

*Et factus est sermo Domini ad me, dicens:*[1]

La parole de l'Eternel me fut encore adressée, et il me dit: (vers. 1)

*Filii hominis, duæ mulieres filiæ matris unius fuerunt.*

Fils de l'homme, il y a eu deux femmes, filles d'une même mère. (vers. 2)

*Et fornicatæ sunt in Ægypto, in adolescentia sua fornicatæ sunt: ibi subacta sunt ubera earum, et fractæ sunt mammæ pubertatis earum.*

Lesquelles se sont prostituées en Égypte, et ont forniqué dès leur jeunesse. C'est là que leur sein a été déshonoré, et que leur virginité a été corrompue. (vers. 3)

[1] Ezékiel, Ch. XXIII, Samarie et Jérusalem représentées sous le symbole de deux sœurs *Oolla* et *Ooliba*.

*Nomina autem earum, Oolla major, et Ooliba soror ejus minor : et habui eas et pepererunt filios et filias. Porrò earum nomina, Samaria Oolla, et Jerusalem Ooliba.*

La plus grande se nommait Oolla, et la plus petite se nommait Ooliba. Elles ont été à moi, et elles m'ont enfanté des fils et des filles. Celle qui s'appelle Oolla c'est Samarie, et celle qui s'appelle Ooliba est Jérusalem. (vers. 4)

*Fornicata est igitur super me Oolla, et insanivit in amatores suos, in Assyrios propinquantes.*

Oolla s'est élevée contre moi par sa fornication, et elle a aimé d'un amour furieux ses amants les Assyriens, ses voisins. (vers. 5)

*Vestitos hyacintho, principes, et magistratus, juvenes cupidinis, universos equites, ascensores equorum.*

Vêtus d'hiacinthe, qui étaient princes et magistrats, tous jeunes et aimables, et cavaliers, montés sur des chevaux. (vers. 6)

*Et dedit fornicationes suas super eos electos, filios Assyriorum universos : et in omnibus in quos insanavit, in immunditiis eorum polluta est.*

Elle s'est abandonnée dans sa fornication à ces hommes choisis, qui étaient tous enfants des Assyriens, et elle s'est souillée par ses infamies avec tous ceux dont elle était follement amoureuse. (vers. 7)

*Insuper et fornicationes suas, quas habuerat in Ægypto, non reliquit : nam et illi dormierunt cum ea in adolescentia ejus, et illi confregerunt ubera pubertatis ejus, et effuderunt fornicationem suam super eam.*

Elle n'a pas même quitté sa fornication par

laquelle elle s'était prostituée aux Égyptiens ; car ils l'avaient aussi corrompue dans sa jeunesse ; ils avaient flétri son sein lorsqu'elle était dans l'âge de puberté et ils avaient répandu sur elle leur fornication. (vers. 8)

*Propterea tradidi eam in manus amatorum suorum, in manus filiorum Assur, super quorum insanivit libidine.*

C'est pourquoi je l'ai livrée entre les mains de ceux qu'elle avait aimés, entre les mains des Assyriens, dont elle avait été passionnée jusqu'à la fureur. (v. 9)

*Quod cum vidisset soror ejus Ooliba, plusquam illa insanivit libidine : et fornicationem suam super fornicationem sororis suæ.*

Quand sa sœur Ooliba a vu cela, elle a fait pis qu'elle dans sa passion ; même elle a fait pis dans ses prostitutions que sa sœur n'avait fait dans les siennes. (vers. 11)

*Et vidi quod polluta esset via una ambarum.*

Et j'ai vu qu'elle s'était souillée et que toutes deux suivaient un même train. (vers. 13)

*Et auxit fornicationes suas : cùmque vidisset viros depictos in pariete, imagines Caldæorum expressas coloribus;*

Et encore a-t-elle augmenté *(Ooliba)* les excès de sa fornication : car ayant vu des hommes peints sur les murailles, des images des Chaldéens tracées avec des couleurs; (vers. 14)

*Et accinctos balteis renes, et tiaras tinctas in capitibus eorum, formam ducum omnium, similitudinem filiorum Babylonis, terræque Chaldæorum, in qua orti sunt.*

Qui avaient leurs baudriers sur leurs reins, et sur la tête des tiares de différentes couleurs, qui paraissaient tous de grands seigneurs et avaient l'air des enfants de Babylone et du pays des Chaldéens, lieu de leur naissance. (vers. 15)

*Insanivit super eos concupiscentia oculorum suorum, et misit nuntios ad eos in Chaldæam.*

Elle s'est laissée emporter à la concupiscence de ses yeux; elle a conçu pour eux une folle passion; et elle leur a envoyé ses ambassadeurs en Chaldée. (vers. 16)

*Cumque venissent ad eam filii Babylonis ad cubile mammarum, polluerunt eam stupris suis, et polluta est ab eis, et saturata est anima ejus ab illis.*

Et les enfants de Babylone sont venus vers elle au lit de ses prostitutions, et ils l'ont souillée par leurs adultères : par eux, elle a été corrompue, et son ame s'est rassasiée d'eux. (vers. 17)

*Denudavit quoque fornicationes suas, et discooperuit ignominiam suam : et recessit anima mea ab ea, sicut recesserat anima mea à sorore ejus.*

Elle a mis à nud ses fornications, elle a découvert son ignominie; et je me suis retiré d'avec elle, comme je m'étais retiré d'avec sa sœur. (vers. 18)

*Multiplicavit enim fornicationes suas, recordans dies adolescentiæ suæ, quibus fornicata est in terra Ægypti.*

Elle a multiplié ses fornications jusqu'à rappeler le souvenir des jours de sa jeunesse, pendant lesquels elle s'était prostituée au pays d'Egypte. (vers. 19)

*Et insanivit libidine super concubitum eorum,*

*quorum carnes sunt ut carnes asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Et elle fut éprise de fureur pour le coït de ceux dont les membres sont comme les membres des ânes, et dont l'émission est comme l'émission des chevaux. (vers. 20).

Ce n'est pas seulement à Ezékiel que le Dieu des Hébreux parle d'une manière aussi libidineuse; nous lisons dans le chapitre 1.er d'Osée, vers. 2 : « Lorsque l'Éternel commença à parler à Osée, l'Éternel lui dit : Va, prends une fille de joie et fais-lui des enfants de fille de joie, car le pays ne fait plus que se prostituer en se détournant de l'Éternel. »

D'après ceci, on voit que le culte du Phallus existait à Jérusalem; les Israélites ou Hébreux ayant toujours été les esclaves ou les imitateurs de leurs voisins, leur culte dut rester long-temps en travail avant d'exister, et après la grande captivité de Babylone, il parut se constituer enfin. Mais au milieu d'un conflit d'opinions, la discorde enfanta une foule de sectes juives, qui toutes ennemies les unes des autres, s'accusaient réciproquement d'hérésie, et c'est sans doute là la cause de cette confusion que l'on remarque dans les livres des Hébreux.

Il est inutile de parler des anges; plusieurs savants de nos jours ont démontré comment ils ont emprunté cette idée des Perses, ainsi que la fable d'Adam et d'Eve, le péché originel, le Messie, l'immortalité de l'ame, le paradis et la géhenne du feu ou l'enfer. Nous nous bornerons ici à parler des principales sectes juives que l'on peut regarder comme les premiers matériaux du Christianisme.

Primitivement les Juifs ne formaient qu'un seul corps de nation ; mais bientôt, révoltés par la tyrannie de Roboam, Jéroboam se mit à la tête des mécontents, et, suivi de neuf tribus et demie, il alla se fixer à Samarie, et de là est venu le nom de Samaritain donné à cette secte. 340 ans avant Jésus-Christ, suivant le calcul de Denis-le-Petit, les Samaritains élevèrent un temple sur le mont Garizim, entre Sichem et Samarie, et prétendirent que *Jakouh* pouvait aussi bien être adoré sur cette montagne qu'à Jérusalem ; et de cette innovation, il résulta un schisme qui divisa totalement les deux partis. Ces Samaritains ont conservé les caractères de l'écriture primitive des Hébreux, qu'on nomme aujourd'hui écriture samaritaine ; les autres caractères, moins anciens, connus sous le nom d'hébreu carré, ont été donnés aux Juifs par Esdras, après la captivité de Babylone [1].

196 ans avant Jésus-Christ, il se forma une secte nommée saducéenne, que nous devons plutôt considérer comme le Judaïsme, tel qu'il était conçu par Moïse ; car *Sadoc*, régénérateur de cette doctrine, enseignait qu'il fallait servir Dieu pour lui-même et non dans l'idée d'en recevoir des récompenses en l'autre monde, comme les esclaves servent leurs maîtres dans la vue d'en obtenir un salaire [2].

Les Saducéens assistaient comme les autres Juifs à toutes les cérémonies du temple de Jérusalem : on a fait dériver le nom de leur secte de *Sadoc*,

[1] *Recueil de dissertations*, par le Père Souciet. Paris, 1715.
[2] *Actes des Apôtres,* Ch. XXIII, vers. 8.

leur fondateur; mais il est plus naturel de croire avec saint Jérôme que le mot saducéen vient de l'hébreu *sadic* (juste) ou *sadec* (justice); comme en effet, ils affectaient d'être justes dans toutes leurs actions [1].

Vers l'an 180 avant Jésus-Christ, les Juifs étaient passés en Égypte, suivant Aristée, du temps de Psammeticus, mais surtout après la première destruction de Jérusalem par les rois d'Assyrie, du temps d'Alexandre, de Ptolémée-Lagus, et enfin sous le règne de Ptolémée-Philadelphe, qui leur rendit la liberté; ce furent ces Juifs, à n'en pas douter, qui composèrent les synagogues de la secte des Hellénistes en Egypte, et l'on ne peut douter qu'ils n'aient commencé à cette époque à se familiariser avec la doctrine des Egyptiens.

Eusèbe remarque qu'il y avait en ce temps-là deux partis différents chez les Juifs d'Egypte; l'un prenait toutes les lois de Moïse à la lettre, et l'autre leur donnait un sens allégorique. Nous trouvons dans le premier de ces deux partis la véritable origine des Caraïtes, qui commencèrent à paraître sous Ptolémée-Philométor : les interprétations allégoriques et les traditions furent reçues avec plus d'avidité par le second de ces partis : insensiblement la loi judaïque s'altéra par les relations que les Juifs eurent avec les étrangers; ce fut surtout avec les Egyptiens qu'ils se lièrent davantage, parce que leurs rois étaient alors maîtres de la Judée. Les

[1] Voir Tertullien, Jérôme, Epiphane, etc.
[2] Eusèbe, chron.

docteurs juifs, transportés ou nés sur les bords du Nil, commencèrent à connaître la doctrine des Égyptiens; ils prirent d'eux la méthode d'expliquer l'écriture par des allégories; pénétrant plus avant, ils embrassèrent une philosophie moins rigoureuse et moins sauvage que celle de leurs ancêtres. Ils enseignaient que les mots étaient autant d'images cachées; ils changeaient les volumes sacrés et les préceptes de sagesse en allégories. Les Juifs caraïtes résistèrent à ce torrent. Leur dogme consistait à croire qu'il fallait s'attacher scrupuleusement à l'Ecriture, et n'avoir d'autres règles que la loi et les conséquences qu'on en peut tirer; ils rejetaient toute tradition orale et soutenaient qu'il n'y avait point eu de loi orale donnée à Moïse sur le Mont-Sinaï.

130 ans avant Jésus-Christ parut la secte des Pharisiens. Joseph, qui était de cette secte, semble en fixer l'origine vers cette époque. Les Pharisiens ont été ainsi nommés du grec Φαρισαῖος et du chaldéen *pharis* (séparé), parce qu'ils étaient séparés des autres par leur genre de vie. En effet, ils étaient très-austères, faisaient de longues veilles, se couchaient sur une planche quelquefois semée de cailloux et d'épines, faisaient de longues oraisons sans remuer les yeux, ni les bras, ni les mains; ils jeûnaient, se flagellaient, se purifiaient, et malgré cet excès d'humilité, ils étaient flattés du titre de *sages par excellence* qu'on leur donnait.

Vers l'an 55 avant Jésus-Christ, parurent les Esséniens, que l'on peut regarder comme les fondateurs du Christianisme. D'après leur genre de vie, il paraîtrait certain qu'ils étaient de véritables

philosophes pythagoriciens; on en distinguait de deux sortes; les uns vivaient en commun; les autres, solitaires, s'adonnaient à la contemplation : semblables aux disciples de l'école italique, ils méprisaient les richesses, n'amassaient ni or, ni argent, se couvraient d'habits blancs, symbole de pureté, et devaient subir un noviciat de plusieurs années avant d'être admis dans l'ordre.

De tous les Juifs, les Esséniens étaient ceux qui avaient le plus de réputation de vertu; ils fuyaient les grandes villes et habitaient les bourgades : leur occupation était l'agriculture et les métiers innocents; ils ne s'adonnaient ni au commerce, ni à la navigation; ils n'avaient point d'esclaves et se servaient les uns les autres. Contents du simple nécessaire, plusieurs d'entre eux logeaient sous un même toit, d'autres ne comptaient pas que leurs maisons fussent leurs propriétés; ils recevaient tous ceux de leurs sectes, vivaient familièrement ensemble sans s'être jamais vus; ils mettaient en commun le produit de leur travail et prenaient soin des malades. La plupart craignant l'infidélité des femmes et les divisions qu'elles causent dans les familles, renonçaient au mariage; ils élevaient les enfants des autres, et les prenaient dès l'âge le plus tendre pour les instruire et les former à leurs mœurs.

Ils étaient à-peu-près au nombre de 4000 répandus dans la Palestine; mais il paraît qu'une autre branche de cette société vertueuse se répandit en Égypte, où elle fut connue sous le nom de *Thérapeutes*, du grec θεραπευτής (qui rend des soins officieux).

Philon, dans son livre de la vie contemplative, rapporte qu'il y avait, près d'Alexandrie, des gens qui renonçaient à leurs biens et à leurs parents, et qu'après s'être débarrassés des soins temporels, ils quittaient la ville pour se retirer dans des lieux solitaires, où ils habitaient chacun un endroit séparé pour y vaquer aux exercices de la prière et de la contemplation. Ils faisaient oraison deux fois le jour, le matin et le soir; le reste du temps, ils l'employaient à la lecture de l'Écriture Sainte, des livres de Moïse, des oracles des prophètes, des hymnes, des psaumes, etc., et s'appliquaient à en découvrir le sens, persuadés qu'ils ne contenaient que des figures dont les mystères étaient cachés sous le voile de l'allégorie.

Plusieurs savants ont long-temps agité la question de savoir si les Esséniens ou Thérapeutes étaient Juifs ou Chrétiens, ou Chrétiens ou moines. Photius [1], Bouhier, H. Valois ont prétendu qu'ils étaient Juifs; Eusèbe [2], saint Jérôme, Sozomée, Nicéphore [3], Baronius, le Père Peteau, Godeau, le Père Montfaucon ont voulu qu'ils étaient Chrétiens : Castien et le père Heliot étaient d'avis contraires; suivant eux, les Esséniens et Thérapeutes étaient Chrétiens et moines. Sans nous arrêter à ces vaines discussions, la suite nous démontrera qu'ils étaient à la fois Juifs, Chrétiens, moines, ou plutôt cénobites.

[1] *Bibliot.*, cap. 103.
[2] *Hist. eccl.*, liv. II, chap. 17.
[3] *Hist. eccl.*, liv. II, chap. 16.

Depuis long-temps les conquêtes des Romains avaient dû faire oublier les préceptes de Pythagore; ses sectateurs, dispersés et sans école, enseignaient sa philosophie avec mystère, et, peu-à-peu, cette doctrine prenant un nouvel essor, elle s'insinua parmi les Juifs et pénétra dans les écoles de Platon, d'Aristote et de Zénon.

Déjà les idées de Platon, relatives à la trinité, s'étaient répandues dans beaucoup de sectes philosophiques; on sait que les Indous, les Chaldéens, les Phéniciens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Scythes et les Scandinaves avaient adopté cette doctrine, et nous avons même dit qu'elle a été trouvée au milieu des peuples inconnus du nouveau monde.

Semblable à celle des Indous, la trinité de Platon renferme l'univers et ses révolutions; certains philosophes admettaient une trinité de Dieux; d'autres, une trinité composée de causes, de principes et de créatures. Mais l'idée la plus naturelle est sans contredit celle de Platon, c'est-à-dire cette trinité philosophique du monde et de l'intelligence, ou du λογος et de l'ame, qui comprend les trois grandes révolutions, la création, la conservation et le renouvellement des choses.

Nous voyons dans Plotin que le dogme trinitaire était déjà enseigné par Parmenide[1]. Quelques-uns se sont imaginé que cette trinité n'était pas une invention humaine, mais une révélation divine

[1] Il vivait en l'an 316 ou 318 de la fondation de Rome, quelques années avant la naissance de Platon.

nécessaire pour suppléer à la faiblesse de l'intelligence de l'homme sur la nature de Dieu.

Le dogme de la trinité n'a pu avoir lieu par suite d'une révélation divine ; car les Brahmes le connaissaient dès long-temps ; et quand bien même les prêtres et les philosophes ne l'auraient pas adopté d'un commun accord, nous serions en droit de le considérer comme le résultat de cette multitude de sectes qui parurent en Orient à l'époque que nous supposons à Jésus-Christ.

Plus tard, Philon d'Alexandrie, Juif helléniste, développa les idées trinitaires de Platon, et, tirant parti des nouvelles idées de l'école d'Alexandrie, il opéra un mélange de philosophie avec celle des Juifs, ses compatriotes, et trouva dans le sens mystique de leurs écrits tout ce qu'il voulut pour établir sa doctrine.

Jean, surnommé l'évangéliste, acheva de réaliser les idées de Philon en prenant une chronologie dans l'histoire des Juifs, en faisant naître l'intelligence, le verbe ou le logos, du sein d'une vierge de la race de David. On voit, d'après ceci, que la doctrine de Jean s'écarte du platonisme; mais Eusèbe observe que malgré cela, la ressemblance des idées platoniciennes avec celles des Chrétiens sur le λογος est des plus frappantes.

Dans le temps où nous supposons l'existence de Christ parut encore Simon, surnommé le magicien. Suivant les platoniciens, il disait qu'il est absurde de supposer que le monde ait été créé immédiatement par l'Éternel; que si c'était vraiment lui qui avait produit l'homme, il ne lui eut

pas donné des lois impossibles à observer; ou, s'il lui en avait prescrites, il aurait fait en sorte qu'il les observât : l'homme, disait-il, n'est point l'ouvrage d'un être souverainement bon, mais plutôt d'un être méchant et ennemi de l'humanité, qui n'a donné des lois que pour avoir des coupables à punir; il supposait une intelligence suprême dont la fécondité avait produit une infinité d'autres puissances, avec des propriétés différentes à l'infini. Simon se donna parmi ces puissances la place la plus distinguée, et voulut expliquer au peuple la naissance du péché dans le monde, l'origine du mal, le rétablissement de l'ordre et la rédemption des hommes. « Je suis, disait-il, la *parole de Dieu,* « le Paraclet, le Tout-Puissant, et tout ce qui est « en Dieu. J'ai, par ma toute-puissance, produit « des intelligences douées de différentes propriétés; « je leur ai donné différents degrés de puissance. « Lorsque je formai le dessein de faire le monde, « la première de ces intelligences pénétra mon « dessein, et voulut prévenir ma volonté; elle « descendit et produisit les anges et les autres « puissances spirituelles auxquelles elle ne donna « aucune connaissance de l'Être Tout-Puissant qui « lui avait donné l'existence; ces anges et ces puis- « sances, pour manifester leur pouvoir, produi- « sirent le monde. En parcourant les mondes « formés par les anges, ajoutait-il, je vis que « chaque monde était gouverné par une puissance « principale; j'ai vu ces puissances ambitieuses et « rivales se disputer l'empire de l'univers; j'ai vu « qu'elles exerçaient tour-à-tour une puissance

« tyrannique sur l'homme, en lui prescrivant mille « pratiques fatigantes et insensées; j'ai eu pitié « du genre humain; j'ai résolu de rompre ses « chaînes et de le rendre libre en l'éclairant : pour « y parvenir, j'ai pris une forme humaine, et j'ai « paru un homme entre les hommes, sans être « cependant un homme : je viens leur apprendre « que les différentes religions sont l'ouvrage des « anges qui, pour tenir les hommes sous leur em- « pire, ont inspiré des prophètes et persuadé « qu'il y avait des actions bonnes et mauvaises, « lesquelles seraient punies et récompensées. Les « hommes intimidés par leurs menaces, ou séduits « par leurs promesses, se sont refusés aux plaisirs « ou dévoués à la mortification : je viens les éclairer « et leur apprendre qu'il n'y a point d'action bonne « ou mauvaise par elle-même; que c'est par ma « grâce et non par leurs mérites que les hommes « sont sauvés, et que pour l'être, il suffit de croire; « c'est pourquoi je ne veux pas que mes disciples « répandent leur sang pour soutenir ma doctrine. « Lorsque le temps que ma miséricorde a destiné « pour éclairer les hommes sera fini, je détruirai « le monde, et il n'y aura de salut que pour mes « disciples; leurs ames, dégagées des chaînes du « corps, jouiront de la liberté des purs esprits; « tous ceux qui auront rejeté ma doctrine resteront « sous la tyrannie des anges. »

On voit à sa Cosmogonie que Simon le magicien avait emprunté celle des Égyptiens et des Perses, qui attribuaient la création du monde et sa conduite à des Demiurges, ou Cabyres. Son incarnation,

comme parole de Dieu, est une allégorie également empruntée des Perses et très en rapport avec la philosophie du moment; du reste, ce charlatanisme ne contribua pas peu à fonder la religion chrétienne.

En ce temps là, Marc fonda une école à Alexandrie pour y expliquer les Écritures, ou plutôt pour en chercher le sens allégorique, à l'exemple des Juifs hellénistes. Apollonius de Tyane, de la secte pythagoricienne, méritant l'apothéose par sa vertu, acheva de constituer une secte qui plus tard fut le Christianisme. Ce célèbre philosophe ne prêchait que l'amour de la justice, et son exemple enseignait mieux encore à la pratiquer que ses leçons: dévoué à la vie la plus austère, il était tempérant, détaché des plaisirs, et soumis à l'abstinence la plus rigoureuse. « On a vu il n'y a pas long-temps, « dit saint Jérome, un prodige inouï, digne d'être « connu de tous les siècles et tel qu'il effaçait aux « yeux des étrangers tout ce que Rome pouvait « offrir à la curiosité : je parle du célèbre Apollo- « nius, traité de magicien par le peuple et de phi- « losophe par les gens instruits. »

En effet, ce grand homme se rendit si fameux par sa sagesse et son austérité, que les ennemis de la secte chrétienne et les philosophes eclectiques de l'école d'Alexandrie le prirent pour ce Christ dont on racontait les merveilles; et s'en rapportant aux prédictions mentionnées dans le livre d'Isaïe, sur la venue du Messie, et surtout aux paroles attribuées à Zoroastre, dans le Zend-Avesta, où il est dit: « Il naîtra dans les derniers temps un prophète

« nommé *Oshenderbeghü* (l'homme du monde); il « enseignera la justice et la véritable religion; sa loi « sera quelque temps combattue par le diable, mais « il triomphera à la fin de tous les obstacles et fera « régner le bonheur et la paix sur la terre. » Ils prétendirent que ce réparateur annoncé était Apollonius : suivant eux, il était né d'un Dieu; sa venue avait été annoncée par des prodiges; il était destiné à être un jour le restaurateur du genre humain.

Philostrate[1], qui a écrit son histoire, rapporte qu'Apollonius disait : « Le philosophe s'unira avec le « philosophe; il négligera le grammairien et le so« phiste. La vertu s'acquiert par l'exercice et par l'in« struction : la nature nous y dispose : il faut tout « entreprendre pour elle. Le philosophe fuit les « bains, sort peu, cherche en tout la pureté, même « dans ses vêtements; il purge son ame du vice, « mange seul, se tait volontiers, s'abstient de vin et « de la chair des animaux, a peu de besoins, évite le « méchant, a toujours un bon conseil à donner, sa « bourse ouverte à ses amis, son sang à répandre « pour sa patrie et sa liberté à conserver. L'ame ne « repose point. Rien ne périt; il n'y a que les appa« rences qui naissent et qui passent. S'il y a passage de « l'état d'essence à l'état de nature, il y a génération. « S'il y a passage de l'état de nature à l'état d'essence, « il y a mort. A proprement parler, il n'y a ni généra« tion ni corruption; il y a succession d'état; il y a

[1] Il était de Lemnos et selon d'autres de Tyr ou d'Athènes : il vivait à Rome du temps de l'empereur Sévère, et, à la demande de l'impératrice Julie, il composa la vie d'Apollonius de Tyane.

« apparence grossière de nature, et ténuité d'essence; « l'intervalle est occupé par ce qui change, paraît et « disparaît. L'essence est toujours la même, mais son « mouvement et son repos diffèrent. Un tout se résout « en parties; des parties reforment un tout: voilà l'au- « tomatisme général. La matière est contenue dans « un vase éternel, où rien ne survient et d'où rien « ne s'échappe, mais où ce qui est sensible cesse de « l'être, et ce qui ne l'était pas le devient; où des « choses tendent à la simplicité de l'unité et d'autres « se composent : entre les choses il n'y a nul mode « commun à tous les individus; mais tout mode, « ce qui est vie, est mode d'une chose singulière. « L'essence première, la seule qui fasse et souffre, qui « est toute en tout, est le Dieu éternel qui perd son « nom dans nos langues par la multitude et la variété « des êtres à désigner. L'homme se divinise en « mourant, il change de mode, mais non de nature « et d'essence; il est donc mal de pleurer la mort; « il faut la révérer et abandonner à Dieu l'être qui est « parvenu à ce terme : il y a de l'ordre dans l'uni- « vers; Dieu y préside. Le sage ne fera donc aucune « chose; il croira que ce qui lui arrive est bien. « Cet ordre est nécessaire; s'il a destiné l'empire à « un homme et que cet homme périsse, il ressusci- « tera pour régner. Celui qui a étudié cette chaîne « des destinées prédira l'avenir. Tant que nous « vivons, nous sommes châtiés. Les Dieux n'ont « pas besoin de victime. Avoir l'ame pure, faire le « bien à ceux qui le méritent, voilà ce qui rend « agréable aux yeux de l'Éternel. Vous avez de « l'affinité avec les animaux, n'en sacrifiez donc

« point. Tous les êtres ont leur jeunesse et leur
« caducité, leur période et leur consommation. La
« richesse est une source d'inquiétudes : pourquoi
« les hommes veulent-ils être riches ? Il faut dans
« l'indigence se montrer ferme, humain dans l'o-
« pulence. L'indiscrétion a bien des inconvénients;
« il est plus sûr de se taire. »

D'après ces principes, on reconnaît qu'Apollonius de Tyane, en suivant les préceptes de Pythagore, appartenait en même temps à la secte vertueuse des Esséniens et des Thérapeutes, dont la sagesse et l'austérité les faisaient si justement admirer.

Dans ce siècle, que l'on peut nommer siècle de philosophie, brillaient encore Gamaliel, docteur de la loi judaïque et de la secte des Pharisiens; Paul, disciple de Gamaliel, et Sénèque. Jamais moment ne fut plus favorable à la propagation d'un nouveau culte; les religions, corrompues et mélangées, s'étaient régénérées sous un aspect philosophique; le sens allégorique que l'on prêtait aux Écritures servit encore de prétexte à l'institution d'un nouveau dogme : depuis long-temps on attendait un réparateur ou un Messie; chaque secte prétendait le reconnaître dans le fondateur de sa doctrine, et ce conflit d'opinions donna lieu à une foule d'imposteurs de se donner pour ce Messie [1] attendu des Perses et des Hébreux. (M)

Depuis plus d'un siècle, les Juifs étaient divisés en plusieurs sectes religieuses qui toutes tendaient

[1] *Messie*, *Messiah*, est un mot hébreu, synonyme au mot grec Christ (*oint*).

à une perfection mystique : la congrégation des Esséniens en se développant était nommée, suivant les lieux, la secte des frères, des élus, des croyants, des fidèles, des Nazaréens, des Jesséens ou des Galiléens. Ces vertueux cénobites tendaient à l'égalité ; ils observaient la communauté des biens comme les disciples de Pythagore, et assistaient les pauvres lors même qu'ils étaient éloignés. Suivant à la lettre les préceptes d'Apollonius, ils s'abstenaient de viande et ne mangeaient que des herbes crues ou bouillies : il y avait une portion de pain réglée, quelquefois ils y ajoutaient un peu de miel. Le vin leur était défendu ; ils n'avaient d'autre boisson que l'eau pure. Ils n'allaient point au temple, mais ils y envoyaient leurs offrandes ; ils étaient encore Juifs, ils étaient déjà Chrétiens, et vivaient en solitaires ; mais en l'an 49 de Jésus-Christ, ayant décidé qu'ils ne tiendraient plus à la circoncision, ils se séparèrent hautement de la loi judaïque et dès lors le Christianisme fut constitué.

Reste à savoir maintenant d'où est venue cette légende d'un dieu né d'une vierge, mort et ressuscité. Nous avons dit que les Hellénistes et les Thérapeutes ne s'occupaient qu'à découvrir les vérités cachées sous le sens allégorique de l'Écriture ; à l'époque où le Judaïsme s'amalgama avec la religion des Perses et des Égyptiens, il dût y avoir un nouveau conflit d'allégories ; car on sait que les prêtres de ces nations écrivaient toujours par énigme, et cela pour conserver une ligne de séparation entre leur doctrine, qu'ils nommaient ésotérique ou interne, et celle du vulgaire, nommée exotérique ou externe.

Mais avant de nous entretenir des fictions qui se rattachent à la vie de Jésus-Christ, nous allons nous permettre quelques remarques relatives à la vie de ce prétendu personnage.

Un auteur juif s'exprime de cette manière dans un ouvrage intitulé *Judaï Lusitani questiones ad Christianos* [1]. « Reconnaître un homme-Dieu, c'est « s'abuser soi-même, c'est se forger un monstre, « un centaure; c'est le bizarre assemblage de deux « natures qui ne sauraient s'allier. »

Il est encore d'autres Juifs qui ont prétendu qu'on avait qualifié Jésus du nom de fils de Dieu, parce qu'il était regardé comme un homme de bien, de même qu'on nomme enfant du diable, un homme méchant et impie.

Les Juifs assuraient, nous apprend Origène [2] que Jésus était né dans un petit hameau de la Judée, et que sa mère, pauvre et obligée de vivre en travaillant, ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé *Panther*, fut chassée par son mari, qui était charpentier de profession. Errant alors misérablement, elle accoucha secrètement de Jésus, qui bientôt, se trouvant dans le besoin, se loua comme domestique en Égypte, où ayant appris quelques secrets connus depuis long-temps par les Égyptiens, il revint dans son pays, fit des miracles au moyen de sa nouvelle science et se donna pour homme-Dieu. Celse a cité un livre intitulé *Sepher Toldos Jeschu*, qui parle à-peu-près dans le même

[1] Quest. I, II, IV, XXIII.
[2] Contre Celse, Ch. VIII et IX.

sens : suivant ce dernier, le mari de la mère adultère de *Jesu* ou *Jesua* se nommait *Jokanam*.

Nous nous refusons à croire qu'il ait jamais existé un personnage nommé Jésus-Christ, fils de Marie ; cependant, il est possible qu'un charlatan comme Simon le magicien ou un sage tel qu'Apollonius de Tiane aient été appelés fils de Dieu : peut-être encore, tandis que nombre d'imposteurs se donnaient pour le Messie attendu, à l'exemple de Theudas, de Dosithée et de Barchochebas, etc., un d'eux aura pu tromper le vulgaire par des tours d'escamoteur, comme cela se pratiquait chez les Égyptiens, et laisser une forte impression dans l'esprit de la multitude.

Mais parlons de la virginité de Marie : Peut-on croire que des savants, ou prétendus tels, se soient mis à la torture pour démontrer que Marie avait conçu du verbe par l'oreille ? Le bréviaire des Maronites dit pourtant : « Le verbe du père est entré « par l'oreille de la femme bénie. » Je suis entré en elle par le sommet de la tête, dit Jésus dans des évangiles apocryphes[1]; saint Augustin et le pape Félix disent que la vierge devint enceinte par l'oreille. Suivant Autichius, Elianus Chorevêque, qui assista au concile de Nicée, prétendait que le verbe entra par l'oreille de la vierge et qu'il en sortit par la voie de l'enfantement. Agobard, archevêque de Lyon, rapporte que de son temps (en 815) l'église chantait : « Le verbe est entré par l'oreille de la « vierge et en est sorti par la porte dorée. »

[1] Asseman, *Bibl. orient.*, T. 1, p. 91.

Toutes ces futilités démontrent assez quel a été l'embarras des chefs de la religion, quand ils ont dû personnifier toutes les allégories qui faisaient la base de leur doctrine. A la suite de cet embarras, il résulta de la contradiction, et un auteur nommé saint Evremont nous le fait apercevoir dans un ouvrage où il dit[1] : « Saint Matthieu et saint Luc « donnent chacun une généalogie de Jésus-Christ « différente ; et pour qu'on ne croie point que ce « sont ces différences légères qu'on peut attribuer « à méprise, ou inadvertance, il est aisé de s'en « convaincre par ses yeux en lisant Matthieu au ch. « I.er, et Luc au ch. III.me On verra qu'il y a quinze « générations de plus dans l'une que dans l'autre; « que depuis David elles se séparent absolument; « qu'elles se réunissent à Salathiel ; mais, qu'après « son fils, elles se séparent de nouveau et ne se « retrouvent plus qu'à Joseph.

« Dans la même généalogie, saint Matthieu tombe « encore dans une contradiction manifeste; car il « dit qu'Ozias était père de Jonathan; et dans les « Paralipomènes, liv. I, ch. III, vers. 11 et 12, on « trouve trois générations entre eux ; savoir : Joas, « Amazias et Azarias, desquels Luc ne parle pas « plus que Matthieu. De plus, cette généalogie ne fait « rien à celle de Jésus, puisque, selon notre loi, « Joseph n'avait eu aucun commerce avec Marie. »

Saint Evremont n'est pas le seul qui nous ait montré cette contradiction; mais à cela près, l'embarras des premiers chefs de l'église ne dut pas

[1] *Analyse de la religion chrétienne*, p. 22.

être médiocre quand ils ont dû choisir dans la multitude des évangiles qui existaient, car tous les chefs de secte en ont composé qui toutes ont rapport à Jésus-Christ, mais de diverses manières; parce que le prétendu Christ était arrivé plus tôt selon les uns, et plus tard selon les autres; parce que son histoire variait suivant la doctrine des sectateurs; enfin, parce que diverses paroles et diverses actions lui ont été supposées d'après les différentes manières de voir des écrivains de cette époque.

Parmi les plus célèbres évangiles déclarés apocryphes par les évêques de Rome et les conciles, on compte l'évangile selon les Hébreux, l'évangile selon les Égyptiens, l'évangile des douze ou des Nazaréens, l'évangile d'Eve, l'évangile de perfection, de Nicodême, de saint Pierre, de saint Thomas, de saint Mathias, de saint Barthelemi, de saint Philippe, de saint Epiphane, de Judas, de saint Thadée, de saint Barnabé, de saint André, etc., etc., etc. Bref on en comptait cinquante quatre; mais après plusieurs contestations, les conciles adoptèrent seulement l'évangile de Matthieu, celui de Marc, celui de Luc et celui de Jean.

Les anciens Chrétiens étaient si peu d'accord sur l'époque de la naissance de leur Christ, qu'ils ne savaient à quel jour fixer la fête de son anniversaire. Enfin, les Chrétiens d'Occident la fixèrent irrévocablement le 25 décembre, et ceux d'Égypte le 6 janvier. Avant d'expliquer la cause de cette dissidence, nous allons parler de la naissance de Christ, selon saint Matthieu.

« Or la naissance de Jésus-Christ arriva ainsi : Marie, sa mère ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit, avant qu'ils fussent ensemble. »

« Alors Joseph, son époux, étant homme de bien et ne voulant pas la diffamer, voulut la quitter secrètement. »

« Mais comme il pensait à cela, un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains point de prendre Marie pour ta femme ; car ce qu'elle a conçu est du Saint-Esprit, »

« Et elle enfantera un fils ; et tu lui donneras le nom de Jésus ; car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. »

« Or tout cela arriva, afin que s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par le prophète. »

« Voici, une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et on le nommera EMMANUEL, ce qui signifie Dieu est avec nous. »

« Joseph étant réveillé de son sommeil, fit comme l'ange du Seigneur lui avait commandé, et il prit sa femme. »

« *Mais il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eut enfanté son fils premier né*, et il lui donna le nom de Jésus. [1] »

« Jésus étant né à Béthléem, ville de Judée, au temps du roi Hérode, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem ; »

« Et ils dirent : Où est le Roi des Juifs qui est né ?

[1] Évangile selon saint Matthieu, Ch. I, vers. 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25.

car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

« Le roi Hérode l'ayant appris en fut troublé et tout Jérusalem avec lui. »

« Alors Hérode ayant appelé en secret les mages, s'informa d'eux exactement du temps auquel ils avaient vu l'étoile. »

« Et les envoyant à Béthléem, il leur dit : Allez et informez-vous exactement de ce petit enfant; et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'y aille aussi et que je l'adore. »

« Eux donc ayant ouï le roi, s'en allèrent, et voici, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant sur le lieu où était le petit enfant, elle s'y arrêta. »

« Et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent le petit enfant avec Marie, sa mère, lequel ils adorèrent en se prosternant; et après avoir ouvert leurs trésors, ils lui présentèrent des dons, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »

« Et ayant été divinement avertis en songe de ne pas retourner vers Hérode, ils se retirèrent dans leur pays par un autre chemin. »

« Après qu'ils furent partis, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère et t'enfuis en Égypte, et le tiens là jusqu'à ce que je te le dise, car Hérode cherche le petit enfant pour le faire mourir. »

« Alors Hérode voyant que les mages s'étaient moqués de lui, fut fort en colère, et ayant envoyé ses gens, il mit à mort tous les enfants mâles depuis

ceux de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était exactement informé des mages.[1] »

A l'époque où nous fixons la naissance de Christ, l'aventure que nous venons de rapporter était déjà une vieille histoire en vogue, non seulement dans l'Orient, mais encore dans le Nord; et afin de démontrer que la fable de Christ n'était pas une nouvelle invention, nous ferons, à la suite de ses principales aventures, la récapitulation des légendes sur la généralité desquelles le Christianisme a été fondé.

Vichnou, deuxième personne de la trinité indienne, s'était déjà incarné sept fois pour réprimer l'audace des géants, des démons et des enfants de la race du soleil; et malgré cela la méchanceté des hommes allait toujours en augmentant : c'est pourquoi il résolut de s'incarner une huitième fois sous le nom de *Christna*. Long-temps avant sa naissance, une prédiction avait été faite à *Kansa*, tyran de Mathoura, que sa sœur *Devaki*, femme de *Vasoudeva*, donnerait le jour à un enfant céleste : pour le soustraire à sa destinée, le cruel géant massacrait de ses propres mains les enfants de sa sœur; déjà sept avaient péri et le huitième allait subir le même sort : mais une nuit, les gardes apostés dans ce dessein furent étourdis par un bruit d'instruments, et *Christna* vint au monde à *minuit*, avec tous les attributs de la divinité[2].

[1] Evangile selon saint Matthieu, Ch. II, vers. 1, 2, 3, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 16.

[2] *Recherches asiatiques*, T. I, p. 197, 283; — Polier, T. I et II, ch. 5 et 11; — le *Bhagavat*, par d'Obsonville, etc.

Écoutons la même incarnation de Vichnou racontée par le missionnaire Bernier : « Le monde « étant asservi sous la puissance des géants, fut ra« cheté par la deuxième personne de la trinité qui « naquit à minuit, d'une vierge, au bruit des can« tiques que les anges chantaient dans les airs et « au milieu d'une pluie de fleurs que les cieux ver« saient sur la terre. »

La neuvième incarnation de Vichnou, sous le nom de *Bouddha*, que les Indous placent environ mille ans avant l'ère chrétienne, n'est pas non plus sans intérêt : *Bouddha* descendit du séjour céleste dans le sein de *Maha-Maya*, épouse du roi de Magadha; sa mère, qui l'avait conçu sans souillure, le mit au monde sans douleur.

Entendons maintenant le jésuite Tachard sur le récit de la naissance de *Sommonocodom*, le Messie des Siamois, que nous avons démontré être le même que *Bouddha* :[1]

« Une jeune fille nommée *Matra Maria* (la « grande Marie) s'étant retirée dans une affreuse « forêt de Siam pour y vivre parfaitement, en at« tendant la venue de Dieu que les peuples atten« daient avec beaucoup d'empressement.... Un « jour, lorsqu'elle était en prières, elle conçut « d'une manière toute extraordinaire, sans perdre « sa virginité. Le soleil, par le ministère de ses « rayons, forma le corps d'un enfant dans son sein, « pendant la ferveur de ses prières. Quelque temps « après, elle fut bien étonnée de se trouver enceinte,

[1] *Second voyage à Siam*, par le P. Tachard; p. 247, éd. d'Amsterdam.

« et quoiqu'elle fût sûre de sa vertu, toute honteuse « cependant qu'elle était d'elle-même, elle s'enfonça « plus avant dans la forêt pour se dérober aux yeux « des autres hommes. Elle arriva enfin auprès d'un « grand lac, entre Siam et Camboie, où elle accou- « cha, sans peine et sans travail, du plus bel enfant « du monde. »

D'après le Père Dandrade, la deuxième personne de la trinité passe chez les Tartares du Thibet pour un Dieu qui s'est revêtu de la forme humaine.

Suivant les Japonais, Xaca vint au monde dans l'Indostan, 1200 ans avant Jésus-Christ; sa mère était reine de Delhi et le conçut sans avoir eu commerce avec son mari ni avec aucun homme; *le roi, soupçonnant la fidélité de son épouse, fut averti en songe du miracle opéré en faveur de sa famille*, et quelque temps après, la reine accoucha de l'homme-Dieu par le côté droit, sans perdre sa virginité. [1]

Chez les Perses, le soleil Mithra naquit dans une grotte le 25 décembre, à minuit; chez les Égyptiens, l'anniversaire d'Horus, fils du soleil Osiris, était fixé au 6 janvier, et voilà pourquoi les Chrétiens d'Égypte fixaient leur fête de Noël à cette époque.

D'après le témoignage de saint Jérome[2], les Phéniciens célébraient la fête de la naissance d'Adonis le 25 décembre, et comme Christ, dans l'étable

[1] Voir saint Jérôme dans son 1.er livre, contre Jovinien.
[2] *Nigt of light birth day of Mithra*, p. 17.

de Bethléem, ils faisaient naître Adonis dans un antre (N). Il cite à cet égard le passage d'un Père de l'église qu'on croit être saint Chrisostôme, lequel parle de la naissance du soleil invincible en ces termes : « Vous parlez de la naissance de l'invin- « cible ; quel est cet invincible, si ce n'est notre Sei- « gneur ? Vous appelez cela la naissance du soleil ; « c'est lui qui est le véritable soleil de justice. »

Si nous examinons la vie de Bacchus, nous verrons que dès son enfance il fut menacé de perdre la vie et qu'on lui tendit des pièges comme Hérode en tendit à Jésus-Christ.

Enfin, au 25 décembre, les Scandinaves célébraient la fête de *Juul*, consacrée à Thor, fils du soleil Odin.

D'après ceci, on voit que la légende de Christ n'était pas neuve ; mais avant d'expliquer cette fiction, nous allons nous arrêter à la mère du prétendu Messie. Premièrement, nous voyons qu'elle ressemble assez à celle de Sommonocodom, *Matra-Maria*, la grande Marie ; secondement, cette vierge Marie joue ici un rôle semblable à celui de la reine de Delhi, mère de Xaca ; à celui de *Devaki*, mère de *Christna ;* à celui de *Maha-Maya,* mère de *Bouddha ;* à celui d'*Isis,* ou la terre, mère d'Orus ; à celui de Cybèle, la terre, mère de *Jupiter ;* enfin à celui de *Frigga,* ou la terre, mère de *Thor*. Isidore de Séville [1] prétend que le nom de Marie désigne celle qui va illuminer, *Maria illuminatrix*. Anna, nom de la mère de Marie, est encore une

[1] Isid., *orig.*, Liv. 7, ch. 10.

figure par laquelle les Romains désignaient la révolution de l'année solaire, fête que l'on célébrait sous le nom d'*Anna perenna*, à l'époque où l'ancienne année commençait.

Mais quel est ce Jésus, d'où vient son nom, et pourquoi l'époque de sa naissance a-t-elle été fixée au 25 décembre, ou au 6 janvier?

Nous avons dit comment chez les nations anciennes Christna, Bouddha, Xaca, Sommonocodom, Osiris, Mithra, Jupiter, Adonis, Odin, etc., etc. étaient les noms appliqués au soleil personnifié; et chez les Chrétiens, Jésus est aussi un nom appliqué au soleil, quoique les sectateurs de ce Jésus croient adorer en lui un Dieu qui s'est fait homme. Nous avons vu comment, dans les autres religions, le Dieu incarné est toujours la deuxième personne de la trinité; chez les Chrétiens c'est aussi la deuxième personne; pourquoi? parce que Jésus-Christ, analogue avec le Dieu incarné des autres cultes, est une personnification du soleil auquel on a supposé des aventures relatives à la révolution annuelle.

Suivant Philon, la lumière intellectuelle, image du verbe de Dieu, était désignée chez les Phéniciens par les deux voyelles Α et Ω [1] par lesquelles le génie lumineux de l'apocalypse se dévoile lui-même : « Je suis, dit-il, Α (alpha) et Ω (oméga), les deux extrêmes qui renferment le milieu et la fin. [2]

Α (alpha) était la voyelle de la lune; Ε (epsilon),

[1] Cedrenus, p. 169.
[2] Dupuis, T. 3, p. 215.

celle de Mecure; H (êta), celle de Vénus; I (iota), celle du soleil, O (omicron), celle de Mars; Y (upsilon), celle de Jupiter, et Ω (oméga), celle de Saturne. A (alpha) et Ω (oméga) sont donc les deux opposés de l'espace; si, à ces voyelles, on fait précéder celle du soleil, I (iôta), on aura IAΩ (*Jaò*), nom mystisque du dieu lumière[1]. Ce IAΩ est bien le Jahouh des Hébreux et le Jou-piter des Grecs, d'où l'on a fait *Jes*, avec la finale latine *us*, d'où Jésus, Deus et Zeus. (o)

Ce Jésus est le λογος (logos) de Platon; c'est le verbe *honover* des Perses, le soleil, fils de Dieu, le Christ, réparateur, qui, semblable à Vichnou et à Mithra, fait le terme moyen du bon et du mauvais principe.

Ce Christ, Dieu lumière, dont on célèbre encore la naissance et la mort, ne naît ni ne meurt en réalité; mais dans les rapports que les jours, dont il est le père, ont avec la nuit, il y a dans notre hémisphère une gradation progressive d'accroissement et de décroissement; ce qui a donné lieu à cette fiction d'assimiler la marche du soleil au cours de la vie de l'homme; aussi ses adorateurs l'ayant personnifié, ils l'ont représenté aux quatre époques de l'année sous les traits de l'homme aux quatre époques principales de sa vie.[2]

Maintenant que nous avons expliqué la naissance de Jésus-Christ, parlons de sa mort et de sa résurrection et de son ascension.

[1] Dupuis, T. 3, p. 215.
[2] Dupuis, T. 3, p. 38.

« Le matin étant venu, tous les princes des prêtres et les sénateurs du peuple juif tinrent conseil pour faire mourir Jésus. »

« Et l'ayant fait lier, ils l'amenèrent et le livrèrent à Ponce-Pilate, gouverneur.

« Or Jésus parut devant le gouverneur; et le gouverneur l'interrogea, disant : *Es-tu le Roi des Juifs?* et Jésus lui répondit : *Tu le dis.* »

« Or le gouverneur avait accoutumé, au jour de la fête de Pâque, de délivrer celui des prisonniers que le peuple lui demandait. »

« Et il y avait alors un voleur insigne nommé Barabbas.

« Et le gouvérneur prenant la parole, leur dit : Lequel des deux voulez-vous que je relâche? et ils dirent : Barabbas. »

« Pilate leur dit : Que ferais-je donc de Jésus, qu'on appelle Christ? Tous lui dirent : Qu'il soit crucifié. »

« Et le gouverneur leur dit : Mais quel mal a-t-il fait? Alors ils crièrent encore plus fort : Qu'il soit crucifié. »

« Alors il leur délivra Barabbas; et après avoir fait fouetter Jésus, il le leur livra pour être crucifié. »

« Les soldats du gouverneur menèrent ensuite Jésus au prétoire, et ils assemblèrent autour de lui toute la cohorte; »

« Et l'ayant dépouillé, ils le revêtirent d'un manteau d'écarlate. »

« Puis ayant fait une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête avec un roseau dans la main

droite, et s'agenouillant devant lui, ils se moquaient de lui en disant : Je te salue, Roi des Juifs.

« Crachant sur lui, ils prenaient le roseau et lui en donnaient des coups sur la tête. »

« Après s'être ainsi moqués de lui, ils lui ôterent le manteau, et lui remirent ses habits, et ils l'amenèrent pour le crucifier.

« Et étant arrivé au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire la place du crâne (le calvaire), »

« Ils lui présentèrent à boire du vinaigre mêlé avec du fiel; mais quand il en eut goûté, il n'en voulut pas boire. »

« Et après l'avoir crucifié, ils partagèrent ses habits.....

« Et s'étant assis, ils le gardaient là. »

« Ils mirent au-dessus de sa tête cet écriteau pour marquer le sujet de sa condamnation : CELUI-CI « EST JÉSUS, LE ROI DES JUIFS. »

« En même-temps on crucifia avec lui deux voleurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. »

« Et à la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri et rendit l'esprit. »

« En même-temps le voile du temple se déchira en deux, le ciel s'obscurcit, la terre trembla, les morts ressuscitèrent, etc. »

« Et le soir étant venu, un homme riche nommé Joseph, qui était d'Arimathie et qui avait aussi été disciple de Jésus, »

« Vint vers Pilate, et demanda le corps de Jésus; et Pilate commanda qu'on le lui donnât. »

« Joseph ayant donc pris le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc, le mit dans un sépulcre qui

n'avait point encore servi, et après avoir roulé une grande pierre jusqu'à l'entrée du sépulcre, il se retira. [1] »

« Mais cette semaine étant passée, le premier jour de la suivante commençait à peine à luire, que Marie-Magdeleine et l'autre Marie vinrent pour voir le sépulcre. »

« Et tout d'un coup il se fit un grand tremblement de terre; car un ange du Seigneur descendit du ciel et vint renverser la pierre qui était à l'entrée du sépulcre et s'assit dessus. »

« Son visage était brillant comme un éclair, et ses vêtements blancs comme la neige. »

« Mais l'ange s'adressant aux femmes, leur dit : Pour vous, ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. »

« Il n'est point ici; car il est ressuscité comme il l'avait dit : venez, et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. »

« Et hâtez-vous d'aller dire à ses disciples qu'il est ressuscité. Il sera devant vous en Galilée; c'est là que vous le verrez : je vous en avertis auparavant.

« Ces femmes sortirent aussitôt du sépulcre avec crainte et beaucoup de joie, et elles coururent annoncer ceci aux disciples. »

« Or les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait ordonné d'aller. »

« Et quand ils le virent, ils l'adorèrent; quelques-uns néanmoins furent en doute. »

[1] Évangile selon saint Matthieu, Ch. XXVII, vers. 1, 2, 11, 15, 16, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 37, 38, 46, 50, 51, 57, 58, 59, 60.

« Et Jésus s'approchant leur parla et leur dit : Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. »

« Allez donc et instruisez toutes les nations ; les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

« Et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé ; et voici, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde. [1] »

« Après cela, il les mena hors la ville, vers Béthanie ; puis, élevant les mains, il les bénit. »

« Et il arriva, comme il les bénissait, qu'il se sépara d'avec eux et fut élevé au ciel. [2] »

Nous allons à présent démontrer que cette légende tragique n'est pas plus neuve que la première : Christna, huitième incarnation de Vichnou, s'étant retiré à Gokoulam, ville des pasteurs, pour éviter les pièges que lui tendait le tyran de Kansa, son oncle, il écrasa la tête du serpent Calya ; et, après avoir opéré une foule de prodiges, il fut cloué d'un coup de flèche sur un bois fatal (un arbre), du haut duquel il prédit les malheurs qui allaient affliger la terre dans la Cali-Youga [3] (quatrième âge). Quant à l'ascension de cette deuxième personne de la trinité, elle n'eut lieu que dans la neuvième incarnation opérée sous le nom de Bouddha ; cet homme-Dieu prédit que sa doctrine durerait cinq mille ans ; que ses disciples souffriraient de violentes

[1] Évangile selon saint Matthieu, Ch. XXVIII, vers. 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 16; 17, 18, 19, 20.

[2] Évangile selon saint Luc, Ch. XXIV, vers. 51, 52.

[3] Sonnerat, T. I, p. 169 ; — Polier, II, p. 144 à 162

persécutions, et qu'ils se verraient forcés de fuir sur une terre étrangère, d'où la vraie croyance sortirait ensuite pour faire le tour du monde. Il prédit encore qu'au bout de ce terme de cinq mille ans, un homme-Dieu paraîtrait sous le nom de *Maidari*. Après cela, il fut enlevé au ciel et rejoignit la divine essence dont il était l'émanation.[1]

Suivant le Père Dandrade, les habitants du Thibet croient en un Dieu en trois personnes; la première se nomme *Lama Konioc* (père éternel), la seconde *Choconioc* (le grand livre), et la troisième *Sanguya-Konioc* (la vision et l'amour de la gloire). *La seconde personne est l'auteur de la parole, elle a répandu son sang pour le genre humain après avoir été percée de cloux;* et dans les livres des Lamas, elle est représentée *étendue sur une croix.*

Chez les Siamois, c'est tout le contraire; le supplice de la croix est le partage du mauvais principe; écoutons le Père Tachard: « Après tous les outrages que *Thévatat* avait faits à son frère, sans respecter ni les droits de la nature ni la divinité « même, il était juste qu'il en fût puni. Aussi les « écritures des Siamois font-elles mention de son « supplice, et Sommonocodom même y rapporte « qu'étant devenu Dieu, il vit ce frère impie dans « le plus profond des enfers. Je l'y reconnus, dit-il, « accablé de maux et gémissant sous le poids de la « misère. Il était dans la huitième demeure, c'est-à-« dire dans le lieu où les plus grands criminels

[1] *Journal des savants*, novembre 1816, octobre 1816; — *Recherches asiatiques*; — M.-J. Klaproth, *Asia polyglotta*; etc., etc.

« sont tourmentés, et là il expiait, par un horrible « supplice, tous les péchés qu'il avait commis, « et surtout les injures qu'il m'avait faites. Ensuite « expliquant la peine qu'on faisait souffrir à Thé- « vatat, il dit qu'il *était attaché à une croix avec de « gros cloux qui lui perçaient les pieds et les mains, « lui causaient d'extrêmes douleurs; qu'il avait en « tête une couronne d'épines, que son corps était tout « couvert de plaies; pour comble de misère, le feu in- « fernal le brûlait sans le consumer.* »

Chez les Egyptiens, on célébrait la mort d'Osiris, tué par son frère Typhon, sa descente aux enfers et sa résurrection.

Horus, fils d'Osiris et d'Isis, mourait et ressuscitait aussi, et les prêtres égyptiens remémoraient ces événements par des fêtes de joie.[1]

Dans les mystères établis en l'honneur du soleil Adonis, en Phénicie, on faisait une figure représentant un jeune homme mort. On lui élevait un tombeau; les femmes le pleuraient, et trois jours après, c'est-à-dire aux équinoxes du printemps, on célébrait sa résurrection.[2]

Dans la Perse, tous les ans au 25 mars, on célébrait la mort du soleil Mithras : à cet effet, on présentait aux initiés un cadavre qui figurait les restes de Mithras; on le pleurait, on lui élevait un tombeau; bientôt on annonçait sa résurrection et on invitait les initiés à se réjouir de ce que le Dieu mort et ressuscité avait fait leur salut par ses souffrances.[3]

[1] August., de *Civ. Dei*, L. VI, ch. 10.
[2] Meursius, *Græc. feriat*, L. I, p. 4, 5, 6.
[3] Jul. Firm, *de Error prof.*, p. 45.

En Phrygie, dans les fêtes de la mort d'Athys, on portait la figure d'un jeune homme mort; ensuite, on lui élevait un tombeau, on le pleurait, on lui rendait des honneurs funèbres, et quelques jours après on se réjouissait de sa résurrection.[1]

Dans les mystères de Bacchus, en Grèce, on donnait la représentation de la mort de ce dieu tué par les Titants, descendu aux enfers et ressuscité.[2]

A Delphes, on voyait le tombeau du soleil Apollon, mis à mort par le serpent Python; trois femmes étaient venues pleurer sur son tombeau, comme les trois femmes Marie-Magdelaine, Marie Jacobé et Salomé, sur celui de Christ. Dans la fable d'Apollon, Python est le serpent du pôle qui ramène tous les ans l'automne, les ténèbres et l'hiver, dont Apollon triomphe au 25 mars, ou à son retour à l'agneau équinoxial du printemps.[3]

Enfin, dans l'Edda, nous voyons les dieux scandinaves célébrer la mort de Balder-le-bon, mis à mort par son frère Hoder.[4]

Est-il nécessaire de dire pourquoi ces fêtes ont été célébrées partout au 25 mars? Cette époque, généralement adoptée, démontre assez l'allégorie. Aux équinoxes du printemps, on fêtait la résurrection du soleil, parce qu'alors il avait dépassé la limite de l'empire d'Ahriman, pour commencer le règne de la lumière, des longs jours et de la régénération.

Chez les Égyptiens ce n'était plus la même chose;

[1] Jul. Firm, p. 7.
[2] Macrobe.
[3] Dupuis, T. II, p. 2, p. 195.
[4] Edda, fab. XXVIII.

mais alors la retraite du Nil était considérée comme la mort d'Osiris : c'était le règne de Typhon ; et quand ses eaux ramenaient la fraîcheur et la fertilité, c'était la résurrection d'Osiris et le règne du bon principe.

Il est dit dans la Genèse, Ch. III, vers. 14 et 15 :

« L'Eternel dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre ; tu ramperas sur le ventre et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie. »

« Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne ; elle t'écrasera la tête et tu tâcheras de la mordre par le talon. »

Il n'est presque pas de nation où le serpent ne soit considéré comme le principe du mal : on le rencontre même à la Chine, où l'on dit que Tien-Hoang détruisit le grand dragón, ou serpent, qui avait introduit le mal dans le ciel et sur la terre. Nous venons de rapporter aussi que Christna, huitième incarnation de Vichnou, avait écrasé la tête du serpent Calya. En Égypte, le serpent était l'emblême de Typhon ; en Perse, le serpent était Ahriman ; chez les Grecs, nous voyons Apollon tuer le serpent Python ; et dans le Nord, Thor, fils d'Odin, livrer des assauts continuels au serpent de la terre *Yormangandur*. Les Caribes, peuples de la Guyanne, ont pour tradition que l'Être-Suprême envoya son fils sur la terre pour combattre un horrible serpent, et qu'il le tua ; enfin le serpent fut et est encore considéré partout comme l'ennemi de Dieu et des hommes. Au surplus, nous avons

observé plus haut que dans le planisphère des anciens, on voit le laboureur Adam suivi d'Eve, qui lui présente des fruits beaux à voir, et plus bas, dans le signe de la Balance, la constellation, figurée par un serpent, semble les entraîner avec lui dans le séjour des ténèbres.

Nous avons dit que, parmi la multitude des évangiles, les conciles n'en avaient reconnu que quatre; mais, chose étonnante, on a accompagné leurs auteurs des quatre animaux symboliques qui répondent aux éléments et aux quatre étoiles royales qui forment les quatre points cardinaux de la sphère: figure que les Indous ont représentée par la croix (+), de quatre fleuves sortis d'une même source; quant au cortège des douze apôtres qui accompagnent le Christ, il est impossible de ne pas reconnaître les douze mois et les douze signes du zodiaque : leur Simon Barjone, ou Pierre, représenté avec des clefs, est une imitation de Janus ouvrant les portes de l'année, chez les Romains, et qui avait ses douze autels et ses quatre faces pour figurer les douze mois et les quatre saisons.

Les douze grandes divinités qui partagent l'année solaire se rencontrent chez les Indous, les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains, et chez les peuples du Nord; aussi les premiers Chrétiens ont-ils conservé le nombre duodécimal en rajeunissant la légende de leur Christ.

Mais il est important de remonter à la première date que nous supposons au Christianisme. Nous avons déjà vu que les membres de la primitive église formaient une secte plutôt philosophique que

religieuse ; détachés des biens de ce monde, ces pieux cénobites s'adonnaient à la contemplation ; mais bientôt la guerre et les révolutions en altérant leur bonheur, en troublant leur repos, altéra aussi l'austérité de leurs principes.

Deux siècles s'écoulèrent et la philosophie disparut. Ce n'étaient plus ces vertueux Esséniens dont l'existence était consacrée à la charité, au travail et à la prière ; à ces rigides et bienfaisants thérapeutes, avait succédé une tourbe ignorante que la paresse engraissait sous le froc des anachorêtes.

Déjà une foule de sectes s'étaient suivies : on avait vu les Docètes enseigner que Jésus-Christ ne s'était incarné qu'en apparence ;

Les Cerinthiens, prétendre que Jésus-Christ n'était pas Dieu, mais un ange, fils de Joseph et de Marie ;

Les Héracléonites, croire l'ame mortelle et corruptible ;

Les Millenaires, vouloir que les saints seraient mille ans sur la terre avant d'entrer dans le ciel ;

Des Cerdoniens, admettre deux principes, l'un bon et l'autre mauvais ;

Les Ophites, ou Serpentins, soutenir que Jésus-Christ était le serpent qui avait enseigné le bien et le mal ;

Les Montanistes, mêler le sang d'un enfant au pain de l'eucharistie ;

Les Arabiens, croire que le corps et l'ame devaient mourir et ressusciter ensemble ;

Les Manichéens, faire un mélange du Magisme et du Christianisme ;

Les Ariens, soutenir que le verbe était susceptible de vice et de vertu ;

Les Collutiens, amalgamer le culte des anciens dieux avec le nouveau; etc., etc., etc.

En 325, la religion naissante était à ce point de dissidence quand le premier concile général des Chrétiens eut lieu à Nicée, sous la présidence de l'empeur Constantin. Là seulement se rédigea le symbole, se décida la question de savoir si Jésus-Christ était fils de Dieu ; enfin, c'est à ce même concile qu'il fut décidé que la célébration de la Pâque aurait lieu le dimanche après le 14.e jour de la lune de mars.

Certes si Constantin n'avait pris aucune part aux disputes métaphysiques des prêtres, le Christianisme serait tombé de lui-même; mais Constantin avait des crimes à expier et les dieux du capitole étaient trop sévères. Le Christianisme avait besoin d'un tel appui; il lui ouvrit les bras : Constantin soulagea sa conscience et le meurtrier de ses enfants fut baptisé.

Si la fable de Jésus-Christ est une imitation des autres cultes, certes on doit admettre que les sacrements et la plupart des autres institutions sont aussi des copies : en effet les Indous font usage du baptême, puisqu'ils se purifient dans le Gange des souillures du pêché, et qu'ils se confessent aux Brahmines.

Au Japon, les pêcheurs confessent leurs fautes aux Jammabos, ermites des montagnes.

Le célèbre Père Gerbillon, qui a tant voyagé dans la Chine et dans la Tartarie, remarque avec étonnement que les Lamas ont l'usage de l'eau

bénite, le chant dans le service ecclésiastique, la prière pour les morts, et des habillements semblables à ceux des apôtres, ainsi que la mître des évêques, sans parler de la ressemblance du Grand-Lama avec l'évêque de Rome.

Le Père Grueber assure que, sans avoir jamais eu la moindre liaison avec aucun Européen, leur religion s'accorde sur tous les points essentiels avec l'église romaine. Outre le *sacrifice du pain et du vin*, ils ont l'usage de l'extrême-onction, la bénédiction des mariages, les processions, les reliques des saints, les prières pour les malades, les monastères, les jeûnes, les mortifications, surtout par l'usage de la discipline, la consécration des évêques, les missions. « Je ne cite rien, dit Grueber, que sur le témoignage de mes propres yeux. »

« Les Lamas, rapporte Desideri, nous ont assuré que les livres de leur loi ou de leur religion ressemblent aux nôtres. »

« Le prêtre de Mithra, dit Tertullien, promet la « délivrance des péchés par leur aveu et par le « baptême. »

Nous avons vu à l'article des Américains qu'on avait retrouvé les sacrements de pénitence et d'eucharistie chez les peuples inconnus du Mexique.

On sait que les Juifs se confessent, et les prières du jour de *Kippour* en sont une preuve[1]. C'est chez les Juifs, à n'en pas douter, que le Christianisme emprunta la confession, et cela est tellement

[1] *Rituël des prières journalières, à l'usage des Israëlites*, p. 322, 324, 326.

vrai que dans les premiers siècles de l'église, les Chrétiens se confessaient comme les Israëlites, c'est-à-dire les uns aux autres [1]. Il parut dans la suite plus convenable que ce droit appartînt aux prêtres.

Du temps de Constantin, on confessa d'abord publiquement ses fautes publiques.

Au cinquième siècle, après le schisme de Novatus et de Novatien, on établit les pénitenciers pour absoudre ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie. Cette confession aux pénitenciers fut abolie sous l'empereur Théodose [2]; une femme s'étant accusée tout haut, au pénitencier de Constantinople, d'avoir couché avec un diacre, cette indiscrétion causa tant de scandale et de trouble dans la ville, que Nectorius dit au peuple, dans sa cinquième homélie : « Confessez-vous continuellement à Dieu; « je ne vous produis pas sur un théâtre avec vos « compagnons de service pour leur découvrir vos « fautes. Montrez à Dieu vos blessures, et deman- « dez-lui les remèdes; avouez vos péchés à celui « qui ne les reproche point devant les hommes : « vous les céleriez en vain à celui qui connaît toutes « choses, etc. »

A présent, comment se fait-il que la religion chrétienne d'aujourd'hui ne ressemble plus à celle des premiers temps de l'église? nous allons le démontrer par la revue des conciles.

En 325, grand concile de Nicée provoqué par Constantin, où le symbole fut rédigé.

[1] *Synagogue judaïque*, Ch. XXXV.
[2] Socrate, Liv. V; — Sozomène, Liv. VII.

En 359, grand concile de Rimini[1], où la consubstantialité est proscrite.

En 381, grand concile de Constantinople, où le concile de Rimini est anathématisé, et ces nouveaux dogmes ajoutés au symbole de Nicée : « Jésus-Christ « s'est incarné par le Saint-Esprit et la sainte vierge « Marie. — Il a été crucifié pour nous sous Ponce-« Pilate. — Il a été enseveli, et il est ressuscité « le troisième jour, suivant les Écritures. — Il est « assis à la droite du père. — Nous croyons aussi au « Saint-Esprit, Seigneur qui procède du père. »

En 431, grand concile d'Ephèse, où la vierge Marie est reconnue mère de Dieu.

En 449, nouveau concile à Ephèse, où les évêques se battent à coups de poings pour décider s'il y a deux natures en Jésus-Christ.

En 451, grand concile de Chalcédoine, où l'on établit les deux natures et une seule personne.

En 680, grand concile général à Constantinople, où il est décidé que Jésus-Christ avait deux volontés et où le pape Honorius I.er, qui soutenait le contraire, est condamné comme Monothélite.

En 787, concile de Nicée, où l'on rétablit le culte des images.

En 794, concile de Francfort, assemblé par l'ordre de Charles, fils de Pepin, où le concile de 787 est traité de *Synode impertinent et arrogant, tenu en Grèce pour adorer des peintures*.

[1] Au petit concile de Cyrthe, en 335, et au petit concile de Carthage, les évêques se sont également battus entre eux pour appuyer leurs raisonnements.

En 842, grand concile à Constantinople, où le culte des images est solennellement établi.

En 866, autre concile à Constantinople, où le pape infaillible, Nicolas I.er, est déposé et excommunié.

En 879, le pape Jean VIII déclare Judas, tous ceux qui disent que le Saint-Esprit procède du père et du fils.

En 1095, concile de Clermont, où l'on proscrit l'usage de donner le corps de Jésus-Christ trempé dans du sang, comme le faisaient l'église grecque et le monastère de Cluny.

En 1122 et 23, grand concile à Rome tenu dans l'église de Saint-Jean de Latran, où les évêques se plaignent des moines en ces termes : « Ils possèdent « les églises, les terres, les châteaux, les dîmes, « les offrandes des vivants et des morts ; il ne leur « reste plus qu'à nous ôter la crosse et l'anneau. » Cependant les moines n'en restent pas moins en possession.

En 1139, autre concile de Latran, où les dîmes ecclésiastiques sont déclarées de *droit divin*, et l'on y excommunie les laïques qui en possèdent.

En 1225, dernier concile de Latran dans lequel on commence à parler de *transsubstantiation*.

En 1311, concile de Vienne en Dauphiné, où l'on abolit l'ordre des templiers et l'on y ordonne de brûler les Bégares.

En 1414, grand concile de Constance, où le pape infaillible, Jean XXIII, est déposé, convaincu de plusieurs crimes.

D'après ce résumé, on voit à-peu-près combien le Christianisme a subi de variations depuis

sa naissance ; il en est de même des fêtes qui ont été instituées peu-à-peu ; mais presque toutes sont d'anciennes institutions du paganisme fondues dans la religion chrétienne : en effet, il eut été difficile d'affranchir le peuple de ses vieux préjugés ; aussi pour ne pas effaroucher les esprits, les évêques de Rome ont-ils eu soin de tolérer et même d'admettre des dieux anciens dans le catalogue des saints et des martyrs.

La fête scandaleuse des fous n'était-elle pas une suite des bacchanales instituées en l'honneur de Bacchus ? mais comme il nous paraît important de parler de cette institution, nous allons faire l'abrégé de sa description pour montrer le ridicule de la religion, surtout quand le clergé l'exploite pour satisfaire ses passions et ses intérêts.

Ce fut en 633 que la fête des fous fut établie en France, et en 1099 elle fut répandue dans toute la chrétienté. On la célébrait le jour de la circoncision; les prêtres et les clercs se rendaient masqués à l'église, et, après avoir parodié la messe par maintes bouffonneries indécentes, ils se promenaient sur des chariots et montaient sur des théâtres, où ils chantaient les chansons les plus ordurières et les plus obcènes, et imitaient toutes les postures et les pasquinades des bateleurs pour faire rire la populace. [1]

Cependant il nous reste à démontrer que les Chrétiens ont admis des Dieux anciens dans le catalogue des saints et des martyrs ; cela est tellement

[1] *Hist. de Bretagne*, T. 1, p. 586 ; — Belef, Du Cange, etc.

vrai, que la personnification du soleil n'a non seulement servi à établir la légende de Christ, mais on en a fait plusieurs saints, et c'est sur son modèle qu'on a dessiné le diable. En effet, que l'on jette les yeux sur les tableaux ou gravures qui représentent saint Martin faisant l'aumône au diable, on verra ce dernier représenté comme l'était Bacchus, taureau à la tête des Pléïades, c'est-à-dire avec des cornes, des pieds et une queue de bœuf; et cela, parce que les premiers Chrétiens attribuant l'idolâtrie à l'esprit des ténèbres, ils n'ont pas manqué de le peindre d'après les statues des idoles qu'ils avaient en horreur; et c'est ainsi que des anciennes divinités *Lucifer*, *Beelzebuth* et *Astaroth*, ils ont fait des diables armés de fourches pour tourmenter les damnés.

D'un autre côté, le soleil Bacchus et ses épithètes *Denis*, *Eleuthère* et *Rustique*, se divisent pour se métamorphoser en autant de saints ou de martyrs : du dieu Nil on fit un Saint-Nil, qu'on dit être l'auteur de la vie de saint Romain; du soleil Swanto-Wit des Slaves, on fit un saint Wit; de la nymphe Aura Placida, épouse de Bacchus, on fabriqua une sainte Aure et une sainte Placide; enfin le Phallus devint un saint à la mode dans le royaume de Naples, où il est encore honoré sous le nom de saint Pacôme. En France, il n'y a pas long-temps que M. Maillard, sous-préfet à Saint-Jean d'Angely, défendit une fête qui était certainement consacrée au Phallus.[1]

[1] Dulaure, *histoire des différents cultes*, T. II.

En Bretagne, l'antique Phallus est encore adoré sous les noms de Saint-René, Saint-Guignolet, Saint-Guerlichon et Saint-Foutin. Il y a plus, on a conservé dans toutes les églises de la chrétienté l'image du Lingam-Yoni. Chez les Indous, l'Yoni, ou triangle, est le symbole de la fécondité, dans lequel est placé le Lingam ou Phallus; chez les Perses, le triangle était un attribut de Mithra, et chez les Chrétiens on voit partout sur leurs autels un triangle entouré des rayons du soleil.

C'est cependant pour soutenir la cause d'une religion aussi ridicule qu'on a versé tant de sang, et commis tant de meurtres; c'est pour soutenir les intérêts du clergé que les peuples se sont entr'égorgés; c'est pour flatter l'ignorance et le despotisme du prêtre qu'ils se soumettent encore à mille pratiques gênantes, qu'ils entreprennent de longs pèlerinages et qu'ils vont stupidement baiser une statue de bois et payer des impôts pour entretenir ces chapelles de Bonsecours (Q), de Lorette (R), de Hall, du mont de Trinité, de Tongre, etc., rendez-vous du libertinage et de l'ivrognerie.

Mais avant de fermer ce chapitre, il est à propos d'entrer en matière sur le Christianisme du moyen âge et de nos jours, afin de démontrer combien cette religion allégorique et primitivement si pure, est tombée dans la dégradation, servit d'instrument à l'ambition des papes et de prétexte à la friponnerie des moines, qui mirent en usage toutes les ressources de la fraude et de la jonglerie pour arriver à leurs coupables fins.

Sous le règne de Constantin, le clergé avait déjà

fait preuve de son goût pour la dispute, et cette fureur avait engendré une foule de sectes ennemies les unes des autres, quand la religion chrétienne, encore dans l'enfance, avait besoin d'appui. Au moyen âge, les prêtres étaient trop ignorants pour ergoter; d'ailleurs les guerres continuelles des grands vassaux, les ravages des Normands, tenaient trop les peuples et le clergé en haleine pour lui donner le temps de s'occuper de toutes ces puérilités, avortons de l'oisiveté et de l'ennui du cloître.

C'est au retour de la terre sainte que le goût de la dispute se répandit en France; quelques croisés y apportèrent des livres grecs et les manières entortillées des dialecticiens de cette nation passèrent dans nos écoles [1] à l'époque où elles commençaient à acquérir un peu de célébrité. Au lieu d'y enseigner la morale, on y enseigna l'art de disputer sur des matières qui sont hors de la portée de l'esprit humain.

*La Porée*, *Poitier*, *Abaillard* et *Pierre Lombard* introduisirent les premiers la mode funeste de s'escrimer sur des mots; cette mode, ou plutôt cette rage, enflamma bientôt les théologiens scholastiques : alors tout fut perdu. « Ce fléau, dit l'abbé « *Duvernet*, enfanta les hérésies; les hérésies fu« rent le pretexte d'un massacre d'un million d'Al« bigeois : malheur encore plus grand en politique « que les hérésies. « Pour arrêter les progrès de ces « hérésies, on créa plusieurs peuplades de moines « qui inondèrent et appauvrirent l'Europe, déjà

[1] L'endroit où l'énergumène Euclide de Mégare donnait ses leçons fut nommé *école*, qui veut dire *badinerie*.

« exténuée par les émigrations des croisés : ces
« moines armés de la théologie, inventèrent l'in-
« quisition, et ce tribunal produisit à son tour des
« assassinats innombrables, faits avec le glaive de
« la religion et au nom de Jésus-Christ, etc. »

Sous Philippe-Auguste, les écoles de Paris, partagées en quatre facultés, de théologie, des arts, de droit et de médecine, prirent le titre d'université. La faculté des arts étant plus nombreuse en écoliers, on la divisa en quatre bandes, qu'on décora du titre magnifique de nations. *Quatre salles* furent construites rue du Fouare pour les contenir; c'était quatre enceintes de murailles sans ornements et sans aucune espèce de commodités. C'était là que les quatre nations, assises sur des bottes de paille, faute de bancs, écoutaient la grammaire des *Prisciens* et la dialectique d'*Aristote*. Les papes qui, de Rome, dirigeaient les études de Paris, ne permirent de long-temps d'autres livres à la faculté des arts.

Écoutons encore l'Abbé Duvernet : « L'ensei-
« gnement du droit civil, le seul qui put être
« utile aux Français, fut défendu dans les écoles de
« Paris. Rome qui, par ses bulles et par ses légats,
« réglait le choix des études de nos écoles, ne vou-
« lut y admettre que l'étude du droit canon, comme
« le plus propre à seconder ses vues d'agrandisse-
« ment.

« Ce droit canon était déjà l'objet des complai-
« sances des papes, dont les bulles et les constitu-
« tions étaient éparses. *Isidore* les rassembla : son
« recueil fut amplifié par *Buchard*, évêque de

« Worms, et par *Ives*, de Chartres. Un fripon de « moine nommé *Gratien* augmenta ce recueil : Ce « bénédictin *Gratien* est un des plus hardis faus-« saires qui aient infecté la terre ; lui seul a fait « plus de mal aux rois et aux peuples, qu'en deux « siècles on en a reproché aux jésuites, tant haïs, tant « persécutés, et si justement, mais si cruellement « proscrits. Il forgea des décrétales dont il grossit « sa compilation; il ajusta, comme il put, des piè-« ces qui, entre elles, n'avaient aucun rapport; il fit « pour les décrets des papes ce que *Pierre Lombard* « avait essayé, au sujet de l'Ecriture Sainte et des « Saints Pères, de faire cadrer ce qui était contra-« dictoire : il donna à cette informe et monstrueuse « compilation, le titre bizarre de *Concorde des canons* « *discordants*, et renforça ces canons discordants « des extravagantes ou constitutions, dont la plu-« part ne sont que des monuments de l'audace des « papes.

« Tel fut le droit canon, dont nos rois eurent la « faiblesse de permettre l'enseignement. Il était de « l'intérêt de Rome que les opinions sur lesquelles « elle fondait sa puissance, s'enracinassent dans « l'esprit des peuples : c'est par là que ses papes, « mettant peu-à-peu la chaire pontificale au-des-« sus du trône des rois, pouvaient parvenir à une « monarchie universelle, et à laquelle, comme « successeurs, vicaires et représentants de Jésus-« Christ, ils se croyaient destinés.

« Cette faculté du droit, de très-long-temps, « n'eut pour ses leçons aucun emplacement. Les « professeurs enseignaient partout où ils pouvaient,

« et l'on vit souvent, dit *Pasquier*, dans la même « maison, *école de droit* et *école de putasserie*. »

A mesure que la théologie scholastique faisait des progrès en France, on voyait dans toutes les provinces pulluler de nouveaux moines, de nouvelles disputes et de nouvelles sectes. Il se forma des bandes de fanatiques connues sous les noms de *Henriciens*, de *Catares*, de *Patarins*, de *Bougres*, d'*Adamites*, de *Cataphrigiens*, de *Publicains*, de *Gazariens*, de *Lollards*, de *Turlupins*, de *Frérots*, de *Béguines*, etc., etc. Tous ces gueux, devenus voleurs de grand chemin, étaient divisés en plusieurs branches, marchaient sous différentes bannières, fuyaient la persécution, criaient contre la luxure et l'ignorance des prêtres, rejetaient tout culte extérieur; parlaient de Rome comme d'une prostituée, de l'eucharistie comme d'une invention abominable, des images comme d'une idolâtrie et de la résurrection comme d'une fable : ils convenaient presque tous de ces points, quoique chaque bande eût sur d'autres objets des opinions particulières, se tolérant toutes et ne se disputant jamais.

Les seigneurs de la Provence et du Languedoc ayant besoin de cultivateurs et craignant les brigandages de ces misérables, les accueillirent dans leurs terres, et de là est venue la secte infortunée des Albigeois dont les membres périrent ou sur les champs de bataille ou sur les échafauds.

Les divers carnages qu'on fit de ces hérétiques et la manière dont on se comporta à l'égard du comte *Raymond*, étaient les fruits de la théologie scholastique. « Jésus-Christ, disait le pape *Grégoire* IX,

« est le roi des rois : toute la terre est à lui, et c'est « par lui que chaque souverain gouverne une por- « tion de cette terre. Or, je représente Dieu; je « suis son vicaire gérant sur la terre; il a réuni « entre mes mains les clefs du paradis et de l'enfer. « C'est donc à moi, et à mon gré, à en ouvrir ou « à en fermer les portes; à punir, pour la gloire « de Jésus-Christ, dont je suis le vicaire, et pour « l'avantage de l'église, son épouse, tous ceux qui « la contristent, soit en se séparant d'elle, soit en « favorisant ceux qui en sont séparés. Quand j'ex- « communie, quand je détrône, quand j'ordonne un « massacre, j'obéis à Dieu, qui, en me confiant, « avec les clefs du ciel et de l'enfer, le droit de vie « et de mort, me dit : *Compelle intrare* : Force de « rentrer dans le giron ceux qui en sont sortis; c'est « aux souverains à m'obéir. »

C'est d'après cette exécrable théologie que Grégoire IX se crut en droit d'excommunier le comte de Toulouse, de donner ses états au premier occupant, et d'établir un tribunal pour rechercher et punir les hérétiques.

Pour achever de détruire la dernière lueur de raison, Louis IX voulut se faire moine en 1255, et peu de temps après, un théologien, son confident, nommé *Robert Sorbon*, aussi stupide que son maître, obtint, rue coupe-gorge, un emplacement pour former un collége de théologie. Le nom de cette rue et l'endroit où étaient autrefois les écuries de la cour, convenaient à merveille pour la Sorbonne; la rue coupe-gorge ne perdit pas son nom, jamais il ne lui avait mieux convenu.

Cependant les richesses scandaleuses du clergé attiraient depuis long-temps les regards inquiets de la multitude; le peuple, malgré son abrutissement, ne pouvait concevoir comment des moines recherchaient des biens terrestres en prêchant la pauvreté. Une faction se forma; *Arnaud de Bresse* eut le courage de s'élever contre cet abus : il prêcha hardiment dans Rome; ses projets échouèrent, le pape Adrien IV le fit étrangler et brûler ensuite.

Mais afin de démontrer les abus enfantés par la religion chrétienne, nous allons poursuivre rapidement l'histoire du sacerdoce en France, sans promettre toutefois de faire l'énumération entière de ses crimes, pour ne pas déranger le plan que nous nous sommes proposé.

Quelque temps après que M.lle *Divion*, maîtresse et héritière de l'évêque d'Arras, eut été brûlée vive comme sorcière, l'infaillible pape Clément VI ayant acheté la ville d'Avignon de Jeanne I.re, comtesse de Provence, qui avait fait assassiner son mari, s'y fixa et multiplia en France des bureaux d'indulgence, c'est-à-dire des pardons pour l'autre vie, à deux, trois et quatre sous le billet; de manière que sous le pontificat de ce pape on entrait en paradis comme au spectacle; il y avait des places à tout prix. Ce fut encore lui qui inventa les expectatives, les mandats, les réserves et les annates. Il s'appropriait les dépouilles des évêques et des abbés qui mouraient. Les créanciers des bénéficiers défunts perdaient tout ce qui pouvait leur être dû. Les chapelles, les prébendes et les canonicats furent souvent donnés pour gages aux valets d'écurie

de ce pontife. Ses domestiques venaient en France trouver un collateur, d'une main présentant un mandat en vertu duquel il devait posséder le premier bénéfice vacant, et de l'autre des lettres monitoires ou menaces d'excommunication, si l'on n'acceptait pas le mandat.

En 1381, il y eut deux papes, Urbain VI et Clément VII; le premier siégeait à Rome et le second à Avignon.

Après la mort du pape d'Avignon, Clément VII, succéda *Pierre de la lune* sous le nom de Bénoit XIII; à Rome c'était le tour de l'infaillible *Corrario*, qui régna sous le nom de Grégoire XII; ayant été déposé par ses cardinaux, il fut remplacé par *Philargi* ou Alexandre V, et ce dernier ayant été empoisonné par *Balthazar Cossa*, l'empoisonneur prit la tiare sous le nom de Jean XXIII et se conduisit encore plus mal que son prédécesseur. Toute l'Europe fut bientôt soulevée contre lui. Les démonographes du temps l'ont pris pour un vrai diable qui s'était incarné pour perdre les hommes, comme Jésus-Christ s'était incarné pour les sauver.

Pour prouver combien le pape d'Avignon Bénoit XIII était en horreur et pour présenter un échantillon de l'éloquence de la Sorbonne, on rapporte que le fougueux docteur *Talvande* dit en chaire qu'il aimerait mieux baiser le derrière d'une vieille maquerelle qui aurait les hémorrhoïdes, que la bouche de ce pape. *Quod anum sordidissimæ onozoriæ osculari mallet, quam et Petro de luna.*[1]

[1] *Histoire de la Sorbonne*, par l'abbé Duvernet, T. I, p. 95.

En 1407, le duc de Bourgogne, surnommé *Jean-sans-peur*, feignant de faire la paix avec le duc d'Orléans, qu'il cherchait à perdre depuis longtemps, l'invita à se rendre à l'église; et là, les deux ennemis prononcèrent sur une hostie consacrée le serment de leur reconciliation. Le 23 octobre, l'infâme Jean-sans-peur apposta des meurtriers dirigés par un gentilhomme normand, nommé *Octonville;* le duc d'Orléans était alors rue Barbette, au petit séjour de la reine, qui était accouchée. Le soir, en sortant du palais, il fut entouré par la bande de Jean et assassiné à coups de hâche, de poignard et de massue.

Jusqu'ici on ne voit qu'un crime politique; mais le 8 mars de l'année suivante, *Jean-le-Petit,* moine débauché et audacieux, fit, devant le roi, les princes du sang et les officiers de la couronne, l'apologie de l'assassinat en douze arguments. Chaque argument était en l'honneur d'un apôtre. Après avoir outragé la mémoire du duc d'Orléans, il avança que le meurtre du tyran était une action vertueuse, plus méritoire dans un chevalier que dans un écuyer, et beaucoup plus encore dans un prince que dans un chevalier.

En 1431, *Pierre Cauchon,* évêque de Beauvais, *Jean Bénédicité,* théologien, et autres, instigués par le duc de Bedfort, prononcèrent la condamnation de cette héroïne connue sous le nom de la pucelle d'Orléans; et peu de temps après, un tribunal du même genre fit brûler Jeanne Pierronne, accusée de sortilège.

En 1440, l'évêque de Nantes édifia ses diocésains

par le supplice d'un des plus dignes Français de ce temps-là. En plusieurs occasions, le maréchal *de Raiz* avait donné des preuves de sa bravoure; mais il avait déplu à Philippe, duc de Bourgogne, qui était tout-puissant.

L'évêque de Nantes voulant faire sa cour à Philippe, cita à son tribunal le maréchal de Raiz. Des témoins déposèrent qu'il avait à son service des enchanteurs pour trouver des trésors, et que pour ses enchantements il employait le sang de jeunes filles qu'il faisait égorger. Le malheureux maréchal fut condamné à être brûlé vif. Son bûcher fut dressé dans une prairie près de la ville. Le duc de Bourgogne assista à cette cérémonie, et montra, disent les historiens, de grands sentiments d'humanité en faveur du condamné, dont il avait demandé, poursuivi et sans doute acheté la mort. Il le fit étrangler avant qu'on eut mis le feu à son bûcher.

Nous voici arrivé en l'année 1517; écoutons l'abbé Duvernet relativement à l'origine du Luthérianisme : « L'impétueux *Luther*, dit-il, ce moine « obscur, mais devenu célèbre par une audace « utile, était déjà en guerre avec Rome. Du fond « du cloître, où il vivait encore, il bravait les cen- « sures austères de son voluptueux pontife. Nous « allons étonner nos lecteurs, et peut-être même les « faire rire de pitié, en dévoilant la honteuse ori- « gine de ce schisme long, cruel et sanglant, qui « coûta à la papauté la moitié de son empire.

« J'ignore quel rôle joue aujourd'hui sainte « Agnès, dans les solennités de Rome; mais autre- « fois sa fête se célébrait le 21 janvier avec pompe

« et magnificence. On plaçait sur l'autel, pendant « la messe, en l'honneur de cette sainte, deux « agneaux, et cela probablement à cause des rap- « ports qui se trouvent entre le nom d'Agnès et « celui d'Agneau. Nous n'en voyons pas d'autre « raison. Après l'intonation de l'Agnus, on les déli- « vrait au sous-diacre de l'église de Saint-Pierre. « C'était à lui à les faire paître, à les tondre et à « recueillir soigneusement leur laine. Cette laine « était comme sacrée; on en formait un petit man- « teau que nous nommons *Pallium* : on le posait « toute la nuit sur l'autel de Saint-Paul, et « ensuite on le consacrait avec des prières et des « cérémonies.

« Le petit manteau devenait un ornement de l'é- « piscopat. Le pape en gratifiait quelquefois les « évêques : c'était une faveur insigne de sa part; « mais le plus souvent il le vendait très-chèrement.

« Le chapitre de Mayence avait eu en peu de temps « trois archevêques, et il lui en avait coûté pour ce « *Pallium* près de deux cent mille écus. La chaire « archiépiscopale de cette ville devint encore va- « cante. *Albert de Brunswick* l'obtint; mais le cha- « pitre, en la lui accordant, mit pour condition « secrète de son élection qu'il achêterait le *Pal- « lium* à ses frais. Albert négocia avec Rome; mais « Leon x voulut de l'argent comptant. *Les Foulè- « res*, négociants d'Ausbourg, avancèrent la somme; « et Léon x, pour rembourser ces négocians, per- « mit à l'archevêque de Mayence de prêcher en « Allemagne des indulgences dont il se réserva « la moitié du produit.

« *Tekel*, dominicain, qu'on avait condamné à « mort pour ses méfaits, et que les juges d'Enipont « avaient eu ordre de noyer, fut choisi pour prêcher « et pour distribuer ces indulgences. Il en vendait « pour les péchés passés et pour les péchés à venir. « En chaire, il poussa le criminel cynisme jusqu'à « dire qu'avec ses pardons, tout scélérat, de quel- « qu'espèce qu'il fût, entrerait au ciel, eût-il eu « un commerce de galanterie avec la sainte vierge. « *Ut etiam si quid virginem matrem vitiasset et gra- « vidam fecisset.*

« *Luther*, professeur de théologie, fit ce qu'il « était en droit de faire, et même ce qui était de « son devoir de théologien; il écrivit secrètement « à l'archevêque de Mayence et lui dénonça *Tekel.* « Le prélat dédaigna une pareille dénonciation. « *Luther* en écrivit au pape; mais ce pape trouva « fort mauvais qu'un petit moine augustin dit son « sentiment sur des indulgences. Cela engagea la « querelle. *Luther* prit la Sorbonne pour arbitre de « ses opinions sur le purgatoire et sur les indul- « gences dont alors, du golfe de Finlande à l'em- « bouchure du Tage, on faisait un trafic aussi « infâme pour l'église que ruineux pour les peu- « ples. Il voulait opposer à la bulle de Léon x, « qui l'avait déjà condamné, le décret des théolo- « giens français; mais ils ne lui répondirent qu'en « flétrissant sa doctrine; il se vengea de la Sor- « bonne en la couvrant d'injures.

« Jusqu'alors, dit M. Anquetil, on ne s'était pas « occupé en France des opinions que ce moine ré- « pandait en Saxe : quand la Sorbonne les eut

« proscrites, tout le monde y prit intérêt : dès lors « les matières de la religion, l'ignorance du clergé, « l'inutilité des moines, le scandale de leurs mœurs « et les fables grossières dont on se servait pour « tromper les peuples, tout en un mot devint le « sujet des conversations ordinaires et l'objet des « plaisanteries des gens instruits. »

Vers ce temps-là, un gentilhomme d'Artois, nommé *Berquin*, étant convaincu de s'être moqué des moines, du pape, des indulgences et de la messe, fut brûlé, et ses cendres, recueillies comme celles d'un martyr, développèrent le germe du Luthérianisme.

Cependant, il était important pour le clergé de fortifier la foi de François 1.er relativement au purgatoire; et à cet effet on mit en usage des tours de jonglerie qui, en échauffant les esprits, dénoncèrent la friponnerie des prêtres.

Le premier dont on se servit, fut au couvent de Saint-Pierre, à Lyon : une nommée *Alix de Telieux*, religieuse transfuge, étant morte du mal d'Amérique, elle fut jetée dans un trou, abandonnée aux corbeaux, car on la croyait en enfer. Une nuit, elle apprit le contraire à sœur *Groslée*, son ancienne compagne, en lui donnant un baiser et en *levant son couvre chef doulcement*. Tout Lyon fut bientôt informé du retour de sœur Alix : le docteur *Dubois* et *Montalembert*, aumônier de François 1.er, interrogèrent la visionnaire Groslée. Un évêque suffragant de Lyon vint ajouter à cette farce, en faisant retirer de son trou le cadavre immonde de la vénérienne Alix, et lui donna l'absolution ; le tout

pour prouver qu'il y avait un purgatoire et que l'ame de la religieuse débauchée en était sortie pour aller en paradis.

Peu d'années après, les cordeliers d'Orléans crurent pouvoir hasarder impunément une comédie à-peu-près semblable, mais le dénouement leur fut très-funeste.

M.me de *Saint-Mesmin*, épouse du prévôt d'Orléans, n'était point dévote; elle ne faisait point dire de messes; du reste elle remplissait ses devoirs de religion avec piété. Après sa mort, on l'enterra dans l'église des cordeliers, où elle avait droit de sépulture. Les religieux ne purent se refuser à cette inhumation; mais peu de jours après, ils publièrent qu'elle était damnée, que chaque nuit elle faisait dans les dortoirs un bruit horrible, tourmentait leurs novices, et que, depuis sa mort, leur couvent était le repaire du sabbat. En conséquence, et pour accréditer leurs impostures, ils cessèrent de dire la messe et retirèrent de l'église le ciboire aux hosties, attendu, disaient-ils, que Jésus-Christ ne pouvait habiter dans un même lieu avec une réprouvée.

Les notables d'Orléans furent invités par les cordeliers à venir entendre le bruit que faisait M.me de Saint-Mesmin et les abjurations contre son esprit. Ces abjurations furent répétées à plusieurs reprises et en présence d'une foule d'ecclésiastiques, de moines de tout ordre et de citoyens de tout état, que la curiosité d'entendre un revenant avait menés chez les cordeliers.

Voici les principales questions : Si tu es l'esprit

de la prévote, frappe quatre coups. Si tu veux que ton corps soit mis hors de terre sainte, fais signe six fois. Si tu délibères de nous tourmenter tant qu'il sera dans notre église, frappe quatre coups. Si tu es plus tourmentée en enfer, parce qu'on prie pour toi, frappe six coups. S'il y a un purgatoire, je te commande, au nom de Jésus, que tu me fasses signe quatre fois. Et si ton corps doit être déterré publiquement, frappe six coups.

L'esprit de M.me de Saint-Mesmin obéissait ponctuellement à la voix du moine qui l'abjurait : un procès-verbal de sa damnation et de son retour en ce monde fut dressé, ensuite signé de tous les cordeliers, et envoyé à François I.er, pour lui prouver qu'il y avait un purgatoire et pour demander l'exhumation de M.me de Saint-Mesmin.

Tandis que les moines manœuvraient en cour pour obtenir cette exhumation et que le monarque étonné hésitait à prendre un parti, le prévôt d'Orléans, indigné de l'outrage fait à la mémoire de son épouse, instruisait une procédure criminelle contre les cordeliers. L'official, sur sa plainte, se transporta chez eux, interrogea la défunte qui ne répondit plus. Leur fourberie fut reconnue : on en arrêta treize qu'on mena à Paris, chargés de fers et qu'on enferma à la conciergerie. Le roi nomma des commissaires pour les juger. La Sorbonne ayant été consultée à cet effet et les moines ayant été reconnus coupables, le procureur du roi conclut à ce que les Pères *Coliman*, provincial, *Darras*, gardien, *Bressin*, *Brossier*, *Faleau*, *Le Jai* et *Multrois* fussent brûlés, et les Pères *Gueroniers*,

*Crocher*, *Froment*, *Desnon* et *Crosnier*, après avoir assisté, la corde au cou, au supplice de leurs confrères, fussent bannis du royaume. Les juges furent moins rigoureux dans leur arrêt; ils se bornèrent à purger la France de ce ramas de moines fripons. (s)

En 1540, la secte des jésuites commença à paraître, en dépit du cardinal *Guichiani* et de la Sorbonne. Dans le même temps, le fameux *Jean Calvin* prêchait sa doctrine, et le catholicisme voyait avec douleur ses plus fermes soutiens déserter sa cause pour embrasser la réforme. « Ce qui augmenta « le danger, dit l'abbé Duvernet, c'est la désertion « des moines qui apostasiaient par bandes, se ren« daient de toutes parts à Genève, en Suisse, en « Allemagne, en Angleterre, en Pologne, et par« tout où ils pouvaient jouir du droit de l'homme, « c'est-à-dire de la liberté de conscience et du « plaisir de coucher avec une femme sans offenser « Dieu. »

Jusqu'ici la sagesse du vertueux L'Hôpital avait arrêté le fanatisme; mais plusieurs valets du duc de Guise allumèrent cette guerre civile cause du massacre de la Saint-Barthélemy. Écoutons toujours l'abbé Duvernet : « L'insolence des valets du « duc de Guise, dit-il, qui en passant par le vil« lage de Vassi, troublèrent les huguenots, les« quels, réunis dans une grange, chantaient en « mauvais vers français les psaumes de David, « alluma cette étincelle que tout autre faible évè« nement pouvait allumer. Dans cette rixe, il y eut « soixante calvinistes tués et trois cents blessés. On

« est obligé de convenir que ces domestiques méri-
« taient d'être punis comme perturbateurs de
« l'ordre public et comme séditieux. Après ce mas-
« sacre, les calvinistes prirent les armes pour se
« défendre. Le parlement, en leur rendant une
« prompte justice, pouvait enchaîner leur ven-
« geance; mais sortant de son devoir, qui consistait
« à obéir au roi, en rendant justice conformément
« à la loi, il opposa aux édits de paix et de tolérance
« des arrêts de guerre et d'intolérance ; et par de
« tels arrêts, il alluma le flambeau de la guerre
« civile qu'il aurait pu éteindre. S'érigeant en légis-
« lateur, il ordonna de courir sur les réformés,
« c'est-à-dire qu'il ordonna ce que la loi défen-
« dait : il déchaîna des fanatiques contre d'autres
« fanatiques. Dès lors la France ne fut plus qu'un
« vaste et dégoûtant cimetière. Les catholiques
« égorgeaient les calvinistes partout où ils les trou-
« vaient, et ceux-ci partout où ils étaient les plus
« forts, faisaient un carnage abominable des catho-
« liques; ils en voulaient surtout aux moines et
« aux prêtres, qui, par leurs déclamations, leurs
« invectives et leurs calomnies, du haut des
« chaires évangéliques, soufflaient les persécutions
« et la mort entre eux. On voyait ces calvinistes
« courir les campagnes comme des bêtes féroces.
« Les uns portant en guise d'étendards, de longues
« piques au bout desquelles étaient les instruments
« de la génération qu'ils avaient arrachés aux
« moines; les autres ayant en forme de bandou-
« lières, des enfilades de nez et d'oreilles de prê-
« tres. C'étaient là les trophées de la vengeance des

« calvinistes et les effets déplorables de l'intolé-
« rance. »

Quelque temps avant ceci, un jeune licencié nommé *Tanquerel* et prétendant au doctorat, soutint en thèse que le pape, vicaire de Jésus-Christ et monarque, possédait les deux puissances; qu'il pouvait priver de leurs états les princes rebelles à ses ordres.

Cet insensé n'est pas le seul qui ait enseigné cette exécrable doctrine; la veille de l'entrée de Henri IV à Paris, un moine monta en chaire et exhorta ses auditeurs par ces paroles : *Il n'y a pas à marchander, mes frères, il faut à coups de couteau se jeter sur ceux qui parleront d'ouvrir les portes au Bearnais.*[1]

Lors de la tentative d'assassinat sur Henri IV, par *Jean Chatel,* perquisition faite au couvent des Jésuites, on trouva des vers infâmes contre le roi, des anagrammes sur son nom, des thêmes dont les uns contenaient l'approbation du régicide *Clément,* et les autres des instructions pour assaillir les tyrans.

Dans la chambre de *Guignard,* on trouva des libelles séditieux contre Henri III et Henri IV; les uns portant que si, le jour de la Saint-Barthélemy, *on avait tué Henri IV, on ne serait pas tombé de fièvre en chaud mal;* que l'action du moine Clément *était un acte d'héroïsme* et un don de Dieu; Que Bourgoing, qui l'avait instruit, *était un martyr.* D'autres libelles portaient : *Que la couronne de France devait être ôtée aux Bourbons; que le*

[1] Duvernet, *hist. de la Sorbonne*, T. II, p. 3.

*Bearnais, ores converti à la foi catholique, serait traité trop doucement, si on le jetait en un couvent bien reformé, avec tonsure monachale, pour illec faire pénitence; que si on ne peut le déposer sans guerre, qu'on guerroye, et qu'on le tue si on ne peut lui faire la guerre.*

En 1605, un jésuite d'Anvers, nommé *Scribanius*, fit un livre intitulé *Amphitheatrum honoris*, dans lequel il outragea Henri IV, et la même année un fanatique attenta de nouveau à la vie de ce roi.

En 1606, le jésuite espagnol *Mariana* fit un livre dans lequel il enseigna l'art d'empoisonner les rois en conscience. C'est peu de temps après la publication de cet ouvrage que Henri IV fut assassiné.

En 1614, Suarès, sous pretexte de défendre la religion catholique, osa faire imprimer un livre non moins dangereux que les premiers; il y disait : *Que les papes peuvent détrôner les rois, et les faire mourir après les avoir détrônés.*

La même année, le cardinal Duperron avança aux Etats-Généraux, qui se tinrent alors, que *la puissance du pape était pleine et plénissime, et qu'il excommunierait ceux qui soutiendraient que l'église n'a pas le pouvoir de déposer les rois.*

En 1630, la Sorbonne condamna, mais non sans peine, le livre de *Santarel* dans lequel ce jésuite soutenait que les papes peuvent détrôner les rois.

Enfin en 1767, la Sorbonne, en proscrivant le livre de Bélisaire, de M. Marmontel, déclara que Caton, Titus, Trajan et Marc-Aurèle étaient en enfer.

Toutes les branches de la religion, dit un auteur anonyme [1], ont été desséchées par la cupidité; voilà pourquoi l'apostasie prédite par s.t Paul est à la porte;

Pourquoi la synagogue est perdue;

Pourquoi les temples sont abandonnés, les autels profanés, les ministres méprisés, avilis, dégradés;

Pourquoi tous les crimes, tous les vices ont pris une forme nouvelle dans un état qui devait nous donner l'exemple de toutes les vertus : *venenum in auro bibitur.*

Voilà pourquoi Sergius III fit jeter dans le Tibre le corps du pape Formose;

Pourquoi Etienne VII fut étranglé en prison;

Pourquoi Jean X fut étouffé entre deux matelats;

Pourquoi Etienne IX reçut tant de coups dans une sédition, qu'il n'osait plus paraître en public;

Pourquoi il y eut 30 schismes dans la papauté;

Pourquoi un Boniface pilla le trésor de Saint-Pierre et s'enfuit à Constantinople;

Pourquoi un autre Boniface fut traîné tout nu à la voierie dans les rues de Rome, après avoir été assassiné par ses domestiques;

Pourquoi Jean XV mourut de rage et de faim en prison;

Pourquoi Silvestre II fut accusé d'être sorcier, magicien et libertin;

Pourquoi Jean XVIII fut chassé, convaincu d'avoir acheté la papauté;

Pourquoi Benoit IX l'acheta et ne fut point chassé;

Pourquoi Damase l'hypocrite se fit pape lui-même;

[1] . . . . . J.-J., le ciel ouvert à tout l'univers, éd. de 1782.

Pourquoi Urbain VII fit coudre dans un sac de cuir cinq cardinaux qui furent ensuite jetés dans la mer;

Pourquoi Grégoire XII fut chassé du trône papal;

Pourquoi Jean XXI fut un monstre en cruauté qui rougit la terre de sang humain;

Pourquoi Jules II avait tant de goût pour les armes, tant d'aversion pour le bréviaire;

Pourquoi François I.er fit avec le pape un échange si scandaleux du temporel pour le spirituel;

Pourquoi Jules III, tout pacifique qu'il était, massacra tant de chrétiens pour la satisfaction de Charles V;

Pourquoi Paul V excommunia les Vénitiens pour une affaire temporelle;

Pourquoi Grégoire XV voulait qu'on massacrât tous les Turcs pour Jésus-Christ;

Pourquoi François de Waldef fit tenailler Jean de Leyde;

Pourquoi, etc., etc.

Partons du palais de Simon, où les successeurs de Saint-Pierre ont pieusement ourdi la trame de tous nos malheurs; parcourons tous les temps, tous les lieux où l'histoire est connue; mettons les dogmes et la morale du clergé à côté des fables les plus grossières, et nous conviendrons, si nous sommes vraiment éclairés et de bonne foi, qu'il n'y eut jamais de peuples plus extravagants que nous, plus grossiers, plus idolâtres et plus payens.



# NOTES.

(A) Page 187 : ..... *(ces Hébreux, ou gens d'*au-delà.*)* Quelques auteurs prétendent que le mot *hébreu* vient de *Eber* ou *Heber*, nom propre d'homme; et que les Hébreux ont eu ce nom du patriarche *Eber* ou *Heber*, et trisaïeul du grand'père d'Abraham [1], qu'on a supposé être né l'an du monde 1757.

Une autre opinion est que ce mot vient de la préposition *eber*, qui signifie *trans*, c'est-à-dire au-delà, et que ce nom fut donné primitivement à Abraham par les Cananéens, parce qu'il venait d'au-delà du fleuve, c'est-à-dire de l'Euphrate, comme, en effet, on prétend qu'il vint de la Mésopotamie, pays situé entre l'Euphrate et le Tigre. [2]

Au lieu de supposer un voyage au prétendu Abraham, ne serait-il pas plus raisonnable de conclure que le mot *Eber* ou *Heber* a pu être donné aux Hébreux quand ils étaient en Égypte, parce qu'ils venaient d'*au-delà* de la mer rouge, comme cela est confirmé par *Maséoudi*, *Hamza*, *Aboulfeda* et *Noucïri*, quand ils disent : « Que les plus anciens peuples de l'Arabie furent quatre tribus appelées *Aâd*, *Tamoud*, *Tasm* et *Djodaï*; qu'*Aâd* habita le *Hadramaut*, *Tamoud*, le *Hedjâz* et le rivage oriental de la mer rouge, etc.; que ces Arabes furent attaqués par une autre confédération d'origine différente, composée de dix tribus; qu'il y eut entre elles des guerres violentes qui se terminèrent par l'expulsion des quatre tribus, etc.

« Le prince qui vainquit ces Arabes, ajoutent-ils, s'appelait *Abd-el-Chems*; il prit le surnom de *Saba (le victorieux)*; son fils (ou descendant) *Homeir* fut l'auteur du nom de *Hémiarites* ou Homérites, donné aux tribus victorieuses. Celui-ci chassa les Arabes *Tamoud* de l'*Ymen* dans le *Hedjâz*. [3] »

[1] Genèse, Ch. XI, vers. 14, 15, 16 et 17.

[2] Consulter Despierres, *de textu hebr.*; Buxtorf., *dissert. de ling. hebr.*; Walton. *pro leg.* III, etc.

[3] Volney, T. VIII, pag. 130; éd. de Brux. in-18, 1823.

(B) Page 187 : .......... *(ils s'établirent dans une contrée appelée Judée.)* Nous lisons dans l'ouvrage du savant Guigniaut *(Religions de l'antiquité,* Tome 1.er, p. 783*)* un passage qu'il nous est important d'extraire, tant il a de rapports avec le sujet que nous traitons : « Même après que les Hycsos eurent été chassés, la basse-Egypte resta partagée, à ce qu'il semble, entre des peuplades d'origine diverse, dont les unes y avaient formé de petits états; les autres, tribus pastorales comme les enfants d'Israël, y nourrissaient de nombreux troupeaux. Mais les rois de Thèbes, avertis par une expérience récente, ne pouvaient voir sans défiance de si dangereux voisins. Maîtres de Memphis, qu'ils défendaient à la fois contre le Nil et contre les nomades par d'étonnants ouvrages, ils conquirent peu-à-peu les états du Delta, et après de vains efforts pour faire tourner les pasteurs à la vie agricole, en leur faisant bâtir des villes, ils prirent le parti de les envelopper dans la vaste proscription des impurs, c'est-à-dire de tous ceux qui refusaient de se soumettre à leur joug et à celui de la police sacerdotale. De là les plaintes des Hébreux, de là leur sortie d'Égypte, racontée diversement par eux et par leurs ennemis, mais avec un même fond de circonstances : de là, disent encore quelques traditions, les émigrations de Cadmus et de Danaüs, en Grèce, émigrations dont la dernière fut, en effet, rattachée par toute l'antiquité à Sésostris et à son époque ( 1400 avant Jésus-Christ). »

(C) Page 192 : ..... *(il se reposa au septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite.)* Les Hébreux ne sont pas les seuls qui ont imaginé de supposer un Dieu se reposant après le travail de la création : dans les livres sacrés des Indous, on voit Brahma, le Dieu créateur, se reposer après une longue suite d'âges.

(D) Page 192 : ..... *(et les six autres comme l'empire des ténèbres et du mauvais principe.)* On voit dans le *Boun Dehesch*, ou Genèse des Parsis, successeurs des anciens Perses, un passage qui a beaucoup de rapport avec la cosmogonie des Hébreux ; page 348 : « Des productions du monde, la première que fit *Ormuzd* fut le ciel; la deuxième fut l'eau; la troisième fut la terre ; la quatrième furent les arbres, la cinquième furent les animaux ; la sixième fut l'homme. »

Toutes les idées relatives à la création provenant d'une même source, nous allons extraire plusieurs passages des livres des Indous qui ne laisseront pas de démontrer qu'ils sont la base de toutes les Cosmogonies. Dans le *Manava-Dharma-Sastra*, *Manous* raconte lui-même aux *Maharchis*, ou grands saints, la formation première des choses : « Ayant divisé sa propre substance, dit-il, le pouvoir suprême devint moitié homme et moitié femme[1], et de celle-ci fut fait *Viradj*

[1] Cette idée a beaucoup de rapport avec Adam hermaphrodite.

(*Virgo*, *Virago*, *Pouroucha-Viradj*). Celui que Pouroucha-Viradj produisit ensuite de lui-même, ce fut moi, moi le créateur de ce monde visible. Désirant donc procréer des races, je fis d'abord les dix *Maharchis*, maîtres des créatures......... Ceux-ci, brillants de splendeur, produisirent à leur tour les sept *Menous*, les dieux et les habitations des dieux, et les *Maharchis* dont la puissance est illimitée, les bons et les mauvais génies....... Et les différentes familles des Pitris;... etc.

« Le créateur ayant fini toutes ces choses et moi-même, qui suis l'*intelligence incarnée et finie*, rentra dans l'ame universelle, chassant le temps par le temps; quand le Dieu veille, le monde veille avec lui et tout prospère, mais quand le Dieu s'abandonne au repos, la création entière dort avec lui;....... c'est ainsi que par une alternative de veille et de sommeil, il vivifie ou anéantit toutes les créatures mobiles et immobiles sans jamais s'épuiser. »

Écoutons maintenant les notes intéressantes que le savant Guigniaut a extraites de l'*Oupnekhat:* « La première parole que proféra le créateur, ce fut *Oum:* Oum parut avant toutes choses, et il s'appelle le premier né du créateur. *Oum* ou *Prana*, pareil au pur; Ether, renfermant en soi toutes les qualités, tous les éléments, est le nom, le corps de *Brahm*, et par conséquent infini comme lui, comme lui créateur et maître de toutes choses. Brahm méditant sur le verbe divin y trouva l'eau primitive, lien commun de toutes les créatures, et le feu primitif, et la Trimourti, et les Védas, et les mondes, et l'harmonie universelle des choses : son image est la vache, qui est aussi l'image de l'univers.

« Le monde fut d'abord *caché sous les eaux* et les eaux en *Atma*, et *de tout temps les eaux furent grosses du monde et elles conçurent le fruit du feu. Ces eaux sont les eaux sans rivage; tout ce qui existe est eau*, et l'eau et *Oum* ne font qu'un; ces eaux primitives sont la mer de *Maya*.

« Quand *Brahm* eut mis au jour la *Trimourti* (la trinité) et les trois qualités, du milieu de celle-ci tomba une goutte, et cette goutte fut *Hiranya-Garbha*, le principe de toute production et lui-même la production première, le grand phénomène, *Mahabhouta*, dont le corps est ce visible univers. Il est le fruit du feu par qui l'eau fut fécondée; sa bouche dévore toutes choses, il a des têtes innombrables, des sens à l'infini. *Il est le grand trône, l'arbre de vie, unique dans tout le monde, et le monde est plein de lui.* Cette substance première, assemblage des éléments subtils et à la fois de toutes les intelligences (individuelles); les sages l'appellent *Maha-Atma*, la grande ame, et encore *Sati*, la vérité, la vie; mais *Hiranya-Garbha* est aussi nommé *Mout*, la mort, car il détruit tout ce qu'il enfante; *il absorbe en lui-même toutes ses productions*.

« Le monde était encore sans nom, sans figure, lorsque *Hiranya-Garbha*, las de dévorer, mit au jour *Pradjapati*, la seconde production,

l'assemblage des éléments grossiers, dont le monde et le cercle du monde (le Zodiaque) et l'année sont la figure. Les sens demandant un jour à *Pradjapati*: « Qui es-tu ? » il répondit : *Aham*, moi, (*Ahankara*, puissance de moi). Par lui fut développé *Brahmanda*, l'œuf du monde, avec toutes les créatures qu'il contenait.

« *Hiranya-Garbha* étant devenu *Pradjapati*, et s'étant divisé en trois portions également précieuses, le feu, le soleil et l'air, voulut avoir un second corps sensible et grossier; de cette pensée fut produite la parole, qui est la forme des trois Védas. Et de l'union de la mort affamée, qui est *Hiranya-Garbha*, avec la parole (vivante), fut créée la semence, et de cette semence fut fait le soleil, qui parut au bout d'une année, et l'année parut avec lui. Le soleil voyant Hiranya-Garbha prêt à le dévorer, répéta la parole; et de cette parole furent faits les noms de toutes les créatures, et ainsi la création s'acheva entièrement.

« Avec le soleil naquit le temps, *Kala* : le temps habitait en *Brahm* de toute éternité; mais alors il ne connaissait pas de limites. Le temps, de même que *Pradjapati*, embrasse, pénètre et dévore toutes choses : il est le soleil, et de lui viennent la lune, les planètes et les étoiles.... Avant tout *Pradjapati* produisit la lune et en elle l'eau de vie, source de toutes les eaux.... Le soleil est une émanation de l'être-lumière; sa lumière est la lumière du créateur; à ses côtés sont le jour et la nuit, les étoiles sont sa figure; la terre et le ciel, l'ouverture de sa bouche; il consomme toutes choses, et tout ce qu'il consomme (toute nourriture) est dans la lune.

« *Pradjapati* fut aussi le créateur des cinq éléments (grossiers ou composés), desquels provinrent toutes les formes qui sont dans le monde.... Le Dieu suprême, la lumière des lumières, l'être unique et sans pareil, tira de sa propre essence le feu, l'eau et la terre, pour que dans ces trois dieux et par le mélange de ces trois éléments, d'abord simples (comme qualités), puis composés (comme éléments), fussent révélées toutes les choses visibles, toutes les figures des corps, tous les noms et les innombrables formes de son être.

« Les créatures nées de *Pradjapati* furent de trois sortes (correspondant aux trois qualités) : les *Devatas*, ou bons génies, qui président aux phénomènes; les humains, et les Daityas, ou *Asouras*. Le nombre total des génies proposés aux phénomènes est de 3306, tous membres de Pradjapati. A leur tête marche *Indra*, armé du tonnerre dont il foudroya jadis sur les montagnes le malfaisant démon *Vritra*, à la forme de *serpent*; puis viennent les huit *Vasous*; puis les onze *Roudras* (les cinq souffles de vie supérieurs et les cinq inférieurs qui animent le corps; plus *Djivatma*, l'ame individuelle qui a son siège au cœur); et enfin les douze *Adityas*, chacun dans son signe : ce sont avec *Pradjapati*, les trente-trois génies principaux.

« Il (*Pradjapati*) ne ressentait aucune joie, et voilà pourquoi

l'homme ne se réjouit point quand il est seul. Il souhaita l'éxistence d'un autre que lui, et tout-à-coup il se trouva comme un homme et une femme unis l'un à l'autre. Il fit que son propre être se divisa en deux, et ainsi il devint homme et femme. Ce corps, ainsi partagé, était comme une moitié imparfaite de lui-même.... Il s'approcha d'elle, et par cette union furent engendrés les êtres humains. — Elle se dit avec incertitude : Comment peut-il, lui qui ma produite de son propre être, s'approcher de moi? je veux prendre une autre figure.

« Elle devint une vache, et l'autre devint un taureau, et s'approcha d'elle, et leurs fruits furent des vaches. Elle se changea en cavale et lui en cheval; puis en ânesse et lui en âne : et il s'approcha d'elle, et la gent solipède naquit de cette union. Elle devint une chèvre et lui un bouc; elle une brebis et lui un belier : il s'approcha d'elle, et les chèvres et les brebis furent engendrées. De la même manière il créa chaque couple jusqu'aux fourmies et aux moindres insectes.

« *Manou* (ou *Manous*) le premier né, (*Adima*, le même que *Pradjapati*, fait *Viradj* et hermaphrodite), par la puissance de la méditation, devint *Hiranya-Garbha* (ou *Mana*, l'intelligence universelle, créatrice de tout les êtres) et parut sous la figure du feu.... et *Pouroucha* (homme) obtint de mettre au jour des créatures bien supérieures à lui, etc., etc. »

(E) Page 198 : ..... *(crées pour détruire et répandre le mal.)* On trouve dans un ouvrage trop peu connu, intitulé : *Thuileur des trente-trois degrés de l'Ecossisme* [1], un passage intéressant qui récapitule le Dualisme adopté par toutes les nations; comme il ne laissera pas que d'instruire le lecteur, nous allons l'extraire, afin de démontrer combien notre système était et est encore généralement répandu.

Page 320 : « Les principales scènes que l'on peut distinguer dans l'acte important de la génération, sont : 1.° le rapprochement, l'union intime des deux principes créateurs; 2.° la résistance que le plus faible oppose à l'action de la puissance fécondante ; 3.° l'émission de la semence, image assez exacte d'une mort au moins instantanée; 4.° la fermentation, la corruption des principes séminaux; 5.° la germination, pour les végétaux; la gestation, le développement, l'accroissement du fœtus dans les animaux; 6.° l'enfantement, la nutrition, l'éducation physique à travers mille dangers, etc. Qui ne voit, dans ces diverses révolutions des corps, dans cette lutte perpétuelle de la mort et de la vie, dans ce code sacré des lois de la nature, auxquelles tout obéit, tout se rattache par des anneaux plus ou moins resserrés; qui ne reconnaît, dis-je, la source où les mythographes ont puisé la plupart de leurs allégories : les amours et les combats des Dieux, la guerre

[1] Ed. in 8.°, Paris 1821.

des Titans, les incestes, les adultères, les mutilations, les meurtres, les expiations, le chaos débrouillé par Eros ; Saturne dévorant ses enfants ; Jupiter conservé par les Curètes ; les résurrections d'Osiris, d'Iacchus, d'Adonis, d'Amphiaraüs ; les incarnations de Wichnou, de Jésus, etc., etc. »

A la suite de ceci, nous allons rapporter la note ajoutée au passage précédent, pour montrer que le Dualisme est une des bases principales de toutes les religions :

« *Osiris* est tué par *Typhon*, qui lui dresse des embûches ; *Adonis*, par un sanglier jaloux ; *Elion*, par des bêtes féroces ; *Sommona-Codon* par un cochon ; *Ormuzd* est vaincu par *Ahriman ; Néhémie* par *Armilius ;* celui-ci par le second messie. *Abel* est assassiné par *Caïn ; Balder* par *Hoder* l'aveugle ; *Allyrotius* est tué par *Mars ; Bacchus* mis en pièces par les *géants*. Les Assyriens pleurent la mort de *Thammuz ;* les Scythes, les Phéniciens, celle d'*Acmon* ; toute la nature celle du grand Pan. *Zohqk* est vaincu par *Pheridoum ; Soura-Parpma* par *Sopra-Manier ; Moiasour* par *Dourga ; Pra-Souane* par *Sommona-Codon*, contre lequel se révolte son frère *Thévatath. Saturne* mutile et détrône *Uranus ; Jupiter* en fait autant à *Saturne. Agdestis*, *Atys* se mutilent eux-mêmes ; *Chib* meurt en fécondant sa femme. *Saturne* immole son fils *Jahud. Indra*, *Thévatath*, *Jésus* expirent sur la croix. Les Turcs eux-mêmes célèbrent la fin tragique *et pourtant nécessaire* d'*Hossein ;* les Manichéens, celle de *Manès* ; etc. Dans toutes les Cosmogonies, en un mot, la légende principale roule sur la mort d'un personnage important, laquelle mort donne naissance au *créateur* ou au *réparateur* du genre humain.

« La même image était présentée dans les mystères : *accessi confinium mortis*, dit Apulée, *et, calcato Proserpinæ limine, per omnia vectus élementa remeavi.* Psyché descend aux enfers ; bien plus, elle succombe à ses maux et meurt : *jacebat immobilis, et nihil aliud quam dormiens cadaver.* L'amour la ressucite, et lui donne l'immortalité : *Sume inquit, et immortalis esto.* Voilà bien formellement le système de la *régénération*. Mais toute *régénération* suppose une *mort* antérieure, mort morale ou physique, et l'une est l'emblème de l'autre. La religion chrétienne nous présente les mêmes idées sous les symboles du *péché originel*, *du déluge universel* et *du jugement dernier*, comme principes destructeurs ; de l'*arche de Noé*, du *sacrifice d'Abraham*, du *baptême*, de la *passion du Christ* et de l'*eucharistie*, comme principes régénérateurs.

(F) Page 198 :.... *(car elle est contraire aux lois de la pesanteur et du niveau des liquides.)* Comme il nous paraît important de détruire les opinions vulgaires relatives au cataclisme universel, nous transcrirons ici la lettre de M. P. Tournal fils, adressée à un journal français, en date du 1.er juillet 1829 :

*Narbonne, 1.er juillet.*

MONSIEUR,

L'idée d'une grande catastrophe, d'un cataclisme universel, d'un déluge enfin, dont les peuples les plus anciennement civilisés ont conservé la tradition, et que les livres sacrés des Chinois, des Chaldéens et des Persans avaient consacré, ne paraît pas avoir subi de grandes objections, ou du moins des objections bien sérieuses; cependant il s'en faut de beaucoup que les traditions des anciens peuples s'accordent, soit sur le nombre, soit sur l'époque de ces terribles événements. La cause de cette croyance si généralement répandue est facile à expliquer, et l'on conçoit aisément comment une pareille erreur a pu se reproduire même de nos jours. Nous ne devons pas être surpris de trouver tant de bizarrerie, de merveilleux, d'invraisemblance dans la fable que chaque peuple raconte sur son origine. Il serait ridicule de supposer aux hommes qui ont créé de tels systèmes, à des hommes si rapprochés du berceau de leur existence et encore plongés dans la simplicité des premiers âges, des connaissances scientifiques qu'il a fallu tant de siècles pour acquérir. L'examen de tels systèmes, dans une note entièrement destinée à l'examen de quelques faits, serait entièrement déplacé.

Il est aujourd'hui bien prouvé, pour tous ceux qui apportent dans l'étude des sciences un examen sévère et sans préventions, que les traces dans lesquelles on croit reconnaître l'action d'un ou plusieurs déluges, indiquent, au contraire, que l'Océan, ce vieux père du monde, a primitivement tout recouvert, et que sa retraite a été lente et graduelle. La disparition de ces eaux a eu pour causes le refroidissement du globe, qui se faisait de la circonférence au centre, refroidissement démontré jusqu'à l'évidence par les immortels travaux de M. Cordier, l'infiltration des eaux, proportionnelle à ce refroidissement, et l'augmentation de l'écorce terrestre.

Tous les naturalistes sont aujourd'hui d'accord sur cette manière d'envisager la formation des terrains secondaires. Je m'abstiens de parler des terrains primitifs et des terrains de transition, afin de ne pas entrer dans le champ immense des vaines spéculations; d'ailleurs le premier de ces terrains ayant été évidemment formé par une cause ignée, et le second par des expansions liquides de la matière centrale du globe, phénomène dont les volcans actuels nous donnent une idée bien faible; ces deux terrains, dis-je, ne doivent nullement être mentionnés dans une note entièrement destinée à prouver que notre globe n'a point subi de catastrophe aqueuse, comme on l'entend généralement.

Quant aux terrains tertiaires, terrains généralement répandus sur le littoral des deux mers, supportés et embrassés de toute part par la craie, et qui sont les résultats des derniers dépôts de la mer et des anciens fleuves, deux des naturalistes les plus distingués de notre époque, MM. Cuvier et Brongniart, avaient cru reconnaître que nos continents avaient été victimes de plusieurs envahissements marins.

Cette manière d'expliquer les grandes alternances de formations d'eau douce et marine qu'offrent les terrains tertiaires a été victorieusement combattue par M. Constant Prévot : il n'a vu dans ces alternances qu'un effet bien simple des alluvions déposées par les anciens fleuves, soit hors du bassin, soit dans le bassin de l'ancienne mer. Ce phénomène est entièrement analogue à celui que nous voyons tous les jours se reproduire sous nos yeux à l'embouchure des grands fleuves. Les travaux de tous les géologues qui font des terrains tertiaires une étude spéciale, n'ont fait que confirmer cette grande vérité. Aussi cette manière d'expliquer la formation des terrains de sédiment supérieur ne trouve plus d'opposition.

M. le baron de Ferussac, dans un mémoire publié depuis peu, a résumé, si je puis me servir de cette expression, tous les travaux antérieurs. *La géologie*, a-t-il dit, *doit abandonner ce système de perturbations et de cataclismes, pour rentrer sous l'influence des causes naturelles de l'ordre et de la permanence qui régissent notre système planétaire.* Mais si tous les auteurs modernes sont aujourd'hui bien d'accord sur ce point de la philosophie naturelle, que jamais aucun courant marin n'est venu envahir brusquement nos surfaces continentales pendant la formation des terrains secondaires et tertiaires, plusieurs admettent qu'après la retraite des mers, lorsque les continens eurent pris à-peu-près la forme qu'ils ont actuellement, notre planète fut victime d'une catastrophe universelle dont ils croient retrouver les traces dans les terrains d'alluvion anciens. L'exposé de ce fait a donné naissance à plusieurs questions secondaires, dont la plus intéressante est sans contredit de savoir si l'homme avait paru sur la terre avant ou après cette terrible catastrophe ; en un mot, si l'homme avait été *antè* ou *post diluvium*. Généralement on s'accordait à croire que l'homme n'était venu qu'après, et que les espèces perdues qu'on trouve ensevelies dans les couches des terrains d'alluvion anciens, ayant été détruites par la même cause qui avait formé ces terrains, l'apparition de l'homme avait été séparée de l'existence des espèces perdues par un grand cataclisme. Mais la question était ainsi très-mal placée, et il fallait avant répondre à celle-ci : Le cataclisme a-t-il eu lieu ? L'examen de cette question me paraît on ne peut plus simple, et les faits intéressans que m'a offerts l'étude des terrains d'alluvion anciens, ceux précisément dans lesquels on croit retrouver les traces de cette ancienne catastrophe, prouvent qu'ils sont le résultat de phénomènes naturels, lents et successifs, entièrement analogues à ceux que nous voyons agir tous les jours, mais qui possédaient toute l'énergie, toute l'intensité des anciens phénomènes géologiques. Les faits que j'ai à exposer prouveront que c'est pendant les différentes périodes de formation des terrains d'alluvion que l'espèce humaine a paru sur nos continens, ou du moins c'est dans ces terrains que j'ai signalé le premier des restes d'ossemens humains ensevelis dans les mêmes couches

avec des restes d'ossements fossiles appartenant à des espèces perdues, et des coquilles terrestres, *helix nemoralis,* qu'on ne trouve plus dans le pays. On croyait généralement que les espèces perdues que l'on trouvait ensevelies dans des terrains d'alluvion avaient précédé de beaucoup la venue de l'homme, que les espèces perdues avaient été détruites par un grand cataclisme, que ce n'avait été qu'ensuite que l'espèce humaine et les principaux animaux qui l'accompagnent avaient paru sur nos continens. Jusque là, en effet, on n'avait pas encore observé parmi les débris organiques renfermés dans les couches régulières du globe terrestre des débris d'ossements humains; on n'avait pas, en un mot, observé d'homme fossile. C'était vainement qu'un zèle indiscret, un intérêt déplacé, avait naguère voulu trouver dans un bloc de grès quelque ressemblance avec un squélette humain. Les lumières du siècle firent vengeance de cette mystification, et nul, comme on l'a très-bien dit, n'a cru à l'homme fossile du long rocher, que ceux qui avaient intérêt à y croire.

Ainsi tous les géologues sont aujourd'hui convaincus que les couches régulières du globe ne renferment pas d'ossements humains, parce que l'homme, l'être le plus parfait de la création, n'a pu paraître que le dernier, lorsque toutes les circonstances nécessaires à son existence se sont trouvées réunies. Il a donc paru après l'âge des *palæotherium* et des *anoplotherium*, après l'âge des mastodontes et des mamouths, qui devaient étonner la nature par leur masses; peut-être même n'a-t-il paru qu'après l'époque où vivaient les ours grands comme nos chevaux, ces tigres, ces lions, ces panthères à taille gigantesque, et ces féroces hyènes que l'on trouve ensevelies dans le limon qui a comblé les cavernes et les brèches osseuses de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Rien au moins n'indique que l'homme existât à l'époque où ces terrains se sont déposés; il lui aurait été impossible d'habiter le même pays qu'habitait cette antique et féroce population; l'équilibre dans les espèces n'aurait nullement existé, et la nature ne s'écarte jamais de ces lois immuables. Mais à une époque postérieure et intermédiaire entre les temps géologiques et les temps historiques, la population de la France avait subi de grands changements; les carnassiers avaient beaucoup diminué; les ruminants, les rongeurs et les solipèdes s'étaient accrus proportionnellement; c'est seulement pendant cette période que l'homme put paraître sur la terre, qu'il put s'y multiplier et y créer des sociétés; c'est aussi dans les terrains déposés pendant cette époque que j'ai trouvé des restes d'ossements et des poteries. L'exposé des faits sur lesquels j'appuie mon opinion justifiera parfaitement ce que j'ai avancé.

Il existe dans les environs de Bize, près Narbonne, deux cavernes qui ont été presque entièrement comblées par un limon noir renfermant une quantité prodigieuse d'ossements, de caillous roulés et quelques vases analogues par leur forme et par la couleur de leur poterie

à certains vases étrusques. Ce limon a dans quelques endroits été durci par des infiltrations stagnitiques; il constitue alors une véritable brèche osseuse; cette brèche revêt la voûte et les parois des cavernes; on y observe des ossements appartenant à des espèces perdues, et des ossements humains ayant en grande partie perdu leur matière animale, ainsi que quelques coquilles marines. La population ensevelie dans le limon des cavernes de Bize diffère beaucoup de celle que l'on trouve dans les cavernes de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre; elle a une plus grande analogie avec la population actuelle.

D'après les considérations précédentes je me crois autorisé à conclure:

1.° Tous les objets renfermés dans le limon et les brèches de la caverne de Bize sont de la même date;

2.° Ces cavernes ont été comblées pendant la période intermédiaire, entre les temps géologiques et les temps historiques;

3.° Le limon qui les a comblées et les ossements fossiles qu'il renferme sont beaucoup plus modernes que ceux des cavernes de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France;

4.° L'homme a été contemporain de quelques espèces d'animaux perdues;

5.° Si tous les animaux perdus méritent le nom de fossiles, il existe donc des hommes fossiles.

Tels sont les résultats auxquels je suis parvenu par l'étude des terrains d'alluvion qui ont comblé les cavernes de Bize, résultats de la plus haute importance, et qui maintenant sont adoptés par tous les géologues.

Les causes qui ont accumulé dans les cavernes de Bize cette étrange réunion d'animaux me paraissent faciles à expliquer. Mais je m'empresse de dire que je ne prétends nullement faire l'application de cette théorie à d'autres localités qu'à Bize, et que je ne désapprouve nullement les explications proposées pour démontrer les phénomènes observés dans d'autres localités.

Les crues immenses d'eau dépendantes des pluies abondantes et prolongées, ou bien de grands orages qui devaient à cette époque être très-fréquents, faisaient déborder les anciens fleuves, les détournaient de leur cours habituel et produisaient des inondations immenses. La rupture de quelque lac supérieur a pu donner aussi lieu à de pareilles inondations. Nos annales conservent le souvenir de débordements immenses de fleuves qui, à différentes époques sont venus ravager quelques contrées; de pareils phénomènes se reproduisent d'ailleurs assez souvent de nos jours. Or, si l'on suppose qu'il est survenu dans les environs de Bize un débordement des anciens fleuves, capable d'envahir une grande surface de pays, on concevra facilement que la majeure partie des animaux qui habitaient alors les environs a dû rechercher un abri contre un danger qui à chaque instant ne faisait que s'accroître. L'instinct de la conservation de soi-même se développe

chez tous les animaux, peut seul expliquer cet étrange rassemblement; car on ne peut supposer que les animaux que l'on trouve ensevelis dans les cavernes de Bize aient vécu paisiblement dans cet antre. Nous voyons tous les jours que dans les grandes crues d'eau les animaux se rassemblent là où le danger est moindre : or, l'entrée facile des cavernes de Bize s'emblait offrir aux animaux qui habitaient les environs une retraite sûre, et sollicitées par le même danger, des espèces peu habituées à vivre ensemble, se refugièrent dans le même lieu et durent y périr simultanément par l'indroduction du courant qui apporta le le limon et le gravier.

Les cavernes de Bize nous offrent donc un nouvel exemple à ajouter à une foule d'autres, d'un terrain d'alluvion déposé par un phénomène purement local, et pendant les différentes périodes de formation du terrain d'alluvion ancien. Ce terrain n'est donc pas le résultat d'une catastrophe unique et générale, et ne donne pas par conséquent la preuve d'un cataclisme universel. Tout indique au contraire qu'il est, comme je l'ai dit plus haut, le résultat de plusieurs actions lentes et successives, et que c'est pendant ces différentes périodes que l'homme a paru sur la terre. On voit combien il y a loin de ces résultats à ces déplacements périodiques des mers, à cette suspension momentanée dans la cohésion des minéraux, à ce soulèvement des montagnes, à ces cataractes du ciel, à ce changement de rotation dans l'axe terrestre, à cette rupture de son enveloppe, et enfin à des cataclismes universels.

J'ai l'honneur, etc. P. TOURNAL fils.

(G) Page 201 : .... *(qui engendra* Taré, *qui engendra* Abram.) Les Indous, les Chaldéens et les Hébreux ne sont pas les seuls qui se soient servis de la période de 432,000 années et de la division du temps en dix parties ; « les Chinois, dit M. Buret de Longchamps, prétendent avoir été gouvernés par un grand nombre de princes pendant plusieurs millions d'années. A Poankou, autrement Houentun, qui, selon eux, fut le premier homme, succédèrent Tien-Hoang, Ti-Hoang et Gin-Hoang. Tien-Hoang eut treize successeurs, Ti-Hoang onze, et Gin-Hoang neuf, qui régnèrent 432,000 ans. Tout le reste de cette immensité de temps est partagée en dix *ki* ou *périodes*, remplies par un grand nombre de princes, jusqu'à Yeou-Tsao-Chi, etc. »

« Complément de toute numération, dit le savant auteur du Thuileur des trente-trois degrés de l'Ecossisme, le nombre *dix* est formé de la somme des quatre ridicaux, 1, 2, 3, 4. Voilà pourquoi Pythagore l'appelle nombre parfait par excellence, extension de l'unité, qui contient les raisons numérales et harmoniques de tous les autres nombres. Il le compare au ciel, le plus parfait des corps; au monde, comme lui susceptible de toutes les formes. Le ciel des fixes, les six planètes, la terre et les Antichthones forment dix sphères.

« Le Denaire, ajoute-t-il (Pythagore), est la force, la puissance,

la nécessité, le destin; Atlas, Phanès l'infatigable. Toutes ces allégories sont faciles à saisir. Au Denaire se rapportent les signes, les surfaces, les solides, les pairs, les impairs, les parfaits, premiers, simples, égaux, inégaux, sphériques.

« Les mains et les pieds de l'homme lui offrent l'exemple du Denaire. Les Cabalistes comptent 10 *séphiroth*[1]; la captivité des Juifs dura 70 ans (10 × 7). De la création au déluge on compte dix générations : Adam, Seth, Caïnan, etc. »

(H) Page 203 :... *(qu'elle se trouve confondue avec celle de Bacchus.)* « Les anciens poètes, dit Voltaire, font naître Bacchus en Égypte ; il est exposé sur le Nil ; et c'est de la qu'il est nommé *Mises*, par le premier Orphée ; ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux*. On dit qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation, qu'il passa la Mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants. Une autre fois, le fleuve Aronte suspendit ses eaux à droite et à gauche pour le laisser passer ; l'Hidaspe en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter ; deux rayons lumineux lui sortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrse; il grava ses lois sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Égypte de dix plaies pour être la copie parfaite de Moyse. »

(I) Page 212 : ..... *(Son premier miracle sur le Mont-Carmel.)* Que répondront les carmes et carmélites, chaussés et déchaussés, blancs et bigarrés, en apprenant que le fameux Elie, leur prétendu fondateur, n'est autre que le soleil qu'ils révèrent comme prophète et qu'ils adorent comme Dieu? Cette prétention imaginaire des carmes a cependant été le flambeau de la discorde entre ces derniers et les jésuites, et nous lisons à cet égard, dans un ouvrage intitulé : *Querelles Littéraires*[2], un passage assez important pour être rappelé, afin de montrer quel était encore le caractère des moines du 17.$^{me}$ siècle :

« La Flandre, dit l'auteur anonyme, ce théâtre de tant de guerres sanglantes, a pareillement été celui de cette querelle si ridicule. Il s'agissait de l'origine des carmes. Quelques-uns d'entre eux la fixent à Enoc, bien avant le déluge; le plus grand nombre n'ose la faire remonter qu'à Elie.

« Les carmes, selon eux, descendent de ce prophète en ligne directe :

[1] Au singulier *sephira* : c'est un terme de la cabale judaïque qui a plusieurs sens : il signifie ou nombre ou dénombrement, ou splendeur, clarté, éclat. Les rabbins cabalistes s'en servent pour désigner les attributs de Dieu, dont il font une espèce d'arbre semblable à l'arbre de porphire de nos philosophes. Ils distinguent dix *séphiroth*; ils appellent la première, *couronne suprême*; la seconde, *sagesse*; la troisième, *intelligence*; la quatrième, *magnificence*, *grandeur*; la cinquième, *force*; la sixième, *beauté*; la septième, *victoire*; la huitième, *gloire*; la neuvième, *fondement*; et la dixième, *empire*. Ces dix *séphiroth* répondent aux dix noms de Dieu dans l'ordre que voici : *Elieh*, *Jah*, *Jehowah*, *Elohim-Jehowah*, *Jehowah-Tsebaoth*, *Elohhai*, *Adonai*. (Noel).

[2] Querelles des Carmes et des Jésuites, T. III, p. 298.

c'est ce prophète qui les a fondés sur le *Mont-Carmel.* Des particuliers établissent tous les jours des fables sur l'ancienneté de leurs maisons ; à plus forte raison, les carmes croient-ils pouvoir être jaloux de tant de siècles de gloire.

« Les jésuites d'Anvers, continuateurs de Bollandus, se moquèrent de cette opinion.... Les bollandistes ayant à fixer l'origine des carmes, ne donnèrent dans aucune chimère ; ils la marquèrent au douzième siècle. Ils assignèrent le P. Berthold pour premier général de l'ordre. En cela, ils ne parlaient que d'après Baronius et Bellarmin ; ils eurent l'attention de ne rien se permettre en écrivant qui pût blesser la délicatesse des carmes, sur l'origine desquels ils ne voulurent pas même appuyer.

« Ce ménagement devait être senti ; mais, quand on a des prétentions, on croit que les autres ne font jamais assez pour nous. Les carmes entrèrent en fureur : ils réclamèrent de tous les endroits de la Flandre, les vingt siècles d'ancienneté qu'on voulait leur ravir. L'Europe entière retentit de leurs plaintes sur la fausseté de la date. Ils attestèrent les patriarches, les prophètes, les philosophes grecs, les prêtres des Gaulois, et généralement tous les célèbres personnages qu'ils prétendaient avoir été carmes. Ils inondèrent les Pays-Bas de libelles épouvantables contre le père *Papebroch*, jésuite qui était à la tête des bollandistes, et contre tous les jésuites.

« Pendant que les carmes de Flandre combattaient pour l'ancienneté de leur origine, comme pour leurs *autels et leurs foyers*, les carmes de France ne s'oublièrent pas. La ville de Beziers fut témoin d'une scène qui amusa tout le royaume.

« L'an 1622, les carmes y tinrent un chapitre provincial. Un de leurs jeunes moines voulut y briller, il choisit pour sujet de thèses, la question même de l'origine de l'ordre. Il avait arrangé dans sa tête, une suite non interrompue d'illustrations depuis Elie, et doutait si peu de la justesse de ses idées, qu'il défiait tout le monde de le convaincre de la moindre erreur. Il fut admis à soutenir publiquement ses thèses. Jamais positions ne furent plus extraordinaires.

« Selon le soutenant, Elie était né carme. Son père le vit carme, avant même qu'il lui eut donné le jour : il vit cet auguste enfant que des hommes, habillés en carmes, révéraient, emmaillotaient et allaitaient, non de lait, mais de feux ardents : Elie fut mis dans la confidence du mystère de la conception de la vierge ; il fonda plusieurs couvents de carmes sur le Mont-Carmel, à Béthel, à Jéricho, etc., etc. Elie fit Elisée général de l'ordre. L'intervalle de temps de la résurrection de Jésus-Christ à son ascension, fut employé, par le sauveur, à faire des visites fréquentes à Enoc et à Elie, pour les éclairer et les instruire à combattre un jour l'antechrist : attendu la nécessité où sont les hommes, et où s'est trouvée la sainte vierge, de recevoir le baptême, Elie se l'est fait conférer par Jésus-Christ, ou bien par un

ange, ou peut-être par Enoch; et baptisé lui-même une fois, il a baptisé les autres : il est vraisemblable qu'Elie n'a point été privé de l'eucharistie, qu'il était prêtre, et qu'il avait reçu les ordres sacrés, ou d'un ange ou de Jésus-Christ lui-même : tout ce que la Judée a eu de prophètes, l'ancienne Gaule de Druïdes célèbres, la Grèce même de chefs de philosophes, et nommément Pythagore, ont été carmes : au milieu des variations du gouvernement du peuple juif, l'ordre des carmes n'a jamais varié : les enfants d'Elie se sont maintenus sans la moindre interruption, sous le nom de Bechabites, d'Esséniens, d'Assidéens, de Nazaréens, jusqu'au temps de saint Jean-Baptiste, qui embrassa leurs instituts avec tous ses disciples : enfin, tous ces monastères si renommés, ces tombeaux effrayants des déserts de la Palestine, de l'Égypte et de la Thébaïde, étaient des couvents de carmes; et tous les ordres si multipliés depuis, soit en Orient, soit en Occident, ont été faits sur le modèle de l'institut d'Elie.

« La jeune carme qui eut le courage de soutenir tant de visions en plein chapitre provincial, concluait d'une manière flatteuse pour l'assemblée. Puisque l'ordre des carmes, dit-il, a pu triompher ainsi des temps, il y a quelque apparence qu'il triomphera encore de ses ennemis; qu'il se perpétuera de génération en génération, jusqu'à la consommation des siècles. Le défenseur de l'éternité de l'ordre, au manteau blanc et noir, osa la garantir sur la vertu du saint-scapulaire, sur tous les privilèges accordés par la sainte vierge au bienheureux *Simon Stoch.* Cependant les thèses furent dénoncées à la cour de Rome, qui les condamna en 1684. »

(K) Page 213 : .... *(sur les principaux faits historiques de sa religion.)* Pour donner une idée de la terre promise, nous transcrirons l'article du baron de Broukans cité par Voltaire : « Je n'ai pas été en Judée, et dieu merci, je n'irai jamais. J'ai vu des gens de toute nation qui en sont revenus. Ils m'ont tous dit que la situation de Jérusalem est horrible; que tout le pays d'alentour est pierreux; que les montagnes sont pelées ; que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq pieds de largeur; que le seul bon canton de ce pays est Jéricho. Enfin, ils parlaient tous comme parlaient saint Jérôme, qui demeura long-temps dans Béthléem, et qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a seulement pas d'eau à boire ; etc. »

(L) Page 222 : .... *(quelle idée doit-on se faire de leur religion.)* Il s'en faut bien que la religion des Juifs d'aujourd'hui soit aussi dissolue et aussi embrouillée que celles des Juifs de l'antiquité : leur rituël des prières journalières [1] respire la confiance et la piété la

[1] Traduit de l'hébreu, par *J. Anspach* ; éd. in-8.°, *Metz*, an du monde 5580.

plus sincère; le style en est élégant. Ce n'est pas un composé d'oraisons sèches, ennuyeuses et obscures, c'est un épanchement de l'ame dans le sein de la divinité.

Mais croira-t-on que, dans notre siècle, il est des personnes assez bornées pour soutenir hardiment que les Juifs adorent un cochon ? Voudra-t-on croire qu'il est des ecclésiastiques assez ignorants ou assez menteurs pour accréditer de tels préjugés?.... Non, les Juifs n'adorent pas un cochon !.... c'est le contraire; ils ont de l'horreur pour cet animal, horreur que leurs ancètres ont contractée en Égypte, où la nourriture du porc était défendue comme malsaine, à cause de la chaleur du climat.

Mais afin de démontrer que le dieu des Juifs est aussi le dieu des Chrétiens, nous allons transcrire quelques-unes de leurs prières, et l'on reconnaîtra que tout en adoptant le Spiritualisme, ils retombent toujours dans l'anthropomorphisme de leurs premiers pères.

*Cantique attribué* à Rabbi Salomon ben Gabirol, *célèbre poète hébraïsan du moyen âge, renfermant les treize articles de foi fixés par Maimonides :*

« Gloire et louange au Dieu vivant; il existe et son existence n'a point d'époque.

« Il est unique; son unité est un mystère infini, aucune autre ne peut lui être comparée.

« Il n'a pas de forme corporelle, il n'a pas de corps et rien n'égale sa sainteté.

« Il a précédé la création; il est le premier des êtres, et son origine n'a pas de commencement.

« Maître de l'univers, il montre à chaque créature sa grandeur et son règne.

« Il a répandu sa gloire et sa prophétie sur les hommes qu'il a chéris.

« Moyse n'a pas trouvé d'égal en Israël, ce prophète *qui a vu la face du Très-Haut.*

« C'est par ce prophète, le fidèle de sa maison, que le Seigneur a donné la vraie loi à son peuple.

« Le tout-puissant ne changera ni n'abrogera jamais cette loi.

« L'Éternel connaît nos plus secrètes pensées; dès le commencement d'une action il en voit déjà la fin.

« Il récompense le juste d'après ses actions; il punit le méchant d'après ses forfaits.

« A la fin des temps il enverra notre messie pour délivrer ceux qui espèrent en son secours.

« Le Seigneur fera par sa miséricorde ressusciter les morts.

« Béni soit à jamais son nom glorieux. »

Dans le troisième verset de ce cantique, on reconnaît le Spiritualisme; mais dans le septième ce n'est plus la même chose : Moyse voit la face de ce Dieu qui plus haut *n'a pas de forme corporelle.*

Ce n'est seulement pas dans ce cantique que le Judaïsme actuel s'écarte du Spiritualisme; dans la plus grande partie de leurs prières, c'est un dieu qui parle, qui marche, et qui habite un endroit plutôt qu'un autre. Pour en donner un exemple, nous emprunterons un passage des prières du *Rosch-Haschana*, fête que les Juifs célèbrent au commencement de leur nouvelle année, c'est-à-dire dans les premiers jours du mois de *Tsiri* (septembre).

« Notre Dieu et Dieu de nos pères, accorde-nous ton bon souvenir, et du haut de l'immuable éthérée, reviens vers nous avec des pensées de salut et de miséricorde. Rappelle-toi en notre faveur, Éternel, notre Dieu, *l'alliance, l'amitié et le serment que tu as jurés à Abraham, notre père, sur la montagne de Morija*; que le sacrifice de son fils Isaac, qu'Abraham t'a offert sur l'autel, soit présent devant toi : et comme ce père surmonta sa tendresse pour remplir ta volonté avec un cœur dévoué, qu'ainsi ta miséricorde surmonte ta colère contre nous; et, dans ta bonté infinie, daigne appaiser ton courroux contre ton peuple, ta ville et ton héritage, et remplis en notre faveur, Éternel, notre Dieu, la promesse que tu nous a faite dans ta loi, par Moyse, ton serviteur, et émise de ta *bouche* glorieuse en ces termes : « Je me souviendrai en leur faveur de mon alliance avec leurs ancêtres, que j'ai retirés du pays d'Égypte, aux yeux de tous les peuples, pour être leur Dieu; je suis l'Éternel, car tu te souviens de tout ce qui est oublié depuis l'éternité; et rien n'est caché devant le trône de ta gloire. Daigne, dans ta miséricorde, te rappeler le sacrifice d'Isaac, en faveur de ses enfants. »

« Tu as *apparu*, Seigneur, au milieu de tes nuées majestueuses à ton saint peuple pour lui parler; *tu lui as fait entendre ta voix du haut des cieux et tu as brillé à ses yeux au milieu de ta foudre éclatante.* Toute la terre a tremblé à ta présence; les ouvrages de la création ont été ébranlés devant toi, lorsque tu as paru, ô notre Roi, sur le Mont-Sinaï, pour enseigner à ton peuple tes lois et tes commandements; *et lorsque tu lui as fait entendre ta voix majestueuse et ta sainte parole* au milieu des rayons de feu, tu es venu au milieu des éclairs et du tonnerre; et le son des trompettes annonça ta *présence*, ainsi qu'il est dit dans ta loi..... »

(x) Page 239 : ........ *(pour ce messie attendu des Perses et des Hébreux)*. On voit dans les Actes des apôtres, ch. v, que plusieurs imposteurs se sont faits passer pour le messie et qu'ils attiraient à leurs suites une foule de misérables qui ne demandaient qu'à être trompés. Gamaliel parle d'un nommé Theudas [1], qui se vantait de passer le Jourdain à pied sec : il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa bande, la dispersèrent, coupèrent la tête au prétendu messie et l'exposèrent dans Jérusalem.

[1] Son histoire est dans les antiquités de Joseph, liv. xx.

Gamaliel parle encore d'un Judas le Galiléen, et dit que ce faux prophète ramassa une cohue de près de trente mille hommes. Avant cela (l'an 15 de Jésus-Christ), un Juif nommé Dosithée, de la secte des Samaritains, se fit passer pour le messie annoncé aux Juifs par les prophètes. Sa secte, nommé Dosithéenne, subsista jusqu'au sixième siècle.

En 178 et 179 de Jésus-Christ parut un autre messie, nommé Barchochebas, à la tête d'une armée. L'empereur Adrien envoya contre lui Julius Severus, qui, après plusieurs rencontres, le renferma dans Bither. Après un siège opiniâtre, la ville fut prise et le messie mis à mort.

Socrate, historien ecclésiastique [1], nous apprend que dans l'année 434, il parut dans l'île de Candie un messie qui s'appelait Moyse. Il se donnait pour l'ancien libérateur des Hébreux, ressuscité pour les délivrer de nouveau.

En 530, on vit dans la Palestine un autre messie nommé Julien. Celui-là fut pris par les troupes de l'empereur Justinien et condamné au supplice.

Au commencement du huitième siècle, Serénus, juif espagnol, se fit passer pour le messie; il prêcha, eut des disciples et mourut dans la misère.

Sous Louis-le-jeune, la France eut un messie et la France le fit pendre.

Dans le treizième siècle, il parut des messies en Arabie, en Perse, en Espagne, en Moravie; l'un d'eux, nommé David El Ré, passait pour un très-grand magicien et finit par être assassiné.

Au milieu du seizième siècle, Jacques Zieglerne, de Moravie, annonçait la prochaine manifestation du messie, né, assurait-il, depuis quatorze ans; il disait l'avoir vu à Strasbourg, et gardait une épée et un sceptre pour les lui mettre en main, dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1666, Sabatei-Sévi, né à Alep, se fit passer pour le messie annoncé par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins et dans les campagnes; les Turcs se moquaient de lui pendant que ses disciples l'admiraient. Il s'associa un nommé Nathan-Levi, à qui il fit jouer le rôle d'Elie, qui devait précéder le messie. Sevi, s'étant retiré à Smyrne, Nathan-Levi lui envoya des ambassadeurs qui le saluèrent messie et roi des Hébreux; mais la synagogue de Smyrne condamna son roi a être empalé.

Sabatei se mit sous la protection du Cadi de Smyrne et eut bientôt pour lui tout le peuple juif; il fit desser deux trônes, un pour lui et l'autre pour son épouse favorite; il prit le nom de Roi des Rois et donna à Joseph Sevi, son frère, celui de roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'Empire Ottoman assurée. Il poussa même

[1] Socrate, *hist. eccl.* Liv. II, ch. XXXVIII.

l'insolence jusqu'à faire ôter de la lithurgie juive le nom de l'empereur, et à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles, et là le prétendu messie ne cessait de conserver sa dignité et se faisait baiser les pieds.

Cependant le sultan, qui tenait sa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie; il fit venir Sévi, et lui dit que s'il était le messie il devait être invulnérable; Sevi en convint. Le grand seigneur le fit placer en but aux flèches de ses Icoglans; le messie avoua alors qu'il n'était pas invulnérable, et protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte religion musulmane. Fustigé par les ministres de la loi, il se fit mahométan, et il vécut et mourut également méprisé des Juifs et des Musulmans. [1]

Quelques années avant la révolution française, il parut encore en Pologne un autre messie également nommé Sabatei-Sevi. Celui-la fut bien le plus insigne fripon et le plus effronté jongleur de la famille d'Abraham. Bon ventriloque, il faisait entendre sa voix dans les airs, s'annoncait comme le réparateur attendu. Bientôt, on le vit escorté par une foule d'Israélites riches, pauvres, banquiers, usuriers, rogneurs d'espèces, fripiers ou escrocs, qui publiaient ses miracles. Enfin il fut chassé de la Pologne et vint se refugier à Auvenbach, capitale d'une petite principauté entre Hanau (Hesse) et Galhauzen, où il fut accueilli avec sa bande, moyennant une contribution annuelle de douze thalers par tête de Juif.

Il avait avec lui une rouée connue sous le titre de la princesse; tous les vendredis soir, lors du sacrifice du sabbat *(Mecabul Sabus)*, elle se rendait à la porte de la synagogue, et au moment où le Chazan (chantre) psalmodiait *(loco doudie)*, « Viens, mon bien-aimé, au-devant de ta fiancée; accueillons le jour du sabbat [2]; » elle entrait et recevait les hommages de ses stupides adorateurs.

Sabatei mourut comme il avait vécu; on lui éleva un superbe mausolée où ses zélateurs allaient l'adorer comme un Dieu: quant à sa veuve, on ignore ce qu'elle devint; on sait seulement que les trésors et les richesses qui décoraient le tombeau du prétendu messie disparurent avec elle.

(N) Page 250: .... *(et comme Christ, dans l'étable de Bethléem, ils faisaient naître Adonis dans un antre.)* La ville de Béthléem, ville de la lumière, était de la tribu de Juda. La tribu de Juda, dans la planisphère de Kircher, était casée sous le signe du Lion; d'où est venue l'expression: *egredietur leo de tribu Juda*. Or la tribu de Juda était celle du soleil ou le domicile du soleil. Il n'est dont pas étonnant d'y voir son culte établi. On sait que les tribus arabes, casées sous la

[1] *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Tom. VIII, p. 131, édit. stéréot.

[2] Chant allégorique où le Sabbat est représenté sous la figure d'une fiancée.

protection du soleil ou d'un autre signe céleste, adoraient principalement le génie tutélaire de la tribu.

(o) Page 252 : .... *( d'où Jésus , Deus et Zéus.)* « Le mot de Monjoye Saint-Denis a esté autrefois le cry guerrier des François. On dit qu'il est venu de ce que le dist Clouis en la bataille près de Colongnes, lors que craignant de la perte il promit de croire en Jésus-Christ adoré par Clote, sa femme, et de le tenir pour son JOVE. Dès lors on criait aux batailles *Monjoye Saint-Denis*, pour dire Christ, que Saint-Denis a prêché en Gaule, est mon *Joue*, c'est-à-dire mon Jupiter. Le mot de Joue s'est changé en celui de *joye.* » *(Histoire de Louis XI, roi de France*, page 641. Paris, in-4.° 1620 ; *livre des antiquités gauloises*, du président Fauchet. )

Page 268, 26.e ligne : ..... *(pour faire taire la populace.)* Comme beaucoup de dévots se font scrupule de considérer la Fête-Dieu comme une institution divine, nous allons remonter à l'origine de cette fête, l'une des principales de l'année : Vers le milieu du treizième siècle, une sainte fille de Liége, nommée *Julienne*, eut un songe tout-à-fait miraculeux ; dans son rêve, elle vit *un trou dans la lune :* inquiète, elle confia cette révélation du ciel à une dévote, nommée la vénérable *Eve*, et celle-ci en fit part à son clerc, nommé Jean ; ce dernier communiqua son inquiétude à l'archidiacre de Liége, nommé Jacques Pantaléon, de la ville de Troye. Cet archidiacre ayant été fait patriarche de Constantinople et ensuite pape, le 29 août 1261, sous le nom d'Urbain IV, n'oublia pas le trou dans la lune; il conclut, dans son infaillibilité, que la lune était l'église et le trou une fête qui manquait : en conséquence il institua la Fête-Dieu.

Si la Féte-Dieu doit son origine à une béate, l'*Angelus* doit son institution à un crime : En 1407, le duc de Bourgogne, Jean-sans-peur, ayant fait assassiner le duc d'Orléans, il prit la fuite en se recommandant à la sainte vierge. En six heures de temps, à une heure après-midi, il arriva à Bapaume sur ses terres. Sa reconnaissance institua l'*Angelus*, pour consacrer cette heure à la sainte vierge, qui l'avait moins servi que ses chevaux.

(Q) Page 270 : .... *(pour entretenir ces chapelles de Bonsecours.)* Habitant la ville de Péruwelz, en Hainaut, dont le hamau de Bonsecours fait partie, il me sera facile de parler de quelques tours de passe-passe que les prêtres, desservants cette chapelle, mettent en usage pour entretenir l'ignorance des paysans et leur escamoter des contributions, sans cependant les y contraindre.

Dans le mois de juillet 1824, je ne fus pas peu surpris d'entendre crier un matin qu'un miracle venait de s'opérer dans la chapelle de Bonsecours; curieux de connaître en quoi il consistait, je me rendis au

hameau où un paysan bien informé me raconta le tour de cette manière :

Une femme de Leuze, âgée de trente-cinq à quarante ans, avait perdu son père depuis si long-temps qu'elle ne se souvenait pas de l'avoir connu; une belle nuit elle vit un fantôme et elle ne douta pas que ce ne fut son père. Les nuits suivantes elle vit la même apparition, et le revenant allait encore lui rendre visite, quand elle consulta le curé de Leuze, de Villaupuit, ou de je ne sais quel village. Ce dernier, pour lui en imposer, lui enjoignit de faire une neuvaine à Notre-Dame de Bonsecours ; ce que la visionnaire exécuta; la veille du dernier jour de la neuvaine, une personne lui remit un mouchoir bien plié en lui recommandant de ne l'ouvrir que le lendemain au moment de l'élévation, et en la prevenant que si la main de Dieu s'y montrait visiblement, ce serait une preuve de la délivrance de son père.

La dévote ayant reçu ses instructions, n'eut garde d'y manquer; elle se rendit à Bonsecours, accompagnée de ses parents, se munit de sacrements, et au moment de l'élévation, elle secoua son mouchoir en l'air pour le déployer. *Miracle ! Miracle !* s'écrièrent les assistants; Miracle, répétèrent les marchands de tabac, d'images et *d'ex-voto* placés autour de la chapelle ! En un instant le bruit courut dans les villes de Condé, Péruwelz, Leuze et Saint-Amand que la vierge de Bonsecours venait d'opérer un miracle, et ce mirale quel était-il? quand la béate leva son mouchoir déployé comme un étendard, on y vit une large brûlure en manière de main, et, cinq minutes après, le bruit courait déjà qu'on avait aperçu une main de feu sur le mouchoir.

Quelque temps avant cette farce, la vierge de Bonsecours avait failli perdre son crédit à cause de l'arbre miraculeux du bois de Bruai; il ne fallut rien moins que cette comédie dégoûtante pour lui donner plus de vogue que jamais.

Le premier cahier des *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique* donne un passage très-intéressant sur l'arbre miraculeux dont je viens de faire mention; je le rapporterai d'autant plus volontiers que M. Aimé Leroy, auteur de cet article, m'a assuré de la vérité, ainsi que bien des personnes dignes de foi.

« Arbre miraculeux. Je publiai, en forme de lettre, l'article qu'on va lire, dans le *journal général* du 14 juillet 1818; M. *Collin de Plancy* l'inséra dans son *Dictionnaire des reliques et des images miraculeuses*, (T. II, p. 247 et suivantes). En 1825, M. *Hécart,* dans son *Coup-d'œil sur quelques usages particuliers de la ville de Valenciennes,* dit, après avoir parlé de M. Collin de Plancy, que *celui qui avait écrit cette lettre en avait imposé, en croyant faire un article intéressant de gazette*; je le reproduis cependant ici avec confiance, ce que je ne ferais pas si j'en avais imposé......

« Il y a quelque temps qu'un chêne énorme fut frappé de la foudre

dans un bois qui tient au village de Brusi. Peu de jours après, trois paysans qui sortaient d'une mine à charbon, passent près de cet arbre, en examinent le tronc et les branches fracassées et croient apercevoir à l'extrémité de l'une d'elles une espèce de petite figure en bois. Tout homme un peu raisonnable ou désintéressé n'aurait vu dans cette figure qu'un simple jeu de la nature; nos trois charbonniers voulurent y voir une vierge. Les voilà qui courent le pays en criant : *Miracle!* c'est *Notre Dame des Sept Douleurs* qui est descendue sur cet arbre au milieu d'un orage. Ce prétendu miracle, proclamé par l'intérêt, est bientôt accueilli par la superstition. Toutes les bonnes gens du pays sont sur la route; on veut voir et adorer cette sainte vierge. Les charbonniers racontent qu'avant la révolution, il existait déjà une vierge dans ce bois, mais elle a été dépouillée et brûlée par des brigands; c'est la même qui revient aujourd'hui : ils la reconnaissent. Le précieux arbre est bientôt orné par les mains des fidèles; la crédulité veut y suspendre ses offrandes. Un tronc a été adroitement placé pour recueillir les aumônes, une échelle est dressée contre le chêne pour ceux qui voudront contempler la vierge de plus près, mais on exige une rétribution pour y laisser monter. L'affluence augmente tous les jours, et les bénéfices avec elle. On attache à l'arbre quelques vieilles béquilles pour attester les guérisons miraculeuses; il s'en opère, dit-on, à chaque instant. Le bruit de ces merveilles a retenti dans la chaumière du nommé Philippe, qui depuis plusieurs ans a perdu l'usage de ses jambes. Soutenu par deux personnes, il arrive comme il peut près de la vierge prétendue. Parvenu à l'échelle, on s'efforce vainement à l'y faire monter. Tous les bras réunis ne peuvent en venir à bout : il faut cependant que Philippe aille toucher la vierge, s'il veut que sa guérison soit complète, et il le veut. Des cordes sont apportées, Philippe est garotté avec force; toutes les précautions sont prises comme pour élever une pierre de taille; on l'enlève, et Philippe se sent exhaussé douloureusement vers Notre Dame des Sept Douleurs. *Miracle !* s'écrie-t-il aussitôt qu'il a touché la vierge; *Miracle!* répètent en cœur tous les assistants. Je n'éprouve plus aucun mal, ajoute Philippe suspendu en l'air et secoué dans tous les sens; descendez-moi, descendez-moi, je n'ai plus besoin de soutien, je vais courir. On le descend, il veut courir et tombe. Ce n'est rien, relevez-moi! on le relève, il retombe encore! nouvelle chûte. Cependant je suis guéri, s'écrie ce malheureux, et ce n'est qu'après une demi-douzaine de chûtes qui ont aggravé ses maux, qu'il se décide à retourner très-péniblement chez lui.—Vous avez sans doute omis quelque chose dans vos prières, lui dit-on.—C'est probable, répond Philippe.

« Cependant la foule des croyants augmentant tous les jours, Notre-Dame des Sept Douleurs, exaltée par la mensongère renommée, était devenue l'objet d'un culte fort étendu, lorsque l'Administration des forêts fut instruite que les gardes ne pouvaient reprimer les délits qui se

commettaient dans ce bois, et qu'il ne tarderait pas à être entièrement dévasté si l'on n'y mettait ordre. Pour arrêter à l'instant tous ces dégats, il fallut couper le mal dans sa racine : le chêne fut abattu. Cela ne se fit point sans scandale; quelques ames pieuses gémirent presqu'autant que les trois principaux intéressés. La commune, dit-on, est menacée des plus grands malheurs, et depuis la disparution du chêne, il n'y meurt pas une vache ou un chat, qu'on n'attribue leur mort au juste ressentiment de Notre-Dame des Sept Douleurs. » A. L.

On conçoit facilement que la destruction du fétiche miraculeux augmenta le crédit de Notre-Dame de Bonsecours, sa voisine; aussi les desservants de cette chapelle firent-ils allonger leurs étoles pour satisfaire plus de fidèles à la fois.

Il est assez important de parler de ces étoles. Quand un pelérin vient dans la chapelle, le prêtre lui met son étole sur la tête et marmote l'évangile Saint-Jean; pour deux pelérins on fait d'une pierre deux coups; l'étole les fait partager également aux prières de l'officiant, pour trois, pour quatre, pour cinq, c'est la même chose; mais depuis le miracle de 1824, les étoles se trouvant trop petites, on y a ajouté de l'étoffe de manière que vingt pelérins agenouillés sur une file, peuvent participer à la fois aux prières du desservant. J'ignore si les crédules sont taxés; je ne le crois pas, car ils savent qu'ils ne doivent jamais se présenter à l'autel les mains vides; or en supposant que chaque pelérin donne au moins deux sous de France (10 centimes) pour se faire lire l'évangile, pour vingt voilà quarante sous : bien entendu l'officiant se presse par avoir plus tôt fait; s'il est cinq minutes pour gagner quarante sous, alors pendant les trois jours des fêtes de la Pentecôte, où il y a foule, il doit gagner 24 francs par heure, 288 francs par journée de douze heures, et 864 francs dans les trois jours.

Je ne parle pas des autres fêtes, car pour Notre-Dame il n'y a ni fête particulière, ni dimanche : c'est toujours la même chose du commencement de l'année à la fin; elle répand ses grâces sur les pelérins fidèles et surtout généreux. Quant au commerce de chandelle, il est à supposer que c'est à Bonsecours comme ailleurs. La vierge n'admet que les chandelles qui viennent de sa fabrique, les autres sont réputées impures, et le paysan profane qui voudrait lui en offrir une de la chapelle de Hal ou de Lorette, n'aurait pas la permission de la planter sur l'arbre pyramidal où brûlent continuellement deux à trois cents morceaux de suif immondes, qui tombent dans un baquet plein d'eau avant d'être consumés, d'où ils sont retirés pour être refondus, revendus, brûlés et noyés de nouveau.

(1) Page 270 : ..... *(pour entretenir ces chapelles de Bonsecours, de Lorette.)* Une des fables les plus grossières dont on ait souillé le Christianisme, et dont l'Italie a retiré un grand avantage, est le voyage de la maison de la sainte vierge. Quand on eut persuadé aux Italiens que cette

casemate juive avait, à travers les airs, fait la route de la Palestine à Lorette, il ne fut pas difficile de faire croire aux habitants de Vérone que l'ânesse qui avait servi de monture à Jésus-Christ était venue, à pied et par mer, des prairies de Jérusalem sur les bords du golfe Adriatique. Une erreur dispose à une autre erreur. Le peuple, toujours avide du merveilleux, crut ces contes, qui ont avili et déshonoré la raison.

Après la mort de cet âne, on traita son corps comme on traiterait celui d'un pape mort en odeur de sainteté. Ses ossements furent encaissés dans un coffre d'argent, et exposés sur un autel à la vénération publique. Toutes les années, il se faisait à Vérone une procession solennelle, ou quatre moines robustes portaient sur leurs épaules la châsse de cette bourrique, comme on porte sur leurs épaules, la châsse de *Saint-Grégoire-le-Thaumaturge*. Les théologiens italiens qui, par état et pour l'honneur de la religion, auraient dû s'élever contre ces fables extravagantes, les livrèrent à leur cour par un silence coupable. (*Hist. de la Sorb.*, par l'abbé Duvernet, T. I, p. 167.)

(s) Page 285 : ....... (*à purger la France de ce ramas de moines fripons.*) La même année que les cordeliers jouèrent à Orléans cette comédie, pour diffamer une dame pleine d'honneur, il se passa en Angleterre une même scène. *Elisabeth Barton* était tourmentée d'une passion hérétique. Les moines en firent une inspirée. Le docteur *Boeting* était son guide; elle prophétisa la mort prochaine de *Henri VIII*, qui, malgré le pape, avait épousé *Anne de Boulen*. Les cordeliers, complices de la *Barton*, annonçaient cette prophétie dans leurs sermons. Le docteur et les complices de la prophétesse avouèrent leur fourberie devant la chambre étoilée. On les condamna à mort, et dès ce moment on prépara en Angleterre la destruction des moines.

Vingt-cinq ans avant ces scènes jouées en France et en Angleterre, les Jacobins de Berne avaient empoisonné un jeune novice en le communiant, après lui avoir imprimé avec un fer chaud les stigmates, et cela pour prouver que la sainte vierge n'est point immaculée; cinq Jacobins des plus coupables furent étranglés à la porte de Berne et le Catholicisme fut proscrit quelques années dans les deux tiers de la Suisse.



# ARABES ET MAHOMÉTANS.

Les Arabes adoraient la nature sous le nom d'*Alilat*, et la représentaient par un croissant; le soleil et la lune recevaient leurs hommages comme les auteurs de l'univers, et ils reconnaissaient des divinités secondaires dans les planètes et les étoiles.

Abulfarage[1] nous apprend dans son histoire des dynasties que non seulement les Arabes adoraient les astres d'un culte général, mais encore que chaque tribu se mettait sous la protection d'une planète ou d'une constellation; la tribu *Hamiar* était consacrée au soleil; la tribu *Cennah* l'était à la lune; l'étoile du Taureau était la divinité tutélaire de la tribu de *Misa*; la constellation du Vaisseau protégeait la tribu *Tai*, etc. Tous ces astres étaient enfants du ciel[2], et *Hebal*, ou l'année, était représenté entouré de trois cent soixante petites statues qui désignaient les jours.

Suivant Pocock[3] les Arabes ont toujours cru en un créateur et gouverneur de toutes choses, qu'ils appelaient Allah-Taal, le dieu des dieux, qu'ils n'ont jamais représenté par aucune image. Quant

[1] Abulfarage, *hist. dynast.*, p. 101.
[2] Arrian, L. 7, p. 161.
[3] *Essai sur les années arabes.*

aux divinités intermédiaires, ils les figuraient par des pierres sur lesquelles ils versaient de l'huile et du vin; par la suite, l'Arabe stupide prit la représentation pour le dieu même, et voilà comme le Fétichisme a remplacé le culte de la nature et s'est fondu dans la religion de Mahomet.

La pierre noire de la *Caaba* (maison carrée) à La Mecque, est encore une suite du Sabei-Fétichisme des anciens Arabes; quand Mahomet enseigna sa doctrine, il eut soin de conserver cette *Caaba* et son pelérinage, car il aurait pu tout perdre en voulant tout gagner.[1]

Cependant, après la conquête de Rome et l'irruption des barbares du Nord, une foule de sectes persécutées se refugièrent dans l'Arabie, où elles furent reçues et protégées; insensiblement la *Caaba* devint le Panthéon des dieux de Rome, de la Perse et de toutes les idées religieuses qu'enfantèrent le Judaïsme et le Christianisme.

Alors parut *Mahomet*, ou plutôt *Mahammed*[2]. Il naquit à La Mecque en 570 de l'ère chrétienne, eut pour père *Abd-Allad*, fils d'*Abd El Motalleb*, et pour mère *Amœnas*, fille de *Wahed*, prince des Zahrites: l'un et l'autre tiraient leur origine de la célèbre tribu des Coréïshites, la première d'entre les Arabes. Jean de Damas, Pierre de Cluny, Jean de Ségovie et d'autres ont prétendu que la mère de Mahomet était juive et ses parents de la classe la plus abjecte de la lie du peuple, et cela pour tâcher de ternir sa

[1] La fondation du temple de La Mecque se perd dans la nuit des temps; Savary, T. 1, p. 19.

[2] Mahomet signifie *loué*.

mémoire; mais Abul-Feda, Savary et d'autres savants prouvent le contraire; néanmoins sa basse origine ajouterait un nouveau lustre à sa gloire.

Au dire des Arabes, la naissance de leur prophète fut annoncée par des miracles : à l'instant où il vint au monde, une lumière brillante éclaira les bourgades et les villes d'alentour; les démons furent précipités des sphères célestes; le palais de Cosroës fut agité par un violent tremblement de terre, et quatre de ses tours tombèrent; le feu sacré des Perses, allumé depuis plus de mille ans, s'éteignit; le lac *Sawa* se dessècha tout d'un coup [1].

Mahomet ayant perdu ses parents en bas-âge, fut accueilli par *Abd El Motalleb*, son aïeul; mais ce dernier étant mort à cent dix ans, *Abutaleb*, frère utérin d'*Abd-Allah*, prit son neveu sous sa tutèle.

A quatorze ans, le futur conquérant de l'Orient fit ses premières campagnes contre les *Hawazenites*, et sa tribu fut victorieuse [2]. Enfin âgé de vingt-cinq ans, il épousa *Cadige*, qui en avait quarante, après avoir été pendant plusieurs années son chargé d'affaires pour le commerce.

On ignore l'histoire de Mahomet depuis son mariage jusqu'à l'âge de quarante ans; mais on présume avec raison qu'il jeta les fondements de sa grandeur future.

Suivant Abul-Feda, la nuit qui devait le couvrir de gloire étant arrivée, Gabriël descendit du ciel, et lui dit : *Lis*. — *Je ne sais pas lire*, répondit Mahomet.

[1] Savary, *vie de Mahomet*, p. 4.
[2] Abul-Feda; Savary, *vie de Mahomet*, p. 9.

*Lis*, ajouta l'ange, *au nom du Dieu créateur, il forma l'homme en réunissant les deux sexes.*

*Lis, au nom du Dieu adorable.*

*Il apprit à l'homme à se servir de la plume. Il mit dans son ame le rayon de la science* [1].

Mahomet récita ces versets et s'avança jusqu'au milieu de la montagne. Il entendit une voix céleste répéter ces mots ! *O Mahomet, tu es l'Apôtre de Dieu et je suis Gabriël.* Il resta en contemplation jusqu'au moment où l'ange disparut à ses yeux.

C'est sans doute à la suite de cette apparition qu'il fit le chapitre du Coran, intitulé *la Nuit célèbre*.

« Nous t'envoyâmes le Coran dans la nuit célèbre.

« Qui te feras connaître le prix de cette nuit glorieuse; elle est plus précieuse que mille mois;

« Elle fut consacrée par la main des anges et de « l'esprit [2]. Ils obéirent aux ordres de l'Éternel et « apportèrent des lois sur toutes choses.

« La paix accompagne cette nuit jusqu'au lever « de l'aurore [3]. »

Cependant Mahomet n'ayant pas de confident, s'adressa d'abord à son épouse, et lui fit le récit de sa vision : « Ce que vous m'apprenez, lui dit Cadige, « me comble de joie; cette vision est d'un heureux « présage [4]. *Waraca*, son parent, à qui elle se confia, la confirma dans la mission du prophète; *Ali*, fils de son oncle, embrassa l'Islamisme [5]; *Abubecr* imita son

[1] Savary, *vie de Mahomet*, p. 15.

[2] L'esprit, c'est l'ange Gabriël.

[3] Coran. Savary, T. II, p. 393.

[4] Savary, *vie de Mahomet*, p. 15.

[5] Le mot Islamisme vient d'Islam, qui signifie *consécration à Dieu*.

exemple; *Otman*, *Aberrohman*, *Saad*, *Zobaïr* et *Tèlha* abandonnèrent l'idolâtrie pour le nouveau culte.

Mahomet eut toutes les difficultés à vaincre pour répandre sa doctrine. Ayant commandé à Ali de préparer un festin pour y inviter ses parents, il parla de sa mission au milieu de l'assemblée; mais tous les convives, se moquant de lui en éclatant de rire, lui tournèrent le dos.

Le mépris qu'il faisait des idoles lui suscita nombre d'ennemis et grossit lentement son parti; on voit par les paroles *d'Abusofian* à *Abutaleb*, oncle du prophète, combien sa nouvelle doctrine déplaisait aux grands; « *O Abutaleb !* le fils de ton frère, couvre « nos dieux d'opprobre. Il accuse nos sages vieillards « d'ignorance et soutient que nos pères ont vécu « dans l'erreur. Arrête ses écarts, réprime son or- « gueil, de peur que la discorde ne vienne troubler « la paix où nous vivons. »

Malgré la représentation d'Abutaleb, Mahomet demeura inébranlable : « O mon oncle, s'écria-t-il « avec fierté, quand les Coréïshistes armeraient « contre moi le soleil et la lune; quand je verrais ici « deux astres, l'un à ma droite et l'autre à ma gauche, « je ne serais pas moins inébranlable dans ma ré- « solution. »

Quelque temps après la tribu s'étant assemblée, les nouveaux convertis furent condamnés à l'exil; un parti formidable se forma contre Mahomet, et *Omar* jura de lui plonger son épée dans le sein. Il allait exécuter son dessein; mais, qui le croirait, Omar lit quelques versets du Coran et embrassa l'Islamisme.

La conversion de ce célèbre prosélyte et du plus noble personnage de La Mecque éclaira les Arabes sur la ruine prochaine de leur culte. On prit des mesures violentes; la persécution devint générale, bientôt les hostilités commencèrent et la victoire couronna l'imposteur au puits de *Beder*, où il vainquit avec trois cents de ses partisans, un nombre trois fois plus grand de ses ennemis.

Encore incertain sur la réussite de son projet, Mahomet osa parler de son voyage au ciel; pour donner plus de poids à la doctrine qu'il enseignait : « J'étais couché, dit-il, entre les collines de *Safa* « et *Merva*[1] lorsque Gabriël s'approchant de moi « et m'éveilla. Il conduisait avec lui *Elborak*[2], ju- « ment d'un gris argenté, et si vive que l'œil avait « peine à la suivre dans son vol; me l'ayant con- « fiée, il me commanda de monter; j'obéis. Nous « partîmes. Dans un instant nous fûmes aux portes « de Jérusalem. *Elborak* s'arrêta; je descendis, et « l'attachai aux anneaux où les prophètes avaient « coutume d'attacher leurs montures. En entrant « dans le temple, je rencontrai Abraham, Moyse, « Jésus. Je fis la prière avec eux. Lorsqu'elle fut « finie, je remontai sur *Elborak*, et nous conti- « nuâmes notre route. Nous parcourûmes avec la « promptitude de l'éclair l'immense étendue des « airs. Arrivé au premier ciel, Gabriël frappa à la « porte. Qui est là, demande-t-on? — Gabriël. — « Quel est ton compagnon? — Mahomet. — A-t-il « reçue sa mission? — Il la reçue. — Qu'il soit le

[1] Savary, *vie de Mahomet*, p. 32.
[2] *Elborak* signifie *étincelant*.

« bien venu!... A ces mots, la porte s'ouvrit et nous « entrâmes. Voilà ton père Adam, me dit Gabriel. « Va le saluer. Je saluai Adam, et il me rendit le « salut. Le ciel, ajouta-t-il, accomplisse tes vœux, ô « mon fils honoré! ô le plus grand des prophè- « tes. Nous partîmes; je suivais mon à guide travers « l'immensité de l'espace. Nous arrivâmes au se- « cond ciel; Gabriel frappa à la porte. Qui est là, « demande-t-on? — Gabriel. — Quel est ton com- « pagnon? — Mahomet. — A-t-il reçu sa mission? « — Il l'a reçue. — Qu'il soit le bien venu!... La « porte s'ouvrit et nous entrâmes. Je rencontrai « Jésus et Jean. Je les saluai, et ils me rendirent « le salut. Bonheur! ajoutèrent-ils, à notre frère « honoré, au plus grand des prophètes. »

Toujours volant sur *Elborak*, Mahomet parcourut les sphères célestes avec les mêmes formalités; au troisième ciel, il vit Joseph; au quatrième, Henoc; au cinquième, Aaron; au sixième, Moyse, et au septième, Abraham. Il parcourut d'autres cieux, et s'approcha enfin du trône de Dieu; après quoi *Elborak* le déposa au lieu où il l'avait pris.

Il paraît que dans ce temps [1] les esprits n'étaient pas très-faciles à persuader, car ce prétendu voyage scandalisa les incrédules, ébranla la foi des croyants et faillit renverser le premier échafaudage de l'Islamisme.

Déjà on ne voyait plus dans Mahomet qu'un visionnaire; mais Abubecr donna de l'authenticité au voyage nocturne, en disant qu'il y croyait, et

[1] 630 de l'ère chrétienne.

Mahomet continua son rôle de prophète, non sans être exposé au poignard et au poison.

La mort de son oncle *Abutaleb* et de son épouse *Cadige* fut pour lui le signal des disgrâces. Les Coréïshites devinrent plus ardents à le tourmenter. *Abulahab*, *Elkakem* et *Oucba*, qui avaient été ses amis, ne perdaient aucune occasion de lui nuire. Ils l'insultaient à sa table et quand il priait; partout ils se déclaraient ses ennemis; aussi Mahomet s'en plaint-il dans ces mots du Coran :

Que penser de celui qui trouble
Le serviteur de Dieu lorsqu'il prie;
Lorsqu'il accomplit l'ordre du ciel;
Lorsqu'il recommande la piété. [1]

Obligé de fuir sa patrie, il voulut se retirer à *Taïef*, mais il en fut chassé; il retourna à La Mecque; les Coreïshites conjurèrent sa perte; il se sauva à Médine, et là il reçut les honneurs du triomphe.

Quelle constance n'a-t-il pas fallu à cet homme célèbre, pour répandre sa doctrine et vaincre ses nombreux ennemis? Victorieux au puits de *Beder*, il fut vaincu par *Abusofian* sur le mont *Ahed;* bientôt, couronné par de nouveaux succès, il battit les Juifs et s'empara de la citadelle de *Khaïbar*, où il faillit être empoisonné avec un agneau roti. A peine en eût-il mis le premier morceau à la bouche qu'il le rejeta en s'écriant : *Ce mouton est empoisonné!* Malgré la promptitude avec laquelle

[1] Savary, *vie de Mahomet.*

il l'avait rejeté, la malignité du poison pénétra la masse du sang, abrégea ses jours et lui fit éprouver de violentes douleurs jusqu'à sa mort.

Jusqu'ici nous avons vu Mahomet persécuté et fugitif; mais sitôt que la fortune le favorisa, il songea à s'agrandir. Il vainquit les Coréïshites, conquit toutes les tribus arabes, battit les Romains près de Muta, soumit l'Yemen et ravagea la Syrie. Mais tandis qu'il se préparait à d'autres conquêtes, le poison de Khaïbar le minait lentement. Etant tombé malade à Safar, il se fit transporter chez Aïescha, la plus aimée de ses femmes. « O ma chère « Aïescha, lui dit-il, depuis que j'ai mis dans ma « bouche le morceau fatal de Khaïbar, je n'ai cessé « de ressentir les funestes effets du poison; mais « dans ce moment-ci il dévore mes entrailles, il « déchire les veines de mon cœur. »

Le mal faisant des progrès, Mahomet sentit que le terme de sa vie approchait; c'est pourquoi il se rendit à la mosquée appuyé sur le bras de Fadl et d'Ali. Etant monté à la tribune, il publia les louanges de Dieu et parla ainsi[1]: « O Musulmans[2]! « si j'ai fait flageller un seul d'entre vous, voilà mon « dos, qu'il frappe; si j'ai flétri sa réputation, qu'il « déchire la mienne; si je lui ai fait souffrir un « affront, qu'il me traite de la même manière; si je « lui ai demandé de l'argent injustement, voilà « une bourse; que personne ne soit arrêté par la « crainte de mon ressentiment, l'injustice n'entre « point dans mon caractère. »

[1] Savary, d'après Abul-Feda.
[2] Musulman signifie *résigné à Dieu*, et Islamisme, *résignation à Dieu*.

Quand il eut fini sa prière du midi, un homme vint lui demander trois drachmes qui lui étaient dûs; Mahomet les lui remit avec les intérêts, en disant: « Le déshonneur de ce monde est plus « facile à supporter que l'opprobre de l'autre; Dieu, « ajouta-t-il, a donné le choix de la vie éternelle « à l'un de ses serviteurs; et il a préféré la vie « éternelle. »

Alors ayant fait approcher les Ansariens, ses braves compagnons, ses gardes fidèles qui l'avaient constamment défendu, il leur déclara sa dernière volonté: « Chassez, leur dit-il, tous les idolâtres « de la péninsule d'Arabie; accordez aux nouveaux « convertis tous les droits dont jouissent les Musul« mans, et soyez fidèles à la prière. »

Après quatorze jours de maladie, il rendit l'ame sur le sein d'Aïescha, son épouse chérie, en prononçant ces mots: « Tels sont entre les fils d'Adam, « de Noé, d'Abraham et d'Ismaël, les prophètes « que Dieu combla de ses grâces. Il les choisit « parmi ceux qu'il éclaira du flambeau de la foi. « Lorsqu'on leur récitait les merveilles du miséri« cordieux, le front prosterné, les yeux baignés de « larmes, ils adoraient la majesté suprême.[1] »

La mort du prophète répandit une consternation universelle; la populace ne pouvant croire qu'elle avait perdu son apôtre, prétendit qu'il existait encore; bientôt ce bruit s'accrédita, et Omar menaça de tuer quiconque oserait dire autrement.

Cependant Abubecr parut, et après avoir prononcé

[1] Le Coran, Chap. 19, vers 58.

la formule de la prière : « O Musulmans ! s'écria« t-il, si votre vénération profonde pour Mahomet « vous l'a fait croire immortel, vous êtes dans l'er« reur; il est mort. Dieu seul vit toujours; lui seul « à droit à vos adorations. L'Éternel a prononcé, en « parlant au prophète, l'arrêt qui doit lever vos « doutes : *Tu mourras et ils mourront.* [1] »

Ces paroles firent leur effet et les clameurs firent place aux larmes et aux gémissements. [2]

Il s'éleva encore une contestation : les uns voulaient que Mahomet fut enseveli à La Mecque et d'autres à Jérusalem, enfin Abubécr termina ces différends en citant ces paroles recueillies de la bouche de l'apôtre : *Un prophète doit être enterré au lieu où il est mort.* En effet on lui creusa un tombeau et l'illustre Coreïshiste fut enseveli.

Ce n'est donc pas le tombeau de Mahomet que les pelérines musulmanes vont visiter à La Mecque, mais bien le temple de la Caaba et la pierre noire. Bien des auteurs ont prétendu que ce fameux tombeau était suspendu au moyen d'une pierre d'aimant, mais le fait est que cette fable a été accréditée par Thomas Moore, dans son roman intitulé *Lalla Roukh*. [3]

On a débité sur Mahomet tant des fables ridicules que M. Garcin de Tassy [4] dit qu'il n'est pas étonnant que quelques-unes ne soient pas encore tombées dans l'oubli; ainsi bien des gens sont

[1] Le Coran, Ch. XXXIX, vers. 31.
[2] Savary, *vie de Mahomet*, p. 151.
[3] *Exposition de la foi musulmane*, par M. Garcin de Tassy.
[4] *Exposition de la foi musulmane*, p. 64, note 14.

persuadés que Mahomet était très-souvent attaqué d'épilepsie, et qu'il avait dressé une colombe à s'approcher de son oreille pendant ses acècs, afin que l'on crut qu'elle lui annonçait les révélations de Dieu.

Le Coran[1] a pour dogme : la croyance d'un Dieu unique, dont Mahomet est le prophète. Pour principes fondamentaux : la prière, l'aumône, le jeûne du mois de Ramazan et le pelérinage de La Mecque. La morale qu'il enseigne est fondée sur la loi naturelle et sur ce qui convient aux peuples des climats chauds.

L'Islamisme est un mélange de la religion des Perses, des Arabes, des Juifs et des Chrétiens. Il n'y a rien d'étonnant si la doctrine des mages s'est glissée dans le Coran; les Arabes, voisins des Perses, l'avait déjà imitée dans le culte qu'ils rendaient au feu, et le voyage de Mahomet sur la jument *Elborak* est copié sur celui de Zoroastre accompagné d'un ange.

Le temple de la Caaba, à La Mecque, et le culte de la pierre noire étaient trop chers à la célèbre tribu des Coreïshites pour que le prophète ait osé en abolir le pelérinage : depuis plus de quarante siècles, cette Caaba, ou maison carrée, était le sanctuaire consacré à *Ilah* ou planète de Saturne[2]. La pierre noire est, dit-on, un fragment qui figurait cette divinité; cela est d'autant plus vraisemblable

[1] *Al-Koran* vient du verbe *Kara* qui signifie *la lecture*; ce mot est composé de l'article *Al* et de *Koran*. On doit écrire en français *le Cor an* et en arabe *Al-Koran*.

[2] Langlès, trad. du voyage de G. Forster.

qu'ils représentaient indifféremment leurs dieux par des pierres brutes ou taillées. Ce mot de *Ilah*, précédé de l'article *Al*, est toujours le nom de Dieu chez les Musulmans, et, dans ce cas, l'antique Saturne est encore invoqué dans les formules de leurs prières, quand ils disent : *Besm ellah elrohman elrahim*, (au nom de Dieu clément et miséricordieux). [1]

Autrefois, les Arabes immolaient leurs enfants à *Ilah*, comme les Phéniciens, les Ammonites et les Gaulois faisaient consumer les leurs dans les bras ou dans le ventre d'airain de Moloch et dans des paniers d'osier. La pierre noire révérée des Musulmans fut jadis la représentation et l'autel où les tribus se disputaient l'honneur d'égorger leurs filles. Le croissant, que les Mahométans arborent sur leurs étendards et placent sur les minarets de leurs mosquées, n'est pas, comme beaucoup se l'imaginent, parce que Mahomet a fendu la lune. M. Huet a remarqué que l'origine des croissants est plus ancienne parmi les Musulmans que leur religion même. « Les « anciens Arabes, dit-il, adoraient la lune sous le « nom d'*Al-Ilah* et de *Cubar*, et pour marque de ce « culte ils portaient des croissants et en faisaient « leur principale parure. »

Comme les Indous, les Perses et les Égyptiens, les Musulmans reconnaissent des divinités intermédiaires (ou anges) entre Dieu et les hommes. L'usage de la circoncision et l'abstinence de manger du porc leur vient sans doute des Juifs; mais bien

[1] Cette formule est pour les Musulmans ce que le signe de la croix est pour les Chrétiens.

long-temps avant ces derniers, les prêtres égyptiens étaient circoncis et regardaient le porc comme une nourriture malsaine. Du reste, Mahomet n'a conservé de l'ancien culte que ce qu'il a été forcé de maintenir, pour ne pas trop rebuter ses compatriotes en les éloignant tout-à-coup de leur ancienne religion. Quelques versets du Coran feront connaître ce qu'il a admis des Juifs et des Chrétiens :

« Fais-nous descendre un livre du ciel, diront les Juifs. Ils demandèrent davantage à Moyse, quand ils le prièrent de leur faire voir Dieu manifestement. Sa foudre consuma les témeraires. Ensuite ce peuple pervers adora un veau, après avoir été témoin des merveilles du Tout-Puissant. Nous leur pardonnâmes, et nous donnâmes à Moyse la puissance des miracles.[1] »

« Nous élevâmes le Mont-Sinaï pour gage de notre alliance. Nous leur ordonnâmes d'entrer dans la ville sainte en adorant le Seigneur, et nous leur défendîmes de violer le sabbat. Ils nous en firent le pacte solennel.[2] »

« Ils ont violé leur alliance et refusé de croire à la doctrine divine. Ils ont injustement massacré les prophètes et ont dit : Nos cœurs sont incirconcis. Dieu a imprimé sur leurs fronts le sceau de leur perfidie ; parmi eux il n'y a qu'un petit nombre de croyants.[3] »

« A l'infidélité, ils ont joint la calomnie contre Marie.[4] »

[1] Le Coran, Ch. IV, vers. 152.
[2] Le Coran, Ch. IV, vers. 153.
[3] Le Coran, Ch. IV, vers. 154.
[4] Le Coran, Ch. IV, vers. 155.

« Ils ont dit : Nous avons fait mourir Jésus, le Messie, fils de Marie, envoyé de Dieu. Ils ne l'ont point mis à mort; ils ne l'ont point crucifié. Un corps fantastique a trompé leur barbarie. Ceux qui disputent à ce sujet n'ont que des doutes. La vraie science ne les éclaire point : c'est une opinion qu'ils suivent. Ils n'ont pas fait mourir Jésus. Dieu l'a élevé à lui, parce qu'il est puissant et sage.[1] »

« Nous t'avons inspiré, comme nous inspirâmes Noë, les prophètes Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, les tribus, Jésus, Job, Jonas, Aaron et Salomon. Nous donnâmes à David les psaumes.[2] »

« Nous t'avons fait connaître une partie de nos envoyés[3]; il en est d'autres que nous te laissons ignorer. Dieu parla lui-même à Moyse.[4] »

« O vous qui avez reçu les Écritures! ne passez pas les bornes de la bonne foi, ne dites de Dieu que la vérité; Jésus est le fils de Marie, l'envoyé du Très-Haut et son verbe. Il l'a fait descendre dans Marie. Il est son souffle. Croyez en Dieu et en ses apôtres. Ne dites pas qu'il y a une trinité en Dieu. Il est un. Cette croyance vous sera plus avantageuse. Loin qu'il ait un fils, il gouverne seul le ciel et la terre : il se suffit à lui même.[5] »

« Jésus ne rougira pas d'être le serviteur de Dieu. Les anges qui environnent son trône lui obéissent.[6] »

« Ceux qui disent que le Christ, fils de Marie, est Dieu, sont infidèles.[7] »

[1] Le Coran, Ch. IV, vers. 156.

[2] Le Coran, Ch. IV, vers. 161.

[3] Mahomet faisait monter le nombre des prophètes à 80,000.

[4] Le Coran, Ch. IV, vers. 162.

[5] Le Coran, Ch. IV, vers. 169.

[6] Le Coran, Ch. IV, vers. 170.

[7] Le Coran, Ch V, vers. 19.

Après les prophètes nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, pour confirmer le Pentateuque. Nous lui avons donné l'Évangile, qui est le flambeau de la foi, et qui met le sceau à la vérité des anciennes écritures. Ce livre éclaire et instruit ceux qui craignent le Seigneur.[1] »

« Nous reçûmes l'alliance des Israëlites, et nous leur envoyâmes des prophètes. Toutes les fois qu'ils leur annoncèrent des vérités que rejetaient leurs cœurs corrompus, ils furent accusés de mensonge, ou injustement massacrés.[2] »

« Ceux qui disent que le messie, fils de Marie, est Dieu profèrent un blasphême. N'a-t-il pas dit lui même : O enfants d'Israël, adorez Dieu, mon Seigneur et le vôtre ! Celui qui donne un égal au Très-Haut n'entrera point dans le jardin de délices. Sa demeure sera le feu. Le réprouvé n'aura plus de secours à attendre.[3] »

« Ceux qui soutiennent la trinité de Dieu sont blasphêmateurs. Il n'y qu'un seul Dieu. S'ils ne changent de croyance, un supplice douloureux sera le prix de leur impiété.[4] »

« Le messie, fils de Marie, n'est que le ministre du Très-Haut : d'autres envoyés l'ont précédé. Sa mère était juste. Ils vivaient et mangeaient ensemble. Voici comme nous leur donnons des preuves de l'*unité de Dieu*, et comment ensuite ils se livrent au mensonge.[5] »

A ces versets extraits du Coran, nous ajouterons

[1] Le Coran, Ch. v, vers. 51.
[2] Le Coran, Ch. v, vers. 75.
[3] Le Coran, Ch. v, vers. 77.
[4] Le Coran, Ch. v, vers. 78.
[5] Le Coran, Ch. v, vers. 80.

un résumé de la foi musulmane qui contribuera à donner des éclaircissements sur la religion de Mahomet.

D'abord, il faut confesser :

1.° Que Dieu Très-Haut seul peut être adoré; qu'il n'a ni associé ni égal; qu'il n'est assujetti à aucun besoin, ni à aucune des imperfections humaines; qu'il n'est point né, qu'il n'engendre point, qu'il n'est ni dans le ciel ni sur la terre; qu'il n'a pas de demeure; qu'il n'est ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière, ni dessus ni dessous; qu'il n'a ni forme, ni couleur, ni figure, ni parties; qu'il n'a ni commencement ni fin; que son existence ne vient que de lui-même et non d'aucun être; qu'il n'est nullement susceptible de maladie, de crainte, de chagrin, d'altération, enfin qu'il est totalement exempt d'imperfection.

2.° Que Dieu est doué de vie et de science; qu'il sait tout, qu'il connaît tout ce qui est caché.

3.° Qu'il est doué d'audition, qu'il entend les sons, qu'ils soient faibles ou forts.

4.° Que Dieu voit tout; qu'il voit dans la nuit noire la marche de la fourmi noire et entend le mouvement de ses pattes; mais ce qu'il entend n'a point lieu par l'oreille et ce qu'il voit n'a point lieu par l'œil, comme chez nous, car il n'a ni yeux ni oreilles.

5.° Qu'il est doué de volonté, qu'il fait ce qu'il veut, et que ce qu'il ne veut pas n'arrive pas; qu'une petite mouche ne peut faire mouvoir ses aîles sans sa volonté, et tout ce que nous faisons est également par sa volonté.

6.° Il est nécessaire de reconnaître que Dieu peut faire tout ce qui est imaginable.

7.° Que Dieu est doué de la parole ; qu'il parle, non pas avec la langue, comme nous, mais par la voix de ses serviteurs, comme il a parlé à Moyse ( sur qui soit la paix ! ) et à notre prophète Mahomet ( que Dieu lui soit propice et lui accorde le salut ! ).

8.° Que le Coran est la parole de Dieu ; qu'il est éternel et incréé.

9.° Que les attributs du Très-Haut ne sont susceptibles ni de cessation ni de changement.

10.° Que Dieu est doué de la vertu de créer et qu'il est le créateur de toutes choses.

En second lieu, il faut confesser :

1.° Que Dieu a des Anges qui agissent d'après sa volonté ; qui ne mangent ni ne boivent et ne sont d'aucun sexe.

2.° Que plusieurs des anges sont doués d'une haute stature et d'une grande force, comme Gabriël, ministre des vengeances célestes.

3.° Qu'Asraïl est chargé de recevoir les ames.

4.° Qu'Israfil ( sur qui soit la paix ! ) doit sonner deux fois de la trompette : la première pour la fin du monde, et la seconde quarante ans après pour la résurrection.

En troisième lieu, il faut confesser :

1.° Qu'il y a des livres que Dieu a envoyés à des prophètes.

2.° Que le Coran a été envoyé au prophète Mahomet, fragment par fragment, dans l'espace de vingt-trois ans.

3.° Que le Pentateuque a été envoyé au prophète Moyse ;

4.° L'Evangile, au prophète Jésus ;

5.° Le Psautier, à David.

6.° Que les autres livres ont été envoyés à d'autres prophètes.

7.° Que tous les livres se montent à cent quatre, qu'ils sont tous vrais ; mais que le Coran, descendu le dernier, doit être suivi jusqu'au jour du jugement.

En quatrième lieu, il faut confesser :

1.° Qu'il y a des prophètes envoyés de Dieu sur la terre.

2.° Qu'Adam (sur qui soit la paix!) est le premier des prophètes.

3.° Que le dernier des prophètes est Mahomet, et qu'entre Adam et Mahomet il en a paru un grand nombre, mais que le dernier est le plus excellent de tous.

4.° Qu'une nuit, il fut transporté de La Mecque à Jérusalem ; de là il monta aux cieux, visita le paradis et l'enfer, contempla le Très-Haut et s'entretint avec lui.

5.° Que Mahomet a épousé plusieurs femmes, savoir *Cadige*, *Aïescha* et d'autres (que Dieu soit content d'elles !).

6.° Le prophète a reçu la révélation à quarante ans et il est mort à soixante-trois ;

7.° Il faut reconnaître l'excellence des saints dont le rang toutefois est inférieur à celui du prophète.

8.° *Aboubecr* (que Dieu soit satisfait !) est le plus excellent des saints ;

9.° Après Aboubecr, le plus excellent des saints, est *Omar ;*

10.° Après Omar est *Othman ;*

11.° Après Othman est *Ali.*

12.° Que les autres compagnons du prophète se sont comportés avec justice et vérité ; que celui qui n'aime pas les autres compagnons du prophète est un schismatique et un méchant.

En cinquième lieu, on doit reconnaître :

1.° Que les tourments du tombeau sont réels et certains, et que les hommes étant décédés sont interrogés par les deux anges *Nekir* et *Monkir.*

2.° Il faut confesser que tout ce que le prophète Mahomet a annoncé, concernant les signes du dernier jour, est vrai et arrivera sûrement : comme par exemple, l'apparition du *Dejjal* ( l'antechrist ), la descente du prophète Jésus, qui le fera mourir et qui se conformera à la loi de Mahomet, etc.

3.° Que tous les êtres mourront et que le Très-Haut les ressuscitera.

4.° Qu'il sera dressé une balance où toutes les bonnes et les mauvaises actions seront pesées ; que ceux dont les bonnes actions seront plus pesantes que les mauvaises, iront en paradis ; que ceux au contraire dont les crimes seront plus pesants que les bonnes œuvres, iront en enfer.

5.° Que le pont de *Sirath*, situé au-dessus de l'enfer, est plus étroit que le tranchant d'une épée : les uns le franchiront ; mais ceux qui ne pourront le passer assez rapidement à cause du fardeau de leurs iniquités, tomberont infailliblement dans l'enfer.

6.° Que chaque prophète à une piscine où il doit se désaltérer avec sa nation, avant d'entrer dans le paradis.

7.° Que le paradis et l'enfer sont certains; que les élus étant entrés dans le paradis y demeureront toujours; que là, ils ne mourront point; qu'ils seront à l'abri des besoins de cette vie; que leurs vètements ne s'useront jamais; que les houris et les femmes seront exemptes des infirmités de leur sexe; qu'elles n'auront point d'enfants.

9.° Que les infidèles et les démons étant entrés dans l'enfer, y resteront pour toujours; qu'ils seront tourmentés par des serpents aussi épais que le cou des chameaux, par des scorpions aussi gros que des mulets, par le feu et l'eau bouillante, etc., etc.[1]

D'après ceci, on voit combien Mahomet a puisé dans les livres des Perses, des Hébreux et des Chrétiens : son Coran est à la fois un code civil et religieux : mais jusqu'à présent on est encore embarrassé de savoir s'il l'écrivit lui-même ou s'il le fit écrire par un autre, comme beaucoup le prétendent.

Ce qui nous porte à croire que Mahomet s'avait écrire, ce sont les paroles qu'il prononça dans son agonie : « Dans ces moments, dit Savary[2], où la faiblesse humaine est accablée sous le bras terrible de la mort, il recueillit toutes les forces de son intelligence pour ne rien dire qui fut indigne du caractère auguste qu'il s'était imposé. Apportez-moi,

[1] Extrait de la foi musulmane, trad. de M. Garcin de Tassy.
[2] *Vie de Mahomet*, p. 147 et 148.

s'écria-t-il, de l'encre et du papier, afin que j'écrive un livre qui vous empêchera de retourner jamais à l'erreur [1]. »

Tout fait croire que Mahomet savait écrire; mais il feignait de l'ignorer pour faire croire que son livre venait d'une source divine.

Les versets du Coran furent donnés sur des feuilles de palmier ou de parchemin. Aussitôt qu'ils étaient révélés, suivant les circonstances, ses disciples les apprenaient par cœur, et on les déposait dans un coffre où ils étaient confondus. Après la mort de Mahomet, Abubecr les recueillit et les arrangea par ordre de date, et voilà comme le Coran ne présente qu'une confusion de phrases poétiques, sans rapports les unes avec les autres.

Dans l'exposition de la foi musulmane, Dieu est un être purement spirituel; mais Mahomet se montre inconséquent dans son voyage sur le cheval Elborak : en effet, il enseigne un Dieu invisible, qui n'est ni dans le ciel ni sur la terre; qui n'est ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière; et dans son voyage au ciel, il s'approche de son trône, il le voit, lui parle, et ils font entre eux une espèce de capitulation au sujet de la prière. Certes c'est là de l'antropomorphisme; et comment se fait-il que cette doctrine soit une hérésie condamnable chez les Musulmans ?

Au résumé, on ne peut assurer que la religion de Mahomet soit le Panthéisme; mais on reconnaît qu'elle en est une suite, car le culte de la pierre

[1] Abul-Feda, p. 102 et 136.

noire se rapportait autrefois à la planète de Saturne ; de plus, les anges et les génies, le bon et le mauvais principe font encore partie de la foi musulmane. Cependant Mahomet n'a point enseigné que dans les anges et les démons il voulait parler des deux grandes révolutions de la nature ; car, de son temps, le Panthéisme était oublié ; ce n'était plus la planète de Saturne que les Arabes adoraient dans la pierre noire, c'était la pierre, et l'on peut dire que l'apôtre coreïshite a substitué le Déisme au Fétichisme le plus grossier et le plus barbare.

FIN.

ux ge 198. )

DÉL OU NOUH,

ÉBREUX.

aison dans l'arche; car je t'ai vu juste devant
nettes, sept de chaque espèce, le mâle et la
arr, une couple, le mâle et la femelle. — Tu
cul aque espèce, le mâle et la femelle, afin d'en
autrs je ferai pleuvoir sur toute la terre pendant
sou de dessus la terre toute chose qui subsiste
troi
arrvait commandées.
ino ge des eaux vint sur la terre.
six mes de ses fils avec lui, dans l'arche, à cause
Co ettes et des bêtes qui ne sont point nettes,
dél. — Elles entrèrent deux à deux vers Noé dans
all eu lui avait commandé. — Et il arriva qu'au
le re.
éta septième jour du second mois, en ce jour
l'A pues, et les bondes des cieux furent ouvertes.
Ele e jours et quarante nuits. — Et ce même jour
lu nt dans la l'arche avec la femme de Noé et les
pr les bêtes selon leur espèce, et tous les animaux
de qui se meuvent sur la terre, selon leur espèce,
Qu te que ce soit. — Il vint donc de toute chair,
à l ns l'arche. — Le mâle et la femelle de toute
dé dé; puis l'Éternel ferma l'arche sur lui.
do s sur la terre, et les eaux crurent et élevèrent
un t les eaux se renfoncèrent et s'accrurent fort
d'a — Et les eaux se renforcèrent prodigieusement
Hé qui étaient sous les cieux furent couvertes.
sa aut, ainsi les montagnes furent couvertes.
lie ra, tant des oiseaux que du bétail, des bêtes et
de et tous les hommes. — Toutes les choses qui
vie en leurs narines moururent. — Tout ce
au es hommes jusqu'aux bêtes, jusqu'aux reptiles,
le minés de dessus la terre. Noé demeura de reste
m aux se maintinrent sur la terre pendant cent
Bi
ex êtes et de tous les animaux qui étaient avec lui
la rre et les eaux s'arrêtèrent. — Car les sources
so rmées, et la pluie des cieux avait été retenue.
c essus la terre; et au bout de cent cinquante jours
se septième mois, l'arche s'arrêta sur la montagne
ce lus en plus, jusqu'au dixième mois, et au premier
vi e montrèrent. — Puis il arriva qu'au bout de qua-
vo e à l'arche. — Et il lâcha un corbeau, qui sortit,
p sent sur la terre. — Il lâcha aussi d'avec soi un
al ur la terre. — Mais le pigeon ne trouvant pas sur
A ans l'arche; car les eaux étaient sur toute la terre.
ét eut attendu encore sept autres jours, il lâcha
en le pigeon revint à lui; et voici, il avait dans son
eux, ils s'aperçurent que les eaux s'étaient retirées de

Les Indous comptent plusieurs déluges; mais comme celui mentionné ci-dessus paraît avoir servi de canevas aux autres, nous l'avons choisi pour montrer que toutes ces allégories proviennent d'une même source.

# Table.

*PRÉFACE.*









